

stephen

# Wright

## La polka des bâtards



roman  
**Gallimard**



STEPHEN WRIGHT

# LA POLKA DES BÂTARDS

roman

*Traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Serge Chauvin*

Ouvrage traduit avec le concours  
du Centre national du livre



GALLIMARD

*An Amalgamation Polka*, 1854, attribué à Edward Williams Clay.  
The New York Public Library, New York, NY, U. S. A.  
© The New York Public Library / Art Resource, NY

*Titre original :*

THE AMALGAMATION POLKA

© Stephen Wright, 2006.  
*Traduction publiée avec l'autorisation de Alfred A. Knopf  
une division de Random House, Inc.*  
© Éditions Gallimard, 2010, pour la traduction française.

UNE DESTINÉE GLORIEUSE POUR LA RACE HUMAINE. – Un certain pasteur de Milford (Massachusetts), le révérend E. S. Best, a publié dans l'un des journaux de Boston un sermon où figure le paragraphe suivant : – « Ce mélange des deux races (la Caucasienne et l'Africaine) par métissage est exactement ce qu'il convient pour les parfaire chacune. \* \* On obtiendra alors la forme d'humanité la plus haute, la plus noble, la plus semblable à Dieu. Une telle race constituera le peuple américain authentique. C'est ainsi que la race humaine atteindra à sa plus glorieuse destinée, et que cette nation deviendra l'orgueil de la terre entière, le lieu qui entre tous ressemblera le plus aux Cieux, et en sera le plus proche. »

Les femmes à barbe dansaient dans la boue. De leurs trop grands pieds paysans, jamais en repos, qui martelaient, pavane et gigue, ce tronçon glissant de route inondée. Une glèbe jaune collait à l'ourlet de leurs robes, à leurs bras couverts de coups de soleil et de taches de rousseur, à leurs joues velues, et s'amassait en gros sous terreux sur les jabots à dentelle de leur poitrine pudique tel un torse de héros négligemment constellé de médailles. Une pluie froide tombait, tombait toujours, sur les collines perdues, les champs encore fumants, les arbres frustes et difformes où la lumière – vague et incertaine – s'efforçait de conférer au jour le grain embué d'un daguerréotype. Et puis, au centre de ce silence ruisselant, il y avait ces femmes, braillardes et excitées, sans origine ni raison, peut-être échappées d'un cirque ambulant, abandonnées par distraction, duplicité ou simple dépit, en conclusion improvisée à quelque triste histoire de séduction perfide ; et tandis qu'elles dansaient, chantaient, folâtraient sous la pluie, et que des pichets en faïence de tord-boyaux de pomme passaient allègrement de main sale en main sale, leur chant résonnait grossièrement sur cette désolation :

*Du rata, du rata, du rata, sans fayots,  
Que du gras, que du gras, que du gras, dans l'pourceau,  
Du caoua, du caoua, du caoua, jus d'chapeau.*

Sur une pente à l'écart de la route s'élevait une haute maison de bois dont les longs rideaux blancs pendaient, tordus et détrempés, par les fenêtres ouvertes. Un merle solitaire était perché au sommet de la cheminée de brique ; sa tête prismatique, perlée de deux yeux noirs, s'agitait par saccades mécaniques. Plusieurs porcs émaciés fouaillaient avec une vigueur audible parmi les moignons de meubles brisés, les flaques de vêtements chatoyants qui jonchaient la pelouse

ravagée. Du seuil assombri jaillit une boîte à bijoux émaillée, qui rebondit une fois, deux fois, avant de disparaître dans les herbes. Promptement suivie par une assiette de porcelaine anglaise, des culottes de dame souillées et déchirées, une pendule criarde, un miroir ovale qui s'évapora sur le pied d'une table renversée dans un éclat de confettis scintillants : la maison se vidait méthodiquement. Une truie enceinte rééquilibra ses flancs tachetés, puis se remit à ronger le cadre doré d'un tableau grand style – du genre Washington recevant la reddition de Cornwallis à Yorktown. Une femme à barbe apparut à la porte, tenant devant elle un magnifique fauteuil en bois de rose tapissé d'un brocart rubis qui se consumait en un feu sanglant. Le fauteuil balancé d'un geste atterrit bien droit dans la boue où il continua de brûler, de se réduire à une noirceur squelettique, à une pure abstraction. La femme à barbe le contemplait, auréolée de flammes qui dansaient comme en transe. Derrière elle, l'incendie gagnait. Des grumeaux de fumée grise s'écoulaient par flots de sous les bardeaux en cèdre. La maison se mit à émettre un grand souffle grondant. Des flocons de cendre humide tombaient d'un ciel d'opale.

La silhouette courait déjà lorsque les femmes à barbe l'aperçurent, dévalant obliquement la pente d'argile, comme matérialisée en pleine foulée, surgie d'un monde parallèle d'horreur insoutenable et de fuite perpétuelle.

« C'est une négresse ! » cria l'une des dames.

Jeune, pieds nus, vêtue de haillons de laine. Sa terreur flagrante toucha jusqu'à ces dames, pour une fois interloquées, dans leurs fanfreluches en loques et leurs bottes gorgées d'eau. Elles regardèrent bouche bée cette apparition gravir la route en bondissant comme un lièvre, et à mesure qu'elle rétrécissait dans le lointain brumeux une fureur inexplicable enfla parmi leurs rangs. Sans un mot, sans un geste, elles se lancèrent d'un même élan dans une traque tapageuse. Un spectacle étonnant. Éclaboussant et hurlant, se disputant la tête du peloton comme des chevaux de course éperonnés, tout en barbes et bonnets frétilants, trébuchant sur leurs jupons, dérapant à plat ventre dans la fange, elles offraient une vision de frénésie hermaphrodite qui défiait l'imagination. Bientôt, elles se

retrouvèrent coincées dans la gadoue, l'haleine sifflante. Toutes sauf une. Intrépide en bonnet évasé et robe de bombasin, elle les distança promptement, poursuivit sa proie, courut comme une mère possédée d'un accès punitif talonne une fille impudente. Une première côte, la pente, une seconde côte, plus rien.

Lorsque enfin les autres les retrouvèrent, elles étaient effondrées, à moitié enfouies dans le limon fondu d'un talus érodé, leurs corps partiellement dévêtus si tartinés de boue qu'ils en étaient méconnaissables : deux créatures mal formées qui auraient échoué au test de Darwin. La femme à barbe, la joue luisant d'un *D* grossièrement marqué au fer rouge, s'affairait méthodiquement entre les mollets maigres et nus de la fille, dont elle avait obstrué la bouche sanglante avec son bonnet. La fille avait les yeux fermés. Peut-être bien inconsciente. Les traînardes restèrent groupées, un peu mal à l'aise, se tournant de temps à autre pour étudier le vide lugubre de la route, de la terre, du ciel, attendant sous la pluie comme du bétail patient, les vestiges en lambeaux de leurs atours dernier cri remontés sous les aisselles, leurs immondes pantalons débraguettés, attendant poliment leur tour, leur virilité rose négligemment exhibée. L'un rota ; un autre rit. Bientôt le dernier rayon de leur pâle se retirerait dans les collines de pins, protégeant des regards hostiles le manège de ces êtres déguisés qui besognaient sous des ténèbres sans étoiles, en toute liberté drapée de nuit.

Il y avait un gorille à la Maison-Blanche, un mulâtre à longue queue présidait le Sénat, et les rêves de la République étaient sombres et inquiétants.



Il naquit au déclin de l'année du déclin des temps. Les signes étaient clairs pour quiconque savait voir : le passage en plein midi, au printemps précédent, d'une grande comète – « le prodige du siècle ! » –, les escouades fiévreuses de merles croassants qui migraient au *nord* pour l'hiver, l'effondrement du chapiteau à Rochester où, miraculeusement, pas un pêcheur repent ne fut blessé pour son second baptême. Les vaches traversaient les prés à reculons ; l'eau des puits tournait au vinaigre du jour au lendemain. On était forcément à la veille de l'éternité. La vigne n'attendait que d'être vendangée.

Au crépuscule du 22 octobre 1844 (date déterminée par les calculs inspirés d'un ex-shérif reconverti en autodidacte dans l'exégèse biblique), les fidèles vêtus de leur tunique d'ascension se rassemblèrent fiévreusement dans les églises et les salles communes, sur les toits, les branches des arbres et les hautes collines désolées – plus près de toi, ma gloire –, endurant à coups de cantiques et de prières les ultimes heures glaciales de ce long dernier jour jusqu'à ce que, en lieu et place de l'Époux céleste, apparaisse dans le ciel de l'est la première braise timide d'une aurore ordinaire, preuve que pour le moment les temps n'auraient pas de fin, ni les corps de délivrance ; et aux abords de Delphi, dans l'État de New York, la foule déçue, dont les montres de gousset poursuivaient leur tic-tac, descendit le tertre du cimetière de Briarwood, longeant les ormes dénudés mais non calcinés, les tombes froides mais non hersées, pour se blottir dans le giron non d'une assemblée de saints mais d'une populace railleuse et impénitente qui brandissait briques et cailloux.

Les épreuves de l'Amérique ne s'achèveraient pas si aisément. D'autres heures encore seraient noyées dans le péché, et le soleil terni en un sceau de poix noire, avant que Dieu ne délivre cette nation errante des maux et vices de l'Histoire.

Neuf jours plus tard naquit Liberty Fish.

Sa mère, Roxana, ne comptait pas survivre à l'événement, tant le fauteuil d'accouchement avait servi de gibet improvisé aux femmes de la famille, emportant Grand-maman Bibb, plusieurs cousines sans visage, une tante adorée aux fossettes assez profondes pour y planter du grain, et surtout sa sœur aînée, Aurore, la blonde mascotte du comté de Stono, qui avait pétri stoïquement ses draps pendant trois jours terribles avant de produire une aberration mâle que Père s'était empressé d'envelopper dans une flanelle rouge et d'enterrer sans pierre tombale derrière le fumoir le matin même où elle mourut en criant dans une langue gutturale et mystique que nul ne comprit ni ne reconnut. La traversée vers les terres heureuses n'était visiblement ni prompte ni paisible. Dès l'instant où Roxana s'aperçut qu'elle faisait pousser un bébé, elle comprit la tâche qui l'attendait : se préparer tel un guerrier à la veille du combat. Elle avait lu l'*Iliade* dans le texte grec à seize ans ; elle savait ce qu'on exigeait d'elle.

L'annonciation, aussi tangible encore que si elle l'avait devant elle, advint alors qu'elle se tenait impérieusement en chaire dans l'église méthodiste de Pleasance Street à Utica, et s'efforçait de faire entendre sa modeste voix par-dessus les braiements, les sifflets, les claquements de mains, le fracas métallique de la horde de manifestants au dehors. Elle venait de réciter la Déclaration d'Indépendance – étonnante, l'ardeur que pouvaient encore susciter ces quelques mots tout simples, vieux de presque soixante-dix ans – lorsqu'un homme poupin à face de lune, dans un costume d'un noir rouillé, monta sur un banc et, couvrant la clameur des poings qui tambourinaient rageusement contre les murs, demanda s'il pouvait s'approcher pour lui tâter le menton et vérifier qu'elle avait de la barbe. Une dizaine d'hommes se levèrent pour objecter, scandalisés, et, tandis que Roxana attendait patiemment que le tumulte retombe – petite silhouette immobile dans l'œil du cyclone national –, elle sentit un frémissement sans équivoque, d'une délicatesse de fantôme, tel un hoquet de l'âme, lui traverser rapidement le corps, et aussitôt elle sut : un crâne commençait à enfler entre ses hanches.

« Balivernes, décréta sa belle-sœur Aroline. Personne n'est près de quitter cette maisonnée, pas tant que j'aurai mon mot à dire.

— Mais je veux avoir cet enfant, protesta Roxana de sa voix douce et traînante qui, aux oreilles nordistes d'Aroline, évoquait le son que produirait un nuage s'il pouvait parler.

— Et tu l'auras, ma chère, et bien d'autres après lui. »

Cette pensée épuisa Roxana. Même celui-ci, en voulait-elle vraiment ? Elle sombra dans une phase de distraction aussi durable qu'atypique. Les journées se succédaient, mais elle n'était plus à bord. Les tâches les plus quotidiennes étaient au-dessus de ses forces. Une cuiller ou une tasse mal disposée sur la table de la cuisine, un pan de tapisserie ensoleillé acquéraient une fascination hypnotique. Elle pouvait se perdre pendant des heures (sans savoir où elle allait) dans la vue qu'offrait la fenêtre de sa chambre, les collines stériles gisant dans la lumière blême de février, semblables à un cadavre affaissé sur le flanc. Une unique araignée suspendue par un fil unique à une poutre écaillée de la véranda contenait toute la tristesse du monde. Elle ne cessait d'égarer son lourd trousseau de clefs. Dans ses conversations du soir avec Aroline, les silences s'étiraient, à en oublier qu'elle parlait à quelqu'un. La nuit, durant ces rares répit où le sommeil venait enfin, elle persistait à rêver qu'elle était éveillée, et au matin elle se levait, endolorie et épuisée, et un regard sombre et hanté flottait, envahissant, dans ses yeux marron solennels.

Aroline fit ce qu'Aroline excellait à faire : elle s'inquiéta. Elle laissait, en des points stratégiques de la maison, des exemplaires du *Journal de la Santé et de la Longévité* ou de *La Revue de l'Eau froide* ou de tout autre périodique extrémiste auquel elle était abonnée, ouverts aux pages idoines. Perpétuelle girouette des modes, elle avait déjà goûté le menu complet des dernières croyances, philosophies et manies en vogue, y compris le végétarisme, l'hydrothérapie, la phrénologie, le perfectionnisme et l'harmonialisme. Elle était de ceux qui avaient attendu blottis sur le tertre du cimetière, témoignant par sa présence de la possibilité, sinon de l'espoir, que les paroles du prophète ne soient pas de simples grognements

animaux mais l'authentique écho du tonnerre de l'Évangile, comme elle était convaincue qu'il y avait des braises de la vérité révélée dans toute foi embrassée avec ferveur. La ferveur, telle était la clef, le signe indubitable de l'esprit qui filtrait par les fentes de ce monde enténébré.

Roxana ignorait les magazines, quittait la pièce à la moindre suggestion qu'elle diététise son régime alimentaire et, malgré les adjurations d'Aroline, refusait de consulter un médecin, ne voyant aucune raison de solliciter un avis extérieur sur une question que les femmes réglaient fort bien toutes seules depuis qu'Ève avait enfanté Caïn. Elle consacrait toute son attention à enregistrer les plus infimes variations de son Moniteur interne, ce fuyant fantôme qui communiquait, avec une irrégularité exaspérante, soit en tambourinant un langage codé sur les murs de son âme soit directement à haute voix, d'une voix qui n'était pas celle de Roxana mais le murmure fiévreux d'un enfant, parfois frêle jusqu'à l'inaudible. Et les messages qu'elle avait effectivement reçus – si obscurs, paradoxaux ou contradictoires fussent-ils – s'étaient toujours révélés des balises fiables pour négocier la terrible énigme de la vie. Il était donc forcément déstabilisant de voir son fidèle Moniteur se comporter comme une cartomancienne incompetente, voire franchement malhonnête. En proie au vertige, il oscillait dans un sens, puis dans l'autre, comme si le cœur de Roxana n'était qu'un poids mort, le balancier d'une grande pendule sans cadran. Les harmonies de ses désirs semblaient si loin, hors de portée, et elle se sentait perdue, désespérée, absolument seule. Le soleil était un œuf, la lune un os, et elle ne pouvait chasser de son esprit la réalité chantonnante de cette perception. Elle avait vraiment de la paille plein la tête. Et puis, inexplicablement, la couleur de son humeur s'enflammait, pour un après-midi voire une journée entière, en une conviction de suprême invincibilité. Chaque événement important de sa vie, de toute vie, baignait dans la lumière crue et libératrice de l'inévitable, et, perçant à rebours la confusion obscure de son passé, s'ouvrait une voie vers ces moments enchantés où justesse et justice absolues s'épandaient comme la grâce : cette radiance sous laquelle elle avait migré après avoir tourné le dos à son foyer pour fuir à

jamais les grilles de la plantation de Redemption Hall, telle l'héroïne en détresse d'un roman-feuilleton du Vieux Monde, ou encore l'exaltation galvanisante de sa première vision du jeune Thatcher, parmi les marbres et palmiers en pot du Congress Hotel de Saratoga Springs, et de sa tête couronnée d'un nimbe sauvage comme le feu de l'enfer. Mais alors, aussi brusquement qu'une chandelle soufflée par le vent, la lumière souveraine s'éteignait et la nuit s'abattait, accompagnée d'une ménagerie bigarrée de vieilles connaissances – le doute bavard, l'inquiétude martelante, la contrariété hargneuse –, et la pensée n'était plus qu'une dépouille chaotique dans une tombe moisie.

Lorsque Thatcher revint, avec plusieurs mois de retard, de sa dernière tournée polémique des églises de l'Ouest, il trouva sa femme derrière la maison, sans manteau dans le froid mordant, agrippant de ses doigts dégantés le rebord en bois du puits, son corps de jeune garçon penché en équilibre instable au-dessus du trou comme si elle cherchait à repérer un objet précieux qui y serait tombé. Elle avait le visage humide et boursoufflé et il en fut surpris – jamais encore il ne l'avait vue pleurer. Quand il la prit dans ses bras, elle se mit à trembler.

« Ma vie est finie », sanglotait-elle. Autour d'eux, les arbres gelés oscillaient et craquaient comme des chandeliers géants pris dans un courant d'air. Des cristaux de glace tintinnabulants s'écrasaient sans trêve sur l'épais tapis de neige.

« Non, non, répétait Thatcher sans reconnaître sa propre voix. Non. » Il ne comprenait pas de quoi elle parlait, ne savait que faire, mais continuait à tapoter mécaniquement son dos frissonnant, massant d'une main incertaine les nœuds de son échine, durs comme de la porcelaine.

Lorsque enfin Roxana osa lever les yeux vers son mari, d'un air privé de toute défense, elle suffoqua, et tendit la main pour toucher le renflement monstrueux autour de l'œil mi-clos, où la peau débordait d'une couleur organique habituellement soustraite aux regards.

« Ce n'est rien, dit Thatcher en écartant doucement sa main. C'est la marque de l'amour chrétien. Explique-moi ce qui se passe ici. »

Elle s'exécuta, et ses mots mêmes, enfin exprimés à voix haute pour *la* personne à laquelle ils avaient toujours été destinés, se posèrent comme du lest au plus profond de son être. « Et je pense sans cesse, conclut-elle d'une voix étonnamment ferme, à tous ces bébés qui ont besoin de moi. » Et elle les voyait, ces arpents infinis de nourrissons en pleurs, menottés l'un à l'autre, horriblement nombreux, dont chaque esprit infime et neuf n'était qu'un réceptacle assez grand pour contenir tout entière la souffrance du monde, et leur chœur de plaintes et de cris s'élevait comme de l'encens jusqu'aux narines de roc du Père dont les traits véritables étaient perpétuellement obscurcis par le masque humain de Dieu.

Thatcher sourit. « C'est une merveilleuse nouvelle. Mais notre enfant aussi aura besoin de toi.

— Oui », concéda-t-elle, et le regard qu'elle lui lança vacilla un instant avant de se briser, et de nouveau les larmes coulèrent sur son visage. Elle redoutait d'échouer, de relâcher sa prise, rien qu'une seconde, sur la lime qu'elle maniait depuis tant d'années, héraut de son cœur, friction de son éloquence, rongeur patiemment dans les ténèbres la chaîne qui enserrait ce pays.

Thatcher serra sa femme dans ses bras. « Je doute fort que notre pays te reproche le temps que tu consacres à t'occuper des tiens.

— Est-ce de l'orgueil ? demanda-t-elle soudain en se dégageant, scrutant anxieusement le mystère de ses yeux. Est-ce d'orgueil que je souffre ? »

Un vent surgit en rafale anarchique du fond de la vallée, poussa devant lui une poudreuse dure et sèche, aux flocons rugueux comme du sable qui leur piquaient les joues, survola en sifflant la croûte de neige sucrée où les traces fourchues d'oiseaux et de rongeurs sans nom formaient un texte délirant et indéchiffrable.

« Tu es la créature la moins orgueilleuse que je connaisse, dit Thatcher en prenant sa main glacée. Allez viens, rentrons. Dorénavant, il faut que tu prennes mieux soin de toi. Nous allons avoir un visiteur dans notre vie, et il a des besoins. »

Ils se dirigèrent, bras dessus bras dessous, vers la haute maison de pierre d'où les observait, derrière les rideaux d'une fenêtre de l'étage, la silhouette obscure d'Aroline ; et le ciel monotone glissait au-dessus de leurs têtes penchées en un pan sans couture du gris le plus fauve.

C'est ainsi, précautionneusement, et avec Thatcher à ses côtés, que Roxana se rangea à la réalité de son état. Et, comme pour se prouver que rien n'avait changé, que jamais rien ne devrait changer, elle redécouvrit le fer dont son âme était forgée et, exploitant sans vergogne son ventre bourgeonnant, à la fois aiguillon et bouclier, elle reprit hardiment sa tournée de conférences, un seau en cuir à ses pieds, proférant, à travers le filtre iridescent des nausées passagères, une dénonciation laiteuse de la Constitution américaine. Mais elle ne pouvait nier la marée écumeuse qui la balayait, au goût de levure, et à mesure que la forme de son corps s'animait et enflait, la forme du monde faisait de même, jusqu'à ce que les deux, étrangement complémentaires, recouvrent l'horizon, incontrôlables, dans une attente insolente. Parfois cependant, au gré de ses humeurs, l'idée la visitait que son être avait été investi par une espèce de machine, rouages impitoyables d'inflexible Nature, à laquelle il lui fallait se soumettre, sous peine de se briser sans fin sur les dents de l'engrenage.

Par une longue nuit déplaisante, Roxana passa dans l'ombre d'un terrible songe : la naissance tant redoutée, décrétée succès éclatant par la foule de parents obscurs et d'amis anonymes qui se pressaient bêtement autour du lit ensanglanté, était survenue et déjà passée, aussi insignifiante qu'une giboulée de printemps. Il était derrière elle, ce péril, et elle lui avait inexplicablement survécu, et dans ses bras se blottissait le fruit de toute son angoisse : un nouveau-né de sexe masculin, parfaitement formé, resplendissant de santé, et noir – et ce dernier trait passait étrangement inaperçu de tous hormis Roxana, qui depuis peu était en proie à un pressentiment sans nom. Elle n'arrivait plus à dormir, à se déployer, la peau pleine d'araignées velues. Prise de panique, elle enlevait son enfant et fuyait vers la campagne, traversant pâturages et étangs, parcourant des routes sombres et des bois plus sombres encore. Elle courait et courait jusqu'à

ce que ses jambes se dérobent, et sur la berge d'un ruisseau limpide elle plaçait le bébé dans un canoë opportunément abandonné, qu'elle dégageait de la boue pour qu'il vogue vers un rivage plus propice.

Elle se réveilla le front baigné de sueur, tremblant de tous ses membres, fixant le rectangle gris de sa fenêtre jusqu'à ce que ce gris se dissolve dans la lumière lente et liquide de l'aube. Durant toutes les semaines qui suivirent elle n'eut qu'un sommeil haché, redoutant les lieux où ses rêves risquaient de la conduire.

Et puis, par une journée parfaitement ordinaire, sans fanfare ni gonfalon, le grand moment débuta. Elle était seule à la maison – Thatcher parti pour une autre mission à risques par-delà l'Ohio, Aroline pour des courses en ville – et depuis son lever elle se sentait légèrement « vague » (il n'y avait pas de mot plus précis), sensation qu'elle associait généralement au simple fait d'être vivante, lorsque tout à coup sa distraction se résolut en un spasme, puis un autre, et encore un autre, et elle sut que le combat avait commencé. Elle sortit sur le perron et s'installa dans le fauteuil à bascule, contemplant les collines si stables, si concrètes, et le ciel d'automne radieux. Elle y était encore, à attendre tout ce qui pouvait arriver, lorsque Aroline, un masque fermement fixé sur son nez (précaution pratique qu'elle s'autorisait au moindre soupçon de froid), revint en cabriolet, rapportant un plein panier de provisions moralement acceptables, achetées à l'Épicerie & Magasin Général du Travail Salarié, et des nouvelles haletantes du Grand Meeting électoral de soutien à Polk qui avait transformé la grand-place somnolente en joyeuse fête foraine, suspendant apparemment pour la journée toute activité normale. Fanfare ! Défilé Militaire ! Prêches et Coups de Canon ! Huîtres et Glaces ! Chandelles Romaines à Huit Heures ! C'est alors qu'elle remarqua ce qui se lisait sur le visage de Roxana ; identifiant le texte au premier coup d'œil, elle mit aussitôt au lit sa belle-sœur, malgré ses protestations, et lui ordonna de ne pas en bouger, le temps qu'elle aille chercher un médecin digne de confiance.



Deux heures de supplice plus tard, la confiance se présenta sous la forme hirsute du Dr Timothy Margrave, un petit homme étroit et agité, aux grandes oreilles poilues et au regard étonnamment vide, généralement fixé sur un point situé à deux mètres derrière la tête de son interlocuteur. Il portait un manteau élimé et mal ajusté, constellé à bâbord comme à tribord de taches blanchâtres d'origine indéterminée. Et si ses manières, prévint-il aussitôt les deux femmes, semblaient manquer de leur habituel charme bourru, c'était parce qu'on l'avait interrompu alors qu'il soignait la grave blessure infligée au postérieur du maire, M. Twiggs, pour procéder à un accouchement somme toute fort banal. Son Honneur venait de conclure une merveille exaltante de discours en faveur du candidat démocrate à la présidence (« ce loyal "Napoléon du Scrutin", valeureux champion de notre indépendance, ennemi patriotique de toutes les puissances étrangères qui voudraient s'opposer au progrès triomphant de notre Union vers sa destinée divine ») et baignait dans les applaudissements et les vivats, tout en essayant de reprendre son souffle, lorsqu'un bâtard noir et blanc qu'aucun spectateur ne voulut reconnaître comme sien surgit de nulle part et planta sa petite dentition pointue dans le fond, d'une ampleur appétissante, de la culotte exécutive. Les plaisantins locaux suggérèrent qu'il s'agissait en fait d'un raton laveur aux ordres de Clay, le candidat rival.

Le médecin réclama un drap dont il recouvrit négligemment le corps recroquevillé et dégoûté de Roxana puis, détournant scrupuleusement les yeux, il entreprit, de ses mains froides et rugueuses, de l'examiner « en bas ». Roxana fixait les moulures festonnées du plafond ; elle s'imaginait vendue en esclavage, ses traits fiers lavés et lubrifiés, endurant l'inspection de doigts masculins et inconnus dont le droit de sonder le moindre orifice de sa chair était reconnu par la loi et béni par l'Église. Le Dr Margrave retira ses bras de sous le drap, décréta que tout se passait comme prévu et, revissant sur son crâne son chapeau de castor, prit congé sans cérémonie. Il craignait des complications dans le cas difficile de l'arrière-train municipal.

À peine la porte s'était-elle refermée que Roxana se dressa brusquement sur son séant, arracha le drap de son corps et

balança cette boule de linge odieuse au visage stoïque de sa belle-sœur. Puis, se penchant par-dessus son lit rembourré, elle décocha un superbe glaviot à l'endroit exact où s'était tenu le bon docteur, et déclara que si jamais un autre homme de l'art pénétrait un jour dans cette maison elle lui fourrerait personnellement son scalpel dans le cul. Sans un mot de réprimande, Aroline se précipita pour essuyer le plancher avec un mouchoir parfumé de lavande ; plus rien ou presque ne pouvait la surprendre dans le sac à malices de sa belle-sœur. Ma mère est passée par là, se dit Roxana farouchement. Huit fois. Je peux bien le faire une fois. Évitant de s'attarder sur les détails, notamment l'armée de parentes, de voisines, de servantes qui avaient aidé sa mère à chacun de ses accouchements, allant chercher de l'eau, lui massant bras et jambes, la distrayant par des commérages, tandis que Roxana devrait endurer son premier enfantement toute seule, si l'on exceptait cette vieille fille écervelée pour qui le summum des soins se résumait à une compresse froide et une machine électromagnétique.

En face du lit était accrochée une lithographie sous cadre de la *Sorcière des eaux*, un clipper pansu de toile qui gîtait majestueusement, toutes voiles au vent (encore une lubie de Thatcher l'éclectique : comme si, en contemplant depuis son oreiller, dans les secondes enchantées du réveil, un rappel des royaumes que pouvait peupler l'esprit, il espérait étancher son besoin occasionnel de mouvement, d'espace, de lumière sans entraves). Tour biseauté de voile arrondie et de ligne triangulaire, le navire fonçait sur le spectateur comme chargerait un éléphant. Du haut de sa cordillère de douleur, et redoutant les pics qui restaient à gravir, Roxana se concentra sur les proportions trompeusement pures du tableau, la simple géométrie des cordages offrant à la conscience de nombreux points focaux où s'abolir, tandis que la chambre tanguait, que l'air fleurissait, que les drisses chantaient, que les pavillons claquaient et que le bois craquait de la poupe à la proue, que l'atmosphère de la cale était une soupe virtuelle de vapeurs toxiques (d'ordures, d'excréments, de goudron et de moisi), et que le monde du jour n'était au mieux qu'une mince perche de

lumière aveuglante vacillant malicieusement par un trou opportun des planches du pont, comme s'il était manié là-haut par quelque farceur visant à tourmenter davantage encore, d'un coup aléatoire de sa baguette magique, cette misérable troupe : gentlemen prostrés, épouses (passées ou à venir) dépenaillées, et une dizaine de travailleurs forcés aux yeux rougis. Trop tard pour sœur Rosetta, déjà passée de l'autre côté, éclairieuse au Paradis, laissant derrière elle un corps ravagé, appât de choix pour les rats du navire, gros comme des chiens de chasse, qui ne cessaient de s'enhardir d'heure en heure. Elle-même sentait ses forces faiblir, et ignorait combien de temps encore elle pourrait tenir en respect les rongeurs. (Alors seulement Roxana comprit que cette vie étrangère qu'elle se surprenait à habiter avec une intensité morbide était en fait celle de l'arrière-grand-mère May, qui avait bravé les lames atlantiques et l'inconnu glaçant pour un dernier tour à la roue de la Fortune.) Elle avait les lèvres crevassées, la gorge enflée, l'estomac à la dérive – car l'eau potable des tonneaux avait depuis longtemps croupi, désormais couverte d'une toile complexe de matière blanche et gluante immonde à regarder, impossible à avaler – tandis qu'au-dessous d'elle, maintenant et à jamais, roulis et tangage faisaient trembler la coque issue du fond des temps, et que la force terrible des mains de Dieu vous passait sur le corps impitoyablement, et puis une voix s'écria L'Amérique ! et, malgré le capitaine interdisant aux passagers l'accès du pont, ceux qui tenaient encore debout se ruèrent vers le bastingage pour contempler l'horizon vague qui lentement s'éploya, s'épaissit, élancement printanier du plus pur des miracles.

« C'est un garçon », déclara platement Aroline, lui fourrant sous les yeux, d'un geste théâtral, une créature brailarde, tortillante, chatoyante, pommelée de rouge et de bleu, en laquelle Roxana reconnut aussitôt un fragment luisant de son propre cœur.

Liberty eut toujours peur du noir. Même une fois jeune homme, il exigerait que la compagnie d'une flamme attentive veille sur sa personne blottie sous les draps car la nuit, avait-il appris, était peuplée d'une légion de formes voraces et la peur d'être *arraché*, dérobé physiquement, sinon spirituellement, au monde familial, à sa famille même, demeurerait un sentiment difficile à surmonter.

« Une nature inquiète, décréta Tante Aroline, comme tous les Fish – et, non, ne soupçonne pas un seul instant que je m'exclue de ce jugement. »

Ce fut le tendre stratagème d'une mère qui parvint enfin à détourner le garçonnet réticent du lit d'appoint placé au pied du baldaquin de ses parents pour l'attirer, par l'escalier étroit et grincheux, jusqu'au nid douillet qu'on lui avait préparé dans la mansarde.

« Ici, expliqua Roxana de sa voix la plus maternelle, nous sommes dans la tour d'un grand château. Et ceci – elle désigna d'un geste quelque peu emphatique l'espace tronqué dans lequel mère et fils se tenaient côte à côte comme les visiteurs d'un musée –, c'est la chambre dérobée où réside le prince jusqu'au jour glorieux où il sera proclamé roi. »

Liberty était sceptique : ce lugubre réduit, même pour son œil novice, paraissait revêtir toutes les caractéristiques d'un cachot plutôt que de nobles appartements richement pourvus. Roxana appuya doucement la main sur le matelas de plume jusqu'à l'enfoncer hors de vue, démontrant ainsi les somptueux plaisirs nocturnes qui attendaient l'héritier du trône. Elle ouvrit toute grande la fenêtre pour laisser entrer la clémence du printemps, la douceur de son souffle pastoral, les bruissements et pépiements nerveux des moineaux sur le toit. Liberty tourna brusquement les talons et quitta la pièce d'un pas martial et dédaigneux.

Lors de sa nuit inaugurale seul dans cette chambre, prisonnier d'une obscurité si totale qu'il aurait tout aussi bien pu être aveugle, il pleura et brailla, inconsolable, avec tant de constance et de vigueur qu'il en perdait régulièrement le souffle dans des accès prolongés d'horrible suffocation, à peine exagérés pour d'éventuelles oreilles parentales aux aguets. Enfin, bien après la mort de tout espoir, l'escalier s'anima en un couinement reconnaissable : J'arrive, j'arrive, et brusquement la porte s'ouvrit sur le spectre impérieux de son père, éclaboussé de la ceinture à la tête d'une lueur sauvage et effrayante qui dansait étrangement sur sa poitrine et remodelait les traits bien-aimés du visage paternel en un masque inhumain aux reliefs malveillants. Blotti entre les mains énormes de Thatcher comme un transparent calice de feu se trouvait un verre à moitié rempli d'eau surmontée d'une couche d'huile de baleine, surface tremblante où flottait un disque de liège, dont le centre perforé contenait une mèche allumée qui s'avachissait dans le liquide transparent comme un ver ondulant. Posant cette lampe de chevet improvisée sur une table à jouer, hors de portée de Liberty, Thatcher s'installa sur le bord du lit, prit la main tiède et moite de son fils dans la sienne et attendit patiemment que les sanglots cessent d'agiter le corps du garçon. Alors il demanda, tendrement : « Tu as fini ? » Liberty hocha la tête. Incapable de soutenir le regard de son père, il étudia le mouvement de ses doigts, comme mus d'une vie propre, qui se tortillaient et se frottaient sans relâche les uns contre les autres.

« Je comprends ta position, commença Thatcher. La solitude, la nuit, les créatures cachées sous le lit et toutes ces choses, mais à mon sens tu devrais comprendre qu'il viendra un jour, si incroyable que cela puisse paraître, où tu désireras quitter la maison, et t'embarquer dans ton aventure à toi sans réconfort, sans escorte, sans entourage. N'oublie pas : ton grand-père Azariah n'a pas aidé le colonel Knox à tirer soixante tonnes d'artillerie en plein hiver sur cinq cents kilomètres dans les monts Berkshire pour que tu gaspilles les précieuses nuits de ton séjour sur terre à pleurnicher comme un bébé parce que tes parents ne ronflent pas paisiblement dans la même pièce que

toi. Voilà pourquoi, afin de te conduire en sûreté jusqu'aux portes de l'avenir qui t'attend, je t'ai confectionné cette lampe. »

Il entreprit alors d'instruire son fils des multiples risques de la combustion, et en particulier des difficultés qu'il y avait à apprivoiser en intérieur ce phénomène retors. Liberty connaissait-il l'histoire du frère Latimer, qui habitait sur la vieille route de Cayuga ? Eh bien, un soir, il n'y a pas si longtemps, bien après le carillon de minuit, le brave frère se trouvait courbé sur son bureau, épluchant désespérément ses comptes, s'efforçant, d'un trait de plume magique, de convertir deux dollars en trois, lorsque, sous l'effet de l'heure tardive et d'une vitalité diminuée, il tomba endormi comme une masse, le visage sur l'encre humide, et peu avant l'aube sa main inconsciente, tendue vers quelque objet en rêve, renversa la chandelle et hop ! en cendres les livres de comptes, en cendres la maison, en cendres le frère Latimer, sa femme et ses trois enfants. Tu veux finir en cendres ? Tu veux nous voir, ta mère et moi, finir en cendres ? Alors ne touche pas à la flamme.

Liberty avait encore les yeux gros comme des œufs à la coque lorsque sa mère les rejoignit, baignée d'un arôme réparateur de pain d'épices tiède qui émanait de l'assiette de biscuits qu'elle offrit à son fils : chaque biscuit avait la forme d'un esclave à genoux, levant ses bras enchaînés en une prière suppliante.

Liberty affronta la nuit dans l'étreinte de plusieurs oreillers, grignotant comme un castor les silhouettes épicées, l'une après l'autre, à l'affût de la moindre fluctuation de cette perle jaune sombre qui dérivait anarchiquement avec son île de liège sur l'espace immense des marées du rêve, jusqu'à ce que l'aurore le trouve enfin endormi, un biscuit mâchouillé serré dans son poing potelé, l'assiette abandonnée à l'oblique à côté de lui, vide hormis une poussière de miettes et un tumulus en ruine de petites têtes marron soigneusement rongées.

Faut-il dès lors s'étonner que son plus ancien souvenir ait été baptisé par la magie du feu ? Il était perché sur le genou osseux de son père, étreint par des bras d'une force majestueuse, un souffle masculin aux senteurs de vin bourdonnait doucement à ses oreilles, la pièce environnante était chaude, enfumée, résonnante d'inconnus qui ne cessaient de s'approcher pour lui

tapoter la tête, lui empoigner le menton, faire des grimaces et autres bêlements, ronronnements, roucoulements et discours, toutes choses que Liberty ignora ostensiblement au profit de la scène grisante qui se déployait devant lui, ce drame éternel du bois brûlant dans le foyer où vivaient et s'ébattaient les petits nains orange parmi les bûches crépitantes. Il y avait là un monde plus réel, où régnaient merveilleusement conflit taquin et métamorphose perpétuelle, et, en le contemplant, Liberty, lui aussi, avait envie d'y vivre.

Encadrant cette mascarade enjouée, une massive cheminée de chêne noircie par le temps et la chaleur ; dans sa surface éraflée et creusée de fossettes avait été gravée une série de marques géométriques qui, des années plus tard, sous la tutelle patiente de sa mère, lui sauterait aux yeux – avec la brusquerie des objets lointains qui acquièrent une netteté aveuglante par la simple imposition de la lentille idoine –, métamorphosée en ce prodige : la langue écrite. Et les lettres grossières des premiers mots qu'il apprit à lire ornaient sa mémoire telle une amulette verbale qu'il pourrait admirer, voire caresser si nécessaire, dans les sombres jours à venir : LA LIBERTÉ EST TRAQUÉE AUTOUR DU GLOBE. OH ! ACCUEILLE LE FUGITIF, ET PRÉPARE TANT QU'IL EST TEMPS UN ASILE POUR L'HUMANITÉ.

La maison où il grandit était un domaine enchanté, un labyrinthe noueux de passages secrets, d'escaliers dérobés, de panneaux coulissants, de trappes et de judas percés dans les lambris à des hauteurs assorties, où béaient régulièrement des yeux désincarnés tels des bossages vivants.

Par un matin oisif mitraillé de soleil, vautré sur le tapis Kidderminster vert et blanc du salon, et absorbé dans la composition patiente d'un sermon sur le caractère sacré de la vie souriceaude qu'il comptait prononcer l'après-midi même devant ses paroissiens courtois, les chats du voisinage, Liberty se trouva lever les yeux à l'instant même où tout un pan de mur tapissé pivotait silencieusement pour laisser entrer un grand monsieur imposant, mâchoire et poings crispés, qui foudroya le jeune garçon d'un regard dément de pirate avant de traverser la pièce et de disparaître par la porte, pour ne jamais revenir. Déjà

bien habitué aux allées et venues de parfaits inconnus de tous âges, sexes et couleurs, Liberty ne fut pas particulièrement décontenancé par ce spécimen. Des silhouettes furtives surgissaient souvent des bois environnants, accueillies à la porte de service par Tante Aroline avant d'être englouties par la maison. À l'occasion, c'était toute une famille de visages nouveaux qui s'installait à la table du dîner, mastiquant solennellement du pain indien tiède sans guère prononcer un mot. Parfois, au petit déjeuner, Liberty s'attendait vaguement à voir un fugitif sortir tout habillé de la marmite de porridge, secouer son chapeau et réclamer un verre d'eau fraîche.

La nuit, attentif à son humble réceptacle de lumière, craignant toujours que, faute de vigilance, cet indispensable carburant, la précieuse flamme ne vacille et ne meure, il était fréquemment distrait par des bruits troublants venus du toit ou de derrière la plinthe, staccato de pieds grands ou petits, grattements sinistres, cris étouffés, coups sourds et irréguliers, murmures inarticulés de l'air : tout un chœur de notes gothiques qu'il tentait vainement de distinguer et d'identifier.

D'interminables heures de veille lui épuisaient les nerfs, infectaient son sommeil. Les rêves qui le visitaient, aussi vivants que d'exotiques créatures marines – aux écailles intensément iridescentes, aux yeux globuleux sans paupières, aux gueules béantes bordées de dents pointues et triangulaires ou, pis encore, de crêtes froides de gencives gluantes –, l'avalait tout cru dans un labyrinthe d'entrailles où se déchaînaient de vagues batailles d'une sauvagerie épique et sans issue, des traversées fiévreuses de mers convulsives, des fuites frénétiques à travers des espaces étroits mais sans limites, comme si, à fleur de peau du monde, se livrait une guerre immémoriale, et qu'il suffisait de s'endormir pour être mobilisé dans ce grand conflit invisible. Mais dans quel camp ? Et pour quelle cause ? Devoir permanent et intemporel, seulement interrompu par le cri d'une voix prononçant votre nom, les doigts d'une mère cramponnés à votre omoplate voûtée pour vous ramener à la lumière.

Par un long soir languide, soit qu'il fût effectivement éveillé, soit qu'il dérivât négligemment dans un rêve d'éveil, Liberty fut ébranlé par une volée de bruits cassants qui approchaient la



maison dans le noir. Quoi ? Qu'est-ce que ça pouvait être ? Rien que des sabots, et le raclement de roues en bois gravissant l'allée de pierre vers la grange. Furtivement, il se redressa, s'agenouilla sur son lit, s'accouda au rebord de fenêtre plein d'échardes et scruta anxieusement le dehors. Le ciel était clair, la lune pleine, comme si elle avait doublé de volume, drapant la scène en contrebas de couches de phosphorescence vive, la peinture même des rêves. Dans le chariot stationné juste sous la fenêtre de Liberty, son père et un inconnu barbu se penchaient sur une longue boîte étroite, brillante comme un lingot d'argent, déclouant le couvercle avec la lame plate de leurs haches. Incapable de bouger de son poste, ou même de détourner les yeux, Liberty attendit impuissant ce qui allait bien pouvoir se passer, le souffle pris dans un étau de muscle tendu, son cœur assourdissant la planète endormie. Et lorsque enfin le couvercle se souleva pour révéler, reposant paisiblement sur un lit de copeaux, un authentique cadavre, une bouffée glaciale de mausolée sema la chair de poule sur la peau tiède de Liberty, et quand le corps se redressa dans son cercueil et ouvrit la bouche pour prononcer des mots vivants auxquels son père fit une réponse, un son s'échappa de sa gorge, éruption méconnaissable de son tréfonds le plus noir, et calmement le corps leva la tête et regarda Liberty dans les yeux, ces yeux écarquillés. Aussitôt il plongea sous la fenêtre, enfouit son visage dans un oreiller et écouta siffler sans fin le vent qui entraît et sortait de son nez écrasé. Lorsqu'il risqua un coup d'œil par la fenêtre, le chariot et son contenu, le cercueil et le corps dans le cercueil, son père et l'inconnu barbu, tous avaient disparu sans laisser de trace. Qu'avait-il vu au juste ? Était-ce vraiment réel, ou une simple pantomime sans consistance mise en scène par les vieux fantômes du sommeil ? À quel moment exact s'était-il vraiment réveillé ? Comment le savoir ? Il classa l'événement avec d'autres questions curieuses réclamant un surcroît de réflexion, parmi lesquelles : Où va la nuit pendant le jour ? et : Pourquoi les gens ne peuvent pas voler ?

Le lendemain matin, à une heure typiquement grise et sinistre, c'est un Liberty un peu pâle, aux yeux rosés, que vint chercher l'homme qui vivait dans le cellier. On était jour de

pêche, et l'heure était venue de descendre nonchalamment le chemin glissant de rosée jusqu'au lac, où ils s'installeraient, communiant dans le silence, au sommet d'un rocher (leur rocher), laissant leurs lignes pendouiller optimistes dans l'eau mystérieuse et veloutée. Quand le moment serait propice pour discuter, alors ils discuteraient, d'innombrables sujets importants ou triviaux, jusqu'à ce que la totalité débordante du monde passé, présent et immédiat soit exhaustivement tronçonnée, asséchée et épuisée, prête à servir d'engrais à la récolte du lendemain.

Il s'appelait Euclid. Petit bonhomme trapu aux bras aussi musclés que ses cuisses, il n'avait qu'un œil valide ; l'autre, un globe couleur d'huître masqué par une paupière tombante, s'agitait dans son orbite comme un objet de fabrication étrangère rattaché à un être complètement distinct, doué d'une volonté et d'intérêts bien à lui. De tempérament notoirement volcanique, aussi prompt à ronchonner qu'à rigoler, Euclid souffrait d'ouragans de l'âme qui le laissaient échoué, égaré, enserré. Il passait des jours entiers reclus dans son ermitage souterrain, où souvent on l'entendait balayer furieusement la poussière d'un mur à l'autre et retour, sans cesser de jurer à pleine voix, en termes si vigoureux que Tante Aroline était contrainte de se boucher les oreilles à la cire, et Thatcher de descendre raisonner cet homme torturé. En pure perte. Les crises d'Euclid étaient des phénomènes naturels qui devaient, par définition, aller jusqu'à leur terme.

L'heure d'après, on pouvait très bien le trouver allongé paisiblement sous le vieux châtaignier hirsute, absorbé dans un spectacle intime d'une complexité si fascinante qu'il était inutile de le déranger ; il ne répondrait pas, ne se laisserait pas déloger.

Mais quand il habitait normalement son corps, Euclid était un compagnon aussi sociable qu'on pouvait espérer en rencontrer dans ce monde insensible. Souvent il accompagnait Liberty pour des promenades erratiques à travers les bois et jusque dans les collines escarpées. C'était lui qui instruisait le garçon des innombrables déguisements dont se voilait volontiers la timide nature. Il connaissait le nom des arbres, l'usage des plantes, la piste des bêtes. Il montra à Liberty

comment cartographier les étoiles, et comment se servir de cette carte pour guider ses pas sur la planète. Et il l'initia à ces pans incommensurables de l'univers tapis, malveillants, dans l'espace noir comme poix séparant les lumières.

Par un grand matin radieux et scintillant de paillettes, alors que le garçon était à l'âge où la curiosité bourgeonnante éclôt en questionnements irrépressibles, il interrogea Euclid sur son œil. L'homme était confortablement installé sous la véranda de derrière, et écosait une pile de petits pois dans un seau posé entre ses pieds : les cosses se fendaient impeccablement sous ses larges pouces comme des portefeuilles d'émeraude, et les pois dégringolaient dans le seau aussi bruyamment que du petit plomb. Faute de réponse, Liberty répéta sa question. Sans un mot, Euclid se mit debout, le prit par la main et le conduisit par l'escalier de service dans sa demeure souterraine. Une seule pièce pour un seul homme, qui ne contenait qu'un seul exemplaire de chaque chose essentielle : matelas, chaise, table de toilette, pichet, malle – et puis, cloué au mur, l'unique ornement, une gravure sur bois au style grossier arrachée à l'une des revues réformistes de Tante Aroline, dépeignant un mari et père enragé s'apprêtant à lancer un tabouret sur sa femme et ses enfants tremblants ; cette aimable scène familiale s'intitulait *Les Méfaits de la boisson*.

Euclid souleva le garçon bien haut dans les airs et le déposa sur le matelas tel un boisseau de plumes soigneusement tassé. Campé devant lui, son unique œil valide sévèrement fixé sur le regard errant de Liberty, il dit : « J'ai attrapé cette satanée mirette au même endroit où j'ai dégotté ça », et il ôta sa chemise et se retourna. Son dos n'était que hachures hideuses de chair dure et crénelée, un chaos aléatoire de lacérations, telles les galeries en camée de quelque créature affolée prise au piège à jamais sous la peau sans issue. « Touche », ordonna-t-il.

Liberty refusa, évaluant déjà la distance entre lui et la porte.

« Touche, insista Euclid, plaquant son dos défiguré contre le visage détourné du garçon.

— Je ne veux pas. » Même si son regard, comme hypnotisé, ne cessait de revenir aux terribles cicatrices.

Euclid tendit la main pour saisir la sienne. « On peut rien apprendre de valable sans toucher. Allez, touche. »

Les doigts de Liberty effleurèrent timidement les balafres ondulées et têtues. Comme s'il touchait des serpents morts.

« C'est l'esclavage, mon garçon, c'est le royaume des cieux.

— Je peux partir, maintenant ? »

Au bref hochement de tête d'Euclid, Liberty remonta à toutes jambes l'escalier jusqu'à la cuisine où Tante Aroline, qui avait briqué et ciré le parquet, s'affairait à balayer, avec sa méticulosité coutumière, l'épaisse couche blanche de sable à récurer en un motif à chevrons que les pieds galopants du garçon traversèrent frénétiquement jusqu'à l'anéantir, évitant de justesse la collision avec un coin de table, renversant une chaise de salon égarée, effrayant le chat qui sauta par la fenêtre en un bond flou, laissant dans son sillage du sable éparpillé et les cris indignés d'Aroline, avant d'atteindre enfin le refuge confiné de sa chambre où, verrouillant la porte, il s'assit sur le lit, en proie à une vague transe décalée, ses pensées en fouillis mais régies par une unique peur, centrale et sans équivoque : la peur que son propre dos, si délicat, soit un jour soumis aux mêmes forces malfaisantes qui avaient si cruellement marqué son ami. La simple idée suffisait à lui glacer le corps, à lui figer le cerveau.

Pourtant, peu après, à mesure que le temps passait miséricordieux, son attention crispée sur ces sombres perspectives se détendit doucement, et bientôt, à quatre pattes par terre, il faisait rouler un chariot miniature sur les lattes grossières, en route vers le Territoire indien et un rendez-vous avec des montagnards près de la Green River. Et il ne lui fallut qu'une demi-heure pour redescendre, esquiver les reproches grotesques de sa tante et traverser la clairière jusqu'à l'étang secret au fond du ravin, où des crapauds-buffles géants somnolaient dans la boue puante et des salamandres mouchetées planaient dans l'eau limpide comme prisonnières d'une vitre. Et dès le lendemain il repartait en expédition avec Euclid, dépêchés par sa tante pour cueillir des myrtilles – le samedi approchait, et avec lui le traditionnel supplice pâtissier

d'Aroline ; et jamais il ne reposa de questions sur l'œil décoloré d'Euclid ni sur son dos mutilé.

Ses parents étaient si fréquemment absents, souvent pour des périodes douloureusement prolongées, embarqués dans ce qu'ils baptisaient parfois leur « croisade » – Liberty les avait imaginés l'épée ou la lance au poing, découpant en rondelles un dragon courroucé, ou bien, côte à côte, ouvrant une brèche sanglante dans une muraille humaine d'infidèles en armes –, qu'il en était logiquement venu à considérer les seuls adultes présents à la maison, Aroline et Euclid, comme des parents de substitution parfaitement acceptables. Et, devinant à juste titre que les multiples problèmes intimes de sa tante occupaient une part de ses journées plus généreuse encore qu'elle ne voulait bien l'admettre, il tendait à se tourner vers le vieil homme dès que des soucis accablaient son esprit et lui démangeaient la peau.

« Euclid ? » demanda-t-il en réajustant nerveusement sa ligne avant de lui donner du mou et de la laisser se vautrer au vent. Ils étaient installés en silence sur leur rocher depuis plus d'une heure, tandis que le soleil s'élevait toujours plus haut dans le ciel d'un bleu aveuglant, et que les éclairs émeraude d'innombrables libellules fusaient perpétuellement à la surface de l'œil. Ni l'un ni l'autre n'avait encore perçu le moindre soupçon de grignotage d'appât.

« Oui, mon petit navet.

— Est-ce qu'un mort peut parler ? »

Euclid n'avait pas l'air d'avoir entendu la question. Il se frotta le nez, cracha dans l'eau, jeta un regard vers l'autre rive comme s'il venait d'y surprendre un bruit intéressant ou qu'il s'attendait, d'un instant à l'autre, à ce qu'y survienne un événement fascinant parmi les pins lointains. Lorsqu'il parla enfin, ce fut de la voix douce et sans inflexions qu'il réservait aux questions les plus fondamentales.

« Le mort fait c'qu'il a envie d'faire. Qu'est-ce qu'un petit garçon bien sage comme toi vient s'encombrer de ces balivernes ? Ça, c'est des os à ronger pour les gros chiens, et encore, la plupart passent à côté sans s'arrêter, ils veulent pas toucher à ce bâton puant.

— Pourquoi ?

— Pourquoi ? J'm'en vais t'dire pourquoi. Pour la même raison qu'ils sifflent quand ils traversent le cimetière. Ces histoires-là, c'est des trucs de la mort, et les gens ordinaires croient que si on n'y pense pas, si on n'en parle pas, on l'attrapera pas ; mais ce qu'ils ont trop peur de savoir, c'est qu'ils l'ont déjà en eux.

— Ils ont quoi en eux ?

— T'occupe pas. Assez philosophé pour aujourd'hui. Et d'abord, d'où t'as vu ce mort parler ?

— Je ne sais pas. »

Le rire s'écoula d'Euclid en grandes vagues généreuses. « Liberty, dit-il en se passant le dos de la main sur son œil humide, ça doit être pour ça que je t'aime tant. T'es un brave gars et un marrant.

— Est-ce que c'est vrai, les rêves ?

— Écoute, déclara Euclid en penchant la tête, je vais te dire autre chose. Comment tu fais rentrer toutes ces idées farfelues dans ta petite noisette de crâne ? Bien sûr que c'est vrai, un rêve. Tu l'as vu, oui ou non ? Pareil que tout ce que tu peux voir autrement. Et si t'as vu un mort traîner dans les parages, il existait pour de vrai, lui aussi. Comme je t'ai dit, le mort fait c'qu'il a envie d'faire. Mais si t'en as vu un se lever et marcher et parler aux gens, c'est sûrement parce qu'il a pas été enterré correctement. Dans ce monde, on peut pas enterrer un homme dans le mauvais sens. Il faut être enterré est-ouest, comme ça, quand Gabriel soufflera dans sa trompette au soleil levant, pas besoin de tourner la tête pour contempler le jubilé. Il faut de sacrés rituels pour empêcher l'esprit d'errer. Pousser le bon cri, et que tous les gens marchent en cercle dans la bonne direction. Il faut mettre les affaires du mort sur la tombe, et ça en fait un paquet. Et si le cercueil est pas transporté correctement jusqu'au cimetière, c'est normal que le mort se sente perdu et contrarié. Il est bien capable de retrouver le chemin de sa maison en rapportant avec lui tous ses soucis.

— Est-ce qu'il pourrait venir ici, jusque chez nous ?

— S'il est mort ici, oui. Mais y a personne qui est mort ici récemment, que je sache. »

Liberty médita ces informations et dit d'une voix tremblante : « Je crois que le mort est dans la grange.

— Alors, mon lapin, m'est avis qu'on f'rait mieux de r'tourner jeter un coup d'œil. D'ailleurs, on dirait que nos amis poissonneux nous ont entendus causer des morts et que ça les a effarouchés. Mais ils reviendront demain, et nous aussi. »

Même si le jour approchait rapidement la splendeur sans ombre du plein midi, Liberty trouva les bois plus sombres au retour qu'à l'aller, et le moindre craquement, le moindre bruissement résonnait bruyamment comme une cloche de détresse.

La grange s'élevait, isolée, dans une clairière derrière la maison, implacable comme un roc, vieille, grise, ses arêtes durcies par le soleil : un édifice bâti pour abriter les choses les plus hostiles, quelle que soit leur taille. La porte ouverte béait telle une bouche dévorante, noire, abyssale, complètement édentée.

Liberty attendit dehors, en prenant bien soin de se faire un rempart du corps d'Euclid contre tout ce qui pouvait surgir de ces profondeurs ténébreuses. Il entendait ses exclamations rassurantes à mesure qu'il fouillait chaque stalle poussiéreuse, chaque recoin. « Ben non, y a rien ici. Là non plus. » Le chariot, partiellement visible dans l'ombre, juste au-delà du seuil, telle une pièce de musée pittoresque, ne semblait pas avoir été touché ni déplacé depuis des années. Son plateau était vide.

Plusieurs semaines passèrent.

Enfin Euclid émergea de la grange, tel qu'en lui-même et heureusement indemne, secouant la tête et époussetant ses mains pleines de paille. « On dirait bien que ce mort-là, il a pris la poudre d'escampette y a déjà un moment. Et sur la pointe des pieds : il a pas laissé une seule empreinte. Sois pas trop déçu. On sait jamais, un autre mort est bien fichu de rappliquer.

— Je crois qu'il a pris le train.

— Le train ? Quel train ?

— Celui dont Maman m'a parlé, qui passe sous terre. Le chemin de fer clandestin, pour les esclaves en fuite. »

Se retenant poliment, Euclid réagit à cette nouvelle avec un gloussement courtois. « Ouh ! Là, tu m'épuises, mon petit navet. C'est des gros cailloux que tu me balances aujourd'hui.

— Mais je l'ai entendu, le train ! »

De fait, il avait souvent imaginé les rails briqués et séducteurs luisant dans un tunnel humide éclairé par des lampes, et entre deux futiles pugilats avec ses draps tenaces il s'était ruiné le sommeil bien des nuits, aussi immobile que possible, réduisant volontairement son souffle à un soupir presque silencieux, à guetter de tous ses nerfs sans repos le claquement révélateur des roues, le grondement saccadé de la locomotive, le long cri perçant et tentateur du sifflet.

« C'est pas qu'j'te crois pas, Liberty, moi aussi, je l'ai entendu, ce train béni. Tout comme, j'imagine, notre ami défunt, qui s'est payé un billet jusqu'à destination. Mais j'vais t'dire, mon lapin, si tu comptes faire ce trajet-là, voyage léger, viens à la gare en avance, discute pas avec le contrôleur et sois gentil avec tous ceux que tu rencontreras, parce que tu sais jamais quand la loco risque d'exploser, ou le wagon de dérailler. »



Un soir, à la fin du printemps de l'année 1846, alors que Liberty n'avait pas encore deux ans, la détonation menaçante de bottes de géant retentit comme le tonnerre sur la véranda, le seuil, dans le couloir et jusqu'au salon, où surgit un colosse braillard et hirsute avec des pistolets à la ceinture et des verrues sur les mains. Il portait un chapeau ciré tout ratatiné, d'un coloris énigmatique, et un coupe-vent vert miteux. Sur son visage sombre et crasseux, fleuri d'une barbe noire si anarchique et broussailleuse que personne n'eût été surpris d'en voir émerger quelque créature sauvage, deux yeux vifs et féroces flamboyaient comme des pièces d'or au fond d'un puits. On voyait sa chaussette par un trou dans sa botte, et son pied par un trou dans sa chaussette. C'était l'oncle Potter. Le cousin de Thatcher.

Tante Aroline prit aussitôt congé, se retirant dans la solitude délicate de sa chambre, tandis que Liberty, fuyant une tentative amicale d'étreinte ursine, se réfugiait recroquevillé derrière le fauteuil Windsor de sa mère, et de cet abri il observa, dans une transe d'émerveillement écarquillé qui à cet âge ne différait guère de son état de conscience normal, le style extravagant de cet homme magnétique dont la simple présence semblait remplir les quatre coins de la pièce, sa voix faisant trembler les vases, chaque geste exubérant de son corps libérant une odeur au sillage presque visible, chaque bouffée fragrante de musc humain – tabac rance, cuir encroûté de sel, cheval écumant ou tout autre arôme, à peine moins insolent, d'un hypothétique arc-en-ciel olfactif – évoquant à l'enfant impressionnable des univers vastes et complets, aussitôt compréhensibles bien en deçà de la raison, même s'il faudrait des années à Liberty pour qu'il sache vraiment ce qu'il savait.

Et à mesure que Potter arpentait le tapis usé devant le feu éteint, sa grandiloquence enflait pêle-mêle en rafales fiévreuses

qui mitraillaient le salon, un tir soutenu et postillonnant de projectiles verbaux tels que « sang », « injustice », « barbare » et « légitime », que le mince papier peint de ces murs avait absorbés sans dommage mille fois auparavant, augmentés de munitions nouvelles comme « Matamoros », « invasion », « Arista » et « Fort Alamo », qui prirent ces remparts au dépourvu.

Thatcher, à demi incliné sur le sofa en crin qui se déplumait, sa tête pâle flottant dans un perpétuel nuage de fumée de pipe, assista au numéro de son cousin dans un silence perplexe. Roxana, elle aussi, écoutait sans commentaire, s'interrompant de temps à autre dans son tricot (tâche qu'elle exérait absolument, mais dont elle semblait incapable de se passer) pour poser une main rassurante sur le crâne aux cheveux lisses de son fils.

Soudain Potter se figea en plein élan pour foudroyer Thatcher du regard et s'écrier : « Alors, qu'est-ce que tu en dis ? Il faut riposter ! Tu es prêt à tenter l'aventure avec moi ou pas ? »

Thatcher prit son temps pour ôter la pipe de sa bouche. Lorsque enfin il répondit, ce fut d'un ton froid et précis assaisonné de mots tels que « crime », « déloyal » et « cupidité ».

« Va au diable », marmonna Potter qui, effleurant son chapeau et s'inclinant vaguement vers Roxana, sortit à grands pas décidés de la pièce, de la maison, laissant la porte ouverte derrière lui, bondit sur son cheval et, sans daigner s'arrêter en ville pour s'enrôler officiellement (les Fish, aujourd'hui comme hier, préféraient toujours nager vers l'amont pour échapper aux mailles du filet de l'État), partit au galop vers la Grande Fiesta qui l'attendait sur le Rio Grande – des jours et des nuits sans sommeil, sinon celui qu'il pouvait grappiller pendant quelques secondes, droit sur une selle cahotante, se frottant les paupières de tabac à chiquer pour rester éveillé, se lançant dans des discussions animées avec lui-même qui amusaient et alarmaient les inconnus qu'il croisait, et qui tendaient à garder leurs distances avec ce fou errant –, bravant tempête, inondation et chaleur de fournaise pour atteindre enfin la bonne ville de

Cincinnati, le Londres de l'Ouest, où il sentit sur sa langue le goût de sang dans l'air, et où des piétons accablés manœuvraient des troupes de porcs indociles pour s'assurer la priorité dans la boue et le fumier des rues, et après un carrefour il tomba sur une fosse pourrissante d'os, de cartilage et de boyaux, où çà et là une petite queue ratatinée émergeait tire-bouchonnante de ce magma fangeux, l'un des bras du delta de l'abattoir tout proche, dans lequel son cheval délicat risqua un sabot timide pour s'y enfoncer aussitôt jusqu'au fanon avant de se cabrer, totalement affolé, tandis que Potter imperturbable restait en selle, ses yeux plissés attirés par la colonnade de cheminées qui s'élevaient, rotant une fumée noire, au-dessus des toits au bout de la rue – des bateaux fluviaux, une flottille entière, alignés docilement le long des docks comme des truies devant l'auge – et, au loin, bleutées de brume rêveuse, les collines boisées du Kentucky, et Potter tira sur les rênes, fit pivoter brutalement sa monture et repartit d'où il était venu, en chevauchant deux fois moins vite, sans adresser une syllabe à quiconque jusqu'à ce que les mêmes bottes lourdes remontent les mêmes marches de la même véranda et martèlent le couloir vers le salon pour attendre que Thatcher daigne lever les yeux de son livre et que Potter puisse lui dire en face : « Va au diable. »

Thatcher, qui n'avait pas pris la peine de se lever du sofa, attendit quelques instants avant de répondre. « Il y aura d'autres guerres, promet-il, de vraies guerres, des guerres justes, pleines d'honneur et de gloire et de canonnades vertueuses. Tu auras encore ta chance. »

Potter se détourna pour cracher dans la cheminée. « Pas si je me retrouve encombré de tous ces principes qui ont l'air de t'enchaîner.

— J'ai l'impression que c'est déjà le cas.

— Va au diable », marmonna Potter, et, aussi brusquement qu'il était apparu, il se volatilisa.

Lorsque Liberty eut six ans, ses parents l'inscrivirent dans une école réputée du voisinage, tenue par une veuve âgée qui se faisait appeler M'dame L'Orange, même si tout le monde en ville savait qu'elle n'avait pas la moindre rasade de sang français dans les veines, ni rien au demeurant d'orange ou assimilé dans sa personne, à la possible exception de sa tête, affectée d'une troublante rotondité agrumineuse. Elle et son mari, le capitaine Fenn, s'étaient installés à Delphi une bonne vingtaine d'années plus tôt, une fois le vieux loup de mer en retraite de la marine où il prétendait avoir servi honorablement à bord de la fameuse frégate *United States* lors de son combat contre le vaisseau britannique *Macedonian* : il avait apporté des verres d'eau au glorieux capitaine Decatur en personne. Certes, il se vantait également d'avoir été tour à tour pirate, espion, poète et avocat. Une rumeur n'en persistait pas moins selon laquelle, en son temps, le capitaine Fenn avait arpenté le gaillard d'arrière du *Constantia*, un négrier clandestin tristement célèbre de Hampton Roads à Hilton Head, et qu'il avait été sommairement suspendu de son commandement parce qu'un pourcentage proprement scandaleux de la « marchandise » disparaissait ou arrivait au port dans un état de dégradation inacceptable. Le capitaine Fenn s'était embarqué pour son ultime traversée lors d'une de ses visites bisannuelles à son frère Epheseus, soiffard de grande renommée dans tout le sud du New Jersey : un léger excès de rhum avait provoqué une mauvaise chute hors de la diligence Philadelphie-Trenton, et l'ouverture du crâne de Fenn sur une borne de pierre malencontreusement située. Dix ans s'étaient écoulés depuis le fatal accident, sans que jamais M'dame L'Orange ne manifeste à quiconque la plus infime preuve de chagrin, le moindre signe de deuil digne de ce nom. Rares étaient ceux qui savaient que, dans les affres de son combat quasi permanent avec le spiritueux, le vénérable officier

de marine était enclin à poursuivre sa femme dans la maison et le jardin avec un fouet de cocher.

Après sa mort, Sarah Fenn changea de nom et ouvrit son école. Le salon fut aisément converti en une salle de classe fort plaisante, où plusieurs rangées de pupitres miniatures, alignés avec une précision toute militaire, faisaient face à l'imposant bureau de M'dame L'Orange, qui occupait la moitié de la pièce en largeur, et à un éléphantique tableau noir équipé de bâtons de craie gros comme le poing. Sous les fenêtres, des étagères regorgeaient d'une quantité impressionnante de livres, dont seul un examen attentif des titres révélait l'assortiment, aussi disparate que peu approprié à l'enfance : la *Grammaire anglaise* de Murray, *La Fiancée de Lammermoor*, *Recettes botaniques pour les soins et usages*, *L'Ami inconnu*, les *Principes de philosophie morale et politique* de Paley, *Les Vertus de la frugalité chez la ménagère américaine* et *Tom Jones*. Les murs étaient ornés, en désordre, à environ un mètre de hauteur (« pour l'édification des enfants »), d'une série de scènes illustrant *Le Voyage du pèlerin* de John Bunyan, que M'dame L'Orange avait dessinées elle-même dans un style primitif mais fervent, chaque silhouette rudimentaire soigneusement nommée d'une main élégante : Fidèle, Ignorant, Messire Bon-Vouloir, Messire Biens-du-Monde, etc. La Foire aux Vanités était dépeinte comme une version brueghelienne d'un pique-nique du 4 Juillet, la Cité de Destruction était indiscernable de la Cité céleste, et toutes deux ressemblaient à Delphi. Son chef-d'œuvre, le combat paroxystique de Chrétien contre Apollyon, représentait la bête comme un escargot dentu aux ailes de chauve-souris frisottantes et risibles.

Mais, en définitive, cet admirable cadre éducatif n'était guère exploité. L'essentiel de l'instruction se déroulait à l'étage, dans la chambre à coucher : M'dame L'Orange perchée au pied de son lit, les enfants déployés devant elle sur une collection bigarrée de sièges – malles, boîtes, un banc de charpentier, et un tabouret quelque peu instable ayant appartenu à Winslow, son fils et héritier unique, sur lequel l'âge d'homme et la folie de l'or semblaient s'être abattus en même temps, déclenchant une combustion interne qui l'avait envoyé valser par la porte vers la

Calyfornie et un silence inquiétant que ni courrier ni rumeur n'avait rompu depuis plus d'un an. Jonchant indifféremment les rebords de fenêtres, la coiffeuse et le plancher nu de cette pièce Spartiate et sans ornement, une seule touche personnelle : des pots, bocaux, chopes et verres bourrés de violettes du jardin, les unes fraîches et d'un mauve aveuglant, les autres flétries et brun tabac.

Une journée d'école typique voyait M'dame L'Orange lire la Bible à haute voix pendant des heures d'affilée, d'un gazouillis de soprano dont les vellétés théâtrales tendaient à basculer promptement dans un ennui lugubre. Les enfants gigotaient sur leurs sièges trop durs, et luttaient, parfois sans succès, contre la tentation du sommeil ou des chatouillis mutuels. Et puis, en pleine lecture, M'dame L'Orange, parvenue sans doute à un état d'épuisement parfait, défaillait dans ses draps en soupirant : « Oh, mes enfants, mes enfants, mes enfants. Il est pénible, le sort qui nous échoit, diaboliquement pénible. Mais le devoir nous appelle, et si nous l'accomplissons pas une larme n'aura été versée en vain. » Un second soupir plus majestueux encore dégonflait complètement son corps, et elle restait allongée dans une immobilité absolue, sans qu'un seul des élèves n'ose faire un geste ; tous gardaient leurs yeux innocents fixés sur cette folle étrange gisant devant eux comme un cadavre, attendant la résurrection – ce moment terrifiant où M'dame L'Orange se redresserait en sursaut, comme si elle se rattrapait en pleine chute, et, cherchant frénétiquement son martinet parmi les couvertures, saisirait de son poing osseux le malheureux le plus proche (mais jamais l'agile et fougueux Liberty, qui, elle l'avait vite compris, ne méritait pas un tel effort) pour entreprendre de flageller allègrement le derrière dénudé du pauvre impétrant ; même les spectateurs épargnés ne pouvaient s'empêcher de hurler et de gémir d'une douleur empathique. Soudain, le martinet s'immobilisait en plein vol et M'dame L'Orange se recouchait d'un air las en marmonnant : « Je suis fatiguée, mes enfants, tellement fatiguée. » Après une démonstration si vigoureuse des arts disciplinaires, une docilité exemplaire et maussade régnait sur l'école pendant des jours entiers.

Parfois, posant sa Bible, M'dame L'Orange régalaît ses ouailles d'épisodes pittoresques de son passé : souvenirs, rêveries, fantasmes mal éclairés ou bribes de vieux ragots, bref, tout ce qui pouvait lui traverser la tête à cet instant. Ces pérégrinations, elle les appelait de l'Histoire.

« Quand j'étais une petite fille de votre âge, toute cette vallée, de Mount Hook jusqu'à la Kiawanna, était encore infestée de hordes furieuses de sauvages féroces. À moitié nus, et empestant des odeurs qu'on n'attendrait même pas d'un chiot mouillé. Ils se moquaient comme d'une guigne de ce qu'on pouvait penser d'eux. Leurs doigts de loup enserraient perpétuellement le goulot d'une bouteille de whiskey. Vous ne sauriez imaginer pire bande de démons menteurs, voleurs, tricheurs – et encore, je parle des plus gentils. Apparemment, Dieu avait dû sauter une maille dans le tricot de leurs âmes, que c'en était irrattrapable. Et leurs corps... Même dans la fureur glaciale d'un hiver de cauchemar, on apercevait toujours une portion de chair fauve entre leurs haillons gras. Des suppôts de Satan, voilà ce qu'ils étaient... »

Et sa voix se perdait, et dans le silence les enfants commençaient à se tortiller sur leurs sièges, échangeant des regards nerveux jusqu'à ce que la voix ressorte de sa cachette, réapparaisse telle une comète, magiquement ressourcée, mais ayant manifestement changé d'orbite.

« En ces temps lointains, sur une colline hors de la ville, vivait une vieille femme dans une chaumière branlante. Elle avait peut-être un nom, mais je ne l'ai jamais entendu. La vieille Griffella, c'est ainsi que nous l'appelions, mes amies et moi. Je ne pourrais même pas vous dire exactement à quoi elle ressemblait, à cause de la longue chevelure blanche qui masquait les traits de son visage et lui tombait dans le dos, une vraie crinière de cheval. Été comme hiver, elle portait toujours une longue robe noire, et de la route, au pied de la colline, on la voyait tous les matins nettoyer devant sa porte avec un balai de paille. La nuit, ses yeux luisaient tels ceux d'une bête de l'enfer, et son rire horrible faisait tellement peur que les arbres en perdaient leur écorce. Et si on se trouvait encore dans les parages quand le soleil se couchait, on courait jusqu'à la maison

comme si on avait les pieds en feu. Et vous savez pourquoi ? Eh oui, les enfants, exactement : parce que la vieille Griffella était une sorcière. Un jour, Ellis Butts a volé des cerises dans son verger et elle l'a changé en serpent. Bien des garçons et des filles trop insouciantes, comme vous, ont été arrachés à jamais à leur famille éplorée pour vivre sous une pierre, juste au-dessous de sa maudite hutte, transformés en bêtes hideuses qui lui tenaient compagnie. Et chaque fois qu'elle en avait envie, il suffisait à la vieille Griffella de siffler entre les deux chicots qui lui restaient pour que cette boule de serpents venimeux se déploie en un sifflement furieux, avide d'exécuter ses ordres infernaux.

« Hier soir, mes chéris, comme il arrive souvent à mon grand âge, j'ai éprouvé quelques difficultés à dormir. L'esprit, il faut le comprendre, possède une volonté propre que même la prière n'est pas toujours capable de corriger. Donc, ainsi que j'ai coutume de le faire en pareil cas, j'ai passé bien des heures dans mon rocking-chair, à regarder, par la fenêtre du salon, les morts qui erraient telles des lucioles parmi les pierres tombales, de l'autre côté de la vallée. Eux non plus n'arrivent pas à dormir, les pauvres. Ils sont là, avec nous, vous savez, à chaque heure, à chaque minute. Non, non, inutile d'attraper un torticolis. Vous ne pouvez pas les voir de là où vous êtes. Si vous pouviez sortir de vous-mêmes, ne serait-ce qu'un instant, et percevoir le monde par votre œil spirituel, alors tout deviendrait aussitôt compréhensible. C'est ici le paradis, mes enfants. Nous sommes bénis, tous autant que nous sommes, nous avons déjà été translatés. Nos sens terrestres sont comme des œillères tentatrices qui nous détournent de la vérité.

« Permettez-moi donc de verser dans l'huis de vos oreilles un élixir aux vertus pratiques. Si jamais vous vous retrouvez à concocter des biscuits à la citrouille, je vous conseillerai de vous dispenser de la levure et de lui substituer une cuillerée de cendre gravelée. Une fois cuit, le résultat n'en sera que plus léger – et plus goûteux – et votre table sera baignée d'une délicieuse pluie de compliments. »

Par un après-midi désœuvré, alors que depuis plusieurs mois Liberty était sous la férule de M'dame L'Orange, Thatcher –



curieux de la santé estudiantine de son fils – lui demanda d'un air dégagé : « Qui est le président des États-Unis ?

— Jésus-Christ », répondit Liberty du tac au tac.

Père regarda Mère. Mère regarda Père. Liberty ne revit jamais M'dame L'Orange.

L'instruction reprit à domicile, sous la tutelle attentive de ses parents et, pendant leurs longues et fréquentes absences, de Tante Aroline, nantie d'une liste explicite de sujets prohibés, parmi lesquels figurait en bonne place son chapelet de dadas en vogue, temporairement relégués dans l'écurie. La société était gangrenée des pieds à la tête, et de toutes parts il en suintait des poisons nocifs pour l'esprit néophyte. Cette théorie générale était très claire aux yeux d'Aroline, du moins sur le principe – sa propre quête de perfection physique et morale ne constituait qu'une tentative parmi d'autres pour éloigner la contamination fatale –, mais les détails la laissaient perplexe. Seule dans la grande maison avec un neveu jeune et impressionnable, souvent durant des semaines d'affilée – et sa volonté, déjà mise à rude épreuve, assaillie par la solitude, les responsabilités et une légion d'autres angoisses trop vaguement perçues pour être nommées –, elle ne pouvait s'empêcher de rapiécer le vide ambiant, tant bien que mal, avec des instruments de navigation qui lui semblaient inestimables pour négocier les rapides de l'existence depuis la genèse jusqu'à l'apocalypse : ne mange jamais rien de rouge ; si tu arrives à embrasser ton coude, ton vœu se réalisera ; la Divinité ne saurait commettre d'erreur ; dans les moments de trouble, laisse-toi guider par le vent ; le jus d'une myrtille suffit à enivrer plus que n'importe quel vin ; les chats sont dépositaires de secrets auxquels ni toi ni moi n'aurons jamais accès jusqu'à notre mort ; le cœur est un égout de désirs purulents ; si tu bois trois litres d'eau par jour, tu ne seras jamais malade ; Dieu parle par la voix du sénateur Webster ; la route de l'enfer est pavée de crânes de nourrissons ; le siège du gouvernement, c'est le Château de la Dérison ; la saleté, ce sont les pellicules du Diable ; ton ombre, c'est la tunique de l'ange qui veille sur toi.

Comme il l'avait fait avec M'dame L'Orange, Liberty se contentait de digérer avec une impartialité sereine toutes les

miettes qui pouvaient tomber dans son assiette, qu'elles soient valides ou fallacieuses, humbles ou extravagantes. Une bonne partie de ce qu'il apprenait resterait à jamais associée dans son souvenir à un décor spécifique : le latin et le grec à la table de la cuisine avec sa mère, la géométrie et la philosophie dans le bureau avec son père, et bien sûr les miscellanées vertigineuses de Tante Aroline qui repoussait le garçon de pièce en pièce, au gré de ses tâches domestiques. Sans oublier les innombrables livres consommés dans la solitude, sous le vieux noyer qui dominait la clairière de l'est, ou encore, avec les chiens pour oreillers, allongé par terre devant la cheminée, en grignotant pensivement un fruit. Car, aussi longtemps que vivrait Liberty, les collines de Mycènes hantées par les dieux ressembleraient toujours aux sommets arrondis, couronnés de pins, qui entouraient Delphi, de même que la Révolution américaine resterait baignée du parfum humide et fleuri des poires mûres.

Dès l'instant où le petit Liberty, dangereusement précoce à tous égards tant physiques que mentaux, acquit une capacité minimale de locomotion, il échut aux adultes qui le surveillaient la nécessité épuisante de jouer le rôle de sentinelles et de guetteurs. Un regard détourné, un instant d'inattention – pour enfourner la tarte, chercher dans une niche du secrétaire la dernière lettre de L. Tappan, lancer par la fenêtre un ballot de linge sale à Aroline, qui faisait la lessive à l'eau bouillante dans le jardin – et le garçon avait disparu, volatilisé sous votre nez. Il semblait doté d'un instinct infailible pour repérer les portes laissées entrebâillées et se glissait en rampant, avec une énergie aussi infatigable que surprenante, à travers une succession de seuils prometteurs, jusqu'à ce que son avancée vienne buter sur la porte d'entrée, habituellement verrouillée, et où on le trouvait parfois occupé à se cogner, cogner, cogner doucement le crâne, aux cheveux fins, à la peau tendre, contre le chêne obstiné.

D'ailleurs, sitôt maîtrisés les plaisirs enivrants de la bipédie, même une porte close ne constitua plus qu'un obstacle temporaire, tant le rusé garnement avait été prompt à résoudre également l'énigme retorse des poignées et des serrures. Liberty, qui veillait interminablement, réclamait une vigilance presque impossible à maintenir. Par un matin exceptionnellement affolant, Roxana, dans un élan de panique éplorée, se rua hors de la maison vide et repéra son fils prodigue à vingt mètres au-delà de la barrière de la route, trotinant d'un air décidé sur ses jambes arquées et potelées, les bras levés, et nu comme un ver. Elle se précipita pour l'arracher au sol, juste devant les roues bruyantes de la diligence Albany-Schenectady.

« Tout cela, c'est ta faute, commenta malicieusement Thatcher, à l'abri des pages de *L'Écho de Delphi*. Ce garçon assume simplement les conséquences du nom dont tu l'as baptisé.

— Et si j'avais choisi de l'appeler Rex, rétorqua Roxana le sourcil haussé, il aurait donc dû courir à quatre pattes et aboyer contre les inconnus ? »

Thatcher haussa les épaules. « Comment le savoir ? Il n'est guère de choses importantes en ce bas monde que nous puissions pleinement comprendre. »

Telle était à l'époque la nature de leurs échanges intimes. Thatcher, depuis toujours enclin à des humeurs de teinte et de puissance diverses, était souvent effleuré par les ailes de la mélancolie, qui telles des chauves-souris se suspendaient ténébreusement aux parois grêlées et sombrement luisantes de son moi caverneux, prêtes, à la moindre provocation, à se lancer dans un vol agité d'une durée imprévisible. Désespérant de son pays, de sa croisade, de ses maigres capacités, il se complaisait dans sa propension innée aux spéculations futiles, entraînant Roxana dans des discussions extravagantes sur des postulats auxquels lui-même, soupçonnait-elle, ne croyait pas. Lorsque cette humeur le prenait, ainsi qu'elle l'avait appris au fil des années, l'attitude la plus prudente consistait à se détacher doucement, à céder gracieusement le terrain. Malgré tout, elle l'aimait, tendrement, désespérément, elle qui lui avait accordé de son plein gré les portions de son cœur épargnées par tout commerce humain jusqu'à leur première rencontre ; et lorsque à l'occasion les épines éclipsaient les beautés de la rose, elle mobilisait la patience, la main verte de l'amante, et la sagesse de comprendre qu'au jardin d'ici-bas tout n'était que labyrinthe grouillant, organisé en formes préétablies, extérieures et intérieures, affublées du nom de Destinée.

Mais que faire, en définitive, pour ce garçon errant ? Rien, apparemment, sinon veiller sur lui, s'inquiéter, espérer, et s'efforcer autant que possible de lui épargner des malheurs.

« Attache-le par une corde, suggéra Tante Aroline en évitant avec tact de signaler qu'elle avait expérimenté la méthode en l'absence des parents.

— Comme un chien ? s'enquit Roxana, réprimant presque entièrement sa révolte face à un tel conseil, surtout venant d'une belle-sœur.

— Ce garçon doit apprendre à obéir. Il y a en ce monde des règles à respecter, des lois à assimiler, au dehors comme au dedans. »

Roxana regarda par la fenêtre. Les collines voisines, dans leur métamorphose saisonnière du blanc au brun, commençaient à verdoyer d'un duvet de printemps et paraissaient, étrangement, plus proches qu'à l'ordinaire. Un faucon solitaire, fragment sombre et défectueux descellé de la voûte parfaite du ciel, descendait en grands cercles lents vers le fond de la vallée. « Il n'y a pas de règles, dit-elle tout bas.

— Quoi ? Qu'est-ce que tu as dit ? » Aroline, scandalisée, avait du mal à se contenir. « Jamais de ma vie je n'ai entendu pareille absurdité. Mais cela confine au blasphème, mon enfant – et je t'appelle “mon enfant” car manifestement ta croissance morale n'a guère dépassé celle de ton sauvage de fils. C'est donc cela qu'on vous enseigne dans votre horrible Sud ? Réponds-moi. »

La ligne mélancolique d'un sourire se matérialisa sur le visage de Roxana, sans lézarder son expression figée. « Aucun endroit sur terre n'est plus soucieux de lois, de préceptes, de maximes et de règlements.

— Les maximes du Diable.

— Oui. »

Le processus de la mémoire, lorsque Roxana daignait y prêter attention, lui évoquait un jeu de cartes hantées, toujours plus épais, qu'on battait distraitemment : certaines cartes étaient neuves, bien sûr, quel que soit leur âge, et leurs figures et symboles conservaient un vernis brillant malgré des années d'usage frénétique, d'autres étaient tout simplement manquantes (réduisant ainsi vos chances dans la partie cruciale ?), et le reste, le gros du paquet, se contentait d'accumuler usure et taches, couches superposées d'énigmes obscures, coins lentement ramollis, détails brouillés, tandis que se distribuait une main après l'autre dans le cycle glorieux, capricieux et impénétrable que constituait sans doute le combat d'une vie. Mais lorsqu'elle était visitée par son passé lointain – autrement dit chaque fois que ses pensées allaient vers la Caroline –, c'était la même scène insignifiante qui se déployait

dans son champ de vision, avec une régularité curieuse qui ne devait rien au hasard.

Elle avait treize ans, quatorze peut-être, en tout cas quelque part dans cette parenthèse enchantée entre son premier cheval reçu en cadeau et sa redoutable présentation à Cooper Beacham, ce balourd souriant de toutes ses dents, son Promis, ou plutôt le Promis de ses parents, produit douteux d'une des « meilleures familles » d'une des « meilleures plantations » d'un des « meilleurs et ceteras » d'une terre qui regorgeait d'et ceteras. C'était l'un des longs après-midi de mélasse de la fin du printemps, étouffants et paresseux, juste avant l'exil annuel à Charleston pour prendre de vitesse la chaleur, les moustiques, le « mal d'été ». Père et M. Dray, le régisseur, étaient allés au Cap inspecter une digue qui s'était effondrée dans la nuit, Mère recluse dans sa chambre pour « reposer ses yeux », les garçons en goguette chez les Pritchard « pour discuter d'un cheval avec quelqu'un », en l'occurrence le jeune Saxby, légèrement fêlé, et la maison, pour quelques heures trop rares, était miséricordieusement silencieuse.

Roxana était seule dans sa chambre, ayant sèchement congédié, malgré ses coutumières et puériles objections, sa femme de chambre Ditey, qui s'était couchée devant la porte, à même le plancher de pin, roulée en boule comme un animal, bruissant et soupirant avec autant d'insolence que la p'tite maîtresse, selon elle, pouvait en tolérer. Elle avait été sévèrement prévenue de ne pas aller geindre auprès de Mère que Mam'zelle Roxana l'avait encore bannie de sa présence. « Au nom du ciel, qu'est-ce que tu fabriques là-dedans ? s'écrierait Mère en tambourinant violemment à la porte. Ditey croit que tu ne l'aimes pas. » Et Roxana : « On ne peut donc pas dérober un seul instant d'intimité dans cette maison de fouineurs ? Est-ce que je suis condamnée à être épiée perpétuellement par des yeux indiscrets ? On les observe, ils nous observent, et jamais personne ne se détend. Voilà ce qui nous rend tous malades. » Mère : « Je vais envoyer chercher le Dr Groton. » Roxana : « Si vous faites ça, je vais me mettre à hurler, et je ne m'arrêterai pas jusqu'à ce que je m'évanouisse. » Et ainsi de suite. Conversation bien sûr dénuée de conclusion

nette, et déjà si souvent jouée, avec moult variantes, que Roxana, épuisée d'avance, n'en supporterait pas une représentation de plus. Elle avait promis à Ditey une pièce de dix sous toute neuve et brillante si elle tenait sa langue.

Et quelle trouble activité Roxana tentait-elle donc de dissimuler derrière sa porte close ? Elle était, en bonne fille, installée à sa fenêtre ouverte (perpétuellement ouverte, car jambage et châssis étaient gondolés en parfait unisson, inséparablement enchaînés dès avant sa naissance), et la planche à dessin posée sur ses genoux montrait un croquis inachevé mais raisonnablement fidèle de l'oiseau moqueur brun trônant dans une solitude princière parmi les branches feuillues du chêne blanc, où poussait une barbe hirsute de mousse espagnole tel l'écheveau stratifié du temps. Elle aimait les oiseaux, depuis toujours, sans trop savoir pourquoi. Le charme qu'ils avaient pour elle comprenait une part essentielle de mystère qui excédait l'élégance fière, le raffinement de la structure, la beauté fragile – autant de qualités qu'elle tentait de capturer sur papier, ayant pour projet, d'une ambition rare chez quelqu'un d'aussi jeune, de cataloguer de sa propre main toutes les espèces à plume de la région. Une fois réalisé un nombre suffisant de dessins, Père s'était engagé à faire relier et publier le résultat en un vrai livre.

Le moqueur inclina la tête et fixa le grain de plomb de son œil sur Roxana. Que voyait-il ? Piégée par la spirale de cette vision perçante et sans pitié, comme elle devait paraître fade, tendre, misérablement novice, oisillon à peine éclos ! Comment une créature capable de voler, si elle savait dessiner, restituerait-elle cette chair rivée à la terre ? Il est des coins de ce monde qu'il ne nous est pas permis d'habiter.

Trop rapide pour être pleinement visible, le moqueur déplaça ses ailes et fit un brusque saut dans le vide, aussitôt englouti par les airs. Roxana attendit, la patience étant, comme l'apprend très vite l'amateur, la vertu cardinale de toute quête ornithologique ; mais après plusieurs minutes erratiques passées à observer la majestueuse procession des nuages vers le levant, imaginant que c'était elle et la planète où elle était posée qui glissaient vers le couchant, alors que ces balles cotonneuses

de cumulus restaient immobiles – ce qui était peut-être bien le cas –, elle comprit que cette fois-ci l’oiseau ne reviendrait pas.

Posant la planche à dessin et la boîte de couleurs que Mère lui avait achetée à Philadelphie, elle regagna le duvet de son grand lit froissé, rampa sous la moustiquaire rapiécée et, repêchant parmi les draps le volume d’*Anne de Geierstein ou la Vierge des brumes*, prit position sur une montagne d’oreillers en prévision de son retour aux crêtes et aux landes, aux clans et aux combats, aux preux en kilt et aux damoiselles à la peau si pâle. Tandis que les moustiques gémissaient derrière la grille, elle lut une page, relut la même page et s’interrompit. Le livre lui tomba des mains. Une vague de lassitude presque narcotique balaya son corps échoué, héraut de quelque terrible maladie, ou simple réaction anatomique au choc de cette touffeur, mois d’août avant la lettre. Une journée entièrement composée de chaleur, épaisse, sans air, tentaculaire, présence palpable qui grevait les objets, violait les pensées, enveloppait jusqu’à son roman d’un linceul délétère, étranger, répugnant. Et pourtant, sous le poids du climat, persistait un soupçon de plaisir à ce morne étouffement, sensation que la terre et la maison avaient été bâties pour contenir ; et, trop lasse pour résister, elle s’abandonna simplement, délibérément, s’offrit à l’impression secrète de sombrer à jamais. Lorsque, une demi-heure plus tard, elle se réveilla, son visage était baigné de sueur, sa tête palpitait, sa peau picotait. Dans une brusque bouffée d’impatience, elle roula hors du lit et, traversant la chambre, se défit de ses derniers sous-vêtements jusqu’à être parfaitement nue. Posant devant le miroir, elle étudia le reflet qu’il capturait. Un corps réussi, somme toute, agréable de formes et de proportions, malgré les changements récents qui l’affectaient sournoisement, le début de ses règles, de ses douleurs, et les sombres vrilles de poil grossier qui poussaient à la fourche de ses cuisses, autant de signes indubitables, d’échantillons de l’avenir, de son avenir, et tout en s’attardant, dans sa nudité profuse, à méditer les énigmes du corps – notre seul véhicule, tragiquement inadapté, pour traverser les étendues du temps –, elle ne put que se demander, espoir et appréhension inextricablement mêlés, à



quelle gare lointaine et sans nom cet avenir emballé finirait par la déposer.

Une journée unique, cueillie dans le trésor accumulé de sa jeunesse, et mémorable justement, se disait-elle, parce que cet après-midi-là il ne s'était rien passé, absolument rien.

À mesure que grandissait Liberty, le rayon de ses errances s'agrandissait aussi. Dès l'âge de dix ans, il aurait pu retrouver son chemin à l'aveugle dans les bois et collines environnants. Lorsque Roxana lui demandait ce qu'il faisait au juste lors de ses excursions en solitaire, Liberty répondait : « Je prospecte. »

Par un jour d'été limpide, tout occupé à suivre la trace de quelque plantigrade griffu sans accorder la moindre pensée aux conséquences d'une possible rencontre, il remarqua par hasard, bourgeonnant à l'ombre d'un grand rocher, une étrange plante broussailleuse d'une espèce non identifiée, monticule de vrilles et de feuilles grises et filandreuses qui parut, à son approche, manifester un léger mouvement frémissant, fort curieux par cet après-midi sans vent. Le garçon hésita. La créature qu'il pistait s'était-elle réfugiée dans ce buisson ? Bandait-elle ses muscles pour lui bondir sauvagement dessus, tous crocs et griffes dehors ? Et puis, au moment où il se disposait à reculer, Liberty aperçut dans cet étrange empilement de végétation animée un œil d'un bleu singulier, de nature indubitablement humaine. Il le fixa, fasciné ; l'œil le fixa en retour. « Ma foi, déclara une voix flûtée surgissant de l'intérieur du buisson – lequel gagnait en hauteur et s'avancait vers lui –, tu m'as bien eu, morbleu, et à la loyale, pas de doute là-dessus. » Une main osseuse émergea du tissu de feuillage qui était en fait, Liberty s'en apercevait à présent, une cascade de poils humains gris où jamais nul barbier ne s'était aventuré. « Tu es sans doute positivement mystifié par l'homme auquel tu as l'honneur de t'adresser : Arthur Fife, boucanier, pour te servir, mon gars. » Liberty fit un pas en avant, prit la main encroûtée qu'on lui tendait, puis examina la sienne et l'essuya sur son fond de culotte. « Je t'ai déjà vu, mon gars, bien des fois, en train de traverser le territoire, mais toi tu ne m'as pas vu, oh ça non ! » Il dansait nerveusement sur ses jambes nues crasseuses, et la masse de

poils s'agitait doucement, dévoilant tout juste qu'il ne portait pas de sous-vêtements. « J'ai été nommé capitaine de cette forêt voici plus d'un demi-siècle. Essaie de deviner mon âge. Je te parie que t'y arriveras pas. Vas-y, essaie. » Ses joues barbues continuèrent de bouger après qu'il eut cessé de parler, comme s'il mâchait quelque chose de particulièrement dur et collant.

Liberty tenta d'imaginer une longévité impensable. « Soixante-dix ans ? » suggéra-t-il timidement.

Fife réagit par un gloussement semblable au bruit d'un torrent sur un lit de pierres. « Je suis âgé de cent quarante-six ans. Incroyable, n'est-ce pas ? Est-ce que tu me crois, jouvenceau ? »

Liberty l'examina lentement de la tête aux pieds. « Oui.

— Viens, moussaillon, suis-moi. J'ai quelque chose à te montrer. »

Il mena l'enfant intrigué à travers les ronces et par-dessus les branches mortes jusqu'au sommet d'une colline escarpée, où, à la base pourrie d'un chêne démantelé par la foudre, reposait une pierre de la taille d'une balle de foin que Fife écarta aussi facilement qu'un boisseau de feuilles, révélant un trou dans le sol où il disparut avec la rapidité d'un blaireau effarouché. « Viens, viens », cria fiévreusement sa voix aiguë du fond des ténèbres.

À quatre pattes, Liberty se faufila dans un court boyau humide et se retrouva dans une chambre souterraine étonnamment vaste : le sol était un doux tapis de mousse fraîche, les murs renforcés de planches sauf sur un côté, où un réseau visible de racines nues et blanches comme des doigts de squelette retenait la terre noire. Le plafond bas était décoré d'une broderie de fleurs blanches, un champ de carotte sauvage que Fife avait manifestement déraciné pour le replanter à l'envers dans la voûte, d'un mur à l'autre. L'endroit était spacieux, assez grand pour un enfant, même si la tête de Fife ne cessait de frôler les fleurs pendantes de ces herbes ornementales. Confortablement assis en tailleur sur une pile de peaux de bêtes, il avait allumé un reste de chandelle de suif dont la flamme, quoique crachotante, suffisait à illuminer le fascinant décor rustique de ce terrier meublé, ainsi que le

singulier sourire figé sur le visage en clair-obscur du propriétaire.

« Je vois que tu as découvert ma malle aux trésors, déclara Fife en désignant dans un coin de la pièce une caisse de bois que Liberty n'avait pas du tout remarquée. Tous mes biens terrestres y sont renfermés, ajouta-t-il en la tirant vers lui. Ça te dirait d'y jeter un coup d'œil ? Franchement, mon garçon, c'est pas souvent que je reçois des visiteurs dans ma demeure ténébreuse, encore moins des malins comme toi, des gaillards cultivés capables d'apprécier la valeur d'une collection accumulée en toute une vie sanglante de folies et de fredaines. » Il se pencha pour glisser en aparté, avec une mine de conspirateur : « Car j'ai été pirate, tu sais, sous le pavillon noir, avec John Rackham et Bartholomew Roberts en personne. » Non sans quelque difficulté, il parvint à ouvrir le couvercle du coffre, qui exhala un nuage suffocant de fine poussière, et le parfum d'âges révolus. Il y enfonça la main et en sortit un court objet cylindrique qu'il présenta avec une gravité cérémonieuse. « Une phalange du capitaine Morgan », prononça-t-il. Liberty tourna l'objet dans sa main ; pour lui, ça ressemblait à un bout de bois. « Une boucle de Barbe-Noire », dit Fife en lui tendant une deuxième relique. Pour Liberty, un brin de chanvre. « Un doublon en or massif, sorti tout droit du trésor du capitaine Kidd. » Pour Liberty, un caillou terreux. « J'étais là, tu sais, quand ils ont balancé le capitaine du haut de la potence à Wapping. Une horrible affaire. La corde a cassé, et ils ont dû le rependre. J'espère ne jamais revoir une scène pareille. C'était une vie sordide, moussaillon, et je n'ai pas cessé de l'expier depuis. Mais il y a eu des moments, oh, il y a eu des fois, même si on m'a pointé un pistolet sur la tempe pour que je signe la charte, où cette vie était glorieuse, inimaginable.

« Aujourd'hui, bien sûr, j'ai été abandonné sur une île déserte par la société, et toi, mon garçon, tu m'as débusqué dans mon petit paradis. Oui, je suis coupable, un ignoble pécheur, damné aux yeux de Dieu et des hommes. Je ne mérite pas mieux que ce que tu vois devant toi. » Il agita mollement la main pour désigner la taupinière où ils se trouvaient.

« De quoi êtes-vous coupable, monsieur ? demanda Liberty.

— Eh bien, d'une vie sans entraves, bien sûr. J'ai refusé de reconnaître le mot "Non". Pour moi, ça a toujours été "Oui", mon gaillard, "Oui" pour toujours et à jamais. Je n'admettais aucune contrainte, j'écartais négligemment tous les obstacles de la société, les gens à mes yeux n'étaient que des ombres. Ce furent mes grandes heures d'anarchie et de débauche. J'arpentais le monde à grands pas, flacon débouché, coutelas dégainé, culotte débraguettée. Regarde-moi ça. » Se penchant vers la lueur vacillante de la chandelle, Fife dégagea un rideau de poil pour révéler, grossièrement gravé dans sa chair, un dessin maladroit : un crâne et des os entrecroisés. « C'est le vieux Père L'Encre qui m'a fait ça à une table du Seau Enflammé, au temps joyeux de Port-Royal.

— Mais alors comment vous vous êtes retrouvé ici, au fin fond de l'État de New York ?

— Comment ? Comment, dis-tu ? J'imagine que je me suis trompé de route à New Providence. » Sur ce, il ouvrit grande la bouche, exhibant une unique rangée de dents noires et déchiquetées, son visage souillé se plissa et ses épaules se secouèrent comme sous l'effet du rire, mais pas un son ne se fit entendre. Il tâtonna autour de lui et finit par produire une cruche d'argile blanche qu'il porta à ses lèvres : il y but une grande lampée puis la tendit à Liberty. « Ça te dirait de te calfater le ventre ? »

Liberty, toujours aventureux, en avala une bonne rasade. Le liquide brûlait et sentait la térébenthine, et lorsque, s'étouffant, il se mit à tousser, les gouttelettes qu'il recracha s'enflammèrent au contact de la chandelle.

« Faut un p'tit moment pour s'y habituer, expliqua Fife. Mais ça dégage la tête et ça réchauffe l'âme. Dans quelques minutes, tu me remercieras. Comme tout le monde. »

À travers le prisme de ses larmes, Liberty voyait Fife comme une apparition velue et chatoyante capable de le dévorer en une seule bouchée. Et puis sa vision s'éclaircit, et Fife redevint presque comme avant, à ceci près que chaque filament de son abondante pilosité se détachait nettement et brillait comme une luciole.

« Et maintenant, proclama Fife avec un enthousiasme fiévreux – ses yeux scintillant presque trop dans la pénombre suiffée –, maintenant que les présentations sont officiellement faites, les formalités expédiées, la boisson partagée – au fait, tu en veux d'autre ? Non ? Ah bon. Plus tard, peut-être –, maintenant, donc, nous pouvons en venir à la raison pour laquelle je t'ai invité aujourd'hui dans mes quartiers. » Il fouilla sous sa tente de poil et en extirpa une bourse de cuir, d'où il sortit une liasse de papiers jaunis qu'il agita théâtralement au nez de Liberty avant de la poser avec déférence sur son giron poilu.

« Je t'ai souvent vu traverser ces bois en compagnie d'un homme noir. Un jour, tu es passé à moins d'un mètre de moi : j'étais accroupi, déguisé, non sans succès, en tas de feuilles ; il faut dire que je les avais méticuleusement disposées parmi mes tresses. Et plus d'une fois j'ai entendu cet homme, auquel tu étais très attentif, je l'ai remarqué, se retourner pour t'appeler : "Liberty !" Est-ce que je me trompe ? »

Liberty, réduit à un silence respectueux, se contenta de hocher la tête.

« "Liberty", c'est vraiment ton nom de baptême ?

— Oui, parvint à chuchoter le garçon.

— C'est bien ce que j'ai supposé. Tu t'es vu octroyer un beau cadeau et une grande responsabilité. Et par l'étincelle qui brille dans tes yeux, je vois que tu en es conscient. C'est pourquoi je souhaite à présent t'honorer en t'adoubant officiellement membre des Liberi. Voici les articles. » De nouveau il exhiba la liasse. « Tiens, lis-les, étudie-les. Je t'assure qu'ils sont parfaitement en règle. »

Le garçon se courba vers la lumière. Parcourant les pages cassantes, il vit les mots : « Droit imprescriptible... le Miel de la Liberté... le Fruit du Labeur... la Terre en Partage. »

« Mais de quoi s'agit-il ?

— Ah, tu ne connais donc pas le glorieux capitaine Misson, de grand renom, et ses nobles efforts pour sauver l'humanité de ses mauvais penchants ?

— Qui c'est ?

— Qui *c'était*, mon garçon, je le crains. Il faut parler de lui au passé. Terrible affaire. Plus d'un brave gaillard a plongé vers la paix éternelle. La dernière fois que j'ai vu le capitaine Misson, il avait un sabre dans chaque main, une balafre sur la joue et le sourire aux lèvres. Jamais homme plus authentique n'a foulé le gaillard d'arrière. C'est sous ses ordres que nous avons fondé un paradis. Tu me crois, moussaillon ? Libertalia, ça s'appelait, juste en face de la côte Est de l'Afrique, exactement comme le prédisaient les anciennes prophéties. Oh, c'étaient des jours libres et paisibles, je donnerais un œil pour les revivre. Chaque homme valait autant que n'importe quel autre. On partageait tout équitablement. On était une sacrée bande de farceurs déchaînés, des blancs, des noirs, des jaunes, des rouges, et toutes les couleurs intermédiaires. Une nation de frères de sang qui s'ouvrait une brèche de liberté à coups de lame dans ce monde enchaîné. Il fallait voir les négriers s'enfuir devant nous : ils retroussaient leurs jupes et filaient pour se mettre à l'abri. Et tu sais quoi ? Pas un ne nous a échappé. Comment expliquer à quelqu'un d'aussi jeune les joies de la course, l'excitation de voir nos canons abattre leurs mâts ensanglantés et décimer leurs rangs, le plomb, les éclats de bois, les cris, la jubilation des esclaves face à cette délivrance inespérée ? Un champagne mental que je n'espère plus regoûter de ce côté des eaux. Et ces esclaves, jusqu'au dernier, rejoignaient notre équipage avec enthousiasme. Sacrebleu ! Les meilleurs marins de toutes les flottes du monde ! Mais ce qu'on faisait parfois subir au capitaine et à ses officiers, ça te donnerait des cauchemars pendant un mois, moussaillon. Un mot de travers au capitaine Misson et ils passaient par-dessus bord, voir les petits poissons et les requins. Dès que les esclaves se mettaient à parler, on savait qui on allait gêner, et on les hissait aux vergues et on les faisait "suer" sur tout le pont. Pas très joli à voir pour les âmes délicates mais, bon Dieu ! qu'est-ce qu'on rigolait ! Et ce qu'on leur faisait, à ces démons, c'était miséricordieux comparé à ce qu'ils avaient fait à ces pauvres bougres dans la cale ; mais en tout cas, on en a libéré des centaines de leurs fers et ça suffit à mon bonheur. Bien sûr, c'est pour ça qu'on nous traquait si féroce : il n'y avait pas un pays de marins qui n'ait envie de

nous voir pendus par des chaînes pour la prochaine marée. Ce globe est une prison, mon enfant, et ceux qui rêvent de s'échapper sont les ennemis jurés de tous les gouvernements.

« Mais là, à en juger par ton grément, et par les gens que tu fréquentes, je vois en toi un gaillard qui a choisi le camp des malfaiteurs une bonne fois pour toutes, parole de vieux loup de mer. Et pour t'enrôler officiellement, il suffit que tu inscribes ta marque au bas des articles. Regarde. » Il pointa l'ongle acéré et jaunâtre de son index souillé sur le bas de la page, où était assemblée une collection insolite de signatures illisibles.

« Mais avec quoi écrire ? » demanda Liberty. Fife cueillit dans ses cheveux la première brindille venue et en exposa l'extrémité à la flamme jusqu'à ce que le bois fume et noircisse. « La plume de la Nature », répondit-il en tendant la brindille à Liberty, lequel, consciencieusement, écrivit son nom en toutes lettres dans une calligraphie de suie sur le parchemin cassant.

« Ça veut dire que maintenant je suis un vrai pirate ?

— Bienvenue à bord ! s'écria Fife en lui serrant solennellement la main. Et à présent, moussaillon, va répandre la terreur de par les sept mers, et garde toujours en tête ces mots immortels du capitaine Misson : "Mort à tous les tyrans, liberté pour tous les asservis, et pour nous un grand coffre regorgeant d'or !" D'accord ? » Fife s'avachit sur un lit de mousse. « Vas-y, te dis-je, répéta-t-il en le congédiant des deux mains. Va, de grandes tâches t'attendent. »

Une fois rentré, Liberty n'osa pas raconter à ses parents si confiants qu'à dater de ce jour il s'était fait pirate. Mieux valait qu'à leurs yeux il arbore toujours les anciennes couleurs. C'était ainsi qu'opérait un vrai boucanier : il attendait que sa proie crédule s'aventure un peu trop près pour fuir, et alors seulement il hissait le pavillon noir. Ce serait là son secret à lui, et une surprise totale pour les malfaisants de tous bords quand l'heure serait venue.



Depuis que sa conscience s'était ouverte au monde, Liberty n'avait jamais connu de foyer d'où les parents ne s'absentent avec une régularité désinvolte, si bien que, comme tous les enfants, il supposait simplement qu'il avait la même vie que n'importe quel autre enfant. Bien sûr, ses parents lui manquaient quand ils n'étaient pas là, et, quoique habitué à leur emploi du temps excentrique, ces disparitions fréquentes créaient des lacunes dans les données dont tout enfant a besoin pour résoudre l'énigme initiale de la vie, et la plus cruciale : le mystère de la parenté.

Son père était un gros bonhomme aux grosses mains et à la grosse voix, mais sous tant de grosseur se cachait une petite chose discrète et tendre qui révélait généralement sa présence lorsqu'ils étaient seuls, dans un regard que Thatcher transmettait à son fils avec sérieux et gravité comme s'il lui offrait un cadeau inestimable, dans la posture qu'il adoptait à son bureau et sa manière d'agripper sa plume lorsqu'il composait un discours, dans la grâce pudique avec laquelle il prenait la main de Roxana et la gardait un instant dans la sienne, et en d'innombrables occasions fugitives où, par le plus humble des gestes, la plus brève des paroles, tout ce qui était bon et juste dans la vie humaine avait le droit de jeter un regard entre les barreaux qui maintenaient cette conscience dans une détention pathétique, inutile et cruelle.

Mais, de même que le soleil doit se coucher et la nuit s'abattre, il y avait des périodes, malheureusement plus longues, où le père de Liberty, ou du moins cette personne en laquelle il choisissait de voir son père, était partiellement masqué par ce que la famille appelait, doux euphémisme, ses « grincheries ». Au plus profond de lui, quelque chose était éclipsé par autre chose et toute la maisonnée devait évoluer dans son ombre captive comme des endeuillés. Alors Thatcher semblait dans un

silence aigre que personne n'osait rompre, étendu sur le sofa de crin usé de son bureau, un linge humide sur les yeux. Liberty ne saisit jamais vraiment ce qui arrivait à son père durant ces parenthèses inquiétantes, mais il savait une chose : quand il était ainsi allongé, Père ne devait sous aucun prétexte être dérangé. Interdit de rire, de parler trop fort.

Mais son souvenir le plus vif resterait la sensation de sa petite main blottie dans la poigne chaude et rassurante de cet homme, ces moments à deux où toute la capacité d'attention de Thatcher se concentrait sur son fils, comme l'affirmait une part de Liberty malgré certaines preuves du contraire, leurs expéditions et promenades ensemble, les nouvelles du triste état du monde que Thatcher, malgré lui, presque tristement, partageait avec son héritier, convaincu que ça ne me réjouit pas de devoir te dire ces choses, mais il est important que tu les saches, si répugnantes soient-elles, car hélas c'est la vérité, alors que ce sont les mensonges et leur propagation qui te rendront malade, toi et tous les gens qui peupleront ta vie.

De la véranda de la maison, Liberty le solitaire voyait souvent des enfants passer sur la route au pied de la colline. Depuis qu'il avait échappé de justesse à des sabots et quatre roues, ses parents comme sa tante lui avaient sévèrement et régulièrement enjoint, sous peine d'un châtiment si sévère qu'il ne pouvait même pas l'imaginer, de ne jamais, en aucun cas, oser s'aventurer sur la route, si grande que fût la tentation.

Naturellement, les tentations étaient nombreuses, plus nombreuses que les printemps de Liberty. Tant et si bien que vint le jour où, ignorant toute autorité adulte, il affirma la sienne. C'était un matin d'été tiède et somnolent, des bancs de nuages restaient sans bouger dans le ciel du sud telle une succession de récifs blancs, et Liberty sous la véranda se balançait nonchalamment dans le fauteuil de sa mère en contemplant silencieusement les sauterelles qui naviguaient erratiques par la longue pelouse en friche lorsque deux garçons, torse nu et pieds nus, remontèrent la route en zigzaguant, brandissant l'un contre l'autre des bâtons taillés en pointe comme s'ils se livraient un duel à mort. Effarouché par leurs cris d'allégresse, un nuage de moineaux surgit des arbres et explosa

vers le ciel, tandis que les gamins, tout en feintes et estocades, échappaient peu à peu au regard. Sans réfléchir un seul instant, Liberty se leva brusquement du fauteuil et laissa ses jambes le porter de leur propre initiative à travers la pelouse puis sur la route, pour suivre les apprentis bretteurs à distance respectueuse. Au sommet de la colline suivante, ils se retournèrent, le regardèrent un instant puis poursuivirent leur chemin. Des insectes bourdonnaient dans les herbes. Des papillons se pourchassaient jusqu'à l'ombre des arbres. Liberty s'arrêta pour ramasser une branche morte qu'il agita d'un air emphatique tout en reprenant sa marche. Les garçons disparurent à un tournant, et lorsque Liberty les rattrapa ils prenaient la pose sur le perron d'une maison en bois burinée, encadrant une femme mince et rubiconde qui le toisa d'un regard sévère normalement réservé aux maris volages, aux enfants indociles et aux chiens méchants. Bravement, Liberty s'approcha. Les garçons guettèrent la réaction de leur mère. Un énorme bâtard jaune émergea de sous les planches de la maison et se mit à aboyer. « Chut ! » gronda la femme, et aussitôt l'animal se tut, s'assit et adopta la version canine du regard soupçonneux que mère et fils lançaient à Liberty.

« Qu'est-ce que tu veux ? » demanda-t-elle sèchement.

En jeune homme bien élevé, Liberty répondit poliment : « Je viens jouer.

— Eh bien, dégage et va jouer ailleurs. On ne veut pas voir jouer des gens comme toi par ici. »

Les garçons avaient saisi chacun une main de leur mère.

« Et maintenant, va-t'en avant que je lâche Chester sur toi.

— Retourne à ton hôtel pour nègres ! » cria le plus grand des garçons.

Son cadet descendit les marches, ramassa une pierre et la lança sur Liberty, lequel esquiva facilement le projectile. Mais, n'ayant jamais été confronté à tant d'hostilité déroutante, il demeura temporairement paralysé, incapable de bouger, incapable de penser.

L'aîné, pour faire bonne mesure, cherchait une pierre assez grosse quand soudain la femme hurla : « Attaque, Chester ! », et l'instant d'après le chien bondissait dans un sillage flou de

fourrure, de crocs et de griffes, talonné par les garçons qui, amassant des pierres dans leur course, déclenchèrent un tir de barrage un peu hasardeux sur Liberty, qui déjà avait dévalé cinq cents mètres de route, et le molosse en furie jappait et écumait, tentant de le mordre aux pieds et aux mains, jusqu'à ce que l'une des pierres vienne atterrir directement sur le crâne de la bête, qui s'affaissa dans la poussière comme un sac de grain, et la mère horrifiée, les garçons pleurnichards se rassemblèrent autour de la carcasse inerte tandis que Liberty, sans presque regarder en arrière, disparaissait derrière une colline.

Malgré toute sa férocité enthousiaste, le chien n'avait même pas réussi à lui entamer la peau. Ses blessures se réduisaient à quelques contusions et vilaines griffures que Thatcher lava et embrassa dûment, avant de s'installer dans son bureau, face à son fils perché sur une chaise rehaussée d'un coussin, et d'écouter attentivement le triste récit de cette épopée matinale. Quand Liberty eut terminé, Thatcher ne dit pas un mot, se contentant de fixer le visage empourpré de son fils pendant une interminable minute. Et puis, dans un soupir, il posa les mains sur les genoux, se pencha en avant et dit :

« Et maintenant, Liberty, j'ai quelque chose de grave et d'important à te transmettre, et je te prie d'y accorder toute ton attention. Est-ce que tu m'écoutes ? »

L'enfant hocha la tête solennellement.

« Bien. Pour commencer, à titre d'expérience, je veux que tu me dises le mot "nègre". »

Liberty regarda son père sans comprendre.

« Vas-y, c'est permis. Je veux que tu me le dises.

— Nègre, murmura Liberty.

— Plus fort. Dis-le comme ce garçon l'a dit aujourd'hui.

— Nègre, répéta-t-il avec un peu plus de force et de conviction.

— Écoute, conseilla Thatcher. Écoute ta voix quand tu prononces cet assemblage de sons. Vois comme le mot se prête naturellement à la colère. À présent, répète-le et sens ce que ça fait à tes lèvres, aux muscles de ton visage. Former ce mot dans ta bouche suffit à remodeler ta physionomie en un masque grimaçant de laideur et de haine. Et maintenant, voici le plus

important : observe ce que tu éprouves au plus profond de toi quand tu prononces un tel mot, la façon dont il enlaidit tout ton être jusqu'aux entrailles, et imagine ensuite ce qu'il peut faire à celui qu'on appelle ainsi. Comment t'es-tu senti quand tu as entendu ta maison traitée d'"hôtel pour nègres" ?

— Mal.

— Forcément. Et, bien que tu ne saches même pas exactement ce que signifiait ce mot, il a produit le résultat escompté. J'aimerais donc que tu gardes toujours à l'esprit les effets pernicieux de cette insulte. Tu me le promets ?

— Oui. » D'une voix presque inaudible.

« Pourquoi ? Parce que, comme tu l'as compris j'espère, le mot "nègre" est le son le plus répugnant que puissent former les lèvres et la langue humaines. Il n'existe aucun mot comparable. C'est l'équivalent verbal d'un fouet qu'on brandit. Tous les blasphèmes proférés par tous les infidèles du monde contre Dieu et ses églises et ses pasteurs et ses prêtres ne peuvent rivaliser avec la haine que renferme ce mot unique. Je veux que jamais tu n'emploies ce mot contre quiconque, en aucun cas, aucune circonstance, quel que soit le tort ou le crime dont cette personne ait pu se rendre coupable envers toi. Les gens qui l'emploient sont des imbéciles sans cœur, déformés par l'ignorance et la peur, et qui ne méritent pas qu'on les fréquente, jamais. Je sais que tu es affecté par ce qui t'est arrivé aujourd'hui mais, crois-moi, ces garçons n'étaient pas dignes de jouer avec toi. Leur âme est souillée, tout comme assurément celle de leurs parents, de leur famille, de leurs amis. Tous sont en proie à la malédiction lancée contre ce pays. Je sais que c'est douloureux, mais parfois, Liberty, tout ce que l'on peut faire face à tant de bêtise malfaisante, c'est d'être aussi poli que possible et de se retirer gracieusement. Il est des terrains où le stratège avisé évite de livrer bataille. Car il viendra d'autres jours, d'autres terrains, où l'on aura enfin l'occasion de faire refluer cette marée de haine et de contribuer à lever cette malédiction qui pèse, lourde comme des chaînes, sur nous tous, que nous soyons libres ou asservis. »

Dans la onzième année de Liberty, par un crépuscule de fin de printemps, les hirondelles jouaient à chat par-dessus les pignons de la maison, l'air limpide alignait les objets proches ou lointains dans une équidistance aux contours nets, et l'orchestre des grillons s'accordait dans sa fosse humide sous la véranda lorsque l'oncle Potter, que ni famille, ni amis, ni police locale n'avaient vu depuis plus d'un an – aux dernières nouvelles, on l'avait repéré effectuant une promenade interminable sur la route de Drummond avant de tourner à gauche à la fourche nord et de dépasser de cent kilomètres la frontière de Nulle Part –, fit une irruption tonitruante dans la salle à manger, comme de coutume, sans être attendu ni annoncé, et dans un état incurable de débraillé physique et mental, à l'instant précis où Tante Aroline, avec la solennité maniérée et le trac d'un grand chef, déposait sur la table déjà encombrée un majestueux plat d'étain où s'élevait une citadelle fumante de bœuf et d'os entourée d'une charmante enceinte de « sauce » bouillie : des pommes de terre, des oignons, des betteraves et des carottes coupés en tranches et maniaquement disposés selon une stricte alternance qui mettait en valeur leur harmonie chromatique naturelle.

« Toujours au bon moment, Potter, sourit Roxana. Tu ne rates jamais ton entrée en scène. Je ne peux qu'applaudir. »

Le coloris des joues rondes d'Aroline, déjà dangereusement vif après un après-midi passé à trimer aux fourneaux, rosit encore de plusieurs degrés. Mitraillant Potter d'un regard de mépris annihilateur, et marmonnant une phrase obscure sur « la domestication imparfaite des animaux de la forêt », elle disparut dans la cuisine, d'où elle refusa d'émerger pendant tout le temps que dura la visite.

Potter n'avait pas encore englouti son premier bol (il y en aurait bien d'autres) de soupe au potiron trop épicée lorsqu'il

annonça brusquement aux convives, guère ébahis par la nouvelle, qu'il avait pratiquement décidé de crapahuter jusqu'au Territoire du Kansas, histoire d'ajouter un ou deux gerbeux à son tableau de chasse.

« Comme si ton langage n'était pas déjà assez brutal, répliqua Roxana, tu te crois obligé d'aggraver ton crime par un acte de violence ultime.

— Je ne pensais pas que le Mexique te rongerait encore autant après toutes ces années, commenta Thatcher.

— C'est quoi, un gerbeux ? » demanda Liberty, imaginant aussitôt un croisement féroce entre un puma à crocs jaunes et un loup enragé.

La cuiller de Potter, occupée à charrier des mottes de soupe via le portail de sa bouche encadré de rideaux de poils, s'interrompit à mi-course et, dardant un œil injecté de sang sur le garçon curieux, il répliqua : « Un gerbeux, c'est une tête de nœud de lèche-cul au teint jaunâtre et aux dents pointues, avec un crâne de pastèque et un cerveau flétri, et qui, dans ses tentatives absurdes de passer pour un homme digne de ce nom, se trahit grossièrement par le bouquet bestial de son musc.

— Je vois que tu as beaucoup réfléchi à la question, dit Thatcher pince-sans-rire.

— Sérieusement, Potter. » L'attention de Roxana était comme toujours fixée sur son fils, hypnotisé. « Moi-même, je n'ai rien contre un peu de vulgarité rustique, mais est-ce vraiment la distraction idéale pour un dîner en famille ? »

Potter, presque le nez dans son bol, engloutissait sa soupe avec un abandon renouvelé. « Un gerbeux, c'est un gerbeux. » Il haussa les épaules. « On ne peut pas les faire plus jolis qu'ils ne sont.

— Ce n'est pas ce que je te demandais. Mais peut-être pourrait-on finir de manger avant d'avoir droit à un récit détaillé.

— Allons, Roxie, ma chérie, ne m'oblige pas à rengainer tout de suite. J'ai une anecdote savoureuse à raconter. »

Se découpant la moitié du rôti, le vagabond dissolu entreprit alors, entre deux mastications bruyantes et postillonantes et de longues rasades de cidre froid, de relater la dernière atrocité

en date commise sur le Territoire du Kansas : l'exécution scandaleuse d'un innocent abolitionniste nommé R. P. Brown par une bande de maraudeurs, de brigands des frontières, qui se baptisaient complaisamment les Kickapoo Rangers. La veille, apparemment, un misérable gerbeux, un certain Cook, avait été retrouvé brutalement assassiné par une main inconnue. Enflammés par la boisson – dûment rectifiée – et d'insatiables rêves de vengeance, ces joyeux drilles de Rangers avaient kidnappé le premier malheureux qui passait par là, en l'occurrence le pauvre Brown, qui fut traîné dans l'épicerie Dawson, à Leavenworth, en attendant d'être jugé pour le meurtre de Cook. Tic-tac, faisait l'horloge au mur, tic-tac. Les nerfs des ravisseurs, déjà mis à rude épreuve, commencèrent, dans cette pièce confinée, oppressante, glaciale, à s'effilocher pour de bon.

« Arrête de me zyeuter comme ça avec ton œil en goguette.

— Qu'est-ce t'as à me donner des ordres, espèce de tas de graisse ? Qui c'est qui a réquisitionné ce cheval gris pour que maintenant tu parades dessus comme un prince ?

— Encore un mot, et je vais te tordre ce bandana autour du cou à t'en faire sortir les mirettes de ta sale gueule », etcetera, etcetera, jusqu'à ce que leur attention, inévitablement, se porte sur le prisonnier ligoté.

« Messieurs, messieurs, écoutez-moi. Pourquoi juger un coupable ? Est-ce que Cook a eu droit à un procès ? Est-ce qu'une seule de ces têtes de courge de la côte Est a jamais ne serait-ce qu'approché un tribunal ?

— Mais il faut bien qu'on le juge, remarqua quelqu'un, pour décider comment on va le tuer.

— Y a besoin de discuter pour tuer un putois ? répliqua un autre en passant un pouce crasseux sur le côté brillant de sa hachette. On ne fait pas de faveurs à un bâtard. » Se levant presque à contrecœur, il leva la hachette et, d'un seul coup puissant, planta la lame dans la tête recroquevillée de Brown.

Tel un public de bal, les Rangers regardèrent l'homme ensanglanté se tordre de douleur sur le sol de sciure. Au bout d'un moment, quelqu'un dit : « M'est avis qu'on d'vrait l'ram'ner chez lui. » Et c'est ainsi que le corps gémissant fut jeté



sans ménagement dans un chariot et que les Rangers, se réchauffant d'une dame-jeanne de Monongahela millésimé, parcoururent quinze kilomètres de gel dans le pire hiver jamais recensé, un hiver où les hommes se déplaçaient drapés de peaux de bison, les bottes enveloppées de toile de jute, et où les dindons sauvages étaient si engourdis par le froid qu'on pouvait les tirer au pistolet comme au stand de foire.

« J'ai très froid, se plaignit Brown.

— Tiens, voilà du café, déclara l'un des gars en se penchant pour déposer un glaviot de jus de chique dans la plaie à vif de son crâne. C'est l'onguent idéal pour ces salauds de métisseurs. »

Encore animé d'un faible souffle, le corps fut balancé à la porte de la cabane familiale, tandis qu'on criait à sa femme horrifiée : « Voilà Brown ! »

Les yeux sombres et dansants de Potter étaient devenus fixes comme des galets du désert. Non seulement il regardait Liberty en face, mais il voyait *en lui*, et cherchait dans l'âme béante du garçon des signes de reconnaissance. « Ces gens-là, prononça-t-il gravement, c'étaient des gerbeux.

— Fais comme tu veux, concéda Thatcher. Le Territoire, ce n'est pas Veracruz. »

Roxana restait à l'écart, sinon de la table du moins de la conversation, que peut-être elle n'entendait même plus, son regard vague fixé sur une fenêtre proche dont le châssis verni encadrait dans sa vitre un reflet pâle et déformé de la salle illuminée et de ses occupants, qui flottaient avec une splendeur fantomatique dans un rectangle de pure obsidienne.

Au fil des années, l'appel de l'Ouest, aussi persistant et irrésistible que le désir sexuel, en était venu à assumer une présence quasi physique, tel un gamin délaissé et débraillé demeurant au côté de Potter, loyal et fiable comme une arme favorite, et ce garnement morveux et malodorant le tirait sans cesse par la manche, le suppliait de ses yeux bien trop immenses pour un si petit enfant, étrangement vides et curieusement froids, comme si là-bas, sur ces terres providentielles qui s'étendaient juste derrière la prochaine colline, par-delà les limites et les coutumes du temps, dans la

boue de la forêt ou la plainte de la prairie, on pouvait retrouver les parents indignes qui avaient perdu la trace de leur charmant bambin.

Et c'est ainsi que, une fois de plus, Potter hissa en selle sa masse non négligeable et franchit les montagnes, puis les bois de Pennsylvanie, et pratiquement les mêmes pâturages de l'Ohio qu'il avait déjà traversés neuf ans plus tôt, appâté par le soleil qui déclinait chaque nuit entre les oreilles nerveuses de son cheval pie, s'accordant des repas et du sommeil en quantité et à intervalles raisonnables, la hâte et la témérité de son équipée précédente ayant laissé la place à une détermination magnétique qui l'entraînait lentement mais implacablement vers l'avant – vers l'embarcadère de Weston, la traversée en bac du Grand Fleuve Boueux et la sensation inédite de laisser les États-Unis derrière lui, pour pénétrer sur le Territoire du Kansas, où le ciel était si inexorablement vaste, si *présent*, qu'on avait toujours l'impression d'en garder un morceau collé au coin de l'œil, qu'on soit dehors ou dedans. D'où qu'on regarde, la terre glissait comme ivre vers l'horizon, sur une douce houle de hautes herbes ondulantes et festonnées de rouge. Enfin, guidé par une boussole interne dont l'infailibilité avait résisté à toutes les épreuves, si extravagantes fussent-elles, qu'une vie vagabonde et supposée errante avait pu lui infliger, Potter déboucha sur la route de la Californie et passa la ville de Lawrence en plein essor, insolent avant-poste de la vertu yankee dans toute sa raideur, avec son majestueux hôtel de brique à deux étages, les tavernes prises d'assaut qui dispensaient par tonneaux entiers du whiskey à dix cents la dose, les huttes de terre et les cabanes en peuplier sur les bords de la rivière Kaw, les machines à vapeur importées qui s'activaient nuit et jour à réduire des troncs de noyer et d'acajou en planches lisses comme la main d'une valeur inestimable, au cri d'une machine – Une terre d'hommes libres ! Une terre d'hommes libres ! – répondant aussitôt une autre – Pas d'esclaves ici ! Pas d'esclaves ici ! –, et il poursuivit son chemin entre des murs bruissants de tournesols plus hauts qu'un homme en haut-de-forme, inclinant leur tendre tête d'un air interrogateur, jusqu'à ce qu'il se retrouve, par un sombre minuit, posté sur une plaine

venteuse au milieu d'une compagnie de Régulateurs armés, à observer, avec un intérêt pas exclusivement professionnel, la lueur mate de forge qui palpitait incontrôlable au bord noir du monde, trop lointaine pour qu'on distingue le va-et-vient des flammes dans les restes carbonisés de ce qui avait été la ferme Goodin.

« Eh ben, dit Ike le Velu de la voix traînante et blasée d'un homme qui s'était déjà trouvé au pied du mur et qui n'attendait pas autre chose, m'est avis que ça va être notre tour.

— Soyez sans crainte, mes braves », promit le capitaine Gracie ; de telles promesses étaient l'un des éléments dominants de son style de commandement, et ses hommes depuis longtemps n'y percevaient plus que le vide d'un langage qui n'exigeait d'eux ni obéissance ni même respect. « Ils vont avoir droit à un accueil plus chaud qu'ils n'en ont jamais connu.

— Je n'ai pas peur, mon capitaine », pépia le P'tit Johnny Phelps, formule qu'il répétait en diverses variantes depuis le coucher du soleil, plusieurs longues heures auparavant.

Portant un doigt souillé à sa narine et se penchant légèrement en avant, Ike le Velu expulsa abruptement un lourd projectile de mucus qui frappa ou peut-être frôla la pointe de la botte de Potter. Dans le noir, difficile d'en être sûr, et Potter n'allait certainement pas la toucher pour vérifier.

« 'Scuse-moi, camarade, marmonna Ike dans sa barbe tachée de tabac. C'est pas impossible que j'aie un tantinet mal évalué le vent.

— J'suis pas ton camarade, bordel, gronda Potter en frottant sa botte dans l'herbe, et la prochaine fois que tu me fais un truc pareil je vais t'éparpiller la couenne aux quatre vents.

— Une remarque pareille, ça donne à penser. C'est à se demander ce que tu fous ici.

— J' imagine que je suis ici pour les mêmes raisons que tout le monde, et si, pour sauver ce pays, je dois aussi sauver un salopard à foie jaune comme toi, ainsi soit-il.

— Messieurs, les reprit le capitaine Gracie, gardez votre fiel pour l'ennemi. »

Alors, sobrement et en file indienne, serrant dans chacun de leurs poings crispés des persuadeurs de diverses marques et

calibres, les Régulateurs se replièrent dans la cabane solitaire, dont ils verrouillèrent la porte de bois avant de la renforcer par une poutre.

La pièce unique était dominée, avec une implacable autorité organique, par une souche d'arbre au diamètre d'une roue de chariot, et d'une ampleur si inflexible que la cabane avait été tout simplement bâtie autour d'elle : ses racines noueuses, d'une complexité séculaire, dépassaient du sol de terre battue tels les muscles pétrifiés d'un géant, et sa surface aux anneaux circulaires, rabotée et poncée, constituait une table parfaite, un peu basse mais d'un équilibre immuable, et supportait une demi-douzaine d'assiettes en fer-blanc clouées dans le bois pour éviter les vols, ainsi que deux bouts de chandelle fumants fichés selon un angle précaire dans leur propre suif.

Dans un coin, sur un tas de paille, gisait le maître de la ferme que les Régulateurs étaient venus contribuer à défendre ce soir. On le voyait frissonner sous une toile de tente crasseuse et en lambeaux. Il s'appelait E. F. G. Conklin et souffrait depuis plus d'un mois d'une « tremblante » qui semblait résister à tous les soins. Même à la lueur chaude des bougies, son visage possédait une raideur végétative qui évoquait des tiges de champignons, et les nombreux poils de sa barbe noire étaient plantés dans sa chair cireuse comme des fils de fer disposés au hasard. Ses lèvres, enflées et gercées, s'écartèrent légèrement pour laisser échapper un râle de syllabes. « Oui, murmura sa femme Kate, ils arrivent. » Les yeux bitumineux de Conklin demeurèrent rivés au plafond. À son chevet, Kate occupait la seule chaise intacte, bruyamment tétée par un nourrisson grognon atteint de coliques et enveloppé dans un torchon ; une carabine Sharps, toute neuve et brillante, était posée sur ses genoux, à portée de main. Elle et son pauvre mari, deux « chrétiens en armes » venus de New Haven, dans le lointain Connecticut, avaient enduré les intermédiaires sans scrupules, les essieux cassés, les bœufs malades, les borborygmes, les vendettas familiales, les enfants perdus, les larcins, la disette, les insulations, les serpents, les risques de noyade et autres menues contrariétés de la route des pionniers pour la promesse d'une bonne terre à un dollar et vingt-cinq cents l'acre, d'un nouveau départ garanti à

chaque aurore par l'ascension du soleil d'Amérique, et la perspective d'expédier un maximum de Misériens impies vers les terres heureuses de Canaan.

« De toute façon, il en a plus pour longtemps, remarqua M<sup>me</sup> Conklin, sans s'adresser à personne.

— Ces ruffians non plus, répondit le P'tit Johnny Phelps, qui se mit soudain à danser d'un pied sur l'autre comme un insecte.

— Je te préviens, mon gars, intervint le capitaine Gracie. Si tu as encore besoin de pisser, prends une timbale ou laisse couler dans ta culotte, parce que cette porte est bouchée et qu'elle restera bouchée jusqu'à nouvel ordre. » Malgré la chaleur de l'été déclinant, il arborait son plus bel habit noir, comme s'il se disposait à officier à un mariage ou un enterrement.

Les Régulateurs avaient pris position devant les diverses meurtrières percées à hauteur d'épaule dans l'épaisseur des murs de rondins, prêts à tirer, et, avec une impatience nerveuse, ils scrutaient, au bout du canon de leur arme, la nuit périlleuse, l'œil humide de la lune.

Zillah, la fille des Conklin, une gamine de dix ans solennelle et pieds nus, vêtue d'une tunique d'homme sale qui descendait avec une lourde ampleur bien au-dessous de ses genoux noircis, n'avait pas ouvert la bouche, ni même entériné la présence de cet étrange groupe de soudards malodorants qui infestaient sa maison depuis de longues heures. Les bras croisés derrière le dos, elle s'appuyait toute raide, au garde-à-vous, comme attachée à un mât, contre les briques froides de la cheminée, la magie éphémère du toucher lui conférant la solidité inébranlable de la pierre brute.

Un gémissement prolongé et bovin émana de sous la toile, dont le tremblement s'était considérablement accéléré.

« Hé, fillette, dit Potter avec toute la gentillesse possible – malgré le silence maussade que l'enfant avait opposé à ses précédentes apostrophes –, tu ne veux pas apporter un peu d'eau à ton papa ? Ça serait gentil. »

La gamine le toisa : son imitation du mépris adulte était criante de vérité. Puis, après un silence plein de défi, elle parla enfin. « C'est pas mon papa. »

M<sup>me</sup> Conklin renvoya à Potter son regard interrogateur.

« Bien sûr que si, insista-t-il.

— Non ! affirma sèchement Zillah, ponctuant ce mot d'une torsion de tête.

— Alors comment ça se fait que tu te retrouves cloîtrée dans ce réduit avec un parfait inconnu en guise de père ? »

Potter vit toute certitude désserter comme un envol de merles ses pupilles dilatées.

M<sup>me</sup> Conklin arracha de son téton le bébé qui se tortillait et se couvrit nonchalamment le sein. « C'est le patron qui lui a appris à faire ça. Y a trop de fouineurs venus de nulle part qui grattent à la porte et qui fourrent leur museau dans des affaires qui sont pas leurs affaires. »

Son mari se retourna sur la paille : le raclement pénible de son souffle semblait mendier un lubrifiant.

« C'est bon », marmonna Potter, visiblement irrité. Il se pencha vers le seau et y emplit d'eau une timbale qu'il apporta précautionneusement au malheureux : relevant la tête moite de Conklin, il versa le contenu dans la bouche béante. C'était comme arroser un trou dans une terre desséchée. Bientôt, le tremblement s'apaisa un peu. L'épouse observait sans commentaire, ses lèvres réduites par des années de souci et de crispation inconsciente à un simple pli sévère dans la chair jaunâtre au-dessus de son menton, son expression aussi indéchiffrable que la face érodée d'une roche.

Osant à peine bouger de leur poste, les Régulateurs avaient atteint un tel degré de vigilance que l'obscurité menaçante du dehors semblait bouger et muer au moindre cillement de paupières, adoptant au gré du guetteur n'importe quelle forme pour n'importe quelle durée ; le malaise produit par ce phénomène n'était allégé ce soir-là que par la puissance inlassable d'une pleine lune irréaliste.

« J'vous jure, balbutia Harry Spelvins, c'est à croire qu'il y a de la neige toute fraîche sur la terre.

— De fait, remarqua le capitaine Gracie, la lune paraît sensiblement plus grosse ici que dans mon Back Bay natal.

— Et pourquoi ça, mon capitaine ? demanda le P'tit Johnny Phelps.

— Parce que ici on est plus près de Dieu », rétorqua sèchement M<sup>me</sup> Conklin.

Le capitaine s'inclina galamment vers elle. « Sauf votre respect, madame, Beacon Hill est situé sur une hauteur légèrement plus prononcée que cette poêle à frire pour culs-terreux. »

Avant qu'elle ne puisse concocter une réponse suffisamment assassine, Ike le Velu s'écria fébrilement : « J'ai cru entendre quelque chose. Oh oui, je crois bien entendre quelque chose. »

Tous se figèrent, attentifs aux notes dissonantes de la terre sans repos.

« Le vent, conclut M<sup>me</sup> Conklin. Rien de plus. Ce n'est que le vent. »

Les malicieux zéphyrs de l'après-midi s'étaient transformés en rafales violentes et sans trêve manifestement issues de quelque vaste chambre souterraine, un torrent d'air noir charriant des particules assez minuscules et granuleuses pour piquer la peau et se loger aisément dans le moindre orifice ou repli du corps, le tout accompagné par un hurlement diabolique dont le volume et la monotonie anéantissaient tout espoir de soulagement.

« J'ai jamais entendu un vent pareil dans l'Est, dit Potter.

— Oh non, monsieur, confirma M<sup>me</sup> Conklin. J'en suis certaine. Et vous ne vous êtes pas non plus trouvé sur son chemin nuit et jour, d'heure en heure et de saison en saison, en vous fourrant dans les oreilles des bouchons de cire, des boules de flanelle, des haricots secs et Dieu sait quoi encore dans l'espoir d'atténuer ce cri de damné pour tenir au moins jusqu'au lendemain, et ne pas vous tirer tout de suite une balle dans la tête. Un mois, un mois dans ce pays, ça suffit pour que le vent s'infilte dans les méninges, et ensuite impossible de s'en protéger. Et puis, quand enfin on croit s'être habitué à ce bruit confus, il se met à vous parler, et c'est votre voix que vous entendez, pas la voix de la bouche, mais la voix de l'âme, celle qu'on entend quand on est seul, et elle vous murmure vos plus secrètes pensées. » Elle jeta un bref regard à la forme râlant sous la toile. « Quand le patron ne sera plus là, je me dis que je vais charger les gamins dans le chariot et partir pour l'Oregon.

— Une sacrée trotte, remarqua Potter.

— Je ne crains pas les distances, proclama-t-elle en le toisant d'un œil sans pitié. Ni la mort, ajouta-t-elle.

— J'ai entendu dire, glissa Jack Stringfellow, que là-bas ils font pousser des cerises grosses comme des pommes.

— Pareil pour les castors, dit le P'tit Johnny Phelps.

— Et c'est toujours le printemps, renchérit Spelvins. Personne ne tombe jamais malade.

— Tout ça, c'est de la foutaise, rétorqua Ike le Velu. C'est pour l'or qu'on va là-bas. J'ai un associé qui est parti il y a une dizaine d'années, quand tout le monde avait la fièvre de l'or, il s'est installé dans la vallée de la Willamette et, au bout d'un an, il a envoyé une belle photographie de lui devant un trou dans le sol, avec à la main une pépite grosse comme le pouce. Le lendemain, toute la famille est partie le rejoindre.

— Et qu'est-ce qu'il est devenu ? demanda Spelvins.

— Je sais pas au juste. J'ai plus jamais entendu parler de lui.

— Pas d'esclaves, dit M<sup>me</sup> Conklin.

— Je vous demande pardon ? fit Spelvins.

— Pas d'esclaves, répéta-t-elle. Dans l'Oregon. Il n'y a pas d'esclaves là-bas.

— Cette fois, je crois bien que j'ai entendu quelque chose, annonça Ike le Velu en inclinant vers le mur son chapeau informe.

— Comme un roulement de tambour ? » demanda Stringfellow.

Ce fut le regard bleu perçant de Potter, réputé dans toute la vallée de la Mohawk pour son acuité d'aigle proprement surnaturelle, qui repéra la colonne de cavaliers fantômes, silhouettes noires montées sur des étalons noirs, qui s'avancait en procession austère et orthodoxe sur fond de ciel dompté par la lune. Brusquement, avec une célérité quasi démoniaque, ils quittèrent la route et envahirent la cour au grand galop.

« Mouchez-moi cette lumière ! » gronda le capitaine Gracie, et quelqu'un s'exécuta. Perdu dans les ténèbres, le bébé se mit à pleurnicher. « Madame ? » demanda Gracie. Il y eut un bruissement, et l'enfant se tut.



Dehors, les silhouettes noires sautaient de leur selle, et déjà plusieurs contournaient la cabane.

« J'en compte douze, dit Potter.

— Du calme, mes garçons, ordonna le capitaine Gracie. Attendez mon signal. »

Froidement, sans un mot, M<sup>me</sup> Conklin tendit le bébé à sa fille puis, comme si elle avait passé sa vie à répéter la scène, elle se jucha agilement sur une boîte à biscuits et, avec un parfait naturel, glissa sa carabine dans une meurtrière pour défendre sa ferme et sa famille d'une horde de bandits pillards et impies.

« Allez, sortez de là, ordonna une voix de l'autre côté des murs.

— Qui êtes-vous ? répondit le capitaine Gracie.

— Des amis de l'homme blanc. C'est Conklin que nous voulons. Envoyez-nous ce putois et on vous laisse tranquilles.

— Il est malade. À peine conscient.

— Et vous, qui êtes-vous ?

— Rapprochez-vous un peu et je vous le dirai. »

Un silence interminable. Puis une autre voix : « Vous êtes dans quel camp ?

— Je t'entends pas, l'ami. Viens jusqu'à la porte.

— M'est avis qu'on a affaire à un foutu abolitionniste qui a le cou qui lui démange.

— Il n'est pas tout seul ! rétorqua Potter.

— Il y a assez de corde pour tout le monde. On n'est pas mesquins.

— Ils vont attaquer », couina le P'tit Johnny Phelps. Sa voix, déjà encline en temps ordinaire à grimper les octaves, avait complètement largué les amarres.

« Si j'en trouve un dans ma ligne de mire, se jura doucement Potter, je vais lui faire un trou dedans, à ce bouffeur de crottin.

— Du calme, les gars, répéta le capitaine Gracie. Visez leurs boutons de culotte. Il faut leur laisser le temps de se préparer à rejoindre Dieu. »

Dans un mugissement soudain, la nuit se brisa sur un rocher de flamme délirante surgi d'un royaume inconnu qui perça cette cloison de ténèbres mince comme une feuille de papier ; lévitant dans les airs, il fondait à toute allure, quoiqu'un peu branlant,

droit sur la porte. « Mon chariot ! » hurla M<sup>me</sup> Conklin, tandis que chaque fusil, chaque pistolet se déchargeait en même temps, dans une orgie sonore et incandescente qui arracha au bébé une plainte inhumaine, trop puissante pour ses petits poumons, emplît aussitôt l'espace confiné de nuages suffocants de fumée soufrée, et ne contribua en rien à empêcher la boule de feu enragée de poursuivre sa course bancale, comme entraînée par un treuil, crachant et postillonnant un feu d'artifice d'étincelles, de cendre et de paille enflammée avant de s'arrêter enfin, en cognant doucement, contre la porte de la cabane. Le front plein de sueur, les yeux pleins de larmes, la bouche pleine de jurons, les Régulateurs continuèrent avec une vigueur inentamée à prodiguer leur sagesse de plomb via un arsenal bigarré – fusils Hawken, fusils Western, carabines Sharps, mousquets Hall, fusils à alligator – puis, à court de munitions pour les gros calibres, ils passèrent sans heurt aux Colt et aux pistolets Austin tandis que le bébé braillait à pleins poumons, que la poudre leur obstruait la gorge et que les balles ennemies faisaient plonk-plonk en s'enfonçant dans les murs de rondins.

« Démons, soyez maudits ! » s'écria Ike le Velu, et le capitaine Gracie : « Faites-en du hachis, les gars, faites-en du hachis ! » « Je suis aveugle ! », gémit le P'tit Johnny Phelps, qui bascula en arrière dans le noir en se tenant le visage et tomba seul dans la poussière. On voyait des flammes orange et jaunes de sinistre augure griffer frénétiquement la porte, cherchant un accès par les fentes étroites entre les planches.

Potter remarquait à peine la vibration perpétuelle de ses tympanes, tant il était déterminé à planter une graine de métal dans les sillons putrides de quelque esclavocrate, et il tirait avec un abandon farouche sur tout ce qui semblait bouger dans le chaos ambiant. Il estimait avoir fait mouche cinq ou six fois, grosso modo, lorsque, avec des cris étouffés et une salve d'honneur, les cavaliers de la nuit sautèrent en selle et disparurent au galop dans les ténèbres de l'ouest.

Potter ôta le verrou et, avec l'aide du capitaine Gracie et d'Ike le Velu, écarta de la porte le chariot en flammes. Trop englouti dans le monde du feu pour espérer le salut, on le laissa

brûler, et les derniers seaux d'eau servirent à éteindre les braises qui jonchaient le toit. Le P'tit Johnny Phelps, après s'être roulé par terre dans sa panique aveugle, s'aperçut que les particules inconnues qu'il avait reçues dans les yeux au plus fort du combat s'étaient écoulées avec le flot de ses larmes et que, miséricordieusement, il avait recouvré la vue. M<sup>me</sup> Conklin essuya ses joues noires de suie avec l'ourlet de sa robe puis se pencha pour écouter les balbutiements de son mari. « Oui, l'entendit-on répondre, ça y est, ils sont partis. » Le bébé était étrangement silencieux, comme s'il admettait que ses protestations, malgré tous ses efforts, faisaient pâle figure face au cri de la poudre.

Ce fut Harry Spelvins, parti se soulager derrière les parterres de fleurs piétinés, par-delà la lueur erratique du wagon encore embrasé, qui trouva le corps dans le buisson de bugle au nord de la cabane : visage noirci, favoris touffus, une chemise de chasseur fantaisie brodée d'un aigle sur la poitrine, assombrie de sang au-dessous des tétons ; à côté, un chapeau mou écrabouillé au ruban agrémenté de plumes d'oie et, à quelques mètres dans la poussière, un étendard proclamant, en majuscules calligraphiées, LA SUPRÉMATIE DE LA RACE BLANCHE.

« Tiens, tiens ! s'exclama le capitaine Gracie en tâtant le cadavre de la pointe de sa botte. Que le Diable me rôtisse à la broche si ça n'est pas ce bon vieux S. G. Q. Jones en personne ! On dirait qu'il a désenflé, il fait moins le fier à présent. Qui est-ce qui l'a eu ?

— C'est Potter qui tirait de ce côté, signala Ike le Velu, qui dansait de joie face à cette preuve que leur labeur nocturne n'avait pas été infructueux.

— Eh bien, Potter, il apparaît que vous avez renvoyé l'un des notables incontestés de la Loge bleue dans ses quartiers d'hiver. Si vous voulez son scalp, il est à vous.

— Merci, capitaine. Je ne dis pas non. »

Rayonnant d'admiration, Ike le Velu lui tendit son précieux coutelas Bowie plaqué or. « Il est aiguisé de ce matin. »

Dans un sonore et plaintif craquement de genoux, et un grognement essoufflé, Potter accroupit ses vieux os à côté du

corps disloqué, saisit une poignée de mèches grasses et se mit à en scier maladroitement les racines. L'instant d'après, la femme lui frôlait le coude. « Vous faites un travail de cochon, maugréa-t-elle en tendant une main agacée vers la lame glissante. Laissez-moi faire. » Potter s'effaça de bonne grâce et elle se pencha prestement sur son ouvrage, décollant le cuir du crâne humain avec autant de naturel que si elle épluchait une pomme de terre. Elle s'affairait avec une concentration farouche à cette humble tâche domestique dans la lumière déclinante du feu, tandis que ses spectateurs impressionnés tendaient le cou pour prendre des leçons ; enfin, dans un bruit écœurant d'adhésif, le scalp se détacha d'une seule pièce, impeccable.

« M'dame, dit Ike le Velu d'un ton approbateur, si vous vouliez, je crois bien que vous pourriez débiter le monsieur en quartiers et ouvrir une boucherie. »

Encadrée par le chambranle trapu et éclairé de la cabane, ses bras chétifs enserrant encore son petit frère, se tenait Zillah, la fille des Conklin ; et pas un seul détail dégoulinant de cette scène édifiante n'échappait à son regard neutre, désarmé, insondable comme la nuit.

« Ben alors, il est où ? » demanda avidement Liberty, en proie à une fascination presque insatiable pour les aspects les plus sordides de la vie sur cette planète qu'il se trouvait habiter. Un an après les faits, le père, le fils et le conteur prodigue étaient assemblés au salon, puisque toute mention de l'hémorragie du corps politique, que ce soit sous forme abstraite et éthérée ou littérale et incarnée, avait été bannie à jamais de la salle à manger.

« J'en sais fichtre rien, répondit Potter en grattant instinctivement sa nuque crasseuse. Cette fourrure, elle a dû se perdre quelque part entre ici et Springfield, ou bien on me l'a volée. Je me rappelle qu'à Lawrence une bande de gars a voulu me la troquer contre un tonneau d'alcool de maïs, du premier choix, quarante degrés, un remède de cheval. Et un vieil éclaireur, un bonhomme marrant avec une moustache tombante qui ravitaillait un convoi de pionniers à l'est de la mission de Shawnee, l'admirait tellement qu'il voulait la planter

sur un mât fixé à son chariot, pour remplacer son foutu pavillon noir qui claquait au vent. À Westport, un barbier chauve avec un œil au beurre noir m'a montré comment fixer mon trophée à mes rênes, de quoi impressionner amis et ennemis : comme ça, personne me chercherait noise. Conclusion, j'en sais trop rien. Peut-être qu'il est tombé, peut-être qu'un vaurien me l'a chipé ; en tout cas, il est perdu, pour sûr, perdu à jamais.

— Et tu l'as tué avec ça ?

— Oui-da, mon petit gars.

— Je peux regarder ? »

Le fusil était plus lourd que tous ceux que Liberty avait jamais eus entre les mains. Il appuya contre son épaule la crosse de noyer éraflée, pointa vers la fenêtre obscurcie le long canon oscillant, et visa intérieurement, dans la plénitude d'un jour pur et sans nuages, l'image tangible de la bête sauvage telle qu'en elle-même – un gerbeux pur-sang au naturel et en liberté, longues jambes, pieds nus, monstrueusement dégingandé, moins en chair qu'en os – qui trottinait dans les broussailles d'une crête lointaine comme un rongeur excité : sa longue barbe noire, dédoublée et rabattue par le vent, flottait sur ses épaules en deux masses filandreuses, ses mollets d'échassier battaient le sol, ses narines fleuries de poivrot se dilataient, ses petits yeux noirs louchaient sur le refuge opportun d'un chêne colossal à quelques pas à peine, lorsque Liberty, contrôlant parfaitement sa proie, pressa calmement la détente. En un instant, d'un simple frémissement de doigt, quelque chose se transmua en rien.

Les gerbeux, ce n'étaient pas des gerboises, des jaguars ou des gerfauts. Les gerbeux, c'étaient des gens.

Même à distance, du haut de la butte de Front Street, la malle fluviale amarrée au quai entre deux cargos grisâtres et effacés, en plein déchargement, évoquait irrésistiblement une roulotte de cirque, avec son toit bas, sa longue coque, sa cabine aux multiples hublots et ses volets tous peinturlurés d'une orgie de rouges, de verts, de bleus et de jaunes, réclame flottante pour les merveilles des voies navigables. À la poupe comme à la proue, des lettres d'or écaillées claiironnaient en caractères gras le nom *Crésus*, « le vaisseau le plus noble et le plus rapide en activité sur le canal de l'Érié, cette glorieuse Porte de l'Ouest, sans exception aucune, sans rival possible, garanti sur facture », proclamait le propriétaire et capitaine, un dénommé Erastus Whelkington, un bonhomme courtaud grillé par le soleil, parangon d'élégance navale dans sa redingote à boutons de cuivre, son gilet de taffetas à fleurs avec foulard assorti, ses culottes jaunes, ses bottes en maroquin à dessus de serge et son grand castor de soie grise orné du *Crésus* en train de franchir l'Écluse 49. Si cette petite créature lapinesque semblait dépourvue de toute vigueur, sa poigne experte suffit à arracher le père de famille indulgent et le fils qui l'accompagnait au torrent d'exhortations toujours plus frénétiques d'un capitaine concurrent qui débitait d'une voix aiguë et belliqueuse les innombrables vertus de son propre bateau depuis le moment où Thatcher et Liberty étaient descendus, un peu hébétés par cette expérience trépidante, de l'omnibus Delphi-Schenectady.

« Ne prêtez pas l'oreille aux sirènes de ce malfaisant brasseur de boue », leur conseilla le capitaine Whelkington, sans cesser d'attirer Thatcher dans la fragrance orientale de son haleine. « Son bateau fuit, ses mules boitent, et sa bourgeoise est devenue folle : elle a balancé ses deux derniers marmots dans le canal, plouf ! aussitôt qu'elle a mis bas. Elle a expliqué

au shérif que leurs cris n'étaient pas tout à fait humains, et qu'ils lui rappelaient des matous en rut.

— Whelkington ! » rugit le concurrent, qui avait poursuivi le capitaine et ses passagers potentiels jusqu'au milieu de la rue bondée, où ils s'attachaient à présent à esquiver les haquets, voitures, cabriolets, tombereaux, fiacres, carrioles et cavaliers solitaires allant du plus guindé au plus pittoresque, et tentaient en même temps, parfois en vain, d'éviter les abondants tas de crottin, parfois encore fumants. « Magouilleur, fils de pute ! J'en ai ras la casquette de vos mensonges pestilentiels, de votre fourbitude d'arnaqueur. Vous êtes puant, et franchement, je vous le dis, capitaine, je ne puis tolérer plus longtemps cette subornation éhontée de mes passagers légitimes. »

Le capitaine Whelkington se figea, la jambe encore levée, comme s'il avait reçu une brique dans le dos. « Je vous prie de m'excuser, messieurs », dit-il en conduisant poliment Thatcher et Liberty à l'ombre du Corcoran's Saloon, dont les piliers de bois étaient à moitié rongés par des chevaux laissés attachés trop longtemps dehors.

« Bien, s'exclama-t-il en se tournant plein de courroux vers son rival, c'est la deuxième fois que vous osez m'apostropher sur une voie publique, et que non seulement vous m'embarrassez à titre personnel mais que vous menacez mon gagne-pain. Je ne tolérerai pas vos interférences un jour de plus. Réglons cette question ici et maintenant. » Et il se mit à déboutonner sa redingote.

« J'ai rossé des drôles bien plus méchants que vous de Troy jusqu'à Buffalo, et cela me procurera assurément une grande satisfaction de vous étriller, capitaine Whelkington, une bonne fois pour toutes. » Et il se mit à déboutonner sa redingote.

Certains s'arrêtèrent pour regarder l'altercation, d'autres s'immobilisèrent un instant puis reprirent leur chemin, mais une foule appréciable ne tarda pas à s'assembler, et bientôt la circulation contournait calmement les deux capitaines enragés.

« À propos, capitaine Mumford. » Whelkington avait ôté son chapeau de dandy et s'essuyait le front avec un bandana jaune. « Vous résidez bien dans cette noble ville, n'est-ce pas ?

— Oui, capitaine Whelkington, vous le savez fort bien. » Il plia son habit, le déposa sur un rail d'attache et entreprit de retrousser ses manches.

« Et vous venez de reprendre femme, à ce que j'ai cru comprendre.

— Oui, monsieur, c'est un fait.

— Une femme avenante, j'imagine.

— Oui, capitaine Whelkington, c'est le cas. Pourquoi cette question ?

— Parce que je compte bien la baiser de la poupe à la proue dès que j'aurai fini de vous tanner le cuir, espèce de rat pelé. »

Le coup aurait atteint en pleine mâchoire un homme agile, mais Whelkington était plus agile encore, et tout en esquivant il enfonça un poing d'acier bien centré dans la bedaine de Mumford, qui fit un bruit de sac de grain éventré. Le gros bonhomme poussa un grognement, recula d'un pas chancelant, et baissa sa garde juste assez pour que l'autre poing de Whelkington le cueille à la pointe du menton, sur quoi, dans un craquement de bois sec, sa tête bascula en arrière sur son corps qui s'affaissait déjà dans la terre battue de la chaussée, tandis que le capitaine Whelkington s'éloignait dédaigneusement en s'essuyant les mains sur son pantalon.

« Navré que vous et votre garçon ayez dû assister à cette algarade, mais la réalité quotidienne de ce canal tend parfois à une impolitesse coupable. » Et, tout en enfilant son habit à brandebourgs, il gratifia Liberty d'un sourire malicieux et subversif dont la vague connivence n'était pas censée s'appliquer à son père. Liberty lui rendit un regard fixe et impassible, clignant méthodiquement des yeux. Dans la rue, roues et sabots contournaient l'adversaire terrassé.

« J'ai quelque expérience de la face sordide de la vie, répliqua Thatcher, mais j'ai du mal à comprendre, en l'occurrence, ce qui justifiait une telle brutalité.

— C'est votre première visite sur le canal de l'Érié, monsieur ? demanda le capitaine en le guidant doucement par le bras. Vous aurez sûrement l'occasion de voir bien pire avant qu'on atteigne Syracuse. Et encore, les choses ne sont plus ce qu'elles étaient. À la grande époque, il y avait un meurtre par



jour sur ces berges. Aujourd'hui, on n'en est plus qu'à un cadavre par semaine, et encore, avec de la chance. » Il s'interrompit un instant. « Et laissez-moi vous dire, cher monsieur, que vous ne connaissez pas le brave capitaine Mumford et ses penchants animaux. C'est plus fort que lui, il ne supporte pas la bonté naturelle d'autrui. Il y a des gens comme ça, ils sont tournicotés, c'est de naissance. Qu'est-ce qu'on peut y faire ? Le monde est ainsi, sens dessus dessous. » Il reprit sa marche. « Alors, messieurs, vous allez nous accompagner jusqu'où ? J'ai oublié ce que vous m'avez dit.

— On ne vous a rien dit, rétorqua Thatcher. Mais puisque vous posez la question, la réponse est Rochester.

— Rochester, tiens donc. » Il toisa Thatcher comme s'il le voyait pour la première fois. « J'espère vraiment que ça n'est pas pour participer à cette foutue kermesse abolitionniste qu'ils nous préparent là-bas. Pas question d'accueillir des amis des nègres sur mon bateau. Ni des prédicateurs, d'ailleurs.

— Je vous serais reconnaissant, capitaine, de brider quelque peu votre langage. »

Les épais sourcils noirs de Whelkington se mirent à escalader son front. « Alors comme ça vous en êtes ? Vous faites du lèche-cul aux bamboulas ? »

Le regard de Thatcher demeura ferme et clair. « Moi aussi, je peux retirer ma redingote, capitaine Whelkington. Je suis à votre entière disposition, monsieur. »

Ils poursuivirent leur chemin en silence : on lisait chez Whelkington, sur les muscles de son visage, la lutte secrète entre ses principes et sa bourse.

Liberty, qui avait coutume lors des sorties familiales soit de filer en avant soit de traîner derrière, et d'explorer à volonté le voisinage immédiat de ses parents, prit son père par la main. Il ne cessait de regarder par-dessus son épaule, attendant que bouge enfin ce tas humain affalé à plat ventre dans la poussière. En vain.

Le soleil, bien loin encore de son zénith, s'insinuait déjà dans les affaires du jour : la chaleur croissante était comme un sirop versé dans les rouages d'une horloge, fenêtres et briques du côté ouest flamboyaient, l'air même semblait enfler à vue d'œil. Sur

le quai, dans un nuage moelleux et bouillant de pure blancheur, une équipe suante et jurante, poudrée des cheveux aux semelles, faisait rouler des tonneaux de farine à bord d'un bateau de la ligne de l'Est. Un vieux chariot à bois surgit à grand fracas, où s'empilaient des pommes de terre fraîchement récoltées. Des commis irascibles, le crayon derrière l'oreille, des élastiques aux manches, passaient les portes des entrepôts d'un pas fébrile de souris. Dans un grand espace vide, près d'une pyramide de barriques étiquetées « CLOUS », une presse d'imprimerie flambant neuve luisait sombrement, en un isolement majestueux au milieu du chaos des docks, fabuleuse et insondable, tel un objet tombé sans crier gare des hauteurs d'un autre monde.

Parvenu au *Crésus*, le capitaine Whelkington s'immobilisa et brandit son poing au regard de Thatcher. « Vous voyez, je me suis déjà éraflé les phalanges pour obtenir le privilège de vous transporter. Vous êtes mon trophée, et Dieu m'est témoin que je n'ai pas l'intention d'y renoncer. »

Thatcher le gratifia d'un sourire ironique. « Je vais donc devoir me battre avec vous pour faire valoir mon droit de ne pas être transporté.

— Si c'est dans votre manière, je suis partant, dit Whelkington en l'évaluant froidement. Sinon, je ne vous demande qu'une faveur.

— Soit, capitaine Whelkington. Et quelle serait-elle ?

— De la mettre en veilleuse sur mon bateau. J'ai à mon bord des passagers payants et influents, des messieurs très sensibles, qui risqueraient de mal digérer vos convictions. Vous croyez pouvoir éviter la question nègre le temps du voyage ?

— Je le peux, si les autres font de même. Mais je préfère vous avouer, capitaine, ce que j'ai constaté au fil des années : on a beau fermer les volets, barricader la porte, faire du feu dans la cheminée, ce maudit sujet parvient toujours à entrer. Et si cela se produit, je l'accueillerai à ma table.

— Alors il nous faut peut-être des serrures plus solides et des murs plus épais.

— Ou une maison plus grande. »

Une lueur de colère passa dans les yeux de Whelkington ; puis, regardant vers l'autre rive, il dit : « Six milles à l'heure. Vous allez voir. Il n'y a pas de malle plus rapide sur tout le Grand Canal de l'Ouest. »

Une fois en route, le *Crésus* altéra de son glissement fluide la nature immédiate du monde : le câble de halage était tendu bien droit jusqu'au trio de mules, au harnais agrémenté de plumets flottant au vent et de cloches tintantes, qui avançait d'un pas synchrone et pesant sur le sentier battu, sous la conduite d'un cocher qui serrait les rênes dans un poing noueux et un long fouet dans l'autre ; le paysage environnant se divisait en deux moitiés parfaites et défilait – pignon et brique, étang et palissade, arbre et clairière – comme des décors de toile peinte, reculant en une procession solennelle. Des arcs d'eau se déployaient à partir de la proue en longues ailes ondulantes qui portaient des débris de lumière vers l'endroit, loin à l'est, où le soleil finirait par se reconstituer pour le spectacle de demain. On prenait à ce doux mouvement vers l'avant un tendre plaisir animal, et Liberty avait l'impression que le canal sur lequel il flottait circulait dans tout son corps et gargouillait taquin jusque dans ses os. La chaleur, les lents rythmes hypnotiques de la croisière plongeait l'enfant somnolent dans une rêverie capiteuse qui aurait pu lui ouvrir l'accès à cette connaissance que seule procure certaine langueur, n'était le tumulte qui éclatait régulièrement à la proue chaque fois que le capitaine Whelkington se ruait hors de ses quartiers, d'une étroitesse toute monacale, tel un homme au chapeau trop serré, pour lâcher une bordée d'invectives et d'insultes sur le crâne chauve du cocher, bâton humain maigre et tanné connu sous le nom de Genesee Red, qui depuis vingt ans menait ses mules aux longues oreilles de l'Hudson au lac Érié, itinéraire où il était devenu légendaire pour sa capacité à dormir non seulement debout mais même en marchant. Au premier aboiement de Whelkington, Red se réveillait dans un sursaut tremblant et fouettait aussitôt la croupe éprouvée de ses bêtes d'un geste théâtral, ajoutant à la pile ses propres jurons : « Bouge-toi, Dieu Tout-Puissant ! Avance, Jésus-Christ ! Lève le sabot, Judas l'Apôtre ! » – tandis que les passagères délicates se détournaient

en se bouchant les oreilles – jusqu’à ce que l’allure s’accélère et que le capitaine, satisfait, retourne aux mystérieuses affaires qui l’occupaient dans son saint des saints, et que, inévitablement, la tête luisante de Red se mette à dodeliner, le tempo vif des sabots à se relâcher, et que ressurgisse un Whelkington exaspéré tel le coucou furieux d’une pendule capricieuse, triste épisode qui se répétait point par point, mot pour mot, comme s’il s’agissait de la scène cruciale d’une tragédie qui exigerait d’inlassables répétitions. Au bout de quelques représentations, les observateurs les plus attentifs comprirent avec amusement que les jurons « Dieu Tout-Puissant ! », « Jésus-Christ ! » et « Judas l’Apôtre ! » n’étaient en fait que le nom respectif des animules de Red.

À la poupe, cramponné à la barre comme à la queue d’un fauve abattu qu’il n’oserait pas lâcher, se tenait le timonier, individu morose et flegmatique qui n’entérinait que la présence du capitaine et ne daignait répondre à aucun autre interlocuteur, si aimable ou bienveillant fût-il. L’orage qui grondait perpétuellement sur son visage ne s’apaisait qu’aux instants, de plus en plus fréquents, où il portait à ses lèvres une petite trompe de cuivre, en sortait une note métallique et stridente et criait : « Pont en vue ! Couchez-vous ! » La mêlée qui s’ensuivait – car tous ceux qui se pressaient sur le pont pour jouir de la vue, tentant de se faire tout petits, s’accroupissaient, se mettaient à quatre pattes ou, mieux encore, s’aplatissaient dans leurs beaux atours contre le toit orné de traces de pas boueuses, de déjections d’oiseaux, de gousses de cacahuètes, de trognons de pommes et d’un nombre impressionnant de flaques de jus de chique – faisait naître alors un vague soupçon de lumière sur la face ténébreuse et ravagée du vétéran des canaux.

Liberty, perché à l’avant du toit, s’allongeait tranquillement sur le dos et laissait la bande étroite de poutres et de planches glisser merveilleusement au-dessus de lui, goûtant l’ombrage obscur où se lovaient les secrets des ponts, s’ils en avaient, dans ces coins de bois doux et blanchis par une draperie de nids d’araignées, gardiennes de ces énigmes.

En ce matin d’été limpide, le *Crésus* comptait environ vingt-cinq passagers, fort disparates. Un groupe de jeunes gens à la

mode en grande tenue, indifférents à tout ce qui n'était pas eux-mêmes. Plusieurs familles interchangeables d'immigrants allemands blottis les uns contre les autres pour se protéger des pièges de la langue anglaise ; leurs bagages occupaient presque tout l'espace limité du pont arrière, et on les appelait dédaigneusement « les Teutons ». Une bande de fermiers en grands chapeaux s'étaient embarqués pour une mystérieuse et cruciale mission à Utica, et ne cessaient d'y faire allusion en un véritable chœur de murmures vagues qui décourageait efficacement tout auditeur de passage. Sans oublier, bien sûr, l'assortiment habituel d'hommes blancs en maraude, de classe et de rang douteux, dont personne n'osait ou même n'imaginait mettre en cause (en raison de leur sexe et de leur race) la raison d'être et l'objectif.

L'un de ces Seigneurs du Pont gagna, comme par hasard, l'endroit où se tenait Thatcher, qui contemplait pensivement l'amont, et le canal qui ondulait tel un serpent chatoyant à travers bois et pâtures.

« Quelle canicule », commenta l'inconnu, gentleman d'allure prospère qui se tenait très droit, dans une posture confiante de dandy. On aurait dit un dessin ou une peinture plutôt qu'un homme de chair et d'os : il n'y avait pas la moindre marque ou tache sur sa personne, sa peau parfaite, son costume noir impeccablement taillé sur mesure. Les mots s'écoulèrent de sa bouche étroite avec une suavité tout oléagineuse, conférant un air étrangement furtif à une remarque des plus prosaïques.

« Oui, c'est bien vrai, répondit Thatcher.

— Vous allez loin ?

— Rochester.

— Pour affaires ?

— On peut le dire comme ça.

— Bien sûr. Pour affaires, forcément. Ah, les affaires, encore les affaires, toujours les affaires. Et quand ça n'est pas les affaires, c'est la politique. La politique, encore la politique, toujours la politique. Ou pis encore, un affreux métissage des deux. Pour ma part, je me tiens à l'écart de ces deux domaines. Je garde la tête froide pour des questions plus pressantes.

— Que faites-vous donc dans la vie ?

— C'est difficile à dire exactement. Des choses et d'autres. Un peu de tout. En fonction des besoins. »

C'est alors que Thatcher remarqua ses pieds, excessivement menus pour un homme de sa taille, et chaussés d'une élégante paire de pantoufles de brocart.

« J'ai les arpions délicats, avoua l'inconnu. Le cuir de vache les irrite, à en avoir la chair à vif. C'est votre petit garçon ? » Il désigna Liberty, assis jambes pendantes au bord du toit de la cabine.

« Oui, en effet.

— Un beau petit homme.

— C'est aussi notre avis.

— De fait, voilà une silhouette finement modelée, bien assimilée à tous égards, et une physionomie innocente, d'une pureté indubitable. Un beau spécimen, vraiment. »

Thatcher le dévisagea. « Il n'est pas à vendre.

— Oh, loin de moi cette idée ! Vous vous méprenez, monsieur », protesta l'inconnu, dont les traits subirent une révolution accélérée, comme si plusieurs sentiments contraires cherchaient simultanément à s'y exprimer. « Oh non, je n'insinuais assurément rien de tel. Monsieur, vous me voyez fort désarmé. Aussi, et si vous voulez bien consentir à m'excuser, vais-je prendre congé de vous. » Il se retira en hâte et descendit l'échelle qui menait à la cabine, jetant quelques regards furtifs vers Thatcher avant de disparaître.

« Liberty ! » appela Thatcher.

Le garçon se retourna à demi. « Oui, Père ?

— Je ne veux pas que tu t'éloignes trop de ma vue.

— Bien, Père. »

Vaguement contrarié d'être arraché à sa rêverie, Liberty rabattit la hache d'une totale concentration – réservée aux enfants et à quelques heureux adultes – sur le flot continu de canal soyeux, de voûte verdoyante, de ciel ruisselant. Il s'était vu comme un prolongement charnel du bateau, figure de proue vivante toute en yeux, oreilles, nez et bouche, mais où s'arrêtaient les sens, où commençait le non-sens ? Assurément l'eau, si verdâtre et croupie, si saumâtre et morte qu'elle pût sembler à un œil purement physique, était obstinément vivante,

tout comme le bateau, où battait un pouls obscur dans la moindre de ses planches crucifiées, ce bétail sacrificiel apparenté aux érables, aux bouleaux et aux cèdres dont le treillis de frondaisons était parfois si proche que Liberty, en tendant la main, pouvait y cueillir une feuille ou deux. Et ce fut alors qu'il comprit, sans avoir encore le langage pour l'exprimer pleinement, que chaque objet de ce monde, chaque épi de maïs, chaque pierre maussade, chaque motte de terre projetée en l'air par un sabot de mule, était en réalité la traduction d'un sentiment, et que les éléments concrets du monde visible marquaient chacun un site où une émotion se fixait, se cristallisait et se manifestait en trois dimensions. En conséquence, le code secret de la chose la plus inflexible, pour peu qu'on l'aborde d'un cœur candide et curieux, pouvait se révéler dans le flux de sentiment irradiant la poitrine de l'inquisiteur.

Jamais il ne lui vint à l'idée de parler à quiconque de ces questions. Il croyait, dans l'innocence aveugle de son jeune âge, que tout le monde savait cela.

En aval, une paire de poutres blanches surgit des eaux sombres, et le timonier brandit sa trompe pour en tirer deux longues notes exaltantes. Ils approchaient d'une écluse ! D'une modeste maison de calcaire trapue, nichée sur un tertre à l'ombre d'un gigantesque châtaignier, sortirent nonchalamment l'éclusier, un bossu à barbe grise, et son fils demeuré, aux bras épais, glabres et aussi longs que ses jambes.

« Alors, Erastus, vieux frelateur de miel, s'écria l'éclusier – qui fixa une corde au poteau d'amarrage et en lança l'autre bout à Whelkington, prêt à la recevoir à la proue. On dirait que t'as encore péché une belle prise de brochets pour les arnaqueurs de Canal Street. » Son fils arborait un grand sourire bête.

« Tu me connais, Luther, pas question d'en laisser échapper d'aussi beaux.

— M'est avis que t'aurais dû en rejeter une bonne poignée à l'eau. Il n'y a que des bébés.

— Ton ignorance m'étonne, Luther. Tu ne sais donc pas que ce sont les petits les plus goûteux ? »

Leur rire sonore fut relayé par le fils, qui continua de rire bien après eux.

Whelkington descendit du bateau qui ralentissait ; une fois sur l'accotement, tandis que Luther et fils pesaient sur les poutres d'équilibrage pour ouvrir l'écluse, il leva les yeux vers la maison où, encadrée par la fenêtre, et penchée négligemment sur le rebord, se tenait une représentante de cette espèce mythique des fables et des chansons, la fille de l'éclusier ; ce spécimen-là était peut-être moins gâté que ses sœurs légendaires, avec ses joues grêlées, son œil de traviole et ses quatre malheureuses dents. Elle adressa au capitaine un geste et un sourire de coquette en criant : « Mon potiron mignon. » Il y eut un rire, puis un autre, et Whelkington se retourna précipitamment pour foudroyer du regard les passagers railleurs. Puis il gravit l'étroit sentier qui menait à la porte de la maison, l'ouvrit sans frapper et disparut à l'intérieur.

Le *Crésus* fut conduit lentement dans l'écluse, heurtant les murs de pierre avec suffisamment de force pour que plusieurs dames suffoquent et se cramponnent à leurs compagnons. On ferma les portes inférieures, on actionna les leviers, et à mesure que l'eau s'engouffrait le bateau s'éleva lentement, majestueusement, dans l'air de l'été. Et lorsque enfin l'écluse fut remplie et les portes supérieures ouvertes, il réémergea sur le canal à une altitude nouvelle et exhaussée au moment même où le capitaine Whelkington sortait de la maison de l'éclusier, avec une souplesse tout aussi nouvelle sur son visage ordinairement crispé. Il s'entretint brièvement avec le vieil éclusier, lui donna une claque dans le dos et lui glissa quelques sous. Il offrit au fils une sucette à la cerise, puis remonta prestement sur le bateau et, tandis que Red criait : « Dieu Tout-Puissant ! », « Jésus-Christ ! » et « Judas l'Apôtre ! », dans un claquement de fouet et un cliquètement de chaînes, l'attelage de mules redémarra en un trot vigoureux.

Obnubilé par Liberty, par le plaisir évident qu'il prenait au spectacle permanent de la vie sur le Grand Canal de l'Ouest, et méditant sur la nature des souvenirs qui prenaient forme dans l'esprit de son jeune fils, Thatcher ne remarqua pas le gargouillis sourd émanant d'une pittoresque figure à côté de lui.



Il ne s'aperçut même pas qu'on lui parlait jusqu'à ce que, le volume ayant augmenté, il identifie dans ce bruit ténu et incohérent diverses particules de langage ; alors, s'inclinant poliment, il s'enquit : « Je vous demande pardon ? »

— Naturellement, vous comprenez bien, monsieur, répliqua promptement son interlocuteur comme si Thatcher lui avait toujours prêté une oreille attentive, qu'en l'occurrence la Providence nous gratifie d'un privilège extraordinaire. »

Sa barbe et sa longue chevelure blanches avaient un éclat arctique, et il s'appuyait sur une canne d'ivoire, en considérant le paysage mouvant tel un homme qui avait déjà vu tout ça, qui le reverrait encore, et qui n'était guère impressionné par cette vision. Sa tenue et ses manières trahissaient ostensiblement son appartenance à cette classe qu'on appelle les gentlemen.

« Indubitablement, convint Thatcher. Nous sommes en vie, et c'est une journée magnifique.

— Je faisais bien sûr allusion au privilège d'assister à la fin. »

Thatcher s'autorisa un léger sourire. « La fin ? La fin de quoi au juste ? »

— Eh bien, la fin de ce pays, monsieur, de tout ce pays actif et affairé, du moins tel que nous l'avons connu jusqu'à présent.

— Vous n'êtes pas le seul à nourrir des craintes quant à l'avenir de l'Union. C'est une époque alarmante que nous traversons là.

— Je ne me réfère pas aux machinations fastidieuses du gouvernement, monsieur. Les gouvernements ne tiennent qu'à un fil. Je ne participe ni ne m'intéresse le moins du monde à ses diverses tempêtes et avanies. Ces furies nous ont toujours accompagnés par le passé, et continueront de nous harceler sur les rivages de l'avenir inconnu et sauvage où nous finirons par échouer. Et je suppose que cette île sablonneuse ne sera guère accueillante pour des gens tels que nous.

— Nous ?

— Mais naturellement ! Les hommes mûrs qui ont accédé à l'âge adulte en un temps désormais lointain et perdu. Nous sommes obsolètes, monsieur. Nous préférons que la poussière colle à nos talons, que les mules ne soient pas fouettées. Nous n'avons pas été conçus pour la vitesse. Vous vous rappelez le

moment où sont apparues ces malles fluviales ? La consternation de certains cercles, parfois très puissants, qui déploraient l'imprévoyance des équipages, leur vélocité incontrôlée ? Les dégâts causés aux berges par leur sillage turbulent ? Les faux tranchantes dont on équipait les proues pour couper les cordes des péniches trop lentes ? Mais à quoi bon ? Les capitaines hautains payaient et continuent de payer leurs amendes sans se plaindre, et persistent en toute impunité dans leurs méthodes anarchiques. Et pourquoi ? Pour s'assurer des bénéfices immérités. Que pèse une modeste contravention face aux sommes monstrueuses accumulées en casant deux trajets dans le temps qu'il fallait jadis pour en accomplir un ? Simple question d'économie, monsieur. Canal égale liquidités. Vitesse égale profit. La voilà, l'équation des temps modernes. » Il fit résonner le bout de sa canne contre les planches. « Oserais-je vous demander pourquoi vous n'avez pas choisi de voyager par le chemin de fer ?

— Euh, oui, bien sûr. Franchement, nous n'étions guère pressés, et...

— Alors je peux en déduire que vous n'êtes pas dans les affaires. »

Thatcher sourit. « C'est donc la deuxième fois ce matin que je suis démasqué. La vérité, c'est que je voulais que mon fils connaisse le plaisir d'un voyage fluvial. »

Le gentleman approuva de la tête. « Tant qu'il en est encore temps.

— Eh bien, oui, vous m'avez percé à jour. » Le gentleman, qui ne cessait de hocher la tête, présentait tous les signes d'une sagesse longuement mûrie. « Le chemin de fer arrive, monsieur. De fait, il est déjà parmi nous. À toute allure, il ouvre des brèches dans les pierres de chaque foyer, pénètre au centre de tous les cœurs. Nous manquons de proportion. D'une proportion humaine. D'une vie à l'échelle de nos besoins organiques. Où trouver le loisir ? Et la contemplation ? Où chercher encore un minimum de paix, fût-elle infinitésimale ? Nous sommes devenus des esclaves, monsieur, les esclaves d'une précipitation extravagante et destructrice pour le corps

comme pour l'âme. » Il s'interrompt, leva un doigt.  
« Néanmoins, il existe un remède. »

De la vaste poche de son manteau couleur chamois, il extirpa un petit flacon brun, qu'il présenta cérémonieusement à Thatcher. L'étiquette, en majuscules alambiquées, disait : « MIXTURE MIRACLE DU COLONEL FOGGBOTTOM », et au-dessous, en plus petit : « Guérit l'urticaire, les ballonnements, les vertiges et le Déclin, et toutes maladies annexes causées par le Galop des Temps Modernes. »

« Et vous êtes ? » réagit Thatcher, notant la forte ressemblance entre le portrait gravé sur l'étiquette et le gentleman qui se tenait devant lui.

Le colonel lui retourna une légère révérence. « Ce n'est pas mon patronyme d'origine, mais qu'est-ce qu'un nom, après tout ? Vous m'apparaissez, monsieur, comme un citoyen d'un puissant intellect et d'une probité pénétrante. Seriez-vous par hasard disposé à acquérir un flacon dudit stimulant ?

— Qu'est-ce qu'il contient ?

— Question fréquente et parfaitement légitime. Toutefois, à mon grand regret, je ne suis pas en mesure de divulguer la longue liste d'herbes bienfaisantes qui entrent dans la composition de cette mixture, mais je puis vous assurer, comme je l'ai fait pour d'autres clients avisés, que les dérivés du sain et noble pavot y tiennent une place de choix ; or, je vous le rappelle, la science a prouvé qu'ils apaisent les symptômes hargneux de cette vie trépidante. Accepteriez-vous donc de grossir les rangs déjà fournis des clients satisfaits du colonel Foggbottom ? J'en ai déjà vendu plus de cinq mille à ce jour. Et cela ne coûte qu'un modeste dollar vingt-cinq le flacon.

— Je suis certain que votre panacée est des plus respectables, mais je refuse par principe d'absorber le moindre produit pharmaceutique quel qu'il soit.

— Alors cela fera peut-être du bien à votre fils. Ce garçon m'a l'air plutôt excité. »

Avant même que Thatcher ne puisse élaborer une réplique suffisamment cinglante pour démentir cette affirmation ridicule, une cloche sonna, et la politesse un peu compassée du colonel s'évapora comme la brume du matin. Lui arrachant le

flacon des mains, il bouscula Thatcher pour rejoindre le troupeau humain qui chargeait vers l'escalier de la cabine.

« Que se passe-t-il ? » demanda Thatcher, décontenancé par le brusque renoncement à toute courtoisie d'un groupe de passagers chic et nonchalants qui jusque-là n'avaient paru priser qu'apparences et bonnes manières.

« Le déjeuner, imbécile ! rétorqua le colonel. Le dernier arrivé n'a plus qu'à lécher les bols ! »

Père et fils regardèrent, dans un étonnement jumeau, le vieux gentleman brandir sa canne comme une lance de tournoi et se frayer brutalement un chemin parmi plusieurs dames scandalisées et leur escorte courroucée.

« Qui était cet homme ? demanda Liberty.

— Un pourvoyeur d'illusions professionnel, répondit Thatcher sans pouvoir dissimuler un accent d'admiration amusée, avec le boniment le plus original et le plus convaincant que j'aie jamais entendu. » Lorsque Thatcher et Liberty osèrent enfin descendre, avec mille précautions, à la « salle à manger » (terme optimiste), plusieurs sybarites mâles, qui avaient déjà englouti leurs nutriments, quittaient la pièce, le visage rubicond, les lèvres grasses, le ventre dilaté.

« Quatorze plats différents, déclara l'un de ces dîneurs repus en défaisant le premier bouton de son pantalon. Deux de plus que sur *La Péniche de Cléopâtre*.

— Quatre de plus que sur le *Rattrape-moi*, renchérit un autre.

— Hein, messieurs, qu'est-ce que je vous avais dit de ce bon vieux capitaine Whelkington ? Est-ce qu'il n'a pas le respect du client ?

— Je me demande s'ils nous nourriront autant au dîner », s'interrogea un troisième en se curant les chicots avec une allumette neuve.

Le trio rassasié frôla Thatcher et Liberty sans leur accorder un regard, leurs doigts boudinés extrayant de leur gousset des barreaux de chaise : rien de plus digestif qu'un cigare postprandial et une promenade sur le pont.

À l'intérieur, où le plafond était si bas que, même en ôtant son chapeau, Thatcher devait avancer courbé, régnait un silence

bizarre mais strict. En guise de conversation, le raclement perpétuel des couverts sur la porcelaine, et des bruits de mastication enthousiaste, comme si le repas était un bloc de pierre titanesque que taillait patiemment une équipe fervente d'artisans inspirés. Tous étaient penchés sur leur assiette, solennellement occupés à consommer le plus possible, le plus vite possible.

Sur cette entreprise présidait une grosse femme grincheuse, au visage plat et moustachu, qui se prétendait la femme du capitaine mais insistait pour qu'on l'appelle M<sup>me</sup> Callahan. Elle faisait le va-et-vient avec la coquerie, apportant d'énormes plateaux de mets fumants qui se vidaient à l'instant où elle les posait.

Le capitaine Whelkington trônait en tête de table, et régalaient « ses garçons » éperdus d'admiration d'anecdotes hautes en couleur sur la vie des canaux : la grande épidémie de choléra de 32, où des coulées de goudron brûlaient sur toutes les places tandis que des quartiers de bœuf cuisaient à la broche, pour éliminer les toxines de l'air ; l'éclusier alcoolique qui, une nuit où il avait abusé du jus de maïs, avait tenté d'allumer sa pipe avec un morceau de charbon embrasé et avait mis le feu à sa barbe : le lendemain matin, il ne restait de lui qu'un tas de chair calcinée qu'on avait vendu au boulanger du coin pour qu'il s'en serve dans son four ; la femme du cocher au regard tentateur, qui s'allongeait avec vous dans la fléole des prés pour des clopinettes ; les terribles ruptures de digues qui laissaient parfois le *Crésus* en perdition pendant un ou deux jours ; et, bien sûr, les voyous vagabonds qui hantaient le canal comme des esprits tourmentés, les tire-laine et les brigands en herbe, les arnaqueurs et les mendigots, les chemineaux et les brailleurs de Bible, et les mémorables castagnes qui s'ensuivaient quand on remuait ce mélange un peu trop vigoureusement.

« Et puis, un soir, raconta Whelkington à son auditoire fasciné, une heure après avoir quitté Rome, un vent de noroît s'est mis à souffler jusqu'à en faire tomber les écureuils des arbres. Le canal bouillonnait, on ne voyait même plus le bout du bateau. Et puis un électron s'est abattu, il a assommé le vieux Red, et je me suis précipité et... » Il s'interrompit et dévisagea

les Fish, figés sur le seuil, comme s'il ne les avait jamais vus et ne souhaitait pas les revoir.

« Attablez-vous maintenant, lança sèchement M<sup>me</sup> Callahan qui passait en trombe les bras chargés de vaisselle sale, ou vous n'aurez plus de raison de vous attabler. »

Alors qu'elle parlait, la dernière tranche de jambon fut transpercée et happée par la fourchette d'un gros dur vêtu de daim dont le visage grisonnant semblait poser l'éternelle question : Qu'est-ce que vous comptez faire pour m'en empêcher ?

« Ne vous inquiétez pas », affirma une jeune femme assise à proximité ; le bleu de ses yeux était si frappant que les pupilles évoquaient deux soleils noirs. Elle était assise, avec les autres représentantes de son sexe, qui toutes arboraient la mine taciturne des statues d'Indien chez les marchands de tabac, à une longue table, en face d'une rangée équivalente d'hommes, lesquels, trop occupés à enfourner de la boustifaille dans leur fiole, ou trop gênés par cette dangereuse proximité du beau sexe, n'adressaient pas la parole ni même un regard à ces dames. « Cet enfant est libre de finir les restes de mon je-ne-sais-quoi, dit-elle en repoussant son assiette d'un air dégoûté. Je suis pleinement rassasiée. » Son sourire, quoique peu avare de dents, faisait l'effet d'un simple phénomène de surface, et suggérait que sous la peau de tels sourires étaient rares, furtifs et précieux.

Thatcher déclina poliment en ajoutant : « Nous avons pris un petit déjeuner plus que copieux avant de partir ce matin.

— J'insiste ! » Elle tapota la place vide à côté d'elle. « Le petit déjeuner doit remonter à des heures, et, franchement, je crois que ce garçon serait prêt à manger l'email de l'assiette. »

Liberty regarda son père, puis se glissa sur la chaise tandis que la jeune femme tendait vers Thatcher une main fine et pâle. « Augusta Thorne », proclama-t-elle hardiment, avant de désigner la femme âgée et corpulente assise à sa droite comme étant « ma mère, Edith Thorne », laquelle hocha tendrement la tête, « et cette diablesse au bout est ma petite sœur, Rose, à laquelle il ne faut prêter aucune attention, sans quoi elle montera sur la table pour réciter "Elle marche en beauté comme

l'étoile" ou je ne sais quoi – je n'ai pas la tête à retenir toutes ces fadaises de songe-creux.

— "Elle marche en beauté telle la nuit" », corrigea Rose. Le sang monta à ses joues duveteuses, produisant un incarnat qui seyait à son nom.

« Vraiment, déclara M<sup>me</sup> Thorne mère en pointant son lorgnon vers Thatcher, je n'arrive pas à comprendre pourquoi ces repas absurdes doivent se dérouler comme des courses de chevaux. Est-ce qu'on décerne un prix au plus rapide, ou est-ce qu'on a peur qu'il n'y ait plus rien à manger avant que tout le monde ait pu se remplir la panse ?

— Inquiétude bien réelle, je crois », remarqua Rose, ébahie par la desserte où s'élevait une montagne branlante de plats pillés.

La susceptible M<sup>me</sup> Callahan, qui passait à portée d'oreille de ces critiques impardonnables, sélectionna un ricanement particulièrement virulent dans son vaste arsenal de malédictions éloquentes, constitué au fil des années pour se défendre justement contre cette racaille ingrate ; malheureusement, personne ne s'en aperçut à part Liberty, dont les étranges yeux décolorés parurent, un bref instant effrayant, pénétrer en elle, et avoir une connaissance intime de la femme qu'elle était vraiment.

« Est-ce que je me trompe ? Je crois percevoir dans votre voix un accent du vieux pays », demanda Thatcher, après s'être présenté, ainsi que son fils, et avoir pris place en face des Thorne rayonnantes.

« Non, vous ne vous trompez pas, monsieur Fish, répondit Augusta. Du Hampshire, pour être exacte. Nous sommes ici en vacances.

— Nous sommes venues voir les Chutes, balbutia Rose, zézayant presque d'excitation.

— Oui, confirma M<sup>me</sup> Thorne. Nous avons tellement entendu parler du majestueux Niagara que même la courtoisie ne suffisait plus à contenir notre curiosité. Nous désirons faire l'expérience du sublime et de la terreur.

— Eh bien, fit Thatcher d'une voix traînante, vous constaterez, j'en suis sûr, que l'Amérique regorge de ces deux qualités.

— Oh, c'est déjà le cas. » Augusta goûta une gorgée de thé, regarda au fond de sa tasse puis la reposa. « Nous avons écouté un sermon des plus stimulants, prononcé par le révérend Beecher à Brooklyn.

— Oh, mon Dieu, interrompit sa mère. Je ne me rappelle pas précisément ce qu'a dit ce brave homme, mais rien qu'à repenser au son de sa voix j'en ai encore la chair de poule.

— Puis nous avons assisté à une explosion de chaudière sur un vapeur dans le port de New York. Il y a eu plus de vingt morts, me semble-t-il.

— Mais un gentleman que nous avons rencontré dans un hôtel d'Albany, ajouta M<sup>me</sup> Thorne haletante, nous a assuré que les Chutes combindraient l'effet de ces deux spectacles.

— Qu'y a-t-il donc, médita Augusta, dans la vision d'une eau boueuse basculant dans un précipice pour qu'elle nous procure un tel frisson ?

— Peut-être, hasarda Thatcher, y a-t-il une part de nous-mêmes qui chute perpétuellement et bruyamment, et qui nous fait réagir, comme à un aimant, au signe extérieur d'une plongée intérieure. »

Les yeux d'Augusta se plissèrent et se brouillèrent un instant, comme si elle tentait de surveiller Thatcher tout en se concentrant furieusement sur autre chose. Puis elle cligna des paupières en disant : « C'est positivement transcendant, comme idée.

— Votre fils, remarqua M<sup>me</sup> Thorne, ne semble pas aussi affamé que nous le pensions. »

Liberty étudiait silencieusement les reliefs dans son assiette, comme s'il contemplait une collection de choses mortes et insolites dans une vitrine de musée.

« Vas-y, l'encouragea Augusta. Il vaut mieux que tu saches que je ne te laisserai pas en repos jusqu'à ce que tu commences à manger. Et j'aime autant te prévenir que je peux être très têtue. Tu n'as qu'à demander à ma mère.



— C'est l'enfant la plus obstinée de la famille, confirma M<sup>me</sup> Thorne, peut-être sur plusieurs générations. Même son cher frère Austin — qui certes est un garçon d'une sensibilité presque pathologique, que Dieu protège son âme — n'a plus voulu avoir affaire à elle dès qu'il a eu huit ans, et refusait d'admettre en public qu'elle était sa sœur. Vraiment, il suffisait qu'elle perde une partie de croquet pour aller boudier sous un mûrier jusqu'à deux heures du matin ; et Père devait aller la chercher et la porter jusque dans son lit, alors qu'elle serrait encore son maillet dans son petit poing brûlant. »

Avec mille hésitations, Liberty fit pivoter sa fourchette à deux dents comme une truelle miniature, et fit basculer sur la lame de son couteau une tranche de pintade froide qu'il porta gravement à sa bouche, mâchonna gravement, avala gravement.

« C'est bien », proclama Augusta en lui tapotant la tête d'un geste approbateur.

Thatcher vit la pointe des oreilles de son fils virer au cramoisi. « Il ne va pas se plaindre, ni prononcer un son, dit-il doucement, mais si vous ne retirez pas votre main il risque fort d'en arracher un ou deux doigts, à titre d'avertissement. »

Augusta retira son bras avec une précipitation horrifiée. « Mais enfin, c'est incroyable ! » Elle se tourna pour examiner le garçon docile assis à côté d'elle. « On ne croirait pas, à le voir, que c'est ce genre d'enfant. »

Thatcher eut un sourire affable. « C'est vrai de tous les enfants. »

Voûté sur son assiette, Liberty se mit à consommer à la chaîne des bouchées trop cuites de diverses viandes en sauce, bouillies, conformément aux instructions très strictes de M<sup>me</sup> Callahan, pendant au moins une heure pleine, ce qui avait pour effet de priver efficacement chair ou légume de toute saveur, consistance ou valeur nutritive. Les ailes osseuses de ses fines épaules commençaient à frémir doucement, dans les convulsions d'une hilarité secrète.

« Qu'est-ce qui lui arrive, cette fois ? demanda Augusta.

— Il est content, expliqua Thatcher. Il aime manger. »

Elle interrogea doucement le garçon, avec une extrême courtoisie : « Quel est ton plat préféré ? »

Secoué de rire et mastiquant, Liberty ne réagit pas.

« Il ne peut pas vous entendre, dit Thatcher. Il est sourd.

— Oh, mon Dieu ! » Augusta se couvrit la bouche d'une main délicate.

« Qu'est-ce qu'il a dit ? demanda M<sup>me</sup> Thorne.

— Il a dit que le garçon est sourd.

— Oh ! »

Toute la famille Thorne changea de position pour contempler le malheureux enfant.

« Il s'est merveilleusement bien adapté à sa condition, dit Thatcher. Il a très vite excellé à lire sur les lèvres.

— Est-ce qu'il entend la musique ? demanda Rose, troublée que le convive le plus proche d'elle en âge puisse souffrir d'un tel handicap.

— Non, mais il la ressent. »

Augusta se pencha à la hauteur du visage de Liberty et parla lentement, méthodiquement, espaçant les mots telles des pierres qui dégringoleraient à intervalles réguliers dans un puits de ténèbres. « Quel... est... ton... plat... préféré ? »

Liberty dévisagea la jeune femme d'un regard complètement vide, puis laissa brusquement retomber sa mâchoire, dévoilant sur sa langue une masse semi-mastiquée de matière beige indéfinissable qu'il désigna d'un index tendu.

Augusta eut un haut-le-cœur et un mouvement de recul. « Mais enfin, je n'ai rien vu de plus dégoûtant depuis notre départ de New York. Je le crois effectivement capable de me mordre, ou pire. Pardonnez-moi, monsieur Fish, mais le comportement de votre fils ne semble pas tellement plus évolué que celui d'une bête sauvage. » Incapable toutefois de se détourner entièrement, elle continua à fixer l'enfant scandaleux comme si elle attendait des excuses ou du moins une explication appropriée.

« Je sais que vous n'aviez pas l'intention d'insulter mon fils, dit Thatcher d'une voix douce, et réciproquement, mais je dois aussi vous signaler, hélas, que, telles certaines créatures de la forêt, il est également muet. »

Les trois femmes s'exclamèrent en chœur.

« Oh, monsieur Fish, s'écria Augusta, je suis vraiment navrée. Je ne me doutais de rien.

— Ça n'a pas l'air de le déranger tant que ça. Il parvient à satisfaire la plupart de ses besoins par un éventail de gestes éloquents. »

M<sup>me</sup> Thorne, perchée sur le bord de sa chaise comme un oiseau au nid, absorba cette information avec un intérêt avide, puis se pencha en avant d'un air grisé, les bajoues tremblotantes, pour proclamer : « Quand j'étais jouvencelle, plus jeune encore que ma petite Rose, notre palefrenier Edgar – vous vous rappelez, le vieux Budgie, n'est-ce pas, mes filles ? – a reçu un coup de sabot en pleine tête, d'un cheval enragé. Non, attendez... il s'agissait peut-être plutôt de cette vache malade qui nous rendait fous à force de meugler près de la clôture, sans vouloir entrer ni sortir, jusqu'au jour où Randolph est allé lui tirer une balle entre les oreilles avec le vieux mousquet dont Père se servait pour tuer des Français... bref, c'était il y a longtemps, et en tout cas on n'a rien pu faire pour l'infortuné jeune homme, sinon le caler dans un coin et s'assurer que ses langes étaient changés régulièrement. Il ne pouvait plus parler, le pauvre petit, et à peine lever le petit doigt. Complètement déstabilisé, il était. Et, fort curieusement, au fil des années il a acquis une ressemblance parfaite avec le philosophe Thomas Carlyle, quoique, n'ayant moi-même jamais rencontré le grand homme, je ne puisse vous l'assurer.

— À vrai dire, répliqua Thatcher, je crois que mon fils conserve assez de sens commun pour ne pas s'égarer dans des travaux d'écriture. En revanche, il a maintes fois exprimé sa fascination intense pour le métier de batelier. »

La façade soigneusement entretenue d'Augusta s'était affaissée dans une posture d'ébahissement flagrant : elle était bouche bée, et on voyait ses pensées, généralement sombres, planer, pures comme des nuages, sur son visage poudreux et vulnérable.

Liberty, qui avait dévoré le contenu de son assiette jusqu'à la dernière bouchée, la sauçait vigoureusement avec un vestige de croûton de pain. Sa tâche achevée, il écarta sa chaise, se leva et fit une profonde révérence.

« Tout le plaisir est pour moi », répondit Augusta avec un hochement de tête courtois.

Thatcher, qui n'avait presque rien mangé, se leva à son tour et prit congé : cet homme grand aux grandes mains avait dans sa physionomie une lumière persistante qui, aux yeux d'Augusta, le rendait suprêmement intrigant, car fondamentalement indéchiffrable. « Je suis ravi d'avoir fait votre connaissance, mesdames, dit-il en effleurant son chapeau. Mon fils et moi-même avons apprécié à la fois le charme enchanteur de votre compagnie et l'amplitude de votre générosité.

— Merci, monsieur Fish, répondit M<sup>me</sup> Thorne. Vous avez contribué à faire de cette horrible croisière une expérience... comment dirais-je ? plus *édifiante*.

— Au moins, il n'est pas aveugle », lâcha Rose, que sa mère et sa sœur s'empressèrent de faire taire.

En remontant l'escalier derrière un Liberty gloussant, Thatcher ne cessa de lui donner des coups de genou dans la cuisse jusqu'à ce que son fils agacé tente de se retourner pour exprimer son grief : alors le père se contenta de lui saisir le crâne et de le refaire pivoter fermement vers l'avant, comme si cette tête n'était qu'un fleuron en haut d'un poteau, une boule de bois qui exigerait un léger réajustement.

Sitôt sur le pont, Thatcher fut accosté par un autre vagabond de moralité douteuse qui voulut l'entraîner dans un « échange philosophique » quelque peu décousu sur le tambourinage des tables, l'élevage des bêtes et les signes palpables de la présence du Diable dans notre monde déchu – « habilement construit, monsieur, selon une architecture qui offre d'innombrables recoins et cachettes où le Grand Tentateur peut prendre ses aises ».

Liberty profita de cette diversion pour explorer l'espace limité du pont du *Crésus*. Deux révolutions complètes entre poupe et proue suffisant amplement à satisfaire la curiosité du plus curieux des fouineurs, il reprit place à l'avant du toit. Près de lui, le groupe de jeunes gandins et péronnelles prenait des poses, flirtait de manière éhontée et jouissait des bienfaits de la Nature avec force bavardages concernant le Phébus des

Anciens, les pelages mouchetés, les croquants si pittoresques, etc. Une jeune femme pâle qui s'ennuyait, et faisait tourner, méditative, une ombrelle de soie au-dessus de son chignon blond en pyramide complexe, se tourna pour accorder au petit garçon un vague sourire comme on dépose une pièce dans la sébile d'un mendiant – comportement auquel Liberty avait déjà été assez exposé pour savoir qu'on pouvait, qu'on devait, n'en tenir aucun compte.

Une pinède envahit les berges, drapant le bateau d'une ombre fraîche et médicinale, et un homme éclata de rire lorsqu'une basse branche tenta de lui arracher son chapeau. Un nuage noir de moucheron provoqua parmi les passagers une épidémie de toux et de moulinets de bras. De gros crapauds verdâtres plongeaient dans un grand clapotis à l'approche du vaisseau. Deux yeux sombres et scintillants apparurent au bord du toit, fixant intensément Liberty ; à peine les eut-il remarqués que leur propriétaire, d'un bond spectaculaire, jaillit dans les airs et atterrit doucement à côté de lui.

« Je suis le mulotier », annonça l'acrobate en tendant une main sale et calleuse. C'était le garçon agité et indépendant que Liberty avait déjà vu rôder mystérieusement sur le bateau ou s'avachir sur une mule chaque fois que Red faisait l'une de ses fréquentes pauses au salon pour partager un pichet d'antibrumatique avec la soudain sociable M<sup>me</sup> Callahan. Il avait à peu près l'âge et la taille de Liberty, des bras maigres et meurtris, les pieds nus aux orteils écartés (il leur manquait plusieurs ongles), et portait une ample chemise d'homme généreusement rapiécée et des culottes violettes un peu miteuses. Chaque centimètre de peau visible était incrusté de crasse en diverses teintes et couches. Mais c'était sa chevelure qui était la plus remarquable : chaque mèche, d'un brun terne, avait été coupée à une longueur identique puis apparemment plongée dans de la mélasse et brossée à la perpendiculaire du cuir chevelu, ce qui lui donnait l'allure d'un pissenlit prêt à exploser.

Liberty prit la main qu'on lui tendait, si poisseuse qu'elle fût : l'étoile révélatrice brillant dans l'œil du lutin était un phare auquel il ne résisterait jamais, vestige de l'aurore présente en

chacun, mais trop souvent occultée par les nuages aux marches de l'âme.

« Je suis Stumpy le mulotier, proclama-t-il fièrement, accentuant le dernier mot tel un titre de gloire. Tiens, vise un peu la cible. » Il désignait le haut-de-forme couronnant un homme assis en tailleur au-dessous d'eux sur le pont avant, et plongé dans son journal. Stumpy se pencha, pinça les lèvres et laissa tomber un glaviot bien juteux en plein centre du chapeau luisant. L'homme leva les yeux et tendit la main tandis que les garçons se dissimulaient. « Encore un de ces gros Teutons », gargouilla Stumpy, qui tentait de contenir manuellement ses gloussements en plaquant sur ses lèvres ses dix doigts souillés. « J'lui crèverais les zœils avec un piquet si jamais il osait lever la main sur moi. Tu vois le vieux Genesee Red, là-bas ? » Il fit un geste vers le somnambule efflanqué qui cahotait derrière ses bourricots-vapeur. « C'est nous qu'on fait avancer ce bateau. J'le relaye dans une petite heure. Pas mal, comme rafiote, hein ? Mais quand même, fais gaffe au capitaine Whelkington. Ne te mets pas sur son chemin. Il t'assommerait, t'aurais pas l'temps de dire macaroni. Y a des fois où lui et Red s'embrouillent tellement qu'ils doivent arrêter le bateau pour se castagner sur le chemin de halage. Mais bon, ça a pas l'air de déplaire aux passagers. Tout le monde aime une bonne baston. Mais comme je t'ai dit, vaut mieux pas être dedans, alors reste au large, avec le capitaine. C'est qu'il a ses humeurs, le bougre. Tiens, tu veux voir quelque chose d'ébouriffant ? »

Avec un sourire de conspirateur lubrique, il mena Liberty dans la salle à manger où, les tables débarrassées, la serpillière passée (une seule fois) sur le sol, M<sup>me</sup> Callahan trônait au bar, un torchon détrempé dans une main, une tasse de tord-boyaux dans l'autre. « Qu'est-ce que tu manigances encore ? maugréa-t-elle.

— En mission pour le capitaine », marmonna Stumpy en réponse. Il contourna la partie de whist marathon qui se déroulait dans le coin – des hommes graves, fervents, absorbés, qui n'étaient pas sortis, n'avaient pas même levé la tête vers le hublot depuis leur embarquement à Troy –, gagna la cabine arrière, en poussa précautionneusement la porte et, avec un

sourire canaille, pointa le doigt vers le haut. Liberty ne savait absolument pas où il se trouvait, ni ce qu'il était censé regarder. Cet espace confiné et empoissé de ténèbres contenait quatre couchettes, un tabouret, et sentait le moisi, la sueur, le crottin de mule. Une lanterne pendait à une chaîne, et dans les planches mal équarries du plafond il distinguait des initiales grossièrement gravées, des mots à l'orthographe anarchique, des symboles énigmatiques. Enfin il remarqua, forés dans le bois écaillé et plein d'échardes, une série de trous, certains lumineux comme le ciel de midi, d'autres sombres comme le fond d'un puits, d'autres encore clignotant magiquement ou planant dans un clair-obscur crépusculaire.

Stumpy régla l'emplacement du tabouret et fit signe à Liberty de grimper dessus pour jeter un coup d'œil. Le globe oculaire collé au trou, scrutant vaillamment une obscurité grisâtre impossible à déchiffrer, il allait redescendre lorsque les ombres bougèrent : la lumière palpable, quoique encore brouillée et comme humide, se mit à suinter sous un autre angle, et fit apparaître une forme identifiable, longue, pâle, et bien galbée, une jambe humaine, un « membre » de femme pour être précis, révélé dans toute sa splendeur secrète sous sa tente protectrice de soie à volants.

Stumpy tira Liberty par le pantalon d'un geste impatient et l'informa, dans un murmure de confiance : « Elles ne portent pas de culotte sous leurs jupons » ; même dans la pénombre, ses dents luisaient.

L'œil de Liberty, escaladant avec curiosité cette colonne de muscle tendre et de peau opalescente, sous un éclairage sans cesse déclinant, entreprit de pénétrer le mystère fascinant du point de rencontre entrejambe et torse, où effectivement il faisait très sombre. Il était encore plongé dans sa quête lorsque la porte s'ouvrit violemment et laissa entrer le capitaine Whelkington, accompagné de deux célibataires habillés comme des jumeaux de costumes identiques de lin couleur crème, et brandissant de non moins identiques havanes d'une taille et d'une fragrance impressionnantes.

« Par le cul du Diable ! rugit le capitaine. Qu'est-ce que vous foutez là, les deux crevettes, bordel de Dieu ? »

Et, sans attendre de réponse, il saisit Stumpy par l'oreille et le traîna dehors malgré ses couinements.

« Et toi, petit fouille-merde ! » s'écria-t-il en fondant sur Liberty, lequel, après avoir sauté précipitamment au bas du tabouret, feignait tantôt à gauche tantôt à droite dans l'espoir de contourner ce monstre par le flanc ; mais la pièce était trop petite, la circonférence du capitaine trop large. « Je savais que c'était une terrible erreur de ma part de vous laisser monter sur mon bateau, toi et ton négrophile de père. Mais je ne savais pas qu'en plus tu étais un petit pervers. Et maintenant, fous-moi le camp d'ici » – et il lui assena sur la tête un coup qui emplît l'espace d'étoiles et de clochettes – « avant que je dise à ton papa le genre d'énergumène que tu es vraiment.

— Pas si vite, Erastus, intervint l'un des messieurs crémeux d'une voix de baryton retentissante. Ne te précipite pas pour débiter ton laïus. Sans ça, en moins de deux, c'est le paternel qui va rappliquer en demandant à se faire embaucher ici.

— Auquel cas, rétorqua le capitaine, qui avait de la répartie, je lui appliquerai un pied ferme sur ses parties molles. »

Et la porte claqua sur leurs rires grossiers.

Trouvant son père toujours emmêlé dans les mailles de la même discussion monotone, Liberty ignora le regard inquiet qu'il lui lançait et reprit discrètement sa place sur le pont. Malgré son impression d'avoir été tout juste transporté dans un autre monde, puis arraché à lui, par des moyens non encore officiellement reconnus, et d'y avoir laissé des fragments de lui-même qui tentaient encore de comprendre ce qui arrivait, ici en revanche, à la surface, tout paraissait inchangé : le ciel saignait toujours du même bleu, les visages environnants étaient rembourrés et arrogants, douloureusement familiers, le paysage répétitif demeurerait morne et sans qualités. Il avait la sensation étrange d'être à bord depuis plusieurs jours. Il étudiait subrepticement les femmes assemblées à leur insu, telles des poupées élégantes et endimanchées, au voisinage des planches trafiquées, tentant de déterminer laquelle avait pu ainsi exposer son anatomie intime à son regard avide et indiscret ; il penchait pour la jolie fille en robe verte, avec un grand front et une fossette au menton, quand brusquement elle se tourna pour le



regarder droit dans les yeux : tout son sang reflua au-dessus de son cou.

M<sup>me</sup> Callahan remonta de la coquerie d'un pas laborieux pour vider dans l'eau un seau d'ordures, croûtes de fromage, épluchures de pomme de terre, coquilles d'œufs, os d'animaux, trognons de pommes, graisse figée, et autres reliefs et déchets non identifiés de ce repas impitoyable, qui iraient se mêler à la multitude d'ingrédients que le canal, en cette belle journée d'août, touillait vaillamment pour en faire une soupe arc-en-ciel aux arômes mémorables – vidange et excréments, vieux habits et bottes usées, bagages et livres égarés, bouteilles de whiskey et pages de journaux, chapeaux et toupies, une ou deux jambes de bois, pistolets rouillés, lunettes sans verres, innombrables litres de jus de chique, cartes à jouer et huile de lampe, sans compter tous les morts : les mules, les chevaux, les vaches, les chiens et chats, les rats musqués et les serpents, les grenouilles, les poissons et, bien sûr, les humains. Liberty avait entendu l'aimable homme de proue distraire deux jocrisses venus du Nord par des anecdotes lugubres concernant les macchabées qu'il avait vu repêcher de ses propres yeux cette année encore : l'un près de Little Falls, un géant glabre qui ressemblait à un cochon ébouillanté ; l'autre à l'ouest de Ganajoharie, une chose verdâtre et sans visage à moitié grignotée par les carpes et les tortues, et dont les os saillaient de la chair spongieuse telle la charpente d'un vaisseau sabordé.

Stumpy avait relayé Red sur le chemin de halage, et attiré dans son sillage une bande de gamins narquois qui singeaient sa démarche arrogante et scandaient à l'unisson :

*Muletier derrière les mules  
Pour cinq sous par jour  
Il ramasse du crottin  
Pour manger en chemin !*

Il gratifia Liberty d'un sourire de connivence et fit claquer son fouet avec une belle autorité.

Au cœur embrasé de l'après-midi sans fin, le *Crésus* atteignit le village de Sparta, et tandis qu'il négociait le passage de

l'écluse ses passagers désœuvrés et surchauffés, apercevant sur la berge une foule excitée à l'ombre d'un impressionnant châtaignier, et avides d'une quelconque distraction, se ruèrent à terre dans l'espoir de s'y divertir, ne fût-ce que quelques minutes.

Clouée dans l'écorce rugueuse de l'arbre, une pancarte proclamait en lettres fantaisie : « Dr Wilbur Fitzgibbon, dentiste diplômé. Extractions : 0,50 \$. » Et dans l'espace vide au centre de cet attroupement de spectateurs braillards et au bord du torticolis, qui s'alignaient sur trois ou quatre rangées comme des curiosités de fête foraine, se tenaient le docteur, créature ventrue et enjouée en queue-de-pie et haut-de-forme, son assistant, courtaud, chauve et noir, affublé d'une tenue de bouffon élimée et brandissant dans sa main gauche un banjo non moins cabossé, et enfin, timidement assis entre eux sur une simple chaise de bois, un gentleman blanc quelque peu anxieux qui réagissait aux encouragements et quolibets que lui lançait la foule par un rictus sans joie et l'essuyage répété de son front avec un gigantesque mouchoir à carreaux.

« Silence ! Silence, je vous prie ! cria le Dr Fitzgibbon, qui ôta son habit et s'avança, l'air sûr de lui. Avant de commencer, j'aimerais rappeler à l'assemblée que vous allez assister aujourd'hui non à une représentation théâtrale ni à quelque numéro oiseux, mais à une authentique opération de dentisterie d'importance capitale, particulièrement pour notre ami si durement éprouvé.

— Sortez le fortifiant, doc ! hurla une voix. Calvin n'a pas l'air dans son assiette. »

Fitzgibbon plaqua une main puissante sur l'épaule de son patient, porta à ses lèvres un doigt réprobateur et reprit : « J'adjure donc chacun d'entre vous de manifester le respect et la considération qui siéent à cet événement médical. À présent, avant de procéder à l'opération proprement dite, il convient d'examiner la dent infectée. » Il fit surgir de son gousset un long instrument mince et scintillant qui s'affinait en une pointe diaboliquement fine, se pencha sur le gentleman, lui releva le menton, demanda poliment : « Voudriez-vous ouvrir la

bouche ? », et se mit à en sonder l'intérieur rose avec une délicatesse d'artiste.

L'assistant noir, dont le visage luisant restait parfaitement neutre, passa en revue, de ses yeux sombres et impassibles, ce champ circulaire de visages blancs semblables à des fleurs dressées baignant dans une lumière inextinguible, tandis que ses doigts tiraient distraitemment quelques notes éparses des cordes tendues du banjo.

Liberty, une fois de plus indifférent aux injonctions de son père, se fraya un chemin dans la jungle de jambes adultes jusqu'à une place assise, sur l'herbe, avec vue imprenable, parmi une horde incontrôlée d'enfants hirsutes dont les crânes invariablement étroits et les traits vaguement fœtaux témoignaient qu'ils communiaient au même sang d'une lignée dégénérée, tout comme leur propension à se lancer des bourrades au lieu de regarder le spectacle des grands.

Soudain, le patient laissa échapper un hurlement qui fit pleurer les bébés et s'envoler les moineaux des arbres, et il bondit de la chaise à la verticale comme s'il avait le feu au derrière. Seuls quelques gloussements nerveux troublèrent le terrible silence qui suivit ; la plupart des spectateurs observaient la scène dans une attente muette et angoissée.

« Allons, allons », roucoula le Dr Fitzgibbon, qui tapota la poitrine de son patient d'un geste consolateur en le faisant se rasseoir doucement. Il lança un regard au public. « Je crois que nous avons localisé la molaire coupable. »

Rire général. Un rire plutôt soulagé et modeste.

« À présent, poursuivit-il, si je puis me permettre, je réclame deux volontaires, de préférence mâles et extrêmement vigoureux. Tenez, pourquoi pas vous, monsieur, oui, et votre ami aussi », désignant deux jeunes gens costauds et brûlés par le soleil qui, quoique visiblement gênés par cette proposition, s'avancèrent docilement.

« Si l'un de ces messieurs voulait avoir l'obligeance de se placer derrière la chaise et d'agripper fermement les biceps quelque peu surdéveloppés de M. Turnbull » – nouveaux rires approbateurs – « et l'autre de faire le tour pour lui tenir les chevilles... Voilà, comme ça. Et ne soyez pas timides, ni avarés

de votre force. Il ne serait pas de bon aloi que notre ami se relevât de la chaise en plein milieu de l'opération.

— Attendez une minute, morbleu, protesta Turnbull, quêtant en vain parmi la foule un signe de soutien moral. Je me demande si je n'ai pas changé d'av...

— C'est pas une pendaison, Calvin, lança une voix. Tu en sortiras grandi.

— Ou bien porté par tes six meilleurs amis, rétorqua une deuxième.

— Si tu en as », conclut une troisième.

De nouveau, Turnbull fit mine de se lever, mais, retenu par quatre mains puissantes, il dut se contenter de gigoter faiblement sur son siège.

« Enfin, voyons, le réprimanda le Dr Fitzgibbon en lui agitant devant la figure, suante et boursouflée, un doigt crochu. Écoutez les conseils judicieux de vos concitoyens. Ce sera l'affaire d'un instant. Les affres de cette simple formalité ne sont que partie de plaisir comparées au supplice sans nom qu'il vous faudrait endurer si vous laissiez sans soins le gouffre pourrissant qui sape votre splendide ivoire. Une putréfaction noire comme la tombe, et pourtant aussi vive qu'un organisme florissant, continue d'y prospérer avec une frénésie maligne, se nourrissant allègrement de tout aliment à sa portée, en l'occurrence le mets de choix que constituent vos blanches quenottes ; et lorsqu'elles auront été dévorées jusqu'à la racine, l'intrus passera à un deuxième hors-d'œuvre, la succulente roulade de vos gencives, puis des gencives à l'os, et enfin au plat de résistance : le cerveau. Car une fois attablé dans le noble palais luisant de votre crâne, que lui servira-t-on comme festin, à ce malicieux envahisseur ? Un véritable foie gras, un délice inexprimable, dont la consommation, hélas, aboutira à la perte irrévocable de la vue, de l'ouïe, du toucher, du goût et pour finir, chers auditeurs, au renversement du trône même de la raison, réduisant le pauvre M. Turnbull à une parodie baveuse du solide gaillard qu'il fut, sans famille, sans amis, sans le sou et sans toit, bref, une créature assez semblable à *ceci* ! »

Et, tendant le bras, il retourna sa pancarte pour dévoiler au verso le portrait horriblement détaillé d'un idiot à la langue

noire, aux yeux exorbités, aux lèvres tordues et écarlates et à la chair couleur chartreuse, qui arrachait par grandes poignées jaune paille sa chevelure clairsemée et pouilleuse.

Un cri unanime s'éleva de la foule.

« Vous n'avez pas envie de ressembler à ça, n'est-ce pas, monsieur Turnbull ? »

Terrifié, l'homme secoua la tête.

« Bien, conclut le Dr Fitzgibbon. Alors nous pouvons commencer. »

D'une autre poche de son gilet, il sortit des tenailles soigneusement astiquées qu'il exhiba au public pour inspection. Un silence respectueux s'était abattu sur les spectateurs hypnotisés : on n'entendait qu'une légère brise agiter doucement le feuillage.

« Messieurs. » À ce signal, les deux volontaires resserrèrent aussitôt leur prise sur les membres tremblants de M. Turnbull. « Ouvrez, je vous prie. »

Alors il inséra entre les mâchoires béantes du patient un coin de bois rongé et décoloré surgi de nulle part pour apparaître magiquement dans sa main. Empoignant M. Turnbull par l'épaule, et plantant le genou sur ses cuisses, il se pencha et se mit à farfouiller dans la bouche avec les tenailles. « Fort bien, annonça-t-il peu après. Je crois que je la tiens. Prêt, monsieur Turnbull ? » Le patient fit non de la tête, fiévreusement, mais trop tard, les tenailles maléfiques commençaient déjà à tordre et à secouer. Instantanément, l'assistant noir, qui avait accompagné ces préliminaires d'une interprétation discrète et harmonieuse du sautillant *Buffalo Gals*, entra en action comme un forcené, et se mit à gratter frénétiquement les cordes en une transe quelque peu stéréotypée tout en hurlant des paroles parfaitement incompréhensibles. Il était métamorphosé, possédé, les membres agités de spasmes anarchiques, la jambe frappant le sol en accéléré en une folle parodie, comme s'il tentait en vain de battre la mesure d'une musique emballée, les yeux injectés de sang roulant dans leurs orbites comme des billes en maraude ; et plus M. Turnbull hurlait, plus il jouait vite : sa main n'était plus qu'un flou noir dansant sur la caisse de toile souillée. Le visage du Dr Fitzgibbon, cramoisi, trempé,

les veines saillant aux tempes, paraissait sur le point d'exploser. Tous ses efforts, tout son travail de sape et d'extraction échouaient à déloger une dent dont les racines devaient plonger jusqu'au cœur de la terre. Immobilisé par ces mains étrangères qui lui agrippaient le corps, M. Turnbull, épuisé d'avoir voulu repousser l'agression, se débattait aussi mollement qu'un poisson galvanisé. Et puis, alors même que ni médecin ni patient ni spectateurs ne semblaient pouvoir endurer ce supplice une seconde de plus, le Dr Fitzgibbon recula brusquement en titubant, et brandit ses tenailles héroïques qui tenaient entre leurs mâchoires métalliques un chicot à peine visible, d'une taille si insignifiante qu'on ne l'aurait jamais cru capable d'une telle résistance. Le public rugit en un pandémonium d'ululements, d'acclamations et d'applaudissements frénétiques, tandis que le dentiste déposait son trophée carié dans un flacon rempli de liquide qu'il rangea ensuite dans un compartiment d'une malle de bois remplie d'autres compartiments, d'autres flacons.

Les jeunes gens musculeux se réfugièrent parmi les sourires approbateurs et les joyeuses bourrades de leurs amis tandis que M. Turnbull, blanc comme une voile, se penchait précautionneusement en avant pour cracher sur l'herbe un gros glaviot de flegme sanglant. Et le joueur de banjo, retrouvant aussitôt sa placidité insondable, tendit son bonnet vert et, dans un tintement de clochettes, passa en silence dans la foule qui se dispersait pour recueillir autant de petite monnaie que possible.

« Un sacré spectacle, s'exclama une voix. Je donnerais bien un demi-dollar pour le revoir. »

Les spectateurs se séparèrent presque à regret, revivant en paroles ce qu'ils venaient de vivre, concoctant le récit qu'ils en feraient une fois rentrés. « Maman, on est allés en ville et on a vu l'extraction de la dent : il fallait l'entendre hurler, ce pauvre insensé ! », avant de retrouver la ferme, la boutique, l'écurie, la tannerie, et la morne succession des jours, d'une monotonie si frappante que l'existence même semblait souvent prendre la forme d'un canular perfectionné où le même jour, avec d'infimes variations, tournerait en rond comme un chariot de briques, partant à l'aube et revenant au crépuscule, tandis que

progressait au fil de saisons immuables un sentiment urgent d'attente, la conviction profonde et inébranlable que bientôt, *bientôt*, aujourd'hui ou demain ou l'année d'après-demain (comment savoir au juste ?), un événement considérable rédimerait enfin la nature des jours ; et cette croyance, indomptable quoique jamais formulée, à peine perçue, s'accompagnait de la certitude non moins absolue que l'attente elle-même, dans sa vigilance mystique et fervente, contribuait à faire surgir ce grand inconnu qu'on n'était même pas conscient d'espérer.

« Alors, mon fils », commenta Thatcher, lequel – comme les autres passagers déserteurs du *Crésus*, qui à ce stade avaient acquis une certaine familiarité avec le capitaine Whelkington, ses humeurs versatiles et sa forte capacité d'ébullition – marchait d'un pas sensiblement plus vif que la démarche nonchalante des autochtones, « comme disait l'immortel Sam Patch après avoir plongé dans les chutes du Niagara, “Il y a les choses possibles, et il y a d'autres choses possibles” ».

— Je ne veux pas qu'on m'arrache les dents.

— À ta place, je ne perdrais pas de temps à m'en inquiéter. Nous les Fish jouissons d'une dentition robuste, qui remonte au Moyen Âge. Nous avons réussi à mastiquer et digérer bien des tyrannies successives. Quand ton grand-père Benton a rejoint la tombe, à l'âge de quatre-vingt-douze ans, il avait toutes ses dents, et en bon état. Les dents des Fish sont faites pour mordre et pour tenir bon. Ne crains rien. »

En arrivant au bateau, les curieux se virent offrir un nouveau tableau mémorable à ajouter à une collection déjà très riche pour la journée. Sur l'accotement, l'irascible capitaine, qui manifestement s'était monté le bourrichon, plaquait contre un tonneau d'anguilles en saumure le jeune Stumpy, le pantalon aux chevilles, dont il attaquait le cul d'un blanc aveuglant avec un fouet aux lanières tressées, tout en soulignant éloquemment certains manquements obscurs à ses obligations de muletier. À chaque coup, une marque écarlate apparaissait sur ces fesses immaculées, comme si Whelkington maniait une baguette trempée dans de la peinture. Stumpy gardait les yeux et la bouche soigneusement fermés, pour ne rien laisser paraître à ce

fou dangereux qui se trouvait régir sa vie, ou du moins cette portion de vie qu'il espérait éphémère. En apercevant ses passagers volages, le capitaine s'interrompit dans son geste, ce qui permit au garnement dûment corrigé de regagner le bateau en claudiquant tant bien que mal, et abattit le vent noir de son courroux sur ces ingrats et ces inconscients qui avaient osé mettre en péril les stricts horaires de la malle fluviale et le confort de leurs compagnons de voyage disciplinés afin de satisfaire leur penchant pour des amusements frivoles qui n'avaient pas leur place sur l'illustre Canal de l'Ouest, qui n'avaient leur place nulle part dans ce grand pays d'honnêtes travailleurs. Il aurait bien envie de débarquer ces traînards et de les laisser se débrouiller par leurs propres moyens : une bonne trotte sur le chemin de halage ferait passer l'envie de flâner au mécréant le plus endurci, même s'il croyait stupidement qu'en payant plein tarif il était assuré de se faire transporter sur tout le trajet. Penauds, les contrevenants remontèrent à bord la queue entre les jambes, en évitant le regard impitoyable du capitaine.

Les dame et demoiselles Thorne, restées stoïquement à bord du *Crésus*, refusant de s'échapper sur un coup de tête simplement parce que tout le monde faisait ainsi, émergèrent de la cabine où elles avaient dû se réfugier pour se soustraire à Whelkington, à son langage grossier et à son comportement plus scandaleux encore, rajustant leur extérieur quelque peu érodé pour répondre aux normes de la vie sociale.

« Alors, demanda Augusta en se glissant prestement auprès de Thatcher comme s'ils étaient deux vieux amis enfin réunis après une longue absence, avez-vous apprécié cette grande pantomime dentaire ?

— Considérablement, Miss Thorne, même si je dois avouer que j'ai vu mieux.

— Et votre fils ?

— Il ne se laisse pas aisément troubler. Il espère trouver un dentiste itinérant dans chaque ville du parcours. »

Elle surveillait ostensiblement le jeune garçon, d'un regard acéré d'agent de police. Il s'était éloigné un peu avec Rose pour contempler un vieil homme installé dans un transat au dossier



tronqué, fait sur mesure, et apparemment occupé, le canif à la main, à réduire une bûche aux dimensions d'un cure-dents. Le tas de copeaux montait jusqu'à ses chevilles et ne cessait de grandir. Rose tentait patiemment de communiquer avec Liberty par une série de gestes improvisés. Je t'aime bien, put-on lire sur ses lèvres, tandis que son doigt les désignait tour à tour. On peut être amis ?

Cramer ? firent les lèvres de Liberty, qui feignit la confusion et désigna le tas jaunâtre de bouclettes de bois. Cramer ?

« Je trouve qu'il présente une ressemblance absolument troublante avec le duc de Wellington, glissa M<sup>me</sup> Thorne mère, n'êtes-vous pas de mon avis ? Enfin, le duc dans l'éclat de sa jeunesse, avant qu'il devienne duc, quoique, n'ayant jamais moi-même rencontré le grand homme, je ne puisse vous l'assurer. La ressemblance n'en est pas moins réelle, et même frappante.

— Oh, Mère, vous m'avez promis ce matin de vous abstenir de pérorer jusqu'à la fin du voyage.

— Mais je ne pérore pas, ma fille, je me contente d'exprimer une remarque qui ne me semblait pas dénuée d'intérêt.

— Eh bien, vous vous trompez. »

La façade époussetée du visage de M<sup>me</sup> Thorne s'effrita comme la croûte d'une quiche qui refroidit, et, sans un mot, elle se retira dans la salle à manger, où elle savait pouvoir compter sur l'hospitalité de parfaits inconnus.

« Est-ce qu'elle va bien ? demanda Thatcher inquiet. A-t-elle besoin d'une quelconque assistance ?

— Grands dieux, non ! lâcha Augusta exaspérée. Ce n'est là que sa manière habituelle, à laquelle, au fil des années, je me suis laborieusement accoutumée. Mais dites-moi : vous autres, impétueux Américains, vous lancez-vous dans chaque entreprise avec le même enthousiasme débridé ? Par exemple, vous vous êtes tous précipités pêle-mêle pour savourer ce désastre dentaire comme si l'on vous servait un fabuleux pique-nique sur les berges de ce canal.

— Oui, concéda Thatcher, nous sommes les grands dévorateurs. Nous dévorons l'événement, nous dévorons la géographie, nous dévorons le temps, nous nous dévorons

mutuellement. Nous sommes une nation d'appétits incontrôlés, cela ne fait pas de doute.

— Et pourtant, alors que vous célébrez l'individualisme comme la valeur suprême, absolue, vous ne vous lancez dans la poursuite d'un soi-disant bonheur que comme une meute hurlante. »

Thatcher ne put réprimer un sourire. « Je crains fort, madame, que vous n'ayez involontairement percé à jour le secret du Capitole. Oui, nous sommes tous des individualistes, autonomes et fiers de l'être, mais c'est en groupe que nous préférons poursuivre nos intérêts séparés.

— Eh bien, je vois mal comment une société fondée sur des contradictions aussi patentes pourrait connaître une quelconque postérité.

— Vous n'êtes pas la seule à le penser.

— Pont en vue ! » beugla le timonier.

Ils s'accroupirent sur le pont bossu ; seul un souffle les séparait. De ses yeux bleus interrogateurs, elle effleura les yeux marron de Thatcher, aimables mais réservés. « Je dois également vous informer, monsieur Fish – si tel est votre vrai nom –, que, tout anglaise que je suis, je n'en suis pas sotte pour autant. Je crois posséder l'intelligence et la sensibilité nécessaires pour ne pas être dupe lorsque, selon une expression pittoresque qu'affectionnent vos compatriotes, on me mène en bateau.

— Miss Thorne, je suis au regret d'avouer que je ne vois absolument pas de quoi vous parlez.

— Je n'insiste pas, monsieur Fish. Je n'aurai plus un mot sur ce sujet. Je n'en tiens pas moins à vous avouer que, où que j'aille ensuite, quels que soient les spectacles improbables qu'il me reste à contempler, les personnages hors du commun qu'il me reste à rencontrer, vous-même et votre malheureux "infirmes" de fils » – et son changement de ton marqué enserra le mot entre les griffes de guillemets – « resterez assurément les créatures les plus singulières qui se soient trouvées sur mon chemin dans ce pays absurde. Monsieur, je vous souhaite le bonjour. » Elle appela Rose, sèchement, prit sa cadette par la main et quitta brusquement le pont.

Ce soir-là, au premier tintement de la cloche du souper, Liberty bondit sur ses pieds, dévala l'escalier devant la horde d'adultes et se coucha sur deux chaises vides, bien décidé à ce que, pour au moins un repas, son père et lui jouissent du confort et de la nourriture qui leur revenaient de droit.

Un juge volubile de Lockport, retraité depuis longtemps et veuf depuis peu, et qui peuplait ses journées appauvries de croisières hebdomadaires vers des destinations chaque fois différentes, entraîna la tablée dans une discussion théorique sur les capacités intellectuelles respectives du cheval, de la mule et de l'âne, soutenant que le premier, prêt à s'abreuver dans un seau d'eau souillée du canal, savait par là même toute foi en ses aptitudes mentales, alors que la mule, qui, si assoiffée qu'elle fût, refuserait obstinément de toucher la moindre goutte de ce liquide infâme, manifestait ainsi un discernement supérieur ; mais la plus stupide des trois créatures restait naturellement l'âne, ce bipède insensible et insensé qui collait laborieusement au derrière poilu d'animaux plus évolués, sous le vent, en aval, en contrebas, en se nourrissant exclusivement de jurons éculés et de fadaises faisandées.

Lors du débat qui s'ensuivit, Thatcher remarqua par hasard l'œil aiguisé d'Augusta qui les observait de l'autre bout de la pièce : le père aux mille tours et le fils « muet » bavardaient allègrement. Il s'avoua démasqué en lui lançant, par-dessus les têtes monacalement inclinées des convives, un regard qui disait clairement : Oui, madame, je vous fais toutes mes excuses, nulle contrition n'est plus sincère que la mienne, nous nous sommes simplement laissé entraîner dans – comment dire ? – un accès irrésistible de bonne vieille malice cent pour cent américaine.

Vers neuf heures, tandis que M<sup>me</sup> Callahan et des matelots disponibles s'affairaient à convertir la salle à manger en dortoir, poussant les tables au centre de la pièce, fixant aux murs des couchettes guère moins étroites que des étagères de bibliothèque, tirant le rideau rouge d'une intimité illusoire entre les hommes à l'avant et les femmes à l'arrière – mais le moindre grognement, chuchotement, ronflement, pet ou soupir rêveur serait perçu de tous –, et alors que les voyageurs aguerris tiraient déjà au sort les lits et se disputaient la préséance dans

l'usage de la brosse à dents collective, Liberty et son père s'installèrent sur le toit pour contempler l'avènement de la nuit. Le soleil s'embrasa, enfla, sombra lentement, rougissant la courbe du ciel, les flancs des nuages à la dérive, teintant l'air même d'un tendre rose saumon. Des hirondelles voletaient dans les ténèbres en marche, gobant les moucheron qui grouillaient au-dessus du bateau, où l'on faisait passer un panier de feuilles de pouliot à frotter sur les mains et le visage pour repousser les insectes. Quelqu'un avait sorti un violon, autour duquel s'assembla bientôt un chœur improvisé de chanteurs amateurs, qui se découpaient en noir sur les derniers feux du jour ; alors les accents familiers de *Old Folks at Home* s'élevèrent face à la nuit en harmonies fluides, compétentes, inoubliables, et l'on put croire que le monde et toutes choses en ce monde étaient liés par une mélodie propre, persistante quoique souvent indistincte, dont les traces hantaient jusqu'aux cadences sentimentales d'une chanson populaire à la mode, et lorsque la note finale s'évanouit dans un pur silence prolongé, tout bruit, tout mouvement par-delà le bateau et les mules parut cesser – même les objets inanimés retenaient leur souffle ; et dans cet intervalle apaisé glissait, silencieux comme une ombre, le long vaisseau gracieux aux passagers envoûtés, comme dans une caverne magique creusée à même la nature, et puis l'archet frappa les cordes (les premières mesures de *Turkey in the Straw*) et le charme fut rompu, et le temps retomba sur les épaules des voyageurs telle une cape d'une texture si fine et soyeuse qu'on en oubliait sa présence, son lent travail d'usure, sauf aux trop brefs moments où l'on s'en dévêtait. Au-dessus des frondaisons, le sourire en faucille d'un croissant de lune flottait rayonnant, dans un sillage de feu glacé. Les étoiles se mirent à percer le tissu noir du ciel, et chaque trou d'épingle n'était que la pointe d'un élan sans limites. Sur les tronçons en terrain plat, Liberty voyait s'étirer le somptueux canal scintillant où s'alignaient, en une symétrie presque impeccable, les lampes tendrement luisantes des autres bateaux qui rapetissaient vers l'horizon du couchant, panorama flottant auquel répondaient les feux des bateaux suivants, qui émergeaient l'un après l'autre, inépuisables et majestueux, des ténèbres de l'amont pour entrer

sans peur dans le noir néant de l'aval, et il y eut un moment durable où il comprit absolument, comme seul le cœur peut s'en convaincre, qu'ici et maintenant, en cette fin parfaite du plus beau jour de sa courte vie, il se joignait à un glorieux cortège au but énigmatique qui suivait le courant depuis des siècles sans nombre, et qui voguerait ainsi, ferme et miraculeux, jusqu'aux rives du Jugement, et Liberty, tout jeune qu'il était, se trouvait fort chanceux d'avoir eu son billet.

Sa mère. Jamais Liberty ne se lassait de scruter son visage, au climat toujours changeant, où passaient comme des nuages humeurs et expressions qui en altéraient temporairement la surface mais non la géographie profonde et permanente, formée de réconfort, de bonté et d'amour, et dont les traits même brouillés persistaient à travers les orages, les nuées, les brumes tenaces, le ciel chargé qui le déroutaient et l'inquiétaient. Par ce temps-là, elle lui semblait parfois quelque peu absente, comme si la part d'elle-même qui en faisait sa mère s'en était allée dans quelque autre royaume. Elle se balançait dans son fauteuil, sous la véranda, et Liberty lisait à ses pieds, quand soudain elle lâchait d'une voix trop claire et artificielle : « Mon Dieu, les pâquerettes sont bien hardies aujourd'hui. » Au fil du temps, Liberty finit par comprendre qu'en ces moments elle était de retour en Caroline. Il en vint à redouter l'arrivée périodique de ces enveloppes couvertes de pattes de mouche à l'encre violette qui attendaient parfois des jours sur la table de l'entrée que Roxana, impulsivement, comme en passant, s'en saisisse, déchire l'enveloppe, en lise fébrilement le contenu, fonde en larmes et se réfugie dans sa chambre, laissant derrière elle un fils effrayé et perplexe. Si Thatcher était à la maison, il la rejoignait à l'étage, et ce qui se jouait derrière la porte close, laissant échapper les sanglots incontrôlés de sa mère, était pour Liberty un profond et troublant mystère.

« Qu'est-ce qu'elle a, Maman ? demanda-t-il un jour d'une voix tremblante à Thatcher lorsqu'il émergea, le visage sombre, de la chambre parentale.

— Viens avec moi », répondit son père, qui le mena dans son bureau et en referma la porte. Ils s'assirent face à face, à un mètre de distance à peine ; les gambettes de Liberty ne touchaient même pas le tapis couleur bordeaux.

« Ta mère, il y a bien des années, a été contrainte par des circonstances pénibles de quitter ses parents et de venir vivre ici, dans l'État de New York. Ce fut terrible pour elle. Personne n'a envie de fuir sa famille. Et quand cela arrive, parfois, les gens pleurent.

— Alors pourquoi Maman ne retourne pas là-bas ? »

Thatcher soupira. « Ce n'est pas possible », parvint-il à dire. Il parut incapable de poursuivre.

« Pourquoi ?

— Parce qu'on lui a fait du mal. Elle ne veut plus voir ses parents, et ils ne veulent plus la voir. »

Le visage de Liberty trahit ses efforts pour digérer cette révélation incongrue. « Moi, je voudrai toujours vous voir. »

Thatcher sourit. « Je sais. Et ta mère et moi, nous voudrions toujours te voir. Mais tu sais, Liberty, parfois il y a des désaccords entre les membres d'une même famille, et parfois ces désaccords deviennent si grands que les gens ont du mal à se voir ou à se parler. Tu comprends ?

— Est-ce que la mère de Maman l'aime ?

— Oui, bien sûr qu'elle l'aime, mais malheureusement l'amour ne protège pas toujours les gens des malentendus ou des désaccords. Et alors, parfois, on dit ou on fait des choses qui peuvent être difficiles à pardonner. »

Liberty médita quelque temps ces paroles. « Est-ce que c'est à cause de l'esclavocratie ? » demanda-t-il enfin.

Thatcher prit un air grave. « Oui. »

Par la suite, chaque fois que Liberty apercevait sur la desserte l'une de ces sinistres lettres à l'encre violette, il la fourrait dans sa chemise, filait dans sa chambre et la cachait sous son matelas.

Et puis, un après-midi, Roxana convoqua son fils au salon, lui ordonna de s'asseoir et brandit une poignée d'enveloppes. « Qu'est-ce que ça veut dire ? » l'interrogea-t-elle.

Liberty haussa les épaules. « Je ne sais pas », répondit-il, préférant étudier le motif du tapis plutôt que le regard pénétrant de sa mère.

« Comment ça, tu ne sais pas ? Ces enveloppes étaient dissimulées dans ton lit. Est-ce qu'elles sont à toi, ces lettres ? Est-ce qu'elles te sont adressées ?

— Non.

— Alors que faisaient-elles en ta possession ?

— Je ne sais pas », répéta-t-il, et malgré ses efforts héroïques pour les contenir les larmes se mirent à couler sur ses joues.

Roxana se précipita, prit son fils dans ses bras et se mit elle aussi à pleurer. « Ce n'est pas grave, dit-elle en lui caressant la tête. Je comprends. »

Liberty se dégagea pour la regarder dans les yeux, ces yeux humides. « Je ne recommencerai pas. C'est promis.

— Pardonne-moi, Liberty, dit-elle en s'essuyant le visage avec son mouchoir. Je ne t'ai sans doute pas accordé suffisamment d'attention ces derniers temps. Tu sembles bien avoir atteint l'âge d'entendre l'histoire de ta famille. »

Et c'est ainsi que, à dater de ce jour, chaque fois qu'elle le jugeait approprié, Roxana raconta à son fils des épisodes du temps où elle était jeune fille et vivait avec sa mère et son père et sa sœur et ses frères dans une grande plantation au bord de la rivière Stono en Caroline du Sud, entourée de chiens, de chats, de chevaux, de poulets et – où que l'on regarde, à l'horizon lointain ou à ses pieds – d'une horde maussade d'esclaves noirs.



Jamais la grande demeure ne lui plaisait autant que vue du bateau remontant de Charleston, lorsque, au détour de la dernière courbe, les grandes colonnes nues des cyprès s'écartaient magiquement pour dévoiler les colonnes assorties de la véranda et les rideaux de la fenêtre de l'étage qui ouvrait sur sa chambre. Il y avait dans ce cadre un mystère majestueux et un romantisme lancinant qu'elle éprouvait viscéralement, tel un soupir fragrant exhalé de tout son petit corps mince. C'était chez elle. Et elle ne pouvait s'imaginer vivre ailleurs. Elle était née dans la chambre de ses parents, au même étage, à quelques pas de celle qu'elle occupait à présent et où elle comptait bien, un jour lointain, mourir. Et revoir ainsi, même après la plus courte des absences, le paysage intime et les contours rassurants du domaine familial était un plaisir sans égal dans une vie pourtant faite de plaisirs petits et grands.

Assemblée sur le quai, on voyait la foule habituelle de serviteurs excités et accueillants, qui à l'approche du bateau se mirent à hurler, ululer, crier, gémir, sautiller, entamer une danse extatique, frapper dans leurs mains, bref, se conduire comme une tribu d'enfants indociles attendant l'arrivée d'une cargaison de bonbons. Lorsque Roxana et sa mère débarquèrent, elles furent aussitôt englouties par cette mêlée de corps, aux doigts tendus pour leur effleurer les bras, le visage : la vieille Sally-Maison, la cuisinière, agrippa Roxana par la nuque pour planter un gros baiser humide sur sa joue rougissante tandis que Tom l'Éclopé, le fils du charpentier, silhouette frêle et tordue par le rhumatisme, son accident et moult maux inconnus qui le laissaient à peine capable de ramper, serrait dans ses bras difformes les jambes de Roxana comme pour l'empêcher de bouger. Elles s'étaient absentées moins d'une journée.

M<sup>me</sup> Maury mère leva les bras, fit claquer ses mains sèchement et ordonna, de sa voix de maîtresse impérieuse qui à l'occasion portait jusque sur l'autre rive : « Ça suffit ! Au travail, tout le monde ! »

Les sourires un peu trop larges, les piétinements un soupçon trop comiques, toute l'ambiance de fête exagérée s'évanouirent comme par enchantement et, tandis que la foule dégrisée se dispersait à contrecœur, seule s'attarda une fillette à la peau tachée de boue, au front barré d'une hideuse cicatrice.

« Qu'est-ce que tu veux ? » aboya Mère, des flammes bleues dans les yeux.

La gamine fixait ses pieds nus et sales.

« Allez, parle. Toi, tu es peut-être libre de paresser toute la journée, mais il y a des gens dans cette famille qui ont des tâches à accomplir. »

Rassemblant tout son courage, la gamine demanda : « Est-ce que la Maîtresse m'a rapporté de la ville un joli ruban ? »

Mère lâcha un long soupir exaspéré. « Non, je ne t'ai pas rapporté de la ville un satané ruban. Quant à savoir ce qui t'a mis cette idée dans le crâne, c'est un mystère, comme toutes les idées ridicules que tu as sûrement là-dedans.

— Mais la Maîtresse avait promis.

— Certainement pas !

— Si, Mère, vous aviez promis, dit Roxana. Vous lui avez offert un ruban pour avoir aidé Lucy à briquer l'argenterie.

— Je n'en ai pas le moindre souvenir. Voilà maintenant que ma propre fille me corrige ? Insinuerais-tu par hasard que je perds la tête ? »

Roxana se tourna vers la fillette. « Viens me voir après le dîner. » La gamine sourit timidement, fit une vague révérence et disparut en courant derrière la maison.

« Franchement, Roxana, tu les gâtes trop, ces nègres. À ce compte, ils finiront par traîner au salon, et nous par trimer dans les champs. »

Le grand frère Val, assis sur les marches entre deux de ses chiens de chasse, nettoyait méticuleusement son fusil. Deux coqs de bruyère gisaient à ses pieds, la nuque molle et pendante, répandant du sang sur la marche inférieure. Il jeta à peine un

regard à sa mère et à sa sœur, occupé qu'il était à passer un chiffon sur toute la longueur du canon. « Vous avez pensé à me prendre la bride ? demanda-t-il.

— Oui, répondit Mère. J'ai pris la bride et l'étrille. J'imagine que Nicodemus a dû les emporter à l'écurie. Quant à savoir pourquoi tu envoies une vieille femme ignorante en pareille mission, c'est une énigme que seul le Seigneur saurait résoudre. »

Val sortit l'écouvillon du canon. « L'œil de Dieu est sur vous, Mère, dit-il en adressant un clin d'œil à sa sœur. Il sait choisir la personne appropriée pour chaque tâche.

— Non mais regarde ce que tu as fait ! s'écria Mère en ôtant précautionneusement son chapeau de sa coiffure élaborée. Il y a plein de sang sur les marches, et le Dr Quake vient nous rendre visite cet après-midi. Samson ! cria-t-elle en direction de la maison, avec force coups de canne sur les planches. Samson ! Sors d'ici immédiatement ! Mais où est-il, cet imbécile gâteux ? » La canne frappait de plus en plus fort. Enfin la porte d'entrée s'entrebâilla à peine, révélant une tête chenue qui les regarda, impassible.

« Viens ici, ordonna Mère. Tu ne m'as donc pas entendue t'appeler ? »

Samson sortit sous la véranda en claudiquant. Il arborait un habit de majordome élimé, aux manches effilochées, aux coudes troués. « J'étais dans le salon du fond, Maîtresse, à épousseter les lampes. »

Mère poussa un ricanement sarcastique. « Cela fait des mois que tu n'as pas épousseté une lampe, ni quoi que ce soit d'autre, d'ailleurs. Je veux que tu nettoies les saletés de Val avant que le bois ne soit irrémédiablement taché. Et que ça saute ! »

Samson s'avança à petits pas jusqu'au bord de l'escalier et regarda les marches, en secouant la tête à regret. « Pas question que je touche à du sang. Ça porte malheur.

— Mon Dieu ! s'exclama Mère. Mais qu'est-ce qu'il faut donc faire ici pour obtenir le moindre soupçon de travail de vous autres, bons à rien ? Val, mon chéri, tu veux bien aller chercher quelqu'un pour réparer rapidement ce gâchis ? » Elle soupira.

« Cette journée m'a totalement vidée. Je monte dans ma chambre, prendre mon médicament et un peu de repos.

— Vous avez raison, Mère, répondit Val avec un nouveau regard narquois vers sa sœur. Vous avez besoin de vous soigner. Et vous avez besoin de repos.

— Et je compte bien que ces marches auront été nettoyées quand je redescendrai dîner, ajouta-t-elle en s'appuyant sur sa canne pour se hisser jusqu'à la véranda.

— Bien, Mère, répondit Val. Nous en ferons table rase. »

À la porte, M<sup>me</sup> Maury s'immobilisa pour demander :

« Où est ton père ?

— Dans son bureau, à écouter des doléances. Tout à l'heure, j'ai entendu des cris. À votre place, je n'irais pas.

— Au fait, Roxana ! ajouta Mère. Je ne veux pas entendre ce maudit piano jusqu'à ce que je redescende, c'est compris ?

— Oui, Mère. »

La porte se referma dans un claquement.

« La sortie était plaisante ? » demanda Val. Il y avait dans ses yeux verts limpides quelque chose qui paraissait toujours en mouvement, quelque créature malicieuse prise au piège de ce regard et cherchant une issue dans un va-et-vient perpétuel.

« Dans le port, un homme ivre est tombé du bateau et s'est noyé, dit Roxana. Alors son chien a sauté à son tour et s'est mis à nager en rond, en aboyant et en gémissant. Impossible de repêcher le chien, même avec des cordes et des gaffes. Alors un homme a plongé pour le sauver, mais le chien a tenté de le mordre. Le vieux M. Trotter a fini par sortir son pistolet pour abattre le chien, qui a coulé sous les vagues tandis que tout le monde applaudissait depuis le bastingage. J'espère ne jamais revoir une scène aussi atroce.

— Et Mère ?

— Elle a aidé à guider les sauveteurs. Puis c'est elle qui a ordonné à M. Trotter de tirer. Elle a dit : "Un chien sans son maître n'est qu'une chose inutile."

— Ce n'est pas vrai de ce bon vieux Paddy. » Val caressa la tête du chien à sa droite. « Ni de Luke, d'ailleurs. » Il caressa la tête du chien à sa gauche, puis laissa chaque bête tour à tour lui lécher la bouche goulûment.

« Tu es tellement vulgaire ! remarqua Roxana. Ce n'est pas en te comportant comme ça que tu gagneras le cœur d'une belle. Quelle femme voudrait embrasser des lèvres toutes gluantes de bave de chien ? »

Val haussa un sourcil. « J'en connais.

— Tu ne vas pas encore me casser la tête avec cette horrible Abigail Moses ? Je la déteste. Je ne veux même pas entendre son nom maudit.

— Eh bien, ma chère sœur, tu vas peut-être devoir t'habituer non seulement à entendre son nom, mais aussi, je le crains, à supporter très souvent sa présence – et d'ici peu. »

Il fallut quelques instants à Roxana pour assimiler ces paroles ; enfin son visage pâle et juvénile atteignit un degré de pâleur que seule permet d'ordinaire l'application de cosmétiques raffinés. « Tu n'es pas... ? » balbutia-t-elle.

Val eut un sourire indulgent. « Je l'aime.

— Mais c'est une coquette et une tête de linotte, qui rien que cette année a déjà rejeté une bonne douzaine de prétendants.

— Sauf moi. »

Elle le dévisagea d'un air curieux, puis perçut d'un coup ce qui se dissimulait depuis si longtemps dans son expression. « Oh, mon frère ! s'exclama-t-elle en le serrant dans ses bras. Pardonne-moi, je t'en prie. Je ne savais pas. Je te souhaite tout le bonheur du monde, tu le sais.

— Je le sais, et je t'en souhaite autant. Et cela ne changera jamais. » Il regarda les flaques de sang à ses pieds. « Et maintenant, qui, dans ce beau pays, vais-je donc pouvoir convaincre de consacrer son temps à nettoyer cette saleté ?

— Demande à Milla. Pour toi, elle acceptera. »

Val éclata de rire. « Elle pourrait, effectivement. Enfin, elle pourrait si elle était encore là. Elle s'est enfuie cette nuit, si j'ai bien compris.

— Encore ? s'écria Roxana, aussi étonnée de son courage obstiné que de la fréquence de ses fugues.

— Cette fois, personne n'a pris la peine de partir en chasse. Elle sera de retour d'ici le coucher du soleil, selon Père, et je crois qu'il a raison.

— Où va-t-elle, d'après toi ? » Elle n'arrivait même pas à imaginer qu'on puisse ainsi s'aventurer nuitamment dans les marécages, sans le moindre bagage. Que manger ? Où dormir ? Un tel acte était insondable et profondément troublant.

« Ah, qui sait ? Elle a sans doute un fiancé à Pettigrew's Landing. »

Cette idée fit tressaillir Roxana. Aussitôt, elle crut voir Milla se faufiler dans les ténèbres, guettant le bruit de la meute, les serpents et les alligators, tout cela pour être près d'un homme qu'elle devait aimer intensément. Comment s'appelait-il ? À quoi ressemblait-il ? Lui arrivait-il de se glisser jusqu'ici ? Tous ces risques endurés, tous ces dangers défiés, c'était la magie de l'amour. Une force plus grande que toutes les chaînes, que tous les fers. Elle se demanda si sa propre vie, tellement protégée, accueillerait jamais pareille expérience. Elle se demanda combien de temps elle devrait patienter.

Val scrutait la constellation de gouttes de sang sur la marche comme si, tel un augure, il pouvait y lire le nom de la personne disposée à la faire disparaître. Il leva les yeux vers sa sœur. « Sali ? » suggéra-t-il.

Roxana secoua la tête. « Je ne suis pas sûre qu'elle puisse se pencher jusque-là, avec ses rhumatismes. Non, mon cher frère, cette bêtise-là, tu devras la réparer toi-même.

— Va me chercher un torchon.

— Il n'en est pas question. Va le chercher toi-même. Moi, je vais aller jeter un coup d'œil au jardin. »

En contournant la maison, elle passa sous la fenêtre du bureau de son père, et se retrouva plongée dans une cacophonie alarmante de voix conflictuelles. Elle s'arrêta et entendit son père déclarer, de ce ton froid qu'elle haïssait : « Je vais te dire à qui tu es marié et à qui tu n'es pas marié, et je me moque de savoir ce qu'a raconté Mama Jo. Qui dirige cette plantation, elle ou moi ? Franchement, j'en ai plein le dos de toi et de tes semblables, toujours à m'expliquer comment je dois mener mes affaires. Et tant que tu es ici, tu es ma propriété. Et tu fais partie de mes affaires. C'est compris ? »

Il y eut un marmonnement inintelligible.

« Et maintenant, fous le camp de mon tapis et disparaïs avant que je sois obligé d'aller chercher la cravache. »

Roxana entendit le silence, puis une porte qui se refermait, et elle reprit son chemin. Les fleurs qu'elle avait plantées quelques mois plus tôt à peine s'épanouissaient magnifiquement, et leurs têtes bourdonnaient de couleurs. Une femme noire vêtue de toile à sac était installée à l'ombre, assise à même le sol contre le tronc de l'arbre à chapelets, les mains dans son giron, paumes en l'air. Elle jeta à Roxana un long regard accablé. « Je suis tellement fatiguée, Maîtresse. J'voudrais me lever, mais j'suis trop fatiguée.

— Ne t'en fais pas, Chloe. Ne bouge pas. Je suis juste venue jeter un coup d'œil au jardin.

— Elles sont bien jolies, vos fleurs, Maîtresse.

— Oui, c'est vrai. » La simple contemplation des fleurs semblait ouvrir en Roxana un parterre de couleurs, un endroit doux et accueillant où elle aussi pouvait se recroqueviller, se reposer. « Chloe, ça te plairait d'avoir un joli bouquet de fleurs pour toi toute seule ?

— Oh, oui, Maîtresse, ça me plairait beaucoup. J'aimerais bien avoir quelque chose de joli dans ma maison. » Et au prix d'un effort haletant elle fit mine de se lever.

« Non, Chloe, ne bouge pas. Je vais chercher le sécateur. »

En s'approchant de la véranda de derrière, elle vit sa mère royalement campée sur le seuil, un mouchoir parfumé noué sur le nez et la bouche. « Roxana, dit-elle, si nous avons des serviteurs, c'est pour qu'ils nous servent, et non l'inverse. Qu'est-ce que tu fabriques ? Je t'interdis d'offrir des fleurs à Chloe comme un prétendant énamouré. Ces gens-là sont déjà assez gâtés sans que mes enfants leur offrent des cadeaux romantiques. »

Roxana frôla sa mère pour gagner la porte en disant : « Je croyais que vous étiez allongée dans votre chambre.

— Et comment veux-tu que je me repose dans cette maison, avec tous ces cris ? Et tous ces cueilleurs qui vont et viennent ! Leur odeur suffit à nous accabler de je ne sais quelles terribles maladies.

— Si vous les encouragez à prendre un bain plus souvent, vous n'auriez pas ce problème.

— Entreprise futile, mon enfant. Dès qu'il s'agit de se mouiller, ils sont pires que des chats. »

Roxana entendit le boum-boum-boum décidé des bottes paternelles traversant le vestibule. « Mon bébé ! s'écria-t-il en écartant les bras pour enserrer sa fille dans une étreinte d'ours. Pourquoi n'es-tu pas venue saluer ton papa en rentrant ? Tu m'as manqué.

— Je vous croyais occupé. Je ne voulais pas vous déranger.

— Tu ne me déranges jamais, Roxana, tu le sais bien. T'es-tu bien amusée en ville ?

— Non, intervint sa mère, cela n'avait rien d'amusant pour nous. Partout où nous sommes allées, il n'était question que de cette terrible affaire Middleton. Cela m'a donné une migraine dont je ne suis pas encore remise.

— Triste histoire, en effet, dit Père. Et maintenant, les gens sont surexcités dans tout le pays. Je crains qu'il ne faille être plus vigilants encore dans les semaines qui viennent. M. Dray vient de m'informer que Nicodemus l'a menacé deux fois hier et une fois encore ce matin, même après avoir reçu trente-neuf coups de fouet.

— Peut-être, remarqua Roxana, que personne ne menacerait M. Dray s'il n'était pas si prodigue en coups de fouet. »

Asa Maury tapota la tête de sa fille d'un geste indulgent de patriarche. « M. Dray a pour tâche de superviser les cueilleurs et d'administrer les châtiments qu'il juge appropriés. Crois-moi, mon enfant, il sait ce qu'il fait.

— Je monte, annonça Mère. Je souhaite ne pas être dérangée avant le dîner. » Elle s'éloigna dans le vestibule telle une statue tractée sur roulettes. Puis on entendit son pas pesant négocier l'escalier marche par marche.

« Elle ira mieux dès qu'elle aura pris son médicament, remarqua Père. Ces expéditions, si brèves soient-elles, deviennent un calvaire pour elle.

— Elle avait l'air d'aller bien, jusqu'à notre retour », répondit Roxana, qui avait observé en d'innombrables occasions ce phénomène maternel. Et appris qu'il était prudent et



pragmatique de ne guère tenir compte du comportement de sa mère, particulièrement de ses doléances.

« Cooper est passé en ton absence.

— Ah oui, fit Roxana d'une voix lasse.

— C'est un jeune homme très bien.

— Je n'en doute pas. » Ses mains commencèrent à s'agiter.

« Il a dit qu'il repasserait demain à trois heures.

— Fort bien.

— Je veux que tu le reçoives. Je veux que tu sois polie. Je veux que tu prennes en considération ses sentiments. »

Elle regarda son père dans les yeux. « Et les miens, qui s'en soucie ?

— Oh, fit Asa d'un air dédaigneux, tu es trop jeune pour connaître tes propres sentiments.

— Alors je doute de pouvoir progresser en ce domaine tant que je serai entourée de gens aussi condescendants.

— Ne prenez pas ce ton avec moi, Miss Roxana. Je ne le tolérerai pas.

— Et que ferez-vous ? répliqua-t-elle du tac au tac. Vous me donnerez le fouet ? »

Sans hésiter ni réfléchir, Asa tendit la main et gifla violemment sa fille. « Personne n'a le droit de me parler ainsi, pas même la chair de ma chair. »

Roxana dévisagea son père, abasourdie, le visage ruisselant de larmes semblables à des gouttes d'huile. Tout son corps se mit à trembler. « Je vous déteste, clama-t-elle. Je vous déteste de tout mon cœur. » Puis elle tourna les talons, traversa en trombe le vestibule tandis que son père appelait : « Roxana ! Roxana ! », et grimpa l'escalier jusqu'à sa chambre, où elle trouva Ditey endormie sur son lit, couchée en chien de fusil. « Sors de là ! hurla-t-elle. Sors de là tout de suite ! » Elle se retint tout juste de la frapper. La jeune fille, effrayée, sursauta en gémissant : « Pardon, Maîtresse, je me reposais juste une minute. — Sors de là ! » À ce nouveau hurlement, Ditey contourna fiévreusement Roxana et fila dans le couloir. Roxana claqua la porte, mit le verrou et se jeta sur son lit, prise de sanglots incontrôlés. Elle était incapable de penser. Elle ne ressentait qu'une douleur noire qui la transperçait jusqu'au

cœur telle une veine de chagrin palpitante. Et puis elle entendit la voix de sa mère derrière la porte. « Au nom du ciel, que se passe-t-il encore ? Roxana, réponds-moi tout de suite. J'exige de savoir ce que signifie ce vacarme. – Allez-vous-en, geignit Roxana en pleurant dans son oreiller. Je vous en prie. » Il y eut un silence, puis sa mère demanda, presque mélancolique : « Pourquoi n'est-il pas possible de trouver la paix dans cette maison ? »

Une fois épuisée de larmes, vide comme une gourde, Roxana resta allongée en silence, la poitrine encore secouée de spasmes, et contempla le maillage de lézardes au plafond, un réseau routier ou fluvial qu'elle avait étudié toute sa vie depuis qu'elle était douée de conscience, et qui ne cessait au fil du temps de s'étoffer et de s'étendre. Un jour, le plafond s'effondrerait sans doute en une pluie de fragments, et elle serait ensevelie vivante dans son lit.

Elle finit par se lever et alla s'asseoir à la fenêtre. Elle contempla le ciel, les arbres, la rivière qui sinuait lentement vers la mer, et elle pensa à s'enfuir. Mais où ? Est-ce qu'elle irait bien loin ? Sa peur, son sentiment d'incompétence face à un tel projet ne firent que renforcer sa colère. Si elle était un garçon, se dit-elle, elle serait déjà partie depuis longtemps, comme son frère Winchester l'avait fait des années plus tôt. La rumeur disait qu'il était quelque part dans l'Ouest, et qu'il creusait une montagne à coups de pioche dans l'espoir d'y trouver de l'or.

Dans sa rêverie, elle vit un sulky noir décrépit remonter la route en bringuebalant et bifurquer vers le portail. Le Dr Quake, cet insupportable sot. Venu faire les yeux doux à Mère et infliger sa conversation ennuyeuse et sa suffisance à toutes les oreilles disponibles. Elle n'avait jamais compris comment ses parents pouvaient encore le recevoir. On l'avait peu à peu dissuadé (oh, mais en y mettant les formes) de toute visite aux grandes demeures du comté : leurs occupants, après avoir reçu ses soins et ses conseils, constataient trop souvent qu'il espérait d'eux plus d'égards et de reconnaissance sociale qu'ils n'étaient disposés à lui en accorder. Elle l'entendit, debout dans la poussière, appeler Hokie afin qu'il vienne s'occuper de son cheval. Vu la tournure que prenaient les choses dans ce noble

domaine, il serait encore là à minuit, attendant en vain, les rênes à la main.

Elle resta assise à regarder l'eau couler entre les arbres jusqu'à se plonger dans une vague transe (procédé qu'elle avait mis au point très jeune, le jour où elle s'était cassé le bras en tombant dans l'escalier, pour ne pas devenir folle de douleur), où son cerveau parut se figer et flotter en suspension dans son crâne, sans que la moindre pensée ne vienne franchir l'horizon de son esprit. Elle ne savait pas depuis combien de temps durait cet état second lorsque des coups aussi soudains que péremptoires résonnèrent à la porte.

« Roxana ! » cria son père d'une voix impérieuse.

Elle se tourna léthargiquement vers la porte et s'adressa au panneau de bois mort plutôt qu'à l'être vivant qui se tenait derrière. « Oui, répondit-elle d'une voix blanche.

— Nous avons une visite. Je veux que tu descendes et que tu montres un semblant de politesse. »

Pas de réponse.

« Roxana !

— Je n'ai pas envie, dit-elle enfin.

— Je ne veux pas que tu te caches ainsi dans ta chambre. Ce n'est pas correct.

— Peut-être auriez-vous dû y penser avant de me frapper comme une vulgaire servante.

— Ouvre la porte. » Il secoua la poignée impatiemment.  
« Ouvre la porte. Je veux te parler. »

Le verrou fut tiré dans un raclement, et Asa força doucement l'entrée. Roxana se tenait raide au milieu de la pièce et regardait fixement la fenêtre. Il referma la porte derrière lui.

« Roxana, se contenta-t-il de dire. Excuse-moi. Je me suis énervé. C'est honteux, et je n'en suis pas fier. Tu sais bien que tu es ma chérie, mon seul trésor au monde. Je ne veux pas qu'il t'arrive du mal, jamais. »

Elle demeura silencieuse, sans le regarder.

« Viens ici, mon cœur, viens voir ton papa. » Il lui tendit les bras.

Enfin elle se tourna vers lui, s'approcha et s'effondra contre sa poitrine, en pleurs. Il l'étreignit jusqu'à ce que s'apaisent ses

sanglots convulsifs. Puis il dit, avec un sourire intérieur : « Tu sais que tu as la langue bien pendue, toi. Tu tiens ça de ta mère, je suppose. »

Roxana se dégagea et s'essuya les joues avec ses mains.

« Le Dr Quake s'est enquis de toi. Tu vas descendre et au moins saluer ce pauvre homme, n'est-ce pas ? »

Elle hocha la tête.

« Bien. Nous serons sous la véranda pour des rafraîchissements. » Et il sortit.

Restée seule, elle s'assit au bord du lit et regarda ses mains. Ces deux choses pâles et tendres. Qu'allaient-elles faire de sa vie, quelle forme allaient-elles lui donner ? Peut-être valait-il mieux travailler de ses mains que se monter la tête. Elle se dit qu'elle pensait sans doute trop et à trop de choses, des choses dont les jeunes filles et les femmes ne devraient pas se soucier. Elle décréta que désormais elle ne penserait plus, ou en tout cas qu'elle penserait moins. Cette idée la calma. À présent, elle était prête à s'habiller et à affronter la compagnie d'autrui.

Une fois présentable, elle s'étudia dans le miroir. Tout était parfaitement à sa place, hormis son expression. Elle essaya une succession de sourires jusqu'à ce qu'elle en trouve un qui convienne au bon docteur.

Quake et son père étaient confortablement installés dans des fauteuils moelleux apportés du salon. Ils avaient les pieds posés sur la balustrade. Chacun tenait un cigare dans une main et un verre de whiskey dans l'autre.

« Mais qui voilà ! s'écria le Dr Quake, qui se leva précipitamment pour lui faire le baisemain. J'espérais si fort que vous trouveriez le temps de vous joindre à nous.

— Vous savez bien que je suis incapable de me tenir à distance lorsque vous venez nous rendre visite, docteur Quake, répondit-elle en arborant le fameux sourire, tout en regardant son père par-dessus l'épaule du médecin.

— C'est toujours un plaisir, un plaisir rare, de partager une portion d'une superbe journée en aussi délicieuse compagnie que la vôtre, Miss Roxana.

— Mais tout le plaisir est pour moi, docteur. J'apprends tellement à vous écouter parler.

— Asseyez-vous, je vous en prie, dit-il en lui offrant le fauteuil.

— Mais vous, où allez-vous vous asseoir, docteur Quake ? s'inquiéta-t-elle tout en s'installant.

— Grands dieux ! s'écria son père. Nous ne sommes pas indigents, tout de même. Je crois que nous pouvons encore trouver un siège, fût-il dépareillé. Samson ! Samson, viens ici tout de suite ! » Il se tourna vers le médecin. « Cela va demander une minute ou deux.

— Cela ne me dérange pas d'être debout, répondit Quake, appuyé à une colonne. Cela m'offre une meilleure vue de votre charmante fille », ajouta-t-il en lançant un regard appuyé et rayonnant à Roxana, laquelle l'ignora et remarqua, secrètement amusée, les taches de sang toujours intactes sur les marches.

« Samson ! Mais où diable se cache ce vaurien, ce parasite ? Si jamais je dois me lever pour aller le chercher... » Asa avait déjà plaqué ses mains sur les accoudoirs lorsque la tête de Samson surgit par l'entrebâillement de la porte. « Oui, Maître.

— Mais où étais-tu, bon Dieu ? Tu ne m'as pas entendu t'appeler ?

— Si, Maître, et je suis venu dès que je vous ai entendu. J'époussetais les lampes du deuxième salon.

— Et je suis sûr qu'à présent elles sont tellement propres qu'on pourrait manger dessus. Apporte un autre fauteuil pour le Dr Quake.

— Un fauteuil ou deux ?

— Et comment, si je puis me permettre, le Dr Quake pourrait-il s'asseoir dans deux fauteuils en même temps ?

— Je n'ai pas dit qu'il pouvait, Maître. J'ai juste pensé que vous pouviez attendre d'autres visiteurs.

— C'est à moi de te dire ce que tu dois penser, répliqua sèchement Asa. Et maintenant, va chercher ce fauteuil et apporte-le ici comme si tu avais le diable aux fesses. Le Dr Quake est fatigué et a besoin de se reposer les jambes. Montre un peu d'hospitalité, et le respect qui lui est dû.

— Bien, Maître, répliqua Samson, qui partit en marmonnant : Je suis trop vieux pour toutes ces maudites chiconneries.

— Qu'est-ce que tu dis, Samson ?

— Rien, Maître », fit sa voix déclinante tandis qu'il traversait le vestibule en traînant les pieds.

« J'ai bien envie, dit Asa, de prescrire une bonne ration de coups de fouet pour tous ces... » Croisant le regard de sa fille, il s'interrompit.

« Ce soir, c'est la pleine lune, remarqua le Dr Quake. Ça les rend toujours agités, prompts à l'insolence et tout ça. » Sa voix exprimait une suffisance qui irritait prodigieusement Roxana. « Sans compter, bien sûr, cette affaire Middleton qui a enflammé tout le pays. Un Blanc, en plus. Ça, je n'arriverai jamais à le comprendre.

— Il y a des gens, proclama solennellement Asa, qui sont trop bêtes ou trop bornés pour saisir où se trouve leur intérêt. Et toutes ces diableries abolitionnistes ont un effet pernicieux sur les esprits faibles.

— Sur les femmes, par exemple ? » demanda Roxana avec un sourire innocent.

Son père poursuivit, imperturbable. « On ne saurait nier la compassion naturelle des femmes pour les créatures dans le besoin, leur propension innée aux sentiments les plus tendres.

— Et quel mal y a-t-il à cela ? insista Roxana.

— Aucun. C'est là le domaine par excellence de la femme. Elle doit suivre ses inclinations et agir comme il sied à sa position.

— Une position isolée, à l'écart de toutes les voies qu'emprunte le reste du monde.

— Mon Dieu, mon Dieu, commenta Quake, soudain fasciné par cette belle jeune fille intelligente aux opinions si scandaleuses.

— Tu m'épuises, Roxana, avoua son père. Je ne vais pas me disputer avec toi sur la moindre syllabe.

— Je crois sincèrement, Asa, que cette jeune fille ferait un excellent avocat.

— Et une épouse pénible, ajouta M. Maury.

— Pas si l'époux est un jeune homme conciliant, généreux et large d'esprit », suggéra Roxana.

Quake éclata d'un rire tout en dents. « Et où donc comptez-vous trouver pareille perle ?

— L'espoir fait vivre, docteur Quake. »

Un vacarme de coups sourds et de raclements éclata dans la maison, et progressa avec une lenteur de supplice dans le couloir, en direction de la porte.

« Porte-le, Samson ! hurla Père. Je n'ai pas envie que le plancher soit complètement rayé et foutu. »

Le bruit se réduisit à un heurt occasionnel ; enfin Samson apparut, voûté et haletant, portant en équilibre instable une énorme chaise de bois. Il la laissa tomber à grand fracas sur les planches de la véranda.

« Tu as pris tout ton temps, dis-moi ! aboya Père. Qu'est-ce que tu fabriquais ? Tu as bricolé une chaise dans le jardin ?

— Non, Maître, mais il a fallu que je la trouve, la chaise.

— Pourquoi, elle avait disparu ? Si ça continue, on sera obligé d'enchaîner les meubles pour les empêcher de s'échapper.

— Oui, Maître. » Les yeux larmoyants de Samson sautaient fiévreusement d'un visage pâlichon à l'autre, incapables de soutenir trop longtemps un regard de Blanc.

« Va dire à Sally que le Dr Quake reste dîner.

— Oui, Maître.

— Samson ?

— Oui, Maître ?

— Que je ne te surprenne pas à poursuivre un tabouret jusque dans la grange !

— Oui, Maître. » Il battit en retraite dans la maison avec un marmonnement inintelligible.

« Un sacré personnage, ce garçon, dit le Dr Quake.

— Oui, convint Asa, nous avons toute une galerie de personnages pittoresques. Je devrais les louer à un cirque ambulant et vivre des bénéfices.

— Cela me gêne que vous le traitiez ainsi, dit Roxana.

— Pourquoi, ma fille ? Tu as vu comment il me traite ? Si je devais me soucier de la sensibilité de chaque nègre, plus aucun ne travaillerait, et en un mois nous serions ruinés. On perdrait

la maison, la terre, les récoltes et le bétail, et nous serions à la rue, Blancs et Noirs confondus.

— Mère parle constamment de vendre la plantation et de déménager à Cuba. »

Père éclata de rire. « Ta mère s’y entend pour parler. Elle ne s’est jamais interrompue, même pour respirer, depuis le jour où je l’ai rencontrée. Et elle ne connaît fichtre rien à Cuba, elle n’est jamais allée nulle part. Elle connaît Redemption Hall, et c’est tout, et elle ne connaîtra rien d’autre jusqu’au jour où elle reposera dans ce sol sacré.

— Cuba... médita le Dr Quake. J’ai entendu de bonnes choses sur ce pays. Ça ne me déplairait pas de m’embarquer un jour pour juger sur pièces.

— Quelle absurdité ! s’écria Père. Que peuvent-ils bien avoir de plus que nous ?

— La paix de l’âme ? » suggéra Roxana.

Père ricana. « Tu crois pouvoir échapper à l’esclavage en allant aux Caraïbes ? Mais enfin, ce sont eux, pour ainsi dire, qui ont inventé cette institution. On m’a raconté comment ils exploitent les nègres dans leurs grandes plantations de sucre. Pas un de nos esclaves n’y survivrait plus d’une demi-journée. Non, on ne peut pas se débarrasser de l’esclavage, et si par hasard c’était possible on retomberait dans la barbarie. Il n’y a pas de civilisation sans esclavage. Révise un peu tes livres d’histoire. C’est une réalité.

— Dans ce cas, répliqua Roxana, la “civilisation” n’est peut-être pas cette chose glorieuse que tout le monde prétend y voir.

— Mais enfin, Miss Roxana, s’écria le Dr Quake, d’où vous viennent toutes ces idées bizarres ?

— C’est une question, intervint Asa, que nous nous sommes posée bien des soirs au fil des ans, sa mère et moi. Quand Roxana est venue au monde, elle avait déjà l’esprit de contradiction, et cela n’a fait qu’empirer avec l’âge. Notre seule piste, c’est l’aïeule Nannie, du côté maternel, qui a été arrêtée plusieurs fois pour avoir émis en public des remarques séditieuses à l’encontre du roi. Elle a été bannie de la colonie et, dit-on, elle a échoué à Rhode Island pour y vivre dans le péché



avec un pasteur défroqué. Selon nous, Roxana a dans les veines plus d'une goutte du sang de Nannie.

— Et chacune de ces gouttes est précieuse, dit Roxana. Il n'y a pas de quoi en avoir honte.

— Je n'ai pas dit le contraire. Je m'efforce simplement d'offrir une théorie plausible pour expliquer l'origine de tes étranges convictions.

— Est-il donc inconcevable que j'aie pu parvenir à ces "étranges convictions" par moi-même, sans qu'elles m'aient été soufflées par des fantômes ancestraux ? J'ai des yeux qui y voient raisonnablement clair, un cerveau en état de marche, et je crois n'avoir besoin de rien d'autre. À vrai dire, je ne comprends pas que si peu de gens partagent mes vues. »

Père se tourna vers le Dr Quake. « Après la disparition de sa sœur, elle a grandi entourée de frères. Elle s'est toujours considérée plus ou moins comme un garçon : arrogante, tenace, courageuse voire téméraire. Et franchement, à ce stade, je ne vois guère ce qu'on pourrait y changer.

— Mais pourquoi vouloir la changer ?

— Parce que, expliqua Père en haussant peu à peu le ton, je ne veux pas voir la seule fille qui me reste ostracisée par la société, dédaignée par les hommes, et condamnée à la solitude amère d'une vieille fille.

— Je suis sûre, intervint Roxana, qu'il y a des hommes qui trouveraient mes idées stimulantes, peut-être même follement inspirantes.

— Bonne chance pour en trouver un !

— Vous souvenez-vous du jeune Hampton ? demanda le Dr Quake. Cela remonte à quelques années.

— Comment l'oublier ? gronda Père. Celui qu'on appelait Reed. Un dégénéré, un rebelle, et pour finir un renégat. Donner des armes aux nègres ? Qu'est-ce qui a bien pu lui passer par la tête ?

— Je me rappelle avoir entendu dire que son père était un tyran.

— Dans ce cas, monsieur, il fallait l'affronter directement, au lieu de mettre le pays sens dessus dessous à cause d'une

querelle familiale. Le vieux Win Spencer est mort d'une crise cardiaque à la nouvelle de cette révolte, pourtant écrasée.

— Et maintenant, Middleton.

— Oui, Middleton, et tous ces agitateurs nordistes, avec leur propagande abolitionniste ! Tous ces maudits étrangers qui viennent fourrer leur nez dans des affaires qui ne les regardent pas et auxquelles ils ne comprennent rien.

— L'injustice, à mon sens, cela regarde tout le monde, dit Roxana.

— Oui, concéda Père, il est légitime que les gens s'en soucient... à condition que cette injustice existe.

— Tout bien considéré, dit le Dr Quake avec douceur, en s'adressant à Roxana, c'est un monde fort trouble que celui où nous vivons, et il est difficile d'y voir clair. »

Au même instant, une énorme silhouette noire vêtue d'une robe en calicot de couleur vive surgit des champs et fila entre les arbres, essayant à toute force de gagner la rivière. Le devant de la robe était éclaboussé de ce qui ressemblait à du sang frais.

« Qu'est-ce que c'était ? s'écria le Dr Quake.

— Je crois que c'est Nicodemus », dit Roxana d'une voix tremblante.

Père se leva d'un bond, se pencha par-dessus la balustrade et cria : « Nicodemus ! Nicodemus, arrête ! » En vain. La silhouette disparut parmi les arbres de la berge. Tout se passa si vite que personne n'était sûr d'avoir bien vu.

Père descendit les marches, s'avança sur le gazon et se mit à scruter les champs. Pas de poursuivant. Il attendit, aux aguets. « Il vaut mieux que j'aie vu de quoi il retourne », dit-il enfin. Et il s'éloigna sur la pelouse.

« Je crois que je n'ai jamais vu un garçon courir aussi vite, déclara le Dr Quake.

— C'est un homme, un adulte, répliqua sèchement Roxana. Je crains qu'il ne soit arrivé quelque chose d'horrible. »

Tous deux levèrent les yeux en entendant le cri perçant d'une femme affolée qui émergeait laborieusement du champ en agitant les bras au-dessus de sa tête : elle trébucha, tomba à genoux, se releva et reprit sa course, sans cesser d'appeler d'une voix essoufflée : « Maître Maury ! Maître Maury ! »

Roxana et le Dr Quake se hâtèrent de rejoindre Père auprès de cette femme qui gémissait, le nez dans la poussière.

« Qu'est-ce que c'est, Patsy ? demanda Père d'une voix impérieuse. Qu'est-ce qui s'est passé ? »

— Une chose terrible, Maître, parvint-elle à balbutier entre deux halètements. Terrible. Nicodemus, il a tué M. Dray, pour de bon. Il est tout mort. Il lui a planté sa houe dans la poitrine. Et puis il s'est mis à couper et à trancher, et il lui a creusé un sillon dans tout le corps. J'ai jamais rien vu d'aussi terrible : il y avait du sang partout, par seaux entiers, il n'en restait plus rien, on n'aurait même pas pu dire que c'était un homme. »

Le visage enflé de Père avait pris une teinte cramoisie que Roxana ne lui connaissait pas. « Et qu'est-ce qui a provoqué cet acte criminel ? demanda-t-il froidement.

— C'est M. Dray, Maître. Il a passé toute la semaine à cogner sur Nicodemus, et aujourd'hui, quand Nicodemus a dit qu'il avait encore mal au dos des coups d'hier et qu'il pouvait pas biner, M. Dray l'a traité de petite vieille et a envoyé Jenny chercher une robe dans la cabane et il l'a obligé à se mettre tout nu en plein champ et à enfiler la robe et il lui a lancé une houe et il lui a dit de se remettre au travail et Nicodemus, il a regardé M. Dray droit dans les yeux et il a dit non, pas question, et M. Dray s'est mis à le frapper et Nicodemus a empoigné la houe et il lui a enfoncé la lame pile dans le cœur et il était raide mort avant même de toucher le sol et il est resté là allongé tout rigide comme une pierre avec le manche de la houe qui lui sortait du corps comme un poteau tordu. » Alors elle se tut, leva les yeux vers le trio de visages blancs qui l'encerclait comme autant de masques scandalisés et bouleversés, et elle crut qu'elle allait être châtiée à son tour rien que pour avoir raconté ce qu'elle avait vu. D'autres gens accouraient du champ : plusieurs sarcleurs ainsi que Tom, le chef d'équipe.

« Bien », fit Père d'une voix neutre en levant les yeux au ciel, comme s'il cherchait à reposer ses yeux sur un point qui ne lui rappellerait pas ce qu'il venait d'entendre. « Bien, répéta-t-il.

— Ça va ? demanda Roxana en tendant la main pour palper le front en sueur de Patsy.

— Oui, Maîtresse, j'ai un tantinet moins de mal à respirer, mais je crois pas que je puisse me lever tout de suite.

— Ce n'est pas grave, Patsy, ne bouge pas.

— Vous voulez que j'appelle la patrouille ? demanda le Dr Quake.

— Oui, dit Père, allez-y, mais dites-leur bien qu'il est pour moi, et que je ne veux pas qu'il soit amoché plus que nécessaire pour sa capture. Le châtiment, je tiens à m'en occuper personnellement. »

Quake regagna au pas de course son sulky, qui se trouvait encore là où il l'avait laissé, bondit sur le siège et, fouettant son cheval, dévala bruyamment l'allée jusqu'à la route, comme poursuivi par un tunnel de poussière.

Roxana leva les yeux vers son père. Son visage semblait coulé dans le bronze en vue d'une statue posthume. « Qu'allez-vous faire ? demanda-t-elle.

— Cela ne te regarde pas. Je ne veux pas que tu sois impliquée dans cette histoire. Je ne veux pas que tu saches ce qui va se passer. Mais tu dois comprendre qu'on ne peut pas laisser impuni un acte aussi sauvage, aussi barbare.

— Est-ce que Val va venir avec vous ?

— J'y compte bien.

— Alors moi aussi, je veux venir.

— Non.

— Pourquoi ? Je suis chez moi, ici. C'est mon domaine autant que celui de Val.

— Non ! Et la discussion est close.

— Asa ! » Le cri se fit entendre par-dessus le cynodon qui flottait dans la brise comme une chevelue caressée. « Asa ! » Mère se tenait, seule, sous la véranda : à cette distance, elle n'était qu'une petite silhouette raide vêtue de noir, cramponnée à la balustrade et penchée en avant dans une attitude inquiète et presque héroïque, comme si elle se blindait contre un vent invisible, féroce, déchaîné, implacable. « Asa ! criait-elle toujours. Asa ! »

Les événements ultérieurs de la journée et de la nuit à venir se déroulèrent, comme beaucoup de choses importantes dans sa

vie calfeutrée, à distance de Roxana, et sans qu'elle en ait directement connaissance. Une fois informée de la situation, Mère ouvrit elle-même l'armoire pour apporter ses armes à Père, déjà à cheval. Plusieurs hommes des plantations voisines étaient là, et ils effleurèrent leur chapeau d'un air grave pour saluer en silence la maîtresse de Redemption Hall, portant sur leur visage tout le poids des circonstances. Père se pencha pour déposer un baiser sur le front de sa femme, puis fit pivoter sa monture et, accompagné de plusieurs cavaliers, trotta jusqu'au portail où les attendait un autre groupe, non moins sombre. Alors, sans un mot ou presque, tous partirent au galop sur la route, entourés d'une meute aboyante.

Le soleil se coucha et le silence s'abattit sur la maison, hormis le tic-tac de la pendule du salon et le soupir occasionnel qui s'échappait des lèvres pincées de Mère, penchée sur son ouvrage, concentrée et tendue. Roxana était assise en face d'elle, le livre sur ses genoux ouvert à des pages qu'elle avait lues et relues sans les comprendre ni les retenir. Elles avaient les mêmes pensées, qu'elles ne s'autorisaient pas à formuler. Enfin, les mains de Mère cessèrent de s'agiter ; elle se renfonça sur son siège, poussa un nouveau soupir, jeta un coup d'œil à la pendule. « Onze heures passées, dit-elle.

— Oui, dit Roxana. Il se fait tard.

— Je crois que je vais aller me coucher.

— Oui. Je devrais en faire autant. »

Elles ramassèrent leurs affaires, quittèrent le salon et montèrent l'escalier ensemble ; à l'étage, elles s'arrêtèrent pour se souhaiter bonne nuit avant de se retirer dans leurs chambres respectives. Roxana se déshabilla, enfila sa chemise de nuit et se coucha, tout à fait réveillée ; elle rumina ses pensées, puis tenta de ne plus penser, et regarda les ombres des branches et des feuilles que projetait la lune (le Dr Quake avait raison) sur les murs et le plafond. Et puis, sans être consciente de la transition, elle se retrouva dans un rêve, qui avait la couleur et la lumière vive du jour : elle flâne seule dans une rue de Charleston lorsqu'elle est abordée par un inconnu vêtu de noir, à la moustache broussailleuse et tout aussi noire. Il ôte son chapeau, il s'incline poliment et elle sent une rougeur révélatrice lui

enflammer les joues, qui ne fait que s'aggraver lorsqu'il se redresse et la regarde droit dans ses yeux vulnérables : il a aussi des yeux noirs, deux globes de noirceur flamboyante, deux balles de mousquet tirées à bout portant qu'elle reçoit en plein cœur, et elle se sent défaillir quand les lèvres de l'inconnu s'écartent lentement en un sourire qui révèle ses dents luisantes, d'une forme horrible, acérées comme des canines de chien, et puis elle se réveilla terrifiée, dans un martèlement de sabots qui approchaient de la maison.

Roxana s'arracha à son lit, pieds nus et en chemise, pour se précipiter au rez-de-chaussée, et parvint dans le vestibule au moment précis où Père franchissait le seuil, arborant le même masque impassible qu'à son départ, bien des heures plus tôt. « Tout va bien, la rassura-t-il. Nous l'avons attrapé.

— Que s'est-il passé ? demanda-t-elle, craignant la réponse.

— Ne t'en préoccupe pas, dit Père en accrochant son chapeau à la patère. Tout est réglé.

— Comment ça, réglé ?

— Ne t'en préoccupe pas, te dis-je. Ces choses-là, ça ne regarde pas les jeunes filles. Tu devrais être au lit.

— Mais je veux savoir.

— Va te coucher. Je t'en parlerai demain matin.

— Nicodemus... ? Il ne lui est rien arrivé ? »

Il la prit par les épaules. « Oui, tout est réglé comme il faut. Et maintenant, mon enfant, tu as besoin de dormir. »

Une fois recouchée, elle ne put trouver ni confort ni repos, et dès l'aube elle se leva, enfila une robe et, dans une transe de langueur, elle descendit à la cuisine.

Sally préparait le petit déjeuner. « Qu'est-ce qui vous arrive, Mam'zelle ? demanda-t-elle. Vous avez les yeux tout rouges et noirs. C'est à croire que vous n'avez pas fermé l'œil de la nuit.

— C'est bien le cas, je le crains. Où est Nicodemus ? Qu'est-ce qu'ils ont fait de lui ?

— Ne vous souciez pas de ça. Ce qu'il vous faut, c'est un bon petit déjeuner. Après, vous vous sentirez mieux.

— Mais je veux savoir ! s'énerva Roxana. Pourquoi on ne veut pas me dire ? Il est mort ?

— Vous feriez mieux de vous asseoir, Miss Roxana. Tenez, prenez cette chaise. Je vais vous préparer une bonne omelette.

— Je n'en veux pas. Je veux savoir ce qui s'est passé hier soir. »

La main de Sally battait les œufs dans un saladier, de plus en plus vite. « Pourquoi il faut toujours que ce soit moi qui explique à tout le monde ce qui se passe ici ?

— Parce que tu *sais*, Sally. Tu sais toujours tout. Tu connais la vérité et tu n'as pas peur de la dire. N'oublie pas : la vérité te rendra libre. »

Sally s'interrompit pour dévisager sa jeune maîtresse blanche d'un air stupéfait. Puis elle rejeta la tête en arrière et éclata de rire, au point de devoir s'essuyer les yeux sur son tablier. « Seigneur Jésus ! Je vous jure, cette enfant, elle dit de ces choses, parfois ! La vérité n'a jamais libéré personne dans cette plantation, et elle n'est pas près de le faire. Les seules choses qui peuvent rendre libre, c'est l'argent et la mort. Et personne n'a de sous, mais de la mort, ça, on en a à foison, à ne plus savoir qu'en faire. »

Roxana se taisait, les yeux au sol.

« Oh, allez, Miss Roxana, faut pas faire cette tête ! Ça ne vous va pas du tout. Vous êtes née pour être plus heureuse que ça. Allez, d'accord, je vous raconte ce qui s'est passé cette nuit si vous me promettez de ne pas dire à âme qui vive d'où vous le savez. »

Roxana se redressa, regarda Sally droit dans les yeux. « C'est promis.

— Bien. Vous savez que Nicodemus est un excellent coureur. Personne n'était capable de le rattraper. Alors il est arrivé à la rivière bien avant tout le monde et il a traversé à la nage, et les chiens n'étaient pas encore arrivés qu'il était déjà de l'autre côté. Alors Maître Asa et tous ses traqueurs d'esclaves ont dû galoper jusqu'au pont pour essayer de retrouver sa piste sur l'autre rive, mais ça leur prend longtemps, peut-être que l'eau avait lavé l'odeur de Nicodemus, ou peut-être qu'il s'était mis une poudre spéciale, en tout cas ils passent au moins une heure ou deux à faire courir leurs clébards dans tous les sens parmi les buissons jusqu'à ce qu'enfin ils se mettent à hurler tous en

chœur et à foncer dans la même direction et les cavaliers leur filent au train, et ça dure presque toute la nuit, et ils crient et ils tirent et ils agitent leurs lanternes et puis, à un moment, au plus profond du noir de la nuit, tous les chiens se mettent à renifler un arbre et à japper et à sauter parce que là-haut, sur les toutes petites branches, y avait le vieux Nicodemus en personne. “Descends de là !” ils hurlent, mais il refuse, même quand ils secouent l’arbre. Quoi qu’ils fassent, il ne voulait pas bouger. Alors l’un des hommes a sorti son arme et il a tiré et Nicodemus a dégringolé en bas, mais il était encore vivant, alors ils ont pris une corde et ils l’ont pendu à l’arbre et tandis qu’il pendait ils lui ont encore tiré dessus. Alors le vieux Nicodemus, il ne rentrera pas à la maison. Plus jamais. Et ça, c’est la vérité vraie. » Elle se retourna vers ses poêles et ses casseroles. « Alors, vos œufs, vous les voulez comment ? » Roxana ne répondit pas. Elle resta à regarder les mains de Sally soulever des couvercles et remuer avec une grande cuiller. Et puis, brusquement, elle bondit de son siège, courut dans le vestibule en frôlant sa mère qui cria son nom, et fila dans sa chambre, où une fois de plus elle verrouilla la porte, s’effondra sur son lit et pleura et pleura jusqu’à n’avoir plus de larmes. Elle garda la chambre pendant deux jours sans voir personne, indifférente aux supplications de ses proches, aux plateaux de nourriture dûment déposés à sa porte à l’heure des repas et qu’on remportait intacts. Elle haïssait son père, elle haïssait sa mère, elle haïssait cette maudite maison, et elle haïssait aussi les esclaves, et les chiens et les chats et les poules. Elle sortit le vieux sac de voyage de Grand-mère, le remplit d’affaires et le déposa soigneusement près de la porte. Elle mijota dans sa tête mille trajets possibles vers mille destinations différentes, mais chaque fois l’imagination lui manquait, se perdait dans le vide d’avenirs impensables. Comment vivrait-elle ? Et de quoi ? Au troisième jour, elle ne se sentait plus capable de ressentir quoi que ce soit. Elle quitta sa chambre et rejoignit sa famille, mais elle ne parlait guère. Sa mère s’agitait, son frère la taquinait. « Laissez-la tranquille, conseilla Père. Ça finira par lui passer. »

Et puis, lors d’une des séances hebdomadaires de charité, où Mère apparaissait à l’arrière de la maison avec un seau de pièces



de dix sous, et où l'on convoquait les enfants du quartier des esclaves pour qu'elle puisse en lancer par poignées à ses « négrillons » folâtres, Roxana perdit son calme, empoigna le seau et jeta la monnaie dans le puits. Et lorsque sa mère prétendit la réprimander, elle ne voulut rien entendre, se contentant de dire : « Où est Eben ? Je veux faire une promenade.

— Et où crois-tu aller ? demanda Mère.

— Dehors ! Loin d'ici, loin de vous.

— Je ne tolérerai pas que l'on me parle comme ça », dit Mère, tandis que Roxana lui tournait le dos et s'éloignait à grands pas. Elle trouva Eben à l'écurie, somnolant sur une meule de foin. Il fut ravi d'atteler la calèche et d'emmener en promenade la douce Miss Roxana. Lorsqu'ils contournèrent la maison, Mère se tenait sous la véranda, raide comme un piquet, les lèvres serrées, le regard froid. Elle ne prononça pas un mot à leur passage.

« La maîtresse a l'air d'avoir une rude journée, remarqua Eben en franchissant le portail.

— Oui, Eben. Mais est-ce qu'il y a des journées ici qui ne soient pas rudes ?

— Ça, c'est la vérité vraie, approuva-t-il en claquant des rênes pour que les chevaux passent au trot. Vous avez bien raison. »

Sur la droite, les cueilleurs s'affairaient dans les champs, la plupart à demi nus, et Roxana détourna les yeux. Le ciel était haut, strié de fins nuages blancs qui masquaient le soleil et conféraient au paysage une mélancolie assombrie. Il était troublant de constater à quel point ces vues familières lui paraissaient altérées, comme si ses yeux s'étaient débarrassés du voile qui les recouvrait, ou comme si elle les avait échangés contre des yeux neufs et purs.

« Et toi, Eben, comment vas-tu aujourd'hui ?

— Oh, Mam'zelle, aussi mal que d'habitude, j'imagine. J'ai mes douleurs et j'ai mes souffrances, et elles n'ont pas l'air de vouloir partir.

— Eben, je crois comprendre exactement ce que tu ressens.

— C'est vrai, Mam'zelle ?

— Oui.

— En tout cas, j'espère que vous n'aurez jamais à ressentir la même chose, parce que c'est un sacré fardeau à porter.

— Eben, je regrette tellement que tu aies à supporter ça !

— Ça me touche beaucoup, Miss Roxana, vraiment. »

À l'approche du carrefour, Eben fit ralentir l'attelage et s'écria soudain : « Ne regardez pas, Mam'zelle, ne regardez pas.

— Ne pas regarder quoi ?

— Le poteau, là, Mam'zelle, je suis vraiment désolé, pendant un instant j'ai oublié où on allait. »

C'est alors qu'elle le vit, le poteau planté dans le sol au croisement des routes, pour que les voyageurs arrivant des quatre points cardinaux prennent le temps d'en méditer la leçon : car fichée au sommet, tel un fleuron criard sculpté sur un piquet, il y avait une tête humaine, déjà si altérée et érodée que Roxana mit du temps à comprendre que cet objet lugubre, aux yeux et au nez rongés par les oiseaux, à la peau en lambeaux dévoilant les os blancs, à la bouche béante et aux lèvres retroussées en un hideux sourire tout en dents, n'était autre que Nicodemos, l'homme qui lui avait appris à jouer du violon, qui riait à ses blagues et à ses bêtises, qui, quand la rivière en crue avait inondé le domaine et la maison, l'avait portée sur ses épaules jusqu'en lieu sûr, et tandis qu'Eben faisait pivoter fébrilement l'attelage vers la route de Boynton la tête parut pivoter à son tour, fixant Roxana de ses orbites vides, et Roxana se mit à hurler et rien ne pouvait l'arrêter, ni Eben ni personne, c'était donc ça le monde, son monde, et ces cris marquaient la naissance de Roxana, qui enfin venait au monde.

Roxana prit l'habitude de ne plus se déplacer sans une bible que Grand-mère Octavia avait rapportée d'Europe bien des années plus tôt, un grand livre épais doré sur tranches et relié de cuir ouvragé qui, à la table familiale, occupait un espace considérable à côté de son assiette, et trônait pendant tout le repas tel un objet étranger et menaçant que personne n'osait mentionner ni même regarder. Mais lorsque son grand frère Saxby, dont la relation avec Roxana consistait depuis sa plus tendre enfance à la taquiner gentiment, revint du pensionnat, il fut moins aisé de contenir sa disposition naturelle.

« Alors, Roxana, commença-t-il, avec l'air d'un homme qui passait beaucoup de temps à se mirer dans la glace, j'ai cru comprendre qu'en mon absence tu étais devenue une véritable théologienne.

— Un exemple que je te recommande instamment de suivre, mon cher frère.

— Je n'ai pas ouvert une bible depuis l'âge de douze ans, claironna-t-il. Ni aucun autre livre, d'ailleurs. » Il se pencha, regarda la table et éclata d'un rire sonore.

« Franchement, Saxby, intervint Mère, j'aimerais que tu apprennes à te tenir. Tes éclats et tes débordements font souvent mauvaise impression.

— Auprès de qui ? De vous ? De Père ? De mes frères et sœur ? Ou serait-ce les serviteurs qu'il ne faut pas offusquer ? C'est ça ? Sommes-nous censés jouer la comédie, pour que nos gens n'aient pas une mauvaise opinion de nous ? J'ai l'impression que dans cette plantation tout marche à l'envers. Ce serait plutôt à eux de jouer un rôle devant nous.

— Mais c'est justement le cas, interrompit Roxana.

— Roxana ! s'écria Mère. Si tu recommences à nous infliger un prêche, j'aime autant que tu ailles dîner dans ta chambre.

— Je suis tentée de vous prendre au mot. » Et elle repoussa sa chaise dans un crissement spectaculaire.

« Reste où tu es, lui ordonna Père. Je ne tolérerai pas qu'un de mes enfants engloutisse sa nourriture en privé comme un prisonnier dans sa cellule.

— Et pourquoi pas ? C'est exactement ce que je ressens, ce que j'ai toujours ressenti ici.

— Grands dieux ! s'exclama Saxby, son sourire toujours en place, mais moins rayonnant. Que s'est-il passé pendant mon absence ?

— Roxana est devenue abolitionniste, expliqua Val, qui jusqu'alors mâchonnait consciencieusement son plat tandis que la conversation déferlait autour de lui.

— Ce n'est pas vrai ! aboya Mère.

— Je refuse qu'on prononce ce mot sous mon toit, dit Père.

— Et pourquoi pas ? rétorqua Roxana. J'en ai entendu de bien pires à cette table : tous les mots les plus abjects que la langue ait jamais créés.

— On ne prononcera pas celui-là, expliqua Père, parce que je l'interdis.

— Vous avez interdit bien des choses qui n'en continuent pas moins de se produire. Racontez un peu à Saxby l'histoire de Nicodemus et de M. Dray.

— Non, fit Mère. On ne parle pas de ces choses-là à table.

— J'aimerais bien qu'un jour on m'explique de quoi l'on peut parler à table. »

Sally entra, posa un saladier de pommes de terre bouillies et ressortit sans regarder personne. Aussitôt, Mère tendit la main, tâta chaque tubercule fumant puis, brusquement, saisit le saladier et le fracassa contre le mur, dans un déluge de porcelaine et de pommes de terre. « Sally ! hurla-t-elle. Espèce de sale chienne ! Viens ici, négresse, et nettoie ces saletés ! »

Après un long moment de silence absolu, la porte se rouvrit, et Sally entra avec un balai à franges, un torchon grasseyé et un seau d'eau, et, toujours sans un mot, sans regarder personne, elle entreprit d'essuyer la tache au mur, qui semblait gagner en taille à mesure qu'elle frottait.

« Sally, déclara Mère sans même daigner se tourner vers elle, ces pommes de terre étaient à moitié crues. Je veux qu'on m'en apporte un autre saladier immédiatement, et je veux qu'elles soient correctement cuites. C'est compris ? »

Sally poussait vers la porte, à coups de balai, la pile de déchets poisseux. « Oui, Maîtresse », répondit-elle en sortant, toujours précédée de ces détritux.

« Il ne fallait pas vous donner cette peine pour moi, dit Roxana. J'ai perdu tout mon appétit.

— Jeune fille, cela va peut-être te surprendre, mais il n'y a pas que toi dans cette famille.

— Et comment pourrais-je l'oublier ? Vous me le rappelez tous les jours. »

Soudain, Père frappa du poing sur la table, faisant trembler les couverts. « Ça suffit, maintenant ! Je ne veux plus rien entendre, de personne. Lorsque nous nous réunissons à cette table, ce devrait être un instant de paix et d'action de grâces, non une cause d'indigestion générale.

— Dans ce cas, vous allez avoir la paix, déclara Roxana en se levant de sa chaise. C'est l'heure de la réunion.

— Oh, Seigneur », gémit Mère.

Roxana prit sa bible, qu'elle tint blottie contre son sein à deux mains.

« Tu es sûre que tu as assez de force pour la porter toute seule ? demanda Saxby, qui une fois de plus s'adressait autant à la tablée qu'à sa sœur.

— Saxby, j'ai l'impression que tu n'as appris qu'une seule chose dans ton école, si chic qu'elle soit : l'art de te lisser la moustache. » Elle tourna les talons et quitta la pièce d'un pas vif.

« Quelle réunion ? entendit-elle son frère demander tandis qu'elle traversait le vestibule. De quoi s'agit-il ? »

Roxana sortit et s'enfonça dans la nuit. Le ciel était clair, vibrant, illuminé d'un million d'étoiles. Elle entendait les grillons et les crapauds donner de la voix, et un chien hurler au loin, et chaque son semblait occuper sa juste place dans un ordre à la fois mystérieux et exact. Guidée par le clair de lune, elle gagna les quartiers des esclaves. Des perrons et des seuils

ombreux lui parvenaient parfois des voix douces et plaisantes : « B'soir, Miss Roxana. » Elle avait fait le trajet si souvent qu'elle aurait pu retrouver son chemin même dans une obscurité totale : traverser les quartiers, contourner le coin nord d'un champ labouré, franchir les buissons et descendre la pente jusqu'au lieu de prière. Une foule était déjà rassemblée, agenouillée en cercle, dans un silence plein d'attente. De nouveau, on la salua poliment, gentiment, et on lui fit une place pour qu'elle s'agenouille à même le sol avec les autres. Bientôt, une brèche s'ouvrit dans l'assistance pour laisser passer un homme immense et fervent, le front haut, les yeux vifs et lumineux, vêtu d'une redingote propre et de vraies chaussures : Oncle Dan, le prédicateur. Il ne salua personne, même s'il les connaissait tous et que tous le connaissaient : sans le moindre regard ni à gauche ni à droite, il allait de l'avant, confiant, comme protégé par une bulle invisible, celle de son charisme et de sa mission solennelle. Il se mit à genoux au centre du cercle, attendit quelques instants, puis rejeta la tête en arrière pour contempler, entre les arbres, le ciel de la nuit, et les gouttes de lumière qui le parsemaient généreusement. Enfin, inclinant la tête vers le sol, il ouvrit la bouche et prit la parole d'une voix rauque qui était presque un murmure :

« Venez à moi, vous qui peinez et ployez sous le fardeau, et je vous donnerai le repos. Nous sommes ici dans le domaine du Seigneur et la vérité de Dieu, qui a créé tous les hommes à partir d'une unique boule de glaise et les a fait asseoir sur le même banc, épaule contre épaule, les yeux dans les yeux. Il a prononcé les paroles plus fortes que toutes les chaînes et Sa volonté ne sera pas ignorée, ne saurait être moquée. J'ai vu les choses qu'il m'a montrées et j'ai senti Sa puissance peser sur mes épaules, et j'ai voulu me lever mais je ne pouvais pas. J'ai voulu voir mais Il a retiré ce monde terrible pour m'en montrer un autre. J'ai vu le trône, et il était d'un or si resplendissant qu'il brûlait ma vision. Et j'ai vu un trône placé là pour moi et j'ai vu un trône pour chacun d'entre vous, baignés de la gloire du Ciel et disposés de façon à épeler un mot. Je ne sais pas lire, vous le savez, mais j'ai le Livre en moi, qui me réchauffe le cœur, et quand j'ai vu cette multitude de trônes vides qui attendaient la venue de leurs

occupants légitimes quelque chose en moi a pu lire ce mot, aussi clair que le soleil levant, et j'ai su que ce mot était "LIBERTÉ".

« Alors, aussi vite que j'avais été élevé jusqu'à là-haut, j'ai été ramené ici-bas, et j'ai vu mon corps étendu au sol devant moi, et il était mort et gisait au seuil même de l'enfer et je me suis mis à trembler et à frémir, mais Dieu s'est penché et m'a parlé, et Il m'a dit : "C'est là le corps du péché auquel Je t'ai arraché. Je suis avec toi à compter de ce jour, et désormais chaque pas que tu accompliras te rapprochera de la délivrance, du jour où tu seras libéré des tourments et des vices de la maison de servitude. Telle est la promesse que Je te fais, et à mesure que tu porteras la Parole à tes frères et à tes sœurs, telle est la promesse que Je leur ferai. La foi sera ta force. Ne désespère pas. Le jour du Jugement est proche, où les premiers seront les derniers et les derniers seront les premiers, tous unis dans la puissance et la gloire pour les siècles des siècles, amen."

— Amen ! s'écria une voix.

— Chut, réagirent d'autres voix. Taisez-vous. »

La sueur dégoulinait sur le visage d'Oncle Dan. Solennellement, il regarda tour à tour chacun de ses paroissiens des bois, sans paraître pourtant en voir aucun. Il voit en nous, se dit Roxana les larmes aux yeux, il voit jusqu'à notre corps spirituel. Une femme s'effondra en gémissant sur le sol sablonneux. On entendit quelques cris, aussitôt étouffés. Oncle Dan ferma les yeux, comme en prière. Lorsqu'il les rouvrit, il dit : « Notre Maître Divin est un dieu bon et juste. Nous n'aurons pas souffert en vain. Les péchés d'un peuple asservi sont infimes aux yeux de Dieu, comparés aux péchés de ceux qui les asservissent. Mais la fin est proche, mes frères. Le Seigneur m'a montré qu'il en est ainsi. Le jour où les chaînes fondront au feu des flammes, où le fouet échappera à la main qui le tient, ce jour-là approche à grands pas. Je l'ai vu, et c'est ainsi. Et pour hâter ce matin glorieux, pour aider l'avènement de ce jubilé, il nous suffit d'aimer Dieu, et de nous aimer les uns les autres. Est-ce que vous m'entendez ? Aimez Dieu, aimez-vous les uns les autres. Est-ce que vous croyez en l'Évangile ? Aimez Dieu, aimez-vous les uns les autres. Est-ce que vous ressentez la vérité

du fond du cœur ? Aimez Dieu, aimez-vous les uns les autres. Amen, a-men. »

Il y eut un silence, une stase absolue où toute vie humaine parut s'être retirée de la Terre, où régnaient feuille et pierre et toutes les créatures à poil et à plumes, et où le monde apparut tel qu'il était au commencement et tel qu'il serait à la fin des temps, lorsque toute l'humanité serait absorbée par l'esprit et pourrait méditer sur les conséquences de ses épreuves et de ses agissements terrestres. Et puis une chouette ulula, le charme fut rompu, et tout redevint comme avant.

Le regard d'Oncle Dan croisa celui de Roxana, et une part de chacun s'arracha à ses chaînes pour glisser jusqu'à l'autre et le toucher vraiment, et Oncle Dan dit : « Je crois que nous avons parmi nous ce soir une visiteuse qui désire s'exprimer. »

Et, sans impulsion ni volonté propre, Roxana se mit à secouer la tête lentement, imperceptiblement, de gauche à droite et de droite à gauche. Non, elle ne pourrait pas, non, je vous en prie, ne me forcez pas à faire ça. Mais jamais les yeux d'Oncle Dan ne la quittèrent, ne fût-ce qu'une seconde, jamais ils ne s'égarèrent au risque de rompre le lien qui les unissait en ce lieu et en cet instant. Et puis il tendit les mains et elle ne put se retenir plus longtemps ; elle se releva, simplement, comme si elle obéissait à un ordre irrésistible, et dériva vers le centre du cercle où elle s'agenouilla docilement dans la poussière à côté d'Oncle Dan. Elle sentait une troupe d'yeux braqués sur elle, et son esprit s'éteignit comme une chandelle soufflée par le vent, et lorsque enfin elle osa croiser ne serait-ce que quelques regards, d'ailleurs bienveillants, elle ne parvint qu'à dire : « Je vous demande pardon », et les mots avaient à peine pris forme qu'elle se releva, traversa en titubant la foule qui s'écartait en silence, et puis elle se mit à courir et bientôt elle retrouvait le refuge de sa chambre, et elle eut beau allumer une lampe, puis une autre, cet endroit familier, intime, d'habitude si réconfortant, restait plongé dans l'ombre comme si elle avait rapporté un peu de la nuit avec elle, et si elle dormit elle n'en garda aucun souvenir, et toute la journée du lendemain elle erra comme soumise à une séance d'hypnose, se traîna comme si elle



couvait une maladie grave. Elle avait le teint pâle et elle ne parlait pas.

Père fit savoir parmi les esclaves qu'à dater de ce jour toute réunion de prière était interdite. Mère décréta que cette année Roxana et elle partiraient plus tôt que d'habitude en villégiature à Saratoga, où le changement de décor et d'atmosphère ferait assurément le plus grand bien à sa fille. Roxana acquiesça sans protester, comme indifférente au lieu où elle se trouvait.

La semaine suivante, avant même que mère et fille ne prennent le paquebot qui les mènerait de Charleston à New York, Roxana eut deux autres visions mémorables. Dans l'une, elle se voyait, vêtue de lin blanc, glisser dignement sur un gazon intensément vert. Elle avait l'impression de faire ce numéro devant des milliers de spectateurs, mais elle ne voyait personne. Elle devait impérativement se rendre quelque part, mais soit elle avait oublié sa destination soit elle ne l'avait jamais connue. Et puis, brusquement, le sol sous ses pieds se ramollit, ses chaussures commencèrent à s'enfoncer dans ce qui était devenu une mer de boue visqueuse, jusqu'à ce qu'elle parvienne à un point où elle ne pouvait plus avancer ni battre en retraite, et où elle s'engloutissait peu à peu, tentant en vain de se libérer mais restant toujours bien droite, coincée sans espoir dans ce magma malfaisant, et elle ouvrit la bouche pour hurler mais, malgré sa langue et sa gorge encore douées de mouvement, malgré l'air qui s'échappait de sa trachée, elle n'émettait aucun son, pas le moindre soupir de bruit.

Dans la seconde vision, elle se voyait ramasser des œufs au poulailler, les rapporter à la maison dans un panier d'osier, et lorsqu'elle les cassa au-dessus d'un bol sur la table de la cuisine chaque œuf laissa échapper un torrent de sang, dont l'odeur lourde et intime emplissait ses narines et lui retournait l'estomac.

Quand vint l'aube, elle avait à peine dormi, et les cernes sous ses yeux étaient boursoufflés et noirs comme le ciel d'orage. On chargea leurs bagages dans la calèche et Eben les conduisit à l'embarcadère. Roxana ne retiendrait, du trajet fluvial jusqu'à Charleston et de la longue croisière atlantique jusqu'à New

York, que le bercement de l'eau, et le bruit incessant de la voix de sa mère qui battait contre ses tympanes comme les vagues successives. Elle tenait son encombrante bible serrée contre sa poitrine tel un bouclier, et lorsqu'elle ne regardait pas le vide de l'horizon elle en lisait des passages, parfois à voix haute.

Lorsqu'un gentleman, passager du paquebot *Creole*, lui demanda poliment si elle pouvait s'abstenir de citer les Écritures au dîner, elle leva brièvement les yeux vers lui et répondit, non moins poliment : « Non. » On ne lui adressa plus la parole de toute la traversée. Sa mère fondait parfois en larmes, s'essuyant les yeux avec un mouchoir de soie qu'elle gardait dans sa manche. « Je n'aurais jamais cru que Dieu jugerait bon de m'accabler d'une fille comme toi », remarqua-t-elle froidement un jour qu'elles étaient assises toutes les deux sur le pont, à regarder les mouettes plonger pour repêcher les restes qu'un matelot jetait par-dessus le bastingage.

« Cela faisait peut-être partie de Son dessein, répondit Roxana. Pour éveiller votre conscience.

— Je ne me crois pas tenue de recevoir des leçons de moralité de ma propre fille, répliqua Mère en se redressant sur son siège. Je parle à Dieu tous les jours, et c'est plus que suffisant.

— Et qu'est-ce qu'il vous dit ? demanda Roxana avec une pointe de curiosité sincère.

— Il m'instruit et me guide. » Elle dit cela d'un ton satisfait et sans réplique. « Il commande ma main et mon cœur.

— Et Il vous commande d'avoir des esclaves ? »

Mère dévisagea sa fille d'un air glacial, les lèvres minces et fermes. « Oui. »

Elles restèrent ainsi un bon moment, tournées l'une vers l'autre, telles deux figures modelées dans le même bloc de bois. Enfin Roxana détourna les yeux. « Ce n'est pas Dieu que vous écoutez.

— Je ne laisserai personne mettre en question ma relation personnelle avec le Seigneur. »

Roxana ne répliqua pas. Elle contempla la mer qui enflait et désenflait comme la poitrine haletante de quelque créature.

Durant le reste de la traversée, elles discutèrent courtoisement, mais évitèrent tout sujet plus sérieux que le menu du déjeuner, le choix d'une tenue, le paysage côtier, etc. À New York, elles prirent la malle pour Albany et remontèrent l'Hudson avec un groupe de commerçants yankees qui parlaient obsessionnellement d'argent, et Mère fit remarquer qu'on se serait cru dans une étable remplie de pourceaux voraces. La diligence qui les emmena d'Albany à Saratoga était bondée : hormis elles deux, il n'y avait que des hommes, qui tous fumaient ou chiquaient, emplissant la cabine d'un nuage d'effluves écœurants, recouvrant le sol d'une couche épaisse de crachats bruns qui tanguait au rythme de la diligence, tachant leurs chaussures et le bas de leur robe. Lorsqu'elles arrivèrent enfin au Congress Hotel de Saratoga, Mère était tellement épuisée par les émotions du voyage qu'elle dut aussitôt se retirer dans sa chambre pour prendre son médicament et faire une sieste. Elle avertit Roxana qu'elle pouvait faire ce qu'elle voulait, mais que les hommes, particulièrement les Yankees, devaient toujours être considérés avec la plus grande suspicion.

Roxana trouva dans le hall un fauteuil libre où elle put s'installer, sa bible sur les genoux, et se repaître du prodigieux spectacle des clients de passage. Chaque fois qu'on lui demandait si elle avait besoin d'aide, elle se contentait de répondre que non, tout allait bien, elle attendait simplement sa mère. Si l'hôtel lui paraissait plus petit que les années précédentes, la clientèle n'avait guère changé : les nantis du Nord comme du Sud. Elle fut saluée par plusieurs Charlestoniens et en reconnut plusieurs autres qui traversaient le hall, dûment suivis de leurs serviteurs souvent aussi bien vêtus que les maîtres. L'étrangeté absolue du système de l'esclavage, du fait qu'un homme puisse littéralement en posséder un autre comme s'il n'était qu'un chien ou un objet inerte et sans âme, semblait plus singulière encore ici, en terre yankee. Comment avait-on pu en arriver là ? Comment des gens par ailleurs bons et généreux pouvaient-ils tolérer en leur sein cette cruauté, cette barbarie ? Elle n'en savait rien, et cette seule pensée, quand elle n'attisait pas sa colère, l'accablait dans son corps et dans sa volonté. Que pouvait-elle faire, elle simple

jeune fille, pour contribuer à chasser du monde cette injustice, quand elle ne pouvait infléchir l'opinion d'un seul membre de sa famille ?

Elle réfléchissait ainsi à ces sujets brûlants lorsqu'elle aperçut un jeune homme assis de l'autre côté du hall, et qui semblait braquer sur elle son sourire magnétique. Elle détourna les yeux en hâte, feignant de ne rien remarquer, mais chaque fois qu'elle risquait une confirmation subreptice elle voyait le même sourire aveuglant attaché au même visage séduisant, qui à cet instant était le seul visage dans le vaste hall noir de monde. Elle sentait le sang affluer à ses joues comme un courant d'air chaud lui caressant la peau. Elle fit mine de scruter les clients occupés à la réception, comme si la personne qu'elle attendait y réglait ses affaires : mais cette personne ne tarderait pas à revenir, et Roxana partirait avec elle, et juste avant de passer la porte elle se retournerait pour une dernière vision de ce jeune homme ridicule.

Et puis, après une éternité passée à ne pas regarder, elle s'autorisa un infime coup d'œil : il était toujours là, à la dévisager ouvertement, mais il ne souriait plus, et elle le vit se lever et marcher vers elle d'un pas décidé. Refusant de se laisser embarrasser ou intimider, elle resta figée dans son fauteuil, le visage crispé, les épaules en arrière, et attendit qu'il l'aborde.

« S'il vous plaît, dit-il en ôtant son chapeau et en s'inclinant légèrement, je suis venu vous présenter mes excuses. J'espère que vous me pardonneriez de vous avoir regardée de façon aussi directe et aussi impolie, mais je n'ai tout bonnement pas pu m'en empêcher. Je sais que ma muflerie est inexcusable, mais c'est la vérité. Au début, vous comprenez, je vous ai prise pour quelqu'un d'autre, quelqu'un que j'ai connu à New York, et puis j'ai compris mon erreur, même si, curieusement, maintenant que je suis près de vous, je me dis que, peut-être, effectivement, je vous connais. » Et le sourire reparut. Mais aussitôt, remarquant son expression étrangement fixe, il s'interrompit. Avant de poursuivre : « Là encore, excusez-moi. Vous devez me prendre pour un fou, à vous accoster ainsi en public et à pérorer comme un imbécile alors que nous n'avons même pas été présentés. » Il tendit la main. « Thatcher Fish. Oui, je sais, c'est

un nom bizarre. Parfois, les gens comprennent mal, croient que c'est le nom de mon entreprise, que je suis pêcheur ou poissonnier. Mais au moins, c'est un nom que l'on n'oublie pas. »

Roxana attendit une suite éventuelle ; lorsqu'elle fut certaine qu'il avait enfin terminé, elle lui sourit et dit : « Enchantée, monsieur Fish. Je suis Roxana Maury.

— Pas les Maury de Charleston ?

— Mais si ! répondit-elle stupéfaite, en haussant les sourcils.

— Je crois bien que mon père est en affaires avec le vôtre. Il est dans le textile. Les textiles Fish & Fils.

— C'est peut-être le cas, mais je serais bien en peine de vous le dire, répondit-elle sans méchanceté. Je n'ai pas le droit de connaître ces choses-là. Je ne suis qu'une fille, vous comprenez. »

Thatcher lui décocha un nouveau sourire à bout portant ; elle fut contrainte de détourner les yeux. « Oui, je ne comprends que trop bien. Vous permettez ? ajouta-t-il en désignant un fauteuil.

— Oh, oui, je vous en prie !

— Je suppose que vous êtes venue en famille ? demanda-t-il en s'asseyant. En vacances ?

— Oui. Nous venons chaque année, depuis que je suis toute petite. Mais cette fois, il n'y a que ma mère et moi.

— Moi aussi, je suis ici en famille. Mon père est malade. Il est venu prendre les eaux.

— Je suis navrée. »

Thatcher eut un geste dédaigneux face à cette compassion. « Rien de grave, vraiment. Il est du genre souffreteux. Des problèmes digestifs. Il devrait prendre des vacances plus souvent, oublier un peu ses affaires.

— Je comprends. Mais au moins, dans le Nord, vous échappez aux maladies d'été qui nous affectent.

— Vous savez – et j'espère que vous ne me jugerez pas trop insolent –, je dois vous dire que vous avez la plus belle voix que j'aie jamais entendue. Je ne connais rien de pareil.

— Merci, répondit Roxana, à court de mots.

— Alors, demanda-t-il, c'est comment, de grandir dans une de ces grandes et vénérables plantations sudistes ?

— Fort agréable. Tant qu'on accepte de garder les yeux bien fermés. » Elle ne comprenait pas ce qui lui arrivait. En présence de cet inconnu, les barrières internes qui s'érigeaient d'ordinaire face à des prétendants potentiels semblaient s'être évanouies, et elle se sentait dangereusement ouverte, comme sans doute jamais auparavant.

« J'imagine que vous avez dû voir des choses terribles. »

Voilà un gentleman bien audacieux, se dit-elle, mais, pas plus qu'elle ne pouvait le regarder en face trop longtemps, elle ne pouvait s'empêcher de répondre à toutes ses questions. « Oui, dit-elle simplement. J'en ai vu.

— Pardonnez-moi. Je ne voulais pas être indiscret. Mais par ici, nous entendons tant de rumeurs affreuses qu'on ne peut que se demander si elles sont vraies. J'ai souvent envisagé d'aller un jour dans le Sud. Pour juger par moi-même.

— Vous devriez.

— Oui. Et l'idée est encore plus tentante à présent que je connais quelqu'un qui y vit, et à qui je pourrais peut-être rendre visite.

— Monsieur Fish, vous serez toujours le bienvenu à Redemption Hall. Je ne crois pas que vous serez déçu par notre hospitalité. »

Ils se turent, côte à côte, le regard perdu dans des directions opposées. Enfin, Thatcher se tourna vers elle et s'enquit : « Combien de temps comptez-vous rester à Saratoga, votre mère et vous ?

— Je ne sais pas. Et franchement, je m'en moque. Je suis ici pour raisons de santé, vous comprenez.

— Vous êtes donc malade ? demanda Thatcher, manifestement inquiet.

— Non, pas vraiment, sauf si l'on considère comme une maladie d'objecter, pour des raisons morales, à un système cruel de servitude imposée.

— Donnez-moi votre main », dit Thatcher, et, la prenant dans sa paume, il en baisa tendrement le dos.

« Monsieur Fish... !

— Non, non. Ce n'est rien. » Et quand leurs yeux se rencontrèrent Roxana contempla quelque chose de si vivant, de si incroyablement réel, qu'elle en oublia un instant où elle était.

Ils passèrent le reste de l'après-midi dans le hall, à converser sur ce sujet « fatal ». Thatcher lui-même s'était aliéné l'affection de sa famille à force de contester vigoureusement le bien-fondé de l'esclavage, et l'implication financière de son père dans ce système. Quelques années plus tôt, il avait rencontré une jeune quaker : elle participait à de nombreux rassemblements pour la cause, elle avait vu de ses propres yeux Garrison traîné dans les rues la corde au cou, assisté aux tribulations d'Anthony Burns, et ce fut elle qui sensibilisa Thatcher au fléau de l'esclavage. Ils s'étaient fiancés, mais quelques mois avant le mariage elle contracta le choléra et mourut dans de longues et atroces souffrances.

« Je suis désolée, dit Roxana, les yeux embués de larmes.

— Non, fit Thatcher. Une fois de plus, c'est moi qui vous dois des excuses. Je n'aurais pas dû vous accabler ainsi avec mon passé.

— Mais nous avons tous un passé. Notre passé, c'est ce que nous sommes. »

Après cela, ils se revirent tous les jours, d'abord dans le hall, puis pour de longues promenades en ville. Toutes ces heures passées en compagnie d'un inconnu, a fortiori d'un Yankee, inquiétaient Mère.

« Qui est cet individu ? exigea-t-elle de savoir, inconsciemment ravie d'avoir trouvé avec sa fille un sujet de discussion autre que la politique ou la religion.

— Il s'appelle Thatcher Fish. Il fait des études de droit. Il vient d'une famille de commerçants. Ils sont tous très riches. Et c'est un farouche abolitionniste. » Le mot tomba entre elles comme un couteau sanglant, et Roxana attendit sans ciller.

Mais la réaction ne fut pas celle qu'elle attendait. « Assieds-toi, dit Mère calmement. J'ai à te parler. »

Elles s'assirent face à face ; Roxana arborait une mine sévère et implacable.

« Roxana, commença sa mère. Tu sais que nous t'aimons tendrement, ton père et moi. Depuis la mort de ta sœur, tu nous

es encore plus précieuse. Voilà pourquoi nous sommes si préoccupés par ton comportement récent. On dirait que tu vises à provoquer toutes les dissensions possibles au sein de la famille. On dirait que tu veux te soustraire à l'affection de ton père, de tes frères, de ta mère. Le malheur est en train de faire son nid dans notre maison, et c'est toi qui l'as laissé entrer. Je tiens à te dire que, pour ma part, je respecte tes convictions. Tout ce que je te demande, c'est de respecter les miennes. »

Avant qu'elle ne puisse poursuivre, Roxana lui coupa la parole : « Mais cela m'est impossible. N'est-il pas dit dans le Psaume, II, verset 3 : “Rompons leurs chaînes, débarrassons-nous de leurs liens” ?

— Ne me lance pas les Saintes Écritures à la figure, dit Mère d'un ton furieux. Je pourrais te renvoyer d'autres citations.

— L'esclavage est une injustice, argumenta Roxana d'une voix rivalisant d'émotion avec celle de sa mère. Plus qu'une injustice, c'est un péché, et prendre part à cette entreprise diabolique, en goûter les fruits, c'est se faire le complice du Mal. »

Mère soupira. « Et tu oses me dire cela en face ? Insinuerais-tu que ta mère, ton père et tes frères sont des suppôts du Mal ? »

Roxana ne répondit rien.

« Tu insinuerais donc que le Mal est aussi en toi. Car ce voyage, cette chambre d'hôtel ont été payés avec l'argent du produit de nos champs, du labeur de nos gens. Tout comme ce que tu as mangé, les vêtements que tu as portés, ceux que tu portes à présent. »

Sans un mot, Roxana bondit de sa chaise, furieuse, et, empoignant à deux mains le col de sa robe, se mit à tirer frénétiquement sur le tissu jusqu'à ce qu'il se déchire. Alors, d'un coup sec, comme en transe, elle élargit la déchirure jusqu'à l'ourlet puis, sortant les bras des manches, elle se dégagea de la robe et se campa devant sa mère dans ses sous-vêtements blancs, qu'elle entreprit d'ôter aussi.

« Roxana ! hurla sa mère. Arrête ! Arrête tout de suite ! »

Elle la foudroya du regard et refusa de s'arrêter avant d'être complètement nue. Alors sa mère, d'un seul geste vif et fluide,



se leva pour la gifler et, comme dans un même mouvement de ballet, la main de Roxana s'envola pour gifler sa mère en retour.

« Comment oses-tu ? demanda Mère froidement en balayant la chambre du regard.

— Que cherchez-vous donc ? Votre cravache ?

— Encore un mot de toi et...

— Et quoi ?

— Mets quelque chose. Habille-toi. Nous allons quitter cet horrible endroit aujourd'hui même. »

Roxana saisit un drap du lit. « Compte tenu de l'endroit où nous nous trouvons, il est peut-être légèrement moins criminel de porter ça, qui a sans doute été tissé par des ouvriers salariés, même si le coton est éclaboussé de sang. » Elle s'enveloppa du drap et sortit de la chambre.

« Roxana ! cria sa mère. Roxana ! »

Ce n'est qu'après avoir refermé la porte derrière elle qu'elle laissa éclater les sanglots, mais elle continua d'avancer à grands pas dans le corridor, pieds nus sur la moquette, les cheveux en bataille, les joues ruisselantes. Elle sentait les yeux posés sur elle, entendait les murmures, les exclamations, mais elle regardait droit devant elle et gagna l'escalier, puis descendit à l'étage inférieur pour atteindre la porte dont elle avait involontairement retenu le numéro, mentionné à une seule occasion, et elle frappa timidement, une fois, deux fois, et lorsque la porte s'ouvrit et qu'elle vit Thatcher elle se sentit tomber et ce n'était pas entièrement désagréable, cette chute, et elle s'abandonna à la sensation en pensant, avant que cesse toute pensée, que peu lui importait où elle atterrirait.

Jamais elle ne revit sa mère, ni son père, ni ses frères, ni Ditey, ni Sally, ni Eben, ni Redemption Hall. Jamais.

Un beau matin, après quelque trois jours d'absence, Liberty rentra à la maison avec un œil au beurre noir et une estafilade au menton. Il refusa d'avouer où il avait été, d'expliquer d'où lui venaient ces blessures. Il monta dans sa chambre tandis que la famille se réunissait au salon pour discuter le cas du fils prodigue.

« Je vous l'avais bien dit ! s'écria Tante Aroline. Voilà des années que je vous mets en garde, tous les deux, mais personne n'y a prêté attention. Je vous avais avertis que ce garçon manquait de discipline, qu'il avait besoin d'une main pour le corriger, mais personne ne m'a écoutée, personne ne s'est soucié de ce que pouvait dire cette pauvre vieille Aroline.

— Ce n'est pas vrai, rétorqua Thatcher. Tes contributions à la conduite de cette maison sont accueillies avec gratitude et respect, et je ne te laisserai pas dire des choses pareilles.

— Tout ce que je demande, depuis toujours, c'est qu'on montre un soupçon d'estime pour mon modeste apport au salut de cette maisonnée si fragile. Dieu sait que nous avons eu notre part de conflits dans cette famille, et franchement je ne sais pas si je supporterais d'en voir cette branche précieuse éclater en mille échardes. » Elle extirpa de la poche de son tablier un mouchoir à fleurs qu'elle serra très fort dans son poing en contemplant la pièce d'un regard de détresse, défiant les autres d'oser la faire pleurer.

« Honnêtement, dit Roxana d'une voix durcie par l'énervement, tu te comportes comme si c'était toi qui étais sur la sellette. Ce n'est pas toi, le problème, Aroline, et j'apprécierais que tu cesses de te mettre ainsi en avant.

— J'ai le droit d'avoir un avis, autant que n'importe qui d'autre dans cette pièce.

— Naturellement, dit Thatcher, mais il me semble que nous nous égarons, que nous nous éloignons de notre sujet.

— Ce n'est pas moi qui me suis égarée, soutint Aroline.  
— Je n'ai jamais dit ça.  
— Elle semble avoir quelque difficulté à entendre clairement ce que disent les autres, glissa Roxana.  
— Ça, je l'ai très bien entendu, aboya Aroline, et ça ne me plaît pas du tout.  
— Ce n'est pas grave. Est-il vraiment nécessaire que tu approuves le moindre mot prononcé sous ce toit ?  
— Pourrions-nous en revenir à Liberty ? » intervint Thatcher.

À l'abri du sofa où, mollement avachi, brandy et cigare à la main, il écoutait avec un détachement amusé cette charmante discussion de famille, Oncle Potter s'éclaircit la gorge, attendit d'obtenir l'attention de tous et dit : « Confiez-moi ce garçon quelques jours. Je peux lui offrir ce dont il a envie.

— Quelle absurdité ! dit Aroline.  
— Je pensais faire une virée dans la grande ville, poursuivit-il. Ce gamin a la bougeotte, comme son vieil oncle. Il va sûrement apprécier la visite, s'en mettre plein les mirettes.  
— Je ne vous confierais pas cet enfant, même pour l'emmener dans la cuisine, proclama Aroline.  
— Ce n'est plus tout à fait un enfant, lui rappela Thatcher.  
— Enfant ou non, toute âme confiée à la garde de ce dépravé verrait son salut mortellement compromis. »

Thatcher dévisagea sa femme, qui était demeurée étrangement silencieuse. « Qu'en penses-tu, ma chérie ?

— Je fais confiance à Potter, répondit Roxana. Je préfère le savoir en sa compagnie plutôt qu'à battre la campagne tout seul.

— Excellent ! dit Potter en buvant une grande rasade directement au goulot. Nous partirons dès demain matin.

— Je t'en prie, Potter, supplia Roxana, veille bien sur lui. Je ne voudrais pas...

— Allons, allons, l'interrompit-il en agitant son cigare d'un geste nonchalant. Je le garderai collé à moi comme s'il était mon rejeton.

— Dieu nous préserve ! » commenta Aroline.

La mère et le père échangèrent un regard et, si elle parvint à produire un sourire, ce sourire parut laborieusement tissé dans

la plus fragile des étoffes. Roxana avait toujours su que ce jour finirait par arriver, mais pas si tôt. Néanmoins, elle s'était promis depuis longtemps d'être forte, de ne pas protester, de ne pas pleurer. Elle était bien décidée à ce que jamais le traumatisme de son propre départ ne se reproduise dans sa famille. Elle ne supportait pas l'idée que son enfant puisse se sentir emprisonné entre les murs du foyer. Et, si douloureuse que fût cette décision, elle se disait qu'accorder à Liberty le droit de partir à sa guise garantissait qu'il reviendrait *aussi* à sa guise.

New York. Un royaume de rêve où le bruit, la chaleur, le désordre général d'un désir sans entraves pouvaient se donner libre cours dans leur plénitude naturelle, et dans un déluge permanent de billets de banque. Ici, les gens étaient différents, comme Potter en avait averti son jeune neveu : l'argent était pour eux un élixir, et leur santé, leur harmonie psychique dépendaient d'une ingestion régulière et massive de cette médecine. Et si d'aventure on voyait un lascar suer brusquement à grosses gouttes, avec les yeux qui roulent comme des billes et les membres qui dansent la gigue, mieux valait s'écarter, car ça voulait sûrement dire que sans s'en rendre compte on s'interposait entre le drogué salivant et sa dose de médication. Et surtout, ne jamais regarder dans les yeux un inconnu, sinon il croirait qu'on se préparait à lui faire goûter une tarte aux poings. Et ne parler à personne, mâle ou femelle, car chacun n'avait qu'une idée en tête : vous faire les poches et vous briser le cœur. Mieux valait garder sa monnaie dans sa botte, avec un surin bien affûté. Ces métropolitains, c'étaient des fourbes.

Lorsque la malle d'Albany s'approcha des docks, grouillant d'une foule impensable, tandis que jusqu'à l'horizon des navires de toutes les nations étaient amarrés coque contre coque, Liberty, surexcité, tordit le cou pour apercevoir la ville mal famée à travers cette forêt effeuillée de mâts, de vergues et de haubans, et voici quelle fut sa première impression : des briques et des gens en nombre également incroyable ; et si la maçonnerie était plus ou moins uniforme de taille et de couleur, les citadins visibles ne l'étaient pas. Cet endroit semblait

contenir chaque forme, chaque teinte que l'animal humain était susceptible de prendre, vêtu de chaque tenue que le cerveau humain était susceptible de concevoir.

Un bref orage venait de cesser quand ils débarquèrent, et les caniveaux débordaient d'une épaisse mélasse noire d'ordures et de déchets corporels, dont la fragrance était, comme le remarqua sombrement Potter, « positivement phénoménale ». Des mouettes criaient, des chiens aboyaient, des chèvres bêlaient, des troupeaux de porcs insolents fourrageaient sans vergogne dans les rues engorgées. Le raclement des roues de chariots et de fiacres, le claquement des sabots, le piétinement d'innombrables jambes étaient presque assourdissants. Liberty en perdait tous ses repères, et c'était excitant. Un omnibus pourpre et jaune passa dangereusement près : des têtes fusaient hors de chaque fenêtre, des passagers se cramponnaient aux flancs. Une petite fille vêtue de calicot, en couches successives de haillons, poussait devant elle une brouette fumante en psalmodiant, d'une voix aiguë et chantante : « Maïs chaud ! Demandez mon maïs ! » Une bande de gamins crasseux filaient frénétiquement parmi la foule et butaient agressivement contre des passants ébahis. Au coin de la rue, un gros bonhomme en tablier de boucher sanglant, qui brandissait un hachoir à viande, poursuivit quelqu'un jusque dans un saloon. Des femmes impudentes, jeunes et vieilles, à divers stades d'effeuillage, traînaient aux portes et aux fenêtres en interpellant les gentlemen de passage. L'une d'elles appela même Potter par son nom. « Pas aujourd'hui, Pearl, répondit l'oncle d'un ton débonnaire, je suis avec mon neveu. » La femme zyeuta Liberty d'une manière nouvelle pour lui. « Amène-le, dit-elle. Il me paraît bien assez grand. » Potter éclata de rire et ils poursuivirent leur chemin.

« Alors, Liberty, que penses-tu de notre belle cité ?

— Elle bat tous les records », répliqua-t-il, les yeux scintillants.

Potter le serra dans ses bras en une étreinte suffocante, puis le conduisit, à travers le chaos qu'était New York, jusqu'à un édifice titanesque dans le bas de Broadway, dont l'architecture était si hallucinante, toute en colonnes et en gargouilles, en

tourelles, échauguettes et coupoles, sans oublier des portraits au cadre doré, qu'on aurait dit le gâteau de mariage le plus alambiqué que Liberty ait jamais vu. Un torrent de gens y entrait, un torrent de gens en sortait. Un énorme écriteau, courant sur toute la longueur de la façade, annonçait que là était sis le célèbre Musée P. T. Barnum, et son Palais des Merveilles et des Curiosités venues du monde entier.

Potter, qui annonça fièrement qu'il avait déjà visité plusieurs fois ce glorieux monument, acheta des billets à l'employée qui se tenait dans un guichet grillagé. Elle portait un turban et des bagues serties de bijoux, et elle leur accorda à peine un regard, malgré la remarque de Potter sur la beauté naturelle de son visage.

À l'intérieur, de vastes galeries s'étendaient dans toutes les directions, menant sans fin à d'innombrables salles remplies jusqu'aux plafonds de collections insolites. Liberty et son oncle passèrent trois heures à arpenter les corridors, et à contempler avec une admiration mêlée de crainte respectueuse des poulets à deux têtes, des canards à trois pattes, de monstrueux fœtus humains aux pieds palmés, aux mains griffues, aux traits déformés, une femme à barbe qui répliquait sèchement à tous les quolibets, un homme qui gobait des pièces de monnaie brûlantes, des magiciens ambulants qui faisaient surgir de nulle part des billets de banque flambant neufs, un nain avec la tête plantée à l'envers, et tant d'autres prodiges que Liberty consacrerait des jours entiers à se remémorer cette inlassable parade.

Mais ce qui le fascina le plus dans tout ce qu'il vit exhibé, ce fut cet homme noir difforme qui, selon un processus apparemment spontané, était en train de devenir blanc. Ses bras et ses jambes avaient déjà atteint une sorte de pâleur cendrée tandis que le reste du corps, ainsi que son visage lugubre, arborait une apparence mouchetée des plus troublantes, comme si la peau noire était progressivement envahie par d'obscuras plaques de chair blanche. L'aboyeur en chapeau melon, qui gesticulait avec une canne de bois de Malacca, expliqua d'une voix stridente que là était la solution aux problèmes politiques de cette nation troublée. Liberty revint

deux fois sur ses pas pour contempler encore ce pauvre bougre couché sur une paille, tout juste ceint d'un vague pagne, sans parler, sans guère bouger, refusant de répondre même aux questions directes, et fixant parfois de ses grands yeux sombres un spectateur particulièrement vociférant pour le réduire à son tour au silence. Tout en le dévorant des yeux comme les autres, Liberty ressentait un mélange confus d'émotions qu'il trouvait désagréable mais fascinant, et difficile à comprendre.

À Potter, un seul coup d'œil suffit. « De l'oxyde de plomb, conclut-il en martelant les mots. Un jour, à Buffalo, j'ai vu toute une troupe de joueurs de banjo peinturlurés comme ça. »

Liberty était sceptique. À ses yeux, cette peau paraissait authentique, sans retouches.

« De l'oxyde de plomb », répéta Potter, qui hocha la tête d'un air expert et entraîna son neveu dans la salle suivante, où il entreprit d'« expliquer » tous les mystères qu'abritaient les lieux. En fait, Potter se délectait à démythifier tour à tour chaque pièce de la collection, et, comme Liberty lui fournissait un public captif, son enthousiasme atteignit un degré qui finit par attirer une petite foule. Tout ici, selon lui, pouvait être aisément reproduit par un usage habile de cosmétiques et de costumes ou accessoires de théâtre. Les membres, queues ou têtes surnuméraires et dysfonctionnels avaient été tout bonnement cousus sur les animaux exposés. Plusieurs de ses auditeurs tentèrent de contredire ses opinions, voire de mettre en cause sa moralité sinon son intégrité physique, et Potter s'échauffa dangereusement. On appela la police, sur quoi Potter et Liberty furent escortés hors du musée avec interdiction formelle d'y remettre les pieds.

« Les gens aiment se faire duper, déclara Potter une fois dans la rue. C'est notre passe-temps national.

— Je crois qu'ils aiment aussi se disputer, suggéra Liberty.

— Ah ça, mon garçon, pas de doute là-dessus. » Planté sur le trottoir, il regarda rapidement autour de lui puis, soudain, s'élança parmi la foule, tandis que Liberty avait toutes les peines du monde à le suivre. En chemin, Potter dispensa de nouveaux conseils de survie dans ce Far West urbain. « Ne laisse jamais voir ton argent, à personne. Ça grouille de gens déshonnêtes, ici.

Un soir, dans la chatterie de la Mère Polly, j'ai vu un rustaud en costume à carreaux exhiber sa liasse, et avant qu'il puisse la rempocher une bande de gaillards attablés à côté l'a laissé tout estourbi et sanglant dans la sciure, en plein milieu de la salle. J'ai vu ça arriver plus d'une fois, mais çui-là, c'était le pompon.

— On peut aller chez la Mère Polly ? demanda Liberty.

— Ça y est, mon garçon, t'es déjà d'attaque ? Eh bien, on verra, on verra. Procurons-nous d'abord un gîte pour la nuit. J'ai pas envie de dormir sur les pavés avec les porcs. »

L'hôtel, situé dans une ruelle adjacente à Broadway, s'appelait l'Hostellerie de Vieux Chêne : il avait des murs et des fondations en brique rouillée, des planchers en pin brut et un toit d'ardoise en ruine. Les chambres étaient étroites comme des cachots, et il y faisait une chaleur de fournaise. Un vieil employé noir aux cheveux blancs, que la réceptionniste au teint jaunâtre et aux joues creuses désigna sèchement comme étant Ned, les mena à leurs appartements en traînant les pieds et, avec moult halètements et autres signes d'effort intense, tenta d'ouvrir la fenêtre, puis se retourna vers eux. « Je peux rien y faire », dit-il, et il sortit. Plus tard, en pleine nuit, jurant et suant, Potter se relèverait pour briser la vitre à coups de crosse, mais même ainsi pas un souffle d'air ne viendrait rafraîchir la pièce étouffante.

Ils dînèrent dans un saloon bruyant et enfumé essentiellement peuplé d'hommes, et de quelques femmes fort peu vêtues qui passaient nonchalamment de table en table, se répandaient sur les épaules des hommes et leur murmuraient à l'oreille jusqu'à ce qu'ils éclatent de rire et se lèvent pour accompagner ces fascinantes créatures dans de petites alcôves cubiques bordant le mur du fond. L'une d'elles s'aventura jusqu'à leur table, mais Potter lui ordonna de dégager. « Pour ça, je connais un bien meilleur endroit », dit-il d'un air entendu à Liberty, qui hocha la tête en silence comme s'il savait vraiment de quoi parlait son oncle. Ils burent de la bière et mangèrent chacun deux assiettes d'huîtres, que Potter jugea avec emphase « les meilleures de la ville, les meilleures de toute la côte Est ».

Tout au bout de la salle se dressait une scène et, alors que Potter et Liberty finissaient leur repas, le rideau rouge en



lambeaux s'écarta pour révéler une rangée de girls affublées d'oripeaux qui ne dissimulaient que leurs parties intimes. Accompagnées par les dissonances d'un quintette installé devant la scène à gauche, elles se lancèrent dans une danse effrénée avec moins de grâce que d'enthousiasme. Le public hurlait, ululait, applaudissait, faisait des suggestions pour la prochaine danse, et plus les girls sautillaient, plus leurs jambes montaient haut, plus les hommes devenaient braillards et paillards. Potter grimpa sur une chaise pour avoir une meilleure vue et Liberty l'imita. Il régnait dans la salle le sentiment qu'un événement considérable était en train ou sur le point de se produire. Et puis, abruptement, la musique se tut, la danse prit fin, le rideau se ferma. Le public déçu se mit à crier encore plus fort en martelant les tables à coups de chope, mais le rideau ne se rouvrit pas, et progressivement le bruit ambiant se réduisit au vacarme habituel.

« Qu'est-ce que t'en dis ? demanda Potter.

— Est-ce qu'elles vont revenir sans leurs vêtements ? » demanda Liberty, sur quoi Potter éclata d'un rire volcanique et lui donna une grande claque dans le dos. « Je t'aime bien, Liberty, rugit-il, depuis toujours. »

Et puis, au son aigre et métallique d'une musique de fanfare, le rideau se rouvrit, révélant sur la scène une rangée de chaises en bois vides devant laquelle posait un homme grand et maigre en redingote noire, gilet de satin bleu et culottes noires. Punaisée derrière la scène, une immense bannière annonçait la Démonstration de Gaz Hilarant du Professeur Winslow McGurk. L'homme s'avança au bord de la scène et leva les mains pour obtenir le silence.

« Bonsoir, messieurs, commença-t-il. Je suis le professeur McGurk. » Des acclamations jaillirent de divers points de la salle à cette information. « Je rentre tout juste d'une grande tournée en Europe, où bien des têtes couronnées, parmi les plus prestigieuses, ont pu apprécier la démonstration qui va à présent vous être offerte. Vous allez découvrir ce soir les effets fort distrayants sur le cerveau humain d'un composé chimique hilaro-excitant. Vous assisterez à la métamorphose de quelques-uns de vos semblables, altérés, transmutés, littéralement

transportés par-delà les soucis prosaïques de notre morne quotidien. Une telle métamorphose est parfaitement naturelle et absolument sans danger.

« À présentée vais avoir besoin de six ou sept âmes aventureuses, prêtes à prendre le risque de percer ce voile délicat qui nous masque les innombrables plaisirs d'un autre monde, et disposées à déboursier la somme modique de vingt-cinq cents pour y accéder. Ne soyez pas timides, approchez, toute personne désirant goûter à ce gaz sera la bienvenue. Inutile de souligner qu'il s'agit là d'un moment unique dans une vie. Si vous passez à côté, vous le regretterez. »

On entendit un raclement de chaises : plusieurs hommes s'approchèrent.

« Je veux le faire, dit soudain Liberty en se levant et en cherchant une pièce dans sa poche.

— Si ça te rend fou, remarqua Potter, manifestement amusé, ce n'est pas moi qui en pâtirai.

— Je sais. Tant pis pour moi, répondit Liberty en se dirigeant vers la scène.

— Voilà un jeune homme courageux ! dit le professeur McGurk en tendant la main pour l'aider à se hisser sur l'estrade. Il a peut-être envie de passer le premier.

— Bien sûr !

— Comment tu t'appelles, fiston ?

— Liberty.

— Liberty, hein ? Eh bien, je te garantis que ça va te libérer. » Il lui tendit un masque en caoutchouc relié par un long tuyau au bouchon d'un gros bocal en verre. « Ajuste le masque sur ton nez et ta bouche. Quand je te donnerai le signal, je veux que tu inspires à fond. Compris ?

— Oui.

— Tu vas le regretter ! » cria une voix dans la foule.

McGurk tripota le bocal, desserra une pince métallique sur le tuyau et, hochant la tête, dit : « Vas-y. »

Liberty inspira. Il sentit quelque chose de frais et de doux envahir ses poumons comme une bourrasque et, même quand il cessa d'inhaler et arracha le masque de son visage, la bourrasque continua, emplissant non seulement ses poumons

mais tous les organes de son corps. Ses membres, apparemment vidés de leurs os et de leur chair, s'emplissaient aussi de cette vapeur fort singulière. Et puis une bourrasque plus puissante encore, rapide et bruyante comme un train, escalada sa colonne vertébrale jusque dans sa tête et explosa contre la paroi de son crâne, et de jolies taches de lumière colorée tombèrent en cascade chaude et douce sur les prairies ondulantes de son cerveau ; toutes ces sensations bizarres n'occupèrent qu'un bref instant, mais Liberty se trouvait apparemment dans un lieu nouveau où les « instants » non seulement n'avaient pas de sens, mais n'existaient même plus. Il n'était plus logé bien à l'abri dans son esprit, il enflait jusqu'à investir un espace agréable, qui avait vaguement la forme d'un corps, et qui faisait office de prisme réfractant le monde, dont il intensifiait les couleurs et amplifiait les sons.

Lorsque le professeur lui demanda s'il désirait une deuxième dose, Liberty chercha une autre pièce dans sa poche. Son attention oscillait sans cesse et pêle-mêle des sensations intérieures à la fantasmagorie extérieure, où les événements survenaient dans un perpétuel passé, comme s'il se remémorait ce qu'il voyait au présent. Apparemment, l'un de ses compagnons de scène tentait de tenir en équilibre sur la tête, tandis qu'un autre courait à quatre pattes en aboyant ; à un moment, lui-même parut se joindre à la salle pour chanter en chœur, et à pleins poumons, le refrain de *Oh Susannah*. Après un délai inconnu, il se retrouva de retour à sa table, où il engloutit aussitôt deux bières et informa son oncle qu'il ressemblait à un homard.

L'instant d'après, Liberty évoluait dans un brouillard où chaque flamme de chaque réverbère à gaz se distinguait nettement, nimbée de son propre halo, tels des yeux de feu vous guidant vers une catastrophe imprévue. Des visages émergeaient de la brume et s'y noyaient, flottant comme des nuages, et tout ce qui se disait autour de lui ressemblait à du chinois, même si jamais de sa vie il n'avait entendu parler chinois. On aurait cru qu'une pluie infinie tombait dans sa tête.

L'instant d'après, ils étaient installés dans un salon rouge, entourés de femmes en peignoir de soie, tandis qu'un

moustachu en sueur martelait un piano et chantait, très faux et d'une voix rugueuse, une version méconnaissable de *Jimmy Crack Corn*, et que la flamme de chaque lampe vacillait en rythme et assurait les harmonies vocales. Il s'aperçut que jamais il n'avait haï aussi violemment une chanson. Le visage de son oncle semblait enflé, au bord de l'explosion.

L'instant d'après, il était dans une chambre aux murs couverts de papier peint, et sur ce papier il y avait des oiseaux en vol, et il les entendait crier tandis qu'ils volaient en escadre. Mystérieusement, il n'avait plus son pantalon, et il était assis au bord d'un lit, et une fille agenouillée entre ses genoux lui lavait avec un gant tiède ses parties ravivées, et soudain il eut l'impression d'éternuer par le mauvais bout.

L'instant d'après, la fille avait disparu, et, miraculeusement, sans l'aide d'une montgolfière, il s'élevait tout droit dans un ciel éclaboussé de soleil ; au-dessous, l'île de Manhattan, aussi vivace et irréaliste qu'un dragon de conte de fées baignant ses flancs meurtris au confluent des eaux ; chaque toit était une écaille luisante ; chaque plumet de fumée, une sombre exhalaison de vapeurs toxiques surgie des entrailles infernales de la bête ; et les citadins frénétiques, un essaim de parasites infestant le grand corps somnolent. De ces hauteurs vertigineuses qu'il occupait à présent, il était impossible de déterminer si une telle présence était salutaire ou maligne : ces distinctions se faisaient plus obscures à chaque seconde d'ascension. Imaginez la vue depuis la véranda du Créateur. Qui aurait la faveur de Son œil munificent ? Le parasite ? L'hôte ? Les deux ? Au prisme de l'éternité, la différence avait-elle même un sens ? S'en souciait-Il seulement ? Ces questions même semblaient triviales. Ces distinguos vulgaires n'étaient peut-être que symptômes d'une erreur fondamentale, un tri stérile et vain, faute d'instruments exacts. Eh oui, même à l'altitude des anges, des pensées contrariantes. New York.

À la nouvelle de l'attaque de Fort Sumter et de la déclaration de guerre, Roxana se cloîtra dans sa chambre. Cinq jours durant, personne ne la vit hormis Thatcher, qui lui montait ses repas et les rapportait presque intacts. « Bien, répondait-il à toutes les questions, elle va bien. » Mais son attitude devint d'une brusquerie inhabituelle, sa patience limitée, et il semblait de plus en plus sujet à des parenthèses d'immobilité où son corps cessait tout bonnement de fonctionner : son regard se tournait vers l'intérieur, et il restait figé tel, dans un tableau, un chasseur guettant par-delà la crête le sinistre aboiement de la meute.

Seul, couché dans sa mansarde, aux confins morts et froids de la nuit, ses inquiétudes pour ses parents dansant comme des démons autour de son lit, Liberty écoutait sa mère pleurer, parfois pendant des heures, et priait un Dieu douteux auquel il ne pouvait pleinement croire (voyez les bienfaits dont Il avait comblé cette famille) sans toutefois Le rejeter pleinement (les choses pourraient être pires, bien pires) pour que tous les obstacles s'opposant à la migration naturelle des Fish soient promptement effacés, facilitant la poursuite du bonheur. Forcément, ce fut la Caroline qui ouvrit le bal et, bien que Liberty n'eût jamais rencontré son grand-père maternel ni même aperçu son portrait, il ne pouvait s'empêcher d'imaginer Grand-papa Asa, les joues creuses et les yeux exorbités, appliquant la mèche enflammée au canon inaugural.

Au lendemain de la première nuit de ce qui serait des années de nuit perpétuelle, autour d'un petit déjeuner délaissé, un Thatcher contrit dévisagea son fils pendant d'interminables minutes avant de remarquer : « Je crois savoir ce que tu ressens en cette occasion tant redoutée, mais je tiens à souligner que ni ta mère ni moi ne souhaitons te voir, malgré la pression compréhensible de tes convictions, filer en douce vers un

bureau de recrutement. Je sais que les crétins des deux camps ont clamé, et même vociféré, que si le pire arrivait ce pire ne durerait qu'une poignée de semaines ; il y aura donc certainement une ruée d'impétueux et d'excités avides d'entrer dans la mêlée avant qu'elle ne s'achève prématurément. Mais je te demande, comme un père à son fils, de t'abstenir d'une telle précipitation. Tu es trop jeune.

— J'aurai dix-sept ans dans quelques mois.

— Tu n'es qu'un poulain qui n'a guère quitté l'écurie. Je t'en prie, n'accable pas ta mère de plus de soucis qu'elle n'en a déjà. Tu conçois bien à quel point les circonstances sont pénibles pour elle.

— Comme si j'avais besoin qu'on me le rappelle ! Chacune de ses larmes est comme une goutte d'huile bouillante sur ma peau, et... et... » Il ne put trouver ses mots, et détourna les yeux en hâte. Derrière la fenêtre entrouverte, le soleil brillait bêtement, les fiers érables le narguaient de leurs feuilles tendres et fraîches, et quelque part un chien aboyait fiévreusement, comme si produire ce bruit irritant était absolument vital pour que la journée soit réussie. « La situation, reprit-il, n'est pas moins compliquée pour moi.

— Je comprends, et je compatis, mais je dois te demander de me promettre que tu n'essaieras pas de t'engager sans la permission expresse de ta mère, et la mienne. »

Le regard de Liberty erra à travers la pièce, dans une vaine tentative de se soustraire à celui de son père, ferme et fixe. « Pardonnez-moi, finit-il par murmurer. Mais, en toute conscience, je ne crois pas pouvoir faire ce que vous me demandez. »

Thatcher hocha brièvement la tête, se leva lourdement de sa chaise et quitta la pièce.

Liberty demeura attablé, repoussant soigneusement toute pensée, et finit calmement son café. Puis il sortit dans le couloir, et s'arrêta à la porte du salon, derrière laquelle on percevait un murmure sourd et le bruissement de pas vifs de rongeur : Tante Aroline, qui arpentait nerveusement la pièce et marmonnait toute seule. De l'étage ne parvenait qu'un profond silence. Quand les sanglots reprendraient, il ne pourrait sans doute pas

se retenir de fuir la maison. Sur la véranda, il trouva Euclid qui, campé dans le fauteuil de Roxana, se balançait à un rythme délicat mais ferme, tel un hobereau contemplant toute l'étendue de son domaine, jusqu'aux lointaines collines où le vert tavelage du printemps suivait déjà son cours. Sans même tourner la tête pour regarder qui approchait, Euclid ouvrit la bouche et se mit à parler : « J'ai vu ce jour pointer il y a bien, bien longtemps. Tous les soirs, j'ai prié pour qu'il arrive, depuis que j'étais un petit marmot enseveli dans les ténèbres du Mississip, à chasser les mouches du berceau des enfants de Maître John. Sois patient, dit le Seigneur, une maison solide réclame des fondations solides. Mais voilà que l'œuvre du bien commence enfin. Seulement, Liberty, il y aura des orages, des rafales qui ébranleront l'esprit des pécheurs comme des saints, des tonnerres furieux, une foudre maligne, et des mers infinies de sang infini, bouillantes et tempétueuses. J'ai vu tous ces malheurs quand je n'étais encore qu'un marmot à la plantation de Twelve Trees.

— Mais ils parlent de six semaines, Euclid, trois mois au maximum.

— Ça, c'est l'homme qui parle, et l'homme n'est que bruit et vent, et son raffut n'a jamais fait de bien à personne. Il ferait mieux de se taire et d'écouter le Seigneur. C'est Lui, le Grand Projeteur, et Ses projets ne sont pas forcément les nôtres. Cette bagarre-là, ça va être la plus grande de toutes les bagarres. Toi, tu dis trois mois. Quatre-vingt-dix jours. Dis plutôt neuf cents. Neuf cents et plus.

— J'envisage de m'engager. »

Euclid continua à se balancer en rythme. « Le ciel est beau aujourd'hui, observa-t-il. Un ciel de chasseur. Là-haut, Liberty, c'est le Cirque ambulant du Seigneur, et bien souvent ces parades procurent à l'âme une telle paix qu'on en défaillerait de pur plaisir. » Il cessa son balancement. « Que dit la voix ? »

Liberty sourit. « Quelle voix ? »

— Ta vraie voix, mon poussin, celle de ton cœur.

— Euclid, avoua timidement Liberty, honnêtement, je n'en sais rien.

— Alors c'est que tu es dans la confusion. Va dans les bois, expose ton problème aux pierres et aux arbres. Les feuilles te diront quoi faire. »

Une heure plus tard, installé sur un rocher moussu qui ressemblait étonnamment à un trône royal, Liberty médita sur sa destinée, son dilemme de monarque antique : devant lui s'étendait un cercle presque parfait de terre morte où nulle vie ne poussait ni ne s'aventurait, sans doute depuis toujours ; cette paisible clairière, soigneusement creusée dans les profondeurs insondables de la forêt, avait toujours été pour lui un lieu suprêmement magique, où, disait-on, les sorcières s'ébattaient jadis, et où les tribus primitives se livraient à des rituels complexes d'une séduisante barbarie, et les forces qui avaient pu être invoquées par ces mystiques païens devaient encore y rôder, sinon pourquoi le sol resterait-il si obstinément empoisonné ? Un jour, il avait même cru apercevoir la queue en spatule de quelque créature verte et tannée se glissant derrière une grosse souche à son approche. Une autre fois, il avait entendu des voix, surgies devant lui de l'air désincarné, converser dans une langue étrangère et gutturale, et, en prêtant l'oreille à leur intrigante péroration, il s'aperçut, après un mystérieux ajustement auditif, qu'il comprenait effectivement leur charabia, traduisant mentalement ces bruits de bouche en anglais reconnaissable, et qu'elles lui indiquaient où retrouver la pièce d'argent que lui avait offerte Tante Aroline pour son anniversaire et que, tête en l'air, il avait aussitôt perdue. La pièce scintillait au centre exact du cercle contaminé. Euclid avait raison. Les solutions aux grandes énigmes de ce monde sens dessus dessous ne pouvaient être trouvées qu'en invoquant la sphère invisible. Aujourd'hui, pourtant, alors qu'il débattait de la question brûlante, adoptant tour à tour, et scrupuleusement, les points de vue opposés, les bois et les pierres demeuraient cruellement muets. Enfin, les mots dans sa tête se perdirent, il pénétra dans une zone où, à court de logique et de langage, il déposa les armes, et au même instant ce ne fut pas une voix mais le silence qui lui parla clairement, et aussitôt il se leva et sortit de la forêt pour gagner une route en bordure de la ville puis une triste fermette au toit affaissé, aux planches



fissurées, aux fenêtres faussées ; devant la porte, une charrette à une roue penchait sur son essieu dans la boue séchée. Des coups sonores et persistants finirent par mobiliser une voix féminine à l'intérieur : « Qui est là ? cria-t-elle.

— Liberty », annonça-t-il d'une voix douce, et en réponse le verrou fut promptement tiré, et la lourde porte de chêne s'ouvrit sur une minuscule femme, pas plus grande qu'un enfant de dix ans. Elle portait un postiche et une robe rubis tachée et déchirée.

« Liberty ! s'exclama-t-elle en lui enlaçant chaleureusement la taille. Je pensais justement à toi. Entre, entre », ordonna-t-elle en l'entraînant sans ménagement dans un espace obscur et encombré qui embaumait la fumée de pin, la graisse rance et les effluves inimitables de corps humains confinés, sans nombre et sans savon.

« Je le savais, déclara M<sup>me</sup> Fowler avec un enthousiasme gazouillant qu'une seule case séparait de la folie pure et simple, je savais, dès l'instant où je me suis réveillée ce matin, que le soleil ne se coucherait pas sans que ton visage apparaisse à ma porte, alors j'ai aussitôt décidé que ma tarte du jour, en ton honneur, serait à la rhubarbe. Et la voici, ma tarte à la rhubarbe, spécialement pour Liberty. » Et elle fit surgir d'une desserte, dans un coin sombre qu'il distinguait à peine, un lourd plateau dont il identifia la coupole de croûte dès qu'elle la fourra sous ses narines dilatées.

« Excellent ! articula-t-il, franchement incapable de séparer le parfum du légume entarté des mille autres odeurs qui se disputaient vigoureusement son attention olfactive.

— Elle contient un ingrédient secret, confia coquettement M<sup>me</sup> Fowler en aparté, que je ne peux divulguer aux autres mais qu'à toi, Liberty, je vais révéler. » Elle se pencha vers lui, pour murmurer en confidence, telle une actrice à son public : « De la poudre à canon.

— De la poudre à canon ?

— Elle ajoute à n'importe quel plat un certain charme tonique.

— Dans ce cas, il va peut-être me falloir une part supplémentaire, suggéra-t-il poliment.

— Mets-toi-z-en plein la panse, Liberty. Ma famille méconnaît les tartes aux légumes. »

Dans les ténèbres auxquelles ses yeux s'habituèrent peu à peu, Liberty découvrit le p'tit Lucius, nu comme un ver, qui titubait au milieu de la pièce en suçant méthodiquement son pouce et en serrant dans son autre poing potelé ce qui semblait être une souris morte. De recoins obscurs parvenaient les bruissements d'autres créatures rampantes, animales, humaines ou les deux. Il avait beau connaître cette famille depuis l'avènement de toute mémoire, il n'avait jamais pu établir avec certitude le nombre exact d'enfants Fowler, et n'avait jamais été informé du nom de baptême de M<sup>me</sup> Fowler.

« J'ai dû envoyer Phineas en ville, expliqua-t-elle, simplement pour faire un peu de place autour de moi. Tu sais comment il est : dès qu'il a quelque chose d'important dans le crâne, il s'agite de droite à gauche et de haut en bas, il y a de quoi donner des ulcères à un pasteur. J'espère vraiment que tu n'accables pas ta pauvre mère inconsidérément.

— Non, m'dame, elle garde la chambre. »

M<sup>me</sup> Fowler lui adressa un sec hochement de tête approbateur. « C'est exactement où je serais si j'avais une chambre à garder. Mais pourquoi on reste là debout dans le noir, à bavasser comme deux abrutis ? Lucius ! s'écria-t-elle en emmenant Liberty dans la cuisine bien éclairée. Au nom du ciel, qu'est-ce que tu as dans la bouche ? Laisse ce machin par terre, mon bébé, c'est ça, par terre. Ah ! cet enfant... », soupira-t-elle en secouant la tête d'exaspération émerveillée.

Installé à une table relativement propre dans une cuisine relativement crasseuse, Liberty fixa sans comprendre l'énorme part de tarte que M<sup>me</sup> Fowler lui avait servie. La farce menaçante qui suintait de la croûte était d'une consistance et d'une nuance suspectes. Lorsque enfin il osa en prélever une bouchée, à l'aide d'un trophée de M<sup>me</sup> Fowler, récemment offert par une tante de Boston un peu timbrée, un ustensile fourchu en argent qu'elle appelait une « fourgette », il découvrit un goût qui s'apparentait à du savon de selle vaguement sucré. En fait, il était tellement absorbé par l'étude de cette saveur, d'une nouveauté intimidante, qu'il mit du temps à remarquer que

M<sup>me</sup> Fowler avait cessé de s'affairer nerveusement et, appuyée en équilibre précaire au dossier d'une chaise, émettait un bredouillis de bruits inquiétants.

« Madame Fowler ? » se risqua-t-il à demander.

Elle se retourna et lui laissa voir ses yeux pleins de larmes, ses joues brûlantes. « Ne crois pas que j'ignore ce que vous complotez, les garçons. Je redoute ce jour depuis que ce méchant homme a été élu président. J'ai été jeune, je sais ce que c'est, la jeunesse, un prétexte à folie et à imprudence sans bornes, on fait la sourde oreille à tous ses aînés, je comprends, mais je ne laisserai pas mon premier-né se jeter convulsivement sur le bûcher, et si M. Fowler n'était pas parti au Canada chercher fortune dans les fourrures, il serait à mes côtés pour bloquer la porte et vous empêcher de partir, tous les deux. M. Fowler, comme moi, abhorre la violence ; il est convaincu que toutes les disputes peuvent se régler avec un paquet de cartes et un bon verre de jus du verger. Si M. Fowler était là, il lancerait une partie de faro, et personne n'irait nulle part. M. Fowler sait comment on doit se comporter dans la vie, et M. Fowler n'a jamais tort.

— Oui, m'dame. » Ce fut tout ce que Liberty put offrir en réponse à ce raisonnement passionné, même s'il n'avait jamais vu dans les parages M. Fowler ni aucun autre homme, et qu'il commençait à se demander d'où venait cette progéniture constamment renouvelée.

« J'ai toujours su que tu avais un bon brin de jugeote ; j'aimerais pouvoir en dire autant de mon Phineas. Tu as toujours été un vrai tueur dès qu'il s'agissait de discourir, Liberty, tu tiens ça de tes parents, je suppose, et Phineas t'écoute avec beaucoup plus d'attention que sa propre mère, alors je t'en prie, essaie de le raisonner, de lui mettre un peu de bon sens dans son crâne blindé, tu veux bien ?

— Madame Fowler, je ne suis pas si sûr qu'il écoute qui que ce soit », répliqua Liberty, se remémorant la fois où le jeune Phinny, impatient de goûter les plaisirs légendaires de l'extase érotique, avait baissé culotte et, malgré des mises en garde répétées, fourré son pénis en érection dans le trou, présumé soyeux de miel, d'un arbre mort contenant une ruche qu'il jurait

abandonnée, pour apprendre à ses dépens que bien des locataires furieuses y résidaient encore ; et tandis qu'il courait en hurlant vers la fraîcheur apaisante de la rivière Wilson où il soulagerait son intimité en feu, les passagères de la diligence, à savoir sa douce amie Elmina Carlisle et son collet monté de mère, eurent droit à une vue imprenable sur son malheur, et leurs cris communs, ajoutant encore à l'atmosphère de chaos dépravé, firent s'emballer les chevaux.

« J'ai toute confiance en toi, Liberty, dit-elle en lui tapotant affectueusement la tête. Avec ta voix mélodieuse, tu pourrais charmer les serpents.

— Madame Fowler, je me vois contraint de protester...

— Chhhut, fit-elle fébrilement en portant le doigt à ses lèvres, tais-toi, le voilà qui arrive. »

Une porte claqua, des pas gauches s'approchèrent, et dans la cuisine entra en titubant un grand gaillard au visage crème couvert de taches de rousseur, du même âge que Liberty, qui portait sur l'épaule un sac de farine qu'il laissa tomber par terre sans cérémonie, dans une explosion de poudre blanche qui s'éleva doucement en nuage.

« Phineas ! s'écria sa mère. Si tu crèves ce sac, je te jure que tu es bon pour ramasser la merde dans l'étable pendant un mois.

— Mais je ramasse déjà la merde presque tous les jours, répliqua-t-il du tac au tac, en roulant des yeux à l'adresse de Liberty.

— Ne t'avise pas de dire des gros mots devant ta mère. Je ne tolérerai pas un tel manque de respect sous mon toit.

— Pas besoin, en effet. Tu n'as qu'à aller en ville, et tu te feras insulter tout ton saoul. »

La gifle qu'elle tenta de lui administrer fut aisément esquivée, et Phineas, en sortant, serra l'épaule de Liberty en disant : « Retrouve-moi au tas de bois.

— C'est moi qui vais te retrouver au tas de bois, promet M<sup>me</sup> Fowler tout échauffée, avec le martinet. »

Phineas leva un poing menaçant, lui tourna le dos et disparut.

« Ce monde est sorti de ses gonds, Liberty, remarqua-t-elle mélancolique, en se touchant les cheveux comme si on les avait ébouriffés. Impossible de le remettre d'aplomb. On dégringole encore et encore dans le grand précipice, et je crains fort qu'il soit sans fond. Va, va lui parler, Liberty. Dis-lui qu'il y a de la tarte à la rhubarbe. »

Il le trouva assis sur une clôture, intensément occupé à examiner ses ongles. « Je suis allé au rassemblement, dit-il d'une voix atone. Toute la ville est en folie. » Le maire, comme à son habitude, avait déclamé un discours fleuri pendant plus d'une heure, puis lu un télégramme du gouverneur promettant que l'État de New York ne ferait qu'une bouchée de ses rivaux dans la course au devoir, à l'honneur et à la gloire. La fanfare avait joué, pathétiquement, des airs que personne ne reconnut. Les chiens couraient dans tous les sens. Les filles accordaient aux garçons des sourires entendus, jusque-là tenus secrets. Et puis Wilbur Jenkins, sanglé dans sa tenue chamarrée de capitaine, brandit le drapeau du régiment que sa femme avait passé toute la nuit à coudre, et demanda aux volontaires de s'avancer et de prêter serment. « Et tous les hommes sur la grand-place, à part moi, Tom Jambe-de-Bois et Ben Brown, ce voleur, ce froussard, se sont précipités vers la table en criant comme si on venait d'annoncer de la bière gratuite. Je me sentais tellement mal que j'ai dû rentrer directement. Je ne sais pas quoi faire. Elle veut pas que je parte.

— Mes parents non plus.

— Bon, j'imagine qu'on pourrait tout simplement désertier la ferme, partir au combat comme des guerriers grecs et prévenir les vieux par courrier quand on sera arrivés.

— Arrivés où ? Sur le champ de bataille ?

— Non, répliqua Phineas, les yeux illuminés par la glorieuse épopée qui s'ouvrait à eux. À Richmond.

— Pour toi, cette petite escarmouche est déjà gagnée, hein ?

— Tu crois que ça sera fini avant qu'on n'ait notre chance ?

— Non, je crois qu'il y aura largement assez de mort et de tuerie pour qu'on en ait notre part. Mon père a toujours dit qu'il faut un feu plus grand et plus brûlant pour briser des chaînes que pour les forger.

— Alors on a peut-être du temps pour affronter nos mères.  
— Histoire de s'entraîner à affronter les rebelles ?  
— On va les éblouir avec des fusées d'éloquence, Liberty, les harceler de rhétorique, les pilonner d'arguments, les bombarder de postulats, et si ça ne suffit pas, on se contentera de les contourner et on filera vers l'objectif. »

Contrairement à la plupart des campagnes militaires, qui se déroulent rarement comme prévu, la confrontation décisive entre Liberty et sa mère ne fut aucunement le supplice lacrymal qu'il redoutait. Elle le reçut cordialement dans sa chambre, sans arborer un masque de pâle douleur mais sous ses propres traits, dans le rôle qu'il lui avait presque toujours connu : ses yeux étaient dénués de cernes, le blanc en était étonnamment pur et sans veinules, son teint était frais comme celui d'une laitière, ses cheveux d'un noir argenté venaient d'être lavés et brossés. Aux yeux de son fils, elle paraissait une adulte en parfaite santé qui aurait simplement décidé, pour des raisons fort compréhensibles, de se réfugier quelques jours sous ses draps. Sur le seuil, il hésita.

« Je t'attendais », dit-elle en refermant soigneusement la bible si souvent lue qu'elle avait feuilletée distraitemment, un livre avec lequel elle entretenait une relation de longue date, tumultueuse et ambiguë, mais auquel elle ne pouvait, du moins pas encore, renoncer pour de bon.

« Il m'a fallu un certain temps pour rassembler le courage nécessaire.

— Cela aussi, je m'y attendais. Viens t'asseoir près de moi, dit-elle d'un ton fervent, en tapotant la couverture. Je veux sentir ton poids sur le lit. »

En s'installant parmi les douces collines et vallées du matelas de plume, il remarqua chez sa mère, en la voyant de plus près, un flou dérangeant, une vague distraction qui menaçait la concentration.

« Est-ce que tu manges correctement ? demanda-t-elle, avant d'ajouter, en lui palpant le front : Tu as de la fièvre ?

— Pas plus que le reste du pays. »

Elle soupira. « Tout ce que je pourrais dire ne changerait sans doute pas grand-chose, à ce stade. Je n'ai jamais pu t'empêcher de partir à l'aventure quand tu étais enfant, et ce n'est pas aujourd'hui que je vais t'enfermer dans ta chambre.

— D'ailleurs, il me resterait toujours la fenêtre.

— Toutes ces années tourmentées, j'ai su qu'un jour la tourmente finirait par envahir notre maison, mais je crois que j'ai délibérément refusé d'admettre qu'il prendrait un tour aussi effroyablement personnel.

— Mais je serai de retour avant l'été, protesta-t-il, promesse grotesque et creuse à ses propres oreilles.

— Arrête, Liberty. Je t'en prie, arrête. J'ai constaté qu'il est plus fructueux d'endurer les épisodes pénibles de la vie en les examinant au prisme de la vérité. Tout ce que je te demande, c'est d'écrire régulièrement, et de ne pas te montrer trop imprudent. Ne joue pas les héros, pour personne. Il y aura bien assez de sots et de fous pour briguer cet honneur, et tu verras sûrement ce qu'il adviendra d'eux. Accomplir sa tâche, faire correctement son devoir, c'est déjà assez héroïque. N'oublie pas : survivre à chaque journée est un sommet d'héroïsme.

— Tu comprends que c'est là une obligation à laquelle je ne puis me soustraire.

— Oui. Et tu comprends aussi que je suis une mère.

— Un grade supérieur à tous les généraux.

— Bien. À présent, donne-moi un baiser. »

Elle sentait le savon et la jacinthe, et son odeur de Roxana – presque vanillée, et à jamais associée pour Liberty à l'amour et au réconfort –, et quand il s'arrêta à la porte pour lui dire au revoir (pour la dernière fois, en l'occurrence : il ne la reverrait jamais), il se vit offrir un aperçu privilégié de la nature même de la nature en voyant enfin sa mère, pour un instant éternel et poignant, comme un être à part entière, complètement distinct de lui, avec un passé dont il n'aurait jamais qu'une connaissance fuyante et fragmentaire, et un présent qu'il ne pourrait jamais habiter pleinement, et il se dit que sa timide entrée dans la confusion de l'âge adulte venait de commencer.

L'armée se préparait à un bivouac inquiet lorsque, peu après le coucher du soleil, il se mit à pleuvoir, un présage selon certains, mais l'on n'aurait su dire s'il était bon ou mauvais. Dans le noir, les hommes butaient sur des objets inexistants, les chiens aboyaient sans raison valable. Même les chevaux aguerris paraissaient hantés, hennissaient sans qu'on les provoque, tentaient de mordre les humains de passage. « C'est un bien plus haut gradé que le p'tit Mac ou Bobby Lee qui dirige le cours de cette guerre », affirma le sergent Wickersham pour rasséréner les « pieds de paille ». « Sur ce champ de bataille, nous sommes tous Ses subalternes, les généraux comme les troufions. Et ce commandant en chef ne laissera pas tomber l'Union. Il ne vous laissera pas tomber, les gars. » Le caporal Albion Franks, vétéran des batailles de Bull Run et de la Péninsule, détourna la tête en l'entendant et cracha méticuleusement dans la poussière.

Et tout au long de cette longue nuit pluvieuse les derniers régiments rejoignirent le campement en traînant la patte, grande procession de spectres façonnés de brume et surgis de royaumes souterrains, dans un silence seulement interrompu par le tintement du métal et le chuintement monotone de leurs pieds sur la route.

Liberty et Phineas Fowler étaient blottis sous leur tente, glacés, trempés et mal en point, à mâchonner par poignées du café sec mélangé à leur reste de sucre. Interdiction de faire du feu, par ordre du général, et interdiction de parler. Les deux armées se trouvaient aussi proches que des voyageurs las partageant une couchette, et leurs frémissements nocturnes provoquaient régulièrement des fusillades de la part des sentinelles : les gueules dardaient des éclairs telles des langues reptiliennes dans le crachin et le brouillard toujours plus épais, tentant de repérer, dans les ténèbres fiévreuses, la position



exacte de l'adversaire. Cette nuit, le sommeil serait une denrée rare pour les deux camps, et surtout pour Liberty, qui la veille avait trouvé de la poudre dans sa gourde et constaté, ce matin encore, que sa baguette de fusil avait disparu. « Dès que la partie aura commencé, l'avait rassuré le sergent Wickersham, tu n'auras aucun mal à en trouver une autre. Le champ en sera jonché. »

« Ça ne m'a pas plu, ce qu'il a dit, se plaignit Fowler en essuyant la crasse sur le canon de son Enfield. À ton avis, combien d'entre nous n'auront plus besoin de fusil à la fin de la journée, ni de quoi que ce soit d'ailleurs ?

— C'est malsain de raisonner comme ça, Phinny. D'après le lieutenant Quincy, c'est ce genre de pensées qui attire les mouches.

— Mais si j'ai ce genre de pensées, c'est peut-être justement parce que je sens déjà les balles m'arriver dessus !

— Elles arrivent pour tout le monde, Phinny, et selon moi le meilleur remède c'est d'essayer de dérober un peu de repos à cette nuit radine. » Il se tourna sur son côté sec, qui devint aussitôt mouillé.

« J'ai peur, Liberty. Je ne sais pas si mon âme est correctement préparée.

— Va voir l'aumônier. » Il sentait l'avant-garde d'un rhume prendre ses quartiers au fond de sa gorge.

« Le pasteur Poague ne m'aime pas. Il croit que tous les rouquins sont voués à la damnation.

— Bien sûr, dit Liberty tout en essayant de déterminer si c'était un caillou ou une racine qui lui irritait la hanche, de même que tous les gauchers sont des voleurs. Je connais la chanson.

— Ils pourraient quand même nous fournir une aide spirituelle de meilleure qualité, surtout à la veille d'une bataille.

— Qu'est-ce que tu espérais ? Il suffit de voir nos officiers ! »

Fowler médita en silence ce grave constat pendant une ou deux minutes avant de remarquer : « De fait, nous sommes commandés par une espèce fort singulière de gentlemen, c'est certain. Rien que l'autre jour, j'ai vu le capitaine Dougherty

embrasser son satané clébard en plein sur ses babines pleines de bave. “Mon chéri”, qu’il lui disait. Qu’est-ce que tu en dis ?

— Je m’efforce de ne critiquer aucune marque d’amour sincère, quelle que soit sa forme. » Liberty avait fini par adopter une position relativement confortable et si, comme il le soupçonnait, il ne trouvait pas le sommeil, il pourrait du moins soulager ses membres endoloris. Ainsi, avec son bras pour oreiller, resta-t-il gisant sur le sol humide à frissonner comme un chiot ruisselant – mais était-ce dû au froid, à la fièvre ou à ces sales leçons de mort qui s’étaient invitées non pour une brève visite mais un séjour durable ? La mort lui paraissait la cavité naturelle autour de laquelle, tant bien que mal, s’organisait toute vie. Et peut-être la distance entre elle et soi variait-elle considérablement selon les moments : cette planète noire évoluait autour de vous dans une orbite inexorable, alternativement tout près et très loin, mais peu à peu, au fil des années, elle finissait par se rapprocher. Liberty comprenait à présent que son propre décès différerait sensiblement, par la couleur et la tonalité, de la disparition certes traumatisante mais malgré tout vaguement lointaine d’un ami ou même d’un parent. Il se demandait comment il se comporterait demain, quand jamais de sa vie la mort n’aurait été si proche. Serait-il brave ou fuirait-il ? Et si ses jours, dans toute leur nouveauté, leur richesse palpitante, devaient s’y achever, à quoi cela ressemblerait-il, cette transformation d’un bipède plein de souffle et de chaleur, de passion et d’espoir, en un sac oublié de viande pourrissante comme il en avait vu, hier encore, en gravissant la montagne, toutes ces mules et tous ces hommes balancés négligemment au bord de la route en un tas emmêlé de vie avortée ? Son imagination se figea, paralysée par la perspective de l’éternité, un visage où il ne distinguait qu’une noirceur de suie béante et un vent glacial. Ses nerfs étaient tendus comme des cordes de violon, offertes aux mains invisibles et sinistres qui voudraient en jouer. Mais il trouva enfin un vague réconfort fugitif – le seul envisageable – à cet état d’émotion sans issue dans une variante de l’injonction préférée de son père : ton aïeul Azariah n’a pas aidé le colonel Knox à traîner en plein hiver soixante tonnes d’artillerie sur

cinq cents kilomètres dans les monts Berkshire pour que toi, à la croisée de l'honneur, de la gloire et de tout ce qui est bon et juste dans l'univers, tu te tortures avec des spéculations négatives, encore moins pour que tu fuies devant l'ennemi. L'idée de l'Union, la longue relation intime et compliquée que sa famille entretenait avec son histoire l'aidèrent à recouvrer ses esprits. Son humeur s'en trouva même éclaircie. Les idées aussi étaient des armes, comme le lui avait appris et répété sa mère. Le devoir, donc, le devoir et la résignation aux aléas du destin, voilà ce qui le porterait, lui permettrait de traverser, sain et sauf espérait-il, les périls du jour à venir, lequel, à l'heure où il parvint enfin à apaiser un tant soit peu son cœur inquiet, se dessinait déjà timidement dans le ciel de l'est. Aussitôt, les quatre batteries de fusils Parrott de vingt livres postées sur les collines derrière eux ouvrirent le feu dans un rugissement effrayant qui, une fois lancé, parut déterminé à continuer sans trêve jusqu'à ce que le soleil réticent expire enfin à l'ouest. Le sol bougeait, l'air tremblait. Lorsque le sergent Wickersham arriva, la plupart de ses hommes étaient levés, rassemblés en désordre : chaque œil scrutait le visage et les gestes du sergent, guettant un signe rassurant.

« Du calme, les petits gars, du calme. Pensez au Seigneur et tout ira bien.

— Pas de café ? » demanda le soldat Haskell, engloutisseur invétéré de toute mixture portant ce nom, si immonde et congrue fût-elle ; mais le sergent poursuivait déjà sa progression parmi les tentes des traînards, rythmée de grognements et autres jurons de plus en plus lointains.

« Au moins, cette pluie infernale a cessé, remarqua le soldat Goodspeed. Je me suis pas engagé pour me battre contre le temps.

— Compte tenu de tes glorieux exploits, rétorqua le caporal Bell, tu t'es pas engagé pour grand-chose », ce qui provoqua une explosion de rires ; Goodspeed, toujours lent à la repartie, en fut réduit à regarder par terre, inconsolé.

« Moi, je préférerais me battre contre les rebelles tous les jours que d'avoir à subir ces saloperies de bestioles sudistes, gémit le soldat Coxe en écrasant entre pouce et index deux poux

fraîchement découverts. Ils me rattrapent toujours, ces petits salauds.

— C'est qu'ils t'aiment bien, Thaddeus, plaisanta Bell. Ils flairent la bonne bouffe et le linge propre.

— Le seul linge propre dans cette armée, lança le soldat Bromfield, un fils d'avocat originaire d'Albany, c'est la pochette du général Hooker.

— Et encore, c'est pas sûr », ajouta Bell.

Un soldat à barbe blanche, dont les yeux roulaient comme des billes, passa en trébuchant ; il hurlait : « Elle approche, elle approche, alerte, elle approche !

— Qu'est-ce que c'est ? cria Fowler. Qu'est-ce qui approche ?

— Oh, tu verras, mon canard, toi et tous les bleus, vous le saurez bien assez tôt. » Et il s'évanouit dans la brume, traînant dans son sillage son cri d'alarme spectral.

« Mais c'était qui, bon Dieu ? » demanda Liberty. Il avait les bottes humides, les vêtements collants, et une douleur franchement désagréable avait germé derrière son œil droit.

« Oh, c'est juste le vieux Perkins, expliqua le caporal Bell. Faut pas faire attention. Il s'excite toujours comme ça avant une bataille, et puis, quand elle arrive, on le voit repartir dans l'autre sens vite fait. »

Un obus confédéré, puis un autre, puis un autre encore s'écrasèrent dans les arbres au-dessus de leurs têtes, provoquant aussitôt une averse de feuilles déchiquetées, de brindilles, d'écorce et d'échardes ; puis une branche entière, grosse comme une traverse de chemin de fer et agrémentée d'un nid d'oiseau abandonné, atterrit directement sur le crâne du soldat Goodspeed, qui s'effondra assommé.

« C'est inédit, comme tactique, vous ne trouvez pas ? » demanda le lieutenant Rice, un épicier d'Elmira qui avait décidé de participer à la guerre sous le déguisement (qu'il espérait sans doute protecteur) d'un dandy : les mains gainées de gants de chevreau élimés, et, noué à son cou maigre de volaille, un foulard de soie rouge vif qui ferait de lui, comme le lui claironnait le sergent Wickersham, une cible de choix pour les Confèds. « C'est comme organiser un bal dans une fabrique qui s'écroule. »

Les yeux de Fowler tourbillonnaient dans leurs orbites, comme s'ils cherchaient la sortie de secours.

« Pas exactement ce qu'on attendait, hein ? » remarqua Liberty en retirant les éclats de bois d'entre ses dents, et avant que Fowler ne puisse répondre tous les canons fédéraux tonnèrent d'un coup : l'artillerie ouvrait le bal. Le vacarme était tel que les soldats entendirent à peine le sergent leur commander de se mettre en ordre de bataille. À la gauche de Liberty, le soldat Alvah Huff, qui aimait les cartes et l'argent (par ordre décroissant), se mit à répéter à voix haute le Notre Père, balbutiant les mots si vite qu'ils perdaient tout leur sens et se fondaient en un long bourdonnement indistinct. Sans perdre le rythme de sa psalmodie, il retira de sa poche un jeu de cartes qu'il éparpilla négligemment à ses pieds.

Soudain, dans le tumulte ambiant, Liberty entendit une voix claire et calme : « Je suis juste derrière toi, métisseur. » Il pivota et soutint le regard ricanant du soldat Arthur McGee, la terreur de la compagnie, ex-voleur de chevaux et raciste rustique. « Bienvenue pour ton dernier jour sur la terre.

— Dans ce cas, répondit Liberty d'une voix traînante, j'essaierai de ne pas la laisser dans l'état où je l'ai trouvée.

— Écoute-moi bien, l'ami des nègres, à l'heure où le soleil se couchera ce soir tu seras en train de danser avec tes copains éthiopiens autour d'un feu de camp en enfer.

— C'est vrai ? Alors je te garde une place. »

Aussitôt la vareuse de Liberty fut agrippée, juste sous le col, par un énorme poing charnu.

« On dirait que t'as bien envie de passer l'arme à gauche avant même que le bal ait commencé, siffla McGee, inondant le visage de Liberty d'un généreux bouquet de postillons.

— Arrêtez ! ordonna le sergent Wickersham en s'interposant. Gardez ça pour les rebelles.

— McGee, c'est pas un menteur, gronda ledit McGee en agitant un index sans ongle sous le nez de Liberty. McGee, il raconte pas de blagues. Contrairement aux gens, McGee, il dit ce qu'il pense.

— Contrairement aux gens, répondit Liberty, je te pardonne. »

McGee le foudroya du regard ; son visage avait la couleur du bœuf cru.

« Mettez-vous en ligne, vous deux, ordonna Wickersham, on va avancer.

— Je croyais, commenta Fowler à l'oreille de Liberty, que les péquenauds étaient tous dans l'autre camp.

— C'est ça, l'Amérique. Les péquenauds sont répartis équitablement. »

On guida la compagnie, sous une pluie continuelle de bouts d'arbre, jusqu'à l'orée sud des bois, où elle prit position avec le reste du régiment derrière une unité du Wisconsin fraîchement constituée, essentiellement de fils de fermiers, qui contemplaient gravement, à la lueur boueuse de l'aube, le spectacle dégrisant qui s'offrait à eux. Par-delà une clôture délabrée s'étendaient un vaste pâturage ondulant, aux creux encore embrumés, puis, après une autre clôture, un champ de maïs bientôt mûr, et sur un tertre, au loin, se dressait un modeste édifice blanc entouré de batteries confédérées qui, sous leurs yeux, lançaient dans leur direction un infranchissable tir de barrage, déluge de métal et d'explosifs. Un obus, tiré trop court, heurta un affleurement rocheux dans le pâturage et, mèche encore crachotante, rebondit par-dessus tout le régiment de Liberty avant d'éclater derrière eux quelque part dans les feuillages. C'est alors que Liberty remarqua, fleurissant droit parmi les hauts épis de maïs, des lames de métal poli luisant aux rayons du matin : des baïonnettes, par centaines, les rebelles étaient dans le champ. Son fusil ne cessait de glisser de ses mains moites, et chaque fois qu'il déglutissait il avait l'impression d'avoir un caillou dans la gorge.

Et puis, dans une débauche d'ordres aboyés, le Wisconsin escalada la clôture et s'avança à découvert dans le pâturage, drapeaux claquants, sabres au clair, clairons hurlants. « Magnifique, n'est-ce pas ? » cria le caporal Franks, un grand sourire plaqué sur sa figure peu renommée pour ses sourires. « Avez-vous déjà connu pareil bonheur ? » Liberty le dévisagea, bouche bée, stupéfait.

Le Wisconsin avait franchi la moitié du pâturage quand de ses creux surgit une ligne d'infanterie confédérée aux fusils

étincelants, et simultanément les batteries sur la colline lâchèrent une salve de tonnerre, et le Wisconsin disparut dans un nuage furieux de brouillard et de poudre. Dans la brume changeante, on ne distinguait qu'une poignée d'hommes battant en retraite au pas de course, et une charmante prairie verte jonchée de centaines de tuniques bleues.

« Ça va être à nous ! cria le sergent Wickersham. Objectif : l'école, là-bas. On va s'emparer de ces foutus canons ! »

Liberty éprouvait une sensation des plus étranges : il n'était plus exactement dans son corps, sa part sensible et pensante flottait mystérieusement, tel un fantôme, au-dessus de son moi physique. Ses mains, maladroitement crispées sur son fusil, paraissaient à des kilomètres. Hier soir, le soldat Todd l'avait informé, avec une conviction résignée, qu'il se ferait tuer aujourd'hui, et lui avait demandé s'il aurait la bonté de faire parvenir ses effets personnels à sa famille à Buffalo. Liberty avait dédaigné cette lugubre prémonition, mais il se demandait à présent s'il n'était pas en proie au même genre de pressentiment. « Pense aux hommes asservis, l'avait exhorté sa mère dans une lettre récente remplie de conseils pour supporter les horreurs de la guerre. Pense à leur labeur voué, à leurs souffrances, à leur martyre. » Ces mots, calligraphiés de la main maternelle, lui semblèrent en cet instant froids et distants. Tous les sermons, tous les arguments qu'il avait entendus au long de sa courte vie sur les chaînes diaboliques de la servitude se réduisaient à ceci : une charge insensée, dans un nuage de fumée dense et suffocante, dans la gueule des canons de l'esclavocratie. Et lorsque enfin résonna l'ordre tant redouté, son corps parut léger, presque impalpable, et il flotta au-dessus du sol comme un esprit.

On ne voyait rien, aucune cible nette à viser, et pourtant, dans les rangs, les hommes se mirent à tomber comme des poupées brisées, s'effondrant sans un bruit dans la boue. Un cheval sans cavalier surgit au galop de la fumée, une jambe bottée suspendue à l'étrier. Le commandant Hays, dont dépendait la compagnie, et qu'on n'avait pas encore vu ce matin-là, les croisa soudain en courant, brandissant son sabre d'une main et une bouteille de whiskey de l'autre, et

marmonnant un flot de charabia incompréhensible. « On dirait que le vieux Bandes-molletières a rendu son tablier », lança Fowler avant de s'exclamer : « Aouh ! » et, le visage rouge et étonné, de tomber à plat dos dans la poussière. « Phinny ! cria Liberty en s'agenouillant auprès de son ami. Tu vas bien ? » Fowler répondit, avec un sourire crispé : « Sûr, Liberty, j'ai juste eu le souffle coupé. Je serai debout dans une seconde. » Alors Liberty remarqua le trou dans sa poitrine. Il y avait de l'écume sur les bords, comme si une seconde bouche avait miraculeusement poussé sur les côtes de son ami.

« Ça va aller, dit Liberty en lui tapotant la main.

— Je n'aurais jamais cru que ça m'arriverait, répondit Fowler, d'une voix déjà réduite à un râle sourd. Tue un rebelle pour moi, Liberty, tu vas me manquer.

— Avance ! cria le sergent Wickersham, émergeant de nulle part. On va s'occuper de Fowler. Avance ! »

À contrecœur, Liberty ramassa son fusil et, après un dernier regard à son ami mourant, reprit sa marche trébuchante pour rejoindre la ligne. Il ne pouvait pas faire un mètre sans buter sur un corps ou un morceau de corps. Des têtes traînaient partout, telle une récolte oubliée de citrouilles grotesques. Souvent, le sol était étonnamment mou, spongieux de sang. Les blessés grognaient et se tordaient avec une lenteur douloureuse, tels d'étranges animaux marins piégés au fond de l'océan. Les cris de « Maman ! » qu'on entendait de toutes part étaient presque insoutenables. Une main se tendit, saisit Liberty par le bas de son pantalon. « Aide-moi ! » supplia l'homme aux traits obscurcis par le sang ; il lui manquait l'œil droit. Liberty dégagea sa jambe et continua d'avancer. Enfin il repéra un visage familier, celui du soldat Amor Dibble, un fils de fermier de Lake Placid qui apparemment n'avait pas connu grand monde dans sa courte vie autarcique, qui avait à peine adressé la parole à quiconque depuis son arrivée dans la compagnie en juin ; observant un boulet de canon manifestement désamorcé qui roulait paresseusement sur l'herbe, il tendit le pied pour l'arrêter, et en un instant toute sa jambe droite fut arrachée de son corps, et lui-même projeté au sol en hurlant.



« Bonté divine ! s'exclama le caporal Bell en se précipitant au côté de Liberty. Pourquoi tu ne tires pas, mon gars ? Tu veux finir comme lui ? », désignant ce qui restait du soldat Dibble. Il déchira avec les dents une enveloppe de cartouche et versa la poudre dans le canon de son Enfield. « Et là, regarde ce pauvre Huff. » Il montra un corps à quelques mètres, au sein gauche décoré d'un bel impact de balle. « Je suppose qu'il n'aurait pas dû balancer son jeu de cartes, ça lui aurait peut-être sauvé la vie. Et maintenant, reprends-toi, et rentre un peu dans la bagarre. Comme tu le vois, on a besoin de tous nos hommes. » Il épaula et tira dans le chaos, puis courut après la balle comme s'il voulait voir si par hasard son tir à l'aveugle avait atteint une proie.

C'est alors, pour la première fois ce matin-là, que Liberty prit conscience de ce qui accompagnait depuis le début son moindre geste, ce phénomène dont plaisaient les vétérans, le bruit agaçant des bourdons qui fusaient sans cesse autour de sa tête. Il remarqua aussi que, dans toutes les directions, de petits geysers de poussière éclaboussaient l'air, comme si le sol gargouillant mijotait jusqu'à ébullition sur un feu patient et titanesque. De tous côtés, des hommes hurlaient, juraient et, tels des automates déchaînés, rechargeaient et tiraient, rechargeaient et tiraient, selon la procédure nécessaire en dix étapes qui condamnait même le plus rapide et le plus habile à ne guère dépasser deux coups de feu par minute. Jamais Liberty ne s'était senti aussi seul. Même si le soleil paraissait avoir à peine bougé d'un degré depuis qu'il avait percé les nuages, on aurait cru que cette bataille avait déjà duré toute une journée ; et il n'avait toujours pas tiré un coup de feu. Comme l'avait prédit le brave sergent, il y avait des baguettes à profusion éparpillées au sol. Il en ramassa plusieurs, par sécurité. Et puis, aussi vite qu'il put, il chargea maladroitement son fusil – il pourrait s'estimer heureux s'il tirait un coup par minute –, visa et tira dans la même direction que ses compagnons, vers un mur de fumée âcre qui avançait sur eux. Et encore, et encore, et encore, jusqu'à ce qu'il perde toute conscience de lui-même et du monde en ruine qui l'entourait, qu'il perde conscience de tout sauf de ce fusil monstrueux et exigeant qui lui semblait

doué de vie, un vaste hôte impérieux dont il n'était que le parasite, temporaire et pathétique, toléré uniquement pour subvenir à ses besoins divins. Un soupçon de fierté commençait à naître en lui – il n'avait pas déguerpi, il faisait son devoir – lorsqu'un coup violent aux fesses l'envoya s'affaler sur un cadavre poisseux. En se contorsionnant, il vit le sergent Wickersham qui le dominait comme un géant furieux.

« En avant, espèce de couard, continue d'avancer.

— C'est ce que j'allais faire, répondit Liberty en se relevant tant bien que mal. J'étais en train de tirer.

— Avec ça ? » Wickersham désigna avec mépris le fusil de Liberty, d'où dépassaient au moins trois baguettes courbées et tordues. « Prends celui-ci. » Il se pencha pour arracher le fusil des mains mortes de Huff. « Il n'en a plus besoin. Et toi, dans trente secondes, tu n'auras besoin que de la baïonnette. Allez, rejoins les autres gars, et repoussez ces bouseux jusque dans le Potomac. »

De la fumée et du brouillard surgit une horde hurlante de rebelles démoniaques qui en un instant fondit sur les fédéraux. Certains s'affrontèrent à la baïonnette et au couteau. D'autres, désarmés, bandaient leurs muscles pour cogner sur le crâne de leur adversaire à mains nues. Tombés au sol, des duellistes s'empoignaient furieusement, et leurs doigts cherchaient à bloquer une trachée, à arracher un œil. Dans un brusque rugissement inhumain, un tronçon de la clôture qui entourait le champ de maïs éclata en une grêle d'échardes fines comme des aiguilles, de sang et de fragments de chair rose. Le capitaine Dougherty passa en titubant, hagard, la main plaquée sur la plaie béante de son épaule, là où naguère était attaché un bras.

« Mon capitaine ! s'écria Liberty. Votre bras ! »

Le capitaine jeta un coup d'œil éteint à sa blessure. « Je suis conscient, soldat, de mon malheur. Voyons si vous saurez faire face au vôtre. » Et il repartit vers l'arrière.

Quelqu'un poussa violemment Liberty, manquant le renverser, et en se retournant il vit Cub O'Toole, un fils de professeur de Rochester jusque-là doux comme un agneau, défoncer à coups de crosse le visage stupéfait d'un rebelle à peine adolescent. Il y eut un craquement écoeurant, et le garçon

s'effondra comme si tous les tendons de ses jambes avaient été simultanément coupés. « Liberty ! cria O'Toole. Où étais-tu passé ? Tu es en train de rater la fête ! » Mais avant que Liberty ne puisse répondre, les yeux de O'Toole roulèrent brusquement vers le haut et il se prit le cou à deux mains, tandis que le sang jaillissait entre ses doigts en un torrent obscène.

Et puis de la brume soufrée surgit un homme qui fonçait droit sur Liberty. Il criait quelque chose d'inintelligible et paraissait très en colère, comme s'il objectait personnellement à la présence de Liberty. Ses traits égarés étaient noircis de traînées de poudre, et de sa main droite il agitait un grand coutelas luisant. Au moment où il bondissait sur lui en hurlant, avec une force et une pesanteur inimaginables, Liberty parvint à saisir à deux mains son poing armé et tous deux basculèrent sur le sol glissant où ils se roulèrent comme des chiens dans la poussière, grognant, jurant, se disputant le contrôle du coutelas. « Je vais te tuer, Yankee ! » ululait le rebelle, qui lui soufflait dans les narines son haleine brûlante et fétide. Il essayait de lui pousser le tranchant de la lame contre le larynx. « Que tu crois ! » rétorqua Liberty, mobilisant des muscles qu'il ignorait avoir pour écarter l'arme d'au moins quelques centimètres de sa chair palpitante.

Ils se figèrent en un moment de tension maximale, et Liberty se demandait combien de temps il pourrait encore retenir cet homme si déterminé à le massacrer lorsqu'il entendit une voix forte et impérieuse, et, levant les yeux, aperçut le visage sinistre d'Arthur McGee. « Tourne la tête ! » ordonna ce dernier, et quand Liberty obéit il appuya le canon de son fusil contre la nuque du rebelle et pressa froidement la détente. Un bouillon tiède de matière organique éclaboussa le visage grimaçant de Liberty. McGee le libéra à coups de pied du cadavre qui pesait sur lui et l'aida gracieusement à se relever. « Ça me ferait mal de voir un salaud de rebelle finir mon boulot à ma place. » Il lança à Liberty un sourire pincé et lourd de sens puis disparut dans la mêlée.

Entendant son cœur battre la chamade, et en proie à des émotions aussi diverses et confuses que la bataille elle-même, Liberty comprit instinctivement que dans sa situation

désespérée la chose à ne pas faire était de penser. La pensée avait tendance à fragmenter l'instant, surtout l'instant crucial, en éclats déroutants, trop nombreux et sans lien entre eux. Il s'essuya le visage d'une manche tremblante, ramassa son arme et se hâta d'avancer.

Des corps s'entassaient à la base de la clôture comme des sacs de patates pourries. À cheval sur la barre du haut était perché un homme mort, les mains encore crispées sur le bois, les pieds tordus autour de la barre inférieure. Il paraissait scruter l'horizon lointain avec un intérêt intense, comme s'il espérait en voir surgir le salut. Liberty s'était hissé par-dessus la clôture, en prenant soin de ne pas déloger cette sentinelle silencieuse, lorsqu'un commandant, la tête enveloppée d'un bandana gorgé de sang, accourut pour lui demander : « Tu es de quelle unité, mon gars ? »

— 89<sup>e</sup> New York, mon commandant.

— Et ils sont où, bon Dieu ?

— Je ne sais pas, mon commandant.

— Bordel de Dieu ! En voilà, une façon de faire la guerre ! Alors va là-bas. Referme la brèche. » Et il le frappa au dos du plat de son sabre.

Liberty fit cinq ou six pas avant d'être arrêté par les cris horribles d'un soldat blessé qui avait l'air d'avoir douze ans. Il avait perdu les deux jambes, sectionnées au niveau des hanches. Liberty prit le temps de lui offrir une gorgée d'eau, mais le garçon n'arrivait pas à absorber le liquide, et ses hurlements incessants donnaient à penser que, si on perçait les murs de l'enfer avec un ciseau, la roche brûlante émettrait précisément ce son. Liberty reprit sa marche.

Outre le déluge perpétuel de bourdons mal intentionnés, obus et boulets labouraient sans trêve le champ grouillant, emplissant l'air humide d'épis, de feuilles, de tiges, et d'une bonne dose de bras et de jambes.

« C'est la fournaise du Diable, hein ? », cria un Fédéral que Liberty ne reconnut pas, et qui lui lança un clin d'œil de dément. Il rechargeait et tirait sans même prendre la peine de viser. « Ça fait trois fois que je parcours le même terrain dans chaque sens.

— Eh bien, fit Liberty, on dirait qu'il va y en avoir une quatrième. »

Malgré les efforts d'un capitaine tête nue pour contenir la retraite, la ligne des troupes nordistes se rompit brusquement sous un nouvel assaut confédéré. Les hommes jetèrent leurs fusils et s'enfuirent à toutes jambes. Avant même de pouvoir réagir, Liberty reçut un coup violent à la tempe gauche, asséné par un rebelle famélique et édenté qui avait pour seule arme un caillou dans son poing crasseux. Le ciel vira au noir, les étoiles tremblèrent sur leur orbite, et lorsqu'il retrouva une vision complète Liberty s'aperçut qu'il était couché parmi une multitude de soldats abattus à divers stades de conscience ; la majorité d'entre eux, naturellement, n'avaient plus de conscience du tout. Apparemment, la bataille s'était poursuivie sans lui. Sa tête, qui vibrait comme l'intérieur d'une cloche qui vient de sonner minuit, lui semblait énorme et rouge, et il allait se relever bravement lorsqu'il fut encerclé par une meute de rebelles hirsutes et dépenaillés dont les fusils, comme il ne put s'empêcher de le remarquer, étaient tous braqués sur lui.

« T'as une vilaine bosse, fiston », observa un homme très grand, aux yeux si intensément bleus qu'on aurait dit deux morceaux de ciel d'été.

Tout le monde se baissa un instant pour éviter un obus pétaradant qui les frôlait d'un peu trop près.

« Rufus ! cria l'homme.

— À vos ordres ! » Rufus n'était qu'un gamin minuscule, couvert de taches de rousseur, aux cheveux paille, aux pieds nus, vêtu d'un assortiment disparate de haillons souillés. Le fusil qu'il agrippait maladroitement faisait deux fois sa taille.

« Conduis immédiatement cet homme à l'arrière.

— Pourquoi ?

— Parce que je te le dis, voilà pourquoi.

— Alerte ! s'écria un soldat qui surveillait anxieusement l'orée du bois. On dirait bien qu'ils se préparent à réattaquer.

— Je croyais qu'on ne faisait pas de prisonniers, insista Rufus.

— Eh bien, on fait une exception pour celui-ci. Allez hop, dégage !

— Putain de merde, marmonna le garçon en poussant Liberty du bout de son fusil. Allez, avance, Yankee. J'ai pas encore tué un de tes semblables et j'ai le doigt qui me démange.

— Je suis mal en point, protesta Liberty. On va loin comme ça ?

— Ta gueule, tunique bleue, tu pues ! Allez, bouge ton cul. » Liberty sentit le canon lui chatouiller les côtes.

« Tu n'es pas un peu jeune pour jouer les petits soldats ?

— Je suis plus vieux que j'en ai l'air.

— Et ça te fait quel âge, au juste ?

— Ça te regarde pas, bordel !

— Tu es bien grossier pour un charmant bambin.

— Tout ça, c'est votre faute, les Yankees. Avant cette guerre, jamais un gros mot n'était sorti de ma bouche. Et maintenant, je jure comme un soudard espagnol sans même m'en rendre compte. Apparemment, il y a des gens que ça énerve.

— Alors pourquoi tu n'arrêtes pas ?

— Impossible. J'ai pris le pli. » Une balle perdue lui ôta proprement sa casquette sans toucher un cheveu. « Bordel de merde ! s'écria-t-il. Allez, on met les bouts, Yankee, avant que tu sois tué par ton propre camp. »

Pliés en deux, ils se ruèrent à travers la fumée dense et étouffante, s'arrêtèrent, se retournèrent, reprirent leur course. Tout autour d'eux, tantôt visibles, tantôt masqués, des masses d'hommes hurlants – de quelle armée ? comment savoir ? – allaient et venaient dans un chaos cacophonique.

« Est-ce que tu sais au moins où se trouve l'arrière dans ce foutoir ? lança Liberty.

— C'est pas un Yankee qui va me dire que je suis perdu. Il suffit de s'éloigner du bruit.

— Mais il y a du bruit partout !

— Je t'ai déjà dit de fermer ta gueule. » Il leva son fusil d'un air menaçant. « Tu veux goûter la crosse ? »

Soudain, l'air ambiant se mit à chanter avec insistance et ils trouvèrent un abri de fortune en se blottissant dans un creux du terrain, pas assez profond à leur goût.

« J'ai jamais vu un truc aussi incroyable, proclama Rufus, et je suis en train de rater la fête.

— Moi, je trouve qu'on en profite bien assez comme ça. » Liberty entendait les balles frapper le sol autour d'eux, telles des pelletées de gravier jetées l'une après l'autre.

« Tu sais pourquoi le vieux m'a ordonné de t'emmener à l'arrière ? Il a le béguin pour Maman, et il veut pas qu'il m'arrive quelque chose. Je peux jamais entrer dans la danse. Il trouve toujours un prétexte pour envoyer le pauvre Rufus à l'arrière.

— Et si je filais ? »

Un sourire envahit lentement les traits poupins de Rufus. « Dans ce cas, je crois que je serais obligé de te descendre.

— Tu me raterais peut-être.

— J viens d'Alabama, Yankee, et t'as jamais vu une fine gâchette tant que t'es pas allé à not' concours de tir aux dindons.

— Je ne suis pas un dindon.

— Non, convint Rufus, mais tu feras l'affaire. »

Profitant d'une accalmie momentanée dans le déluge de métal, ils sortirent prudemment de leur cachette, et avaient à peine fait un pas lorsqu'ils furent engloutis par une mer de tuniques bleues.

« Tiens, tiens, regardez-moi ça, fit un gros sergent barbu. Lâche ton flingue, rebelle. »

Le fusil de Rufus tomba bruyamment au sol quand il leva les mains docilement.

« Content de vous voir, les gars, dit Liberty.

— Tout le plaisir est pour nous, répondit le sergent. On dirait que tu viens d'être officiellement émancipé.

— Quel régiment ? demanda un lieutenant.

— 89<sup>e</sup> New York, mon lieutenant.

— Je ne crois pas qu'il en reste beaucoup. J'ai entendu dire qu'ils étaient hors de combat. Mais comme tu peux voir, on a besoin de tous les hommes. Sergent Trask, trouvez-lui un fusil et emmenez le prisonnier à l'arrière.

— J'espère, ne put s'empêcher d'ajouter Liberty, qu'il aura moins de mal à le trouver que Rufus. »

Le garçon le fusilla du regard. « Vaudrait mieux pour toi qu'on se retrouve pas, Yankee. Je te dois quelque chose.

— Oui, je sais. Miam miam, pan pan. »

Rufus, jurant comme un charretier, fut emmené sans ménagement.

« De quoi s'agit-il ? demanda le lieutenant.

— Je crois qu'il me voyait déjà en plat de résistance.

— Ces rebelles, quand même, intervint le sergent. Ils boufferaient n'importe quoi. »

On fourra abruptement un fusil dans les mains de Liberty, qui n'en demandait pas tant, et il prit place entre un soldat qui tremblait « de froid » et un soldat échauffé et trempé de sueur.

« Si seulement, dit le premier, ce foutu soleil voulait bien tomber du ciel.

— Tu parles, répliqua l'autre, il est même pas midi. T'as encore largement le temps de te faire tuer, t'inquiète pas. »

Tous deux ignorèrent Liberty, qui franchement était quelque peu abasourdi par l'énormité croissante de la situation : le destin avait apparemment décidé, pour quelque motif secret, de le renvoyer au bal pour une nouvelle valse.

« Et pourquoi diable tu es toujours aussi charmant avec moi ? »

Le soldat suant cracha dans l'herbe un torrent de jus de chique.

« Parce que je t'aime trop, Huntzinger, tu ne comprends donc pas ? »

Huntzinger, refusant de répondre, se détourna d'un air dégoûté.

On aboya des ordres et la ligne commença bravement à avancer, le corps légèrement raidi, la tête baissée, comme pour affronter un vent déchaîné. Au bout de vingt mètres à peine, les hommes se mirent à tomber comme des quilles. Les balles sifflaient tout autour d'eux, les canons continuaient de tonner, et leur bruit combiné était assourdissant, comme si une galaxie de rochers roulait éternellement au bas d'une haute montagne. Sous les yeux stupéfaits de Liberty, tout le bras droit de Huntzinger, épaule comprise, fut arraché, et tandis qu'il s'effondrait Liberty vit clairement son cœur à vif palpiter encore dans sa poitrine empourprée. Les hommes poussaient d'étranges cris déchirants dont on aurait cru incapable même une bête torturée. Liberty sentit une balle percer la manche de



sa veste, une autre forer un trou dans sa gourde, répandant sur sa jambe de l'eau en cascade. Les drapeaux des régiments des deux camps, tout emmêlés, oscillaient furieusement au-dessus de la fumée comme si ces lambeaux de tissu aux couleurs vives étaient les véritables héros d'un combat où les humains ne seraient que des figurants. Un homme s'approcha en rampant sur les épis brisés, traînant derrière lui ses entrailles. « Tout va bien, psalmodiait-il, tout va bien. »

L'armée confédérée émergea de la brume face à eux, et la ligne reçut l'ordre de halte. « Faites-en du pâté, les gars ! » cria le lieutenant, et tout le monde se concentra sur la tâche monotone de recharger et de tirer. L'hystérie contrôlée de leurs gestes s'accompagnait de la conviction mystique que plus on allait vite, plus on tirait de coups, et plus on serait en sécurité. Ils n'étaient plus des hommes mais, transmutés par la forge du combat, des pièces mécaniques, les rouages interchangeables et ronronnants d'une machine infernale dont le créateur démoniaque avait non seulement fabriqué mais personnellement sélectionné chacun de ces individus pour servir ses desseins et satisfaire ses besoins carrément maléfiques.

Et puis, au cœur de l'enfer ambiant, Liberty aperçut un Confédéré, à moins de trente mètres, qui épaulait et le visait directement, et il pensa : Je ne peux pas croire que ça m'arrive à moi, tandis que tout le bruit et la fureur s'effaçaient, se fondaient dans un nébuleux nuage au centre duquel sa vision se concentrait exclusivement sur l'énorme canon de l'arme et, derrière, le regard plissé, rond et brûlant comme une balle, et le temps s'arrêta comme si l'œil d'un grand cyclone de fer passait au-dessus de lui, et dans cet intervalle irréel de calme et de silence il s'entendit dire : Cette fois je suis mort. Il vit la flamme jaillir du canon, et puis plus rien.

Lorsqu'il se réveilla, il se retrouva assis sur une chaise dure et assez inconfortable, dans un salon agréablement meublé mais inconnu. En face de lui, dans un rocking-chair bleu pervenche, était assise sa mère, ou en tout cas une femme qui ressemblait à Roxana en tous points, des rides de son visage aux taches de rousseur sur son nez et ses joues ; mais la sensation qu'il avait

d'elle, de son être intérieur, paraissait d'une nature qu'il n'avait jamais connue. Elle avait changé, ou peut-être était-ce lui qui avait changé, car elle irradiait à présent une douceur de chandelle qui lui avait toujours manqué.

« Tu as l'air fatigué, dit-elle de sa voix inimitable, familière, apaisante, avec sa discrète pointe d'accent. Tu as été malade ?

— Non », répondit-il avec un léger sourire. Jamais il ne s'était senti aussi heureux. « Ce fut un long voyage. »

Elle hocha la tête. « Je connais à présent la réponse à ta question.

— Quelle question ?

— Celle qui te rongeaient tant quand tu étais enfant. “Quelle est la couleur de l'âme ?” Tu demandais ça tout le temps. Eh bien, je sais à présent que c'est la couleur de l'incolore.

— Le blanc ? »

Son faible sourire mélancolique évoquait le franchissement de vastes distances, l'abrègement du temps physique. « Il n'est pas de mot adéquat pour décrire les propriétés de l'âme humaine. Sa teinte unique ne peut être appréhendée que par une optique visionnaire. » Ses yeux magnétiques semblaient plus grands et plus brillants. « Et maintenant, approche », dit-elle en lui tendant les bras.

Il la rejoignit, et dans sa chaude étreinte, enveloppé dans le parfum naturel de ses cheveux et de sa peau, il goûta cette paix qui était le cœur indestructible d'un monde déchaîné, et dans le calme somnolent de ce lieu enchanté il sut, avec une absolue certitude, que sa mère était morte.

« Hé, compagnon ! fit la voix, d'abord faible et lointaine, puis de plus en plus proche et sonore. Ça va ? »

Liberty cligna des paupières et ouvrit les yeux sur le visage plutôt bienveillant d'un ange grassouillet, à tunique bleue et barbe rousse, dont le blanc des yeux était si pur, si incroyablement immaculé, que c'était comme un îlot de propreté dans un corps par ailleurs fort crasseux. « On a bien cru que t'avais pris un aller simple.

— Ouais, ajouta son comparse courtaud, on allait te balancer dans le trou.

— Elle t'a bien fripé, hein ? »

Liberty leva la main pour tâter prudemment le sillon brûlant ouvert dans sa joue et sa tempe, en une symétrie étonnante avec sa précédente blessure. Il examina ses doigts : ils étaient couverts de sang, de même, comprit-il enfin, que tout le côté droit de son visage.

« Faut croire que c'était pas encore ton tour. Tu penses pouvoir tenir debout ? »

Le ciel se vidait rapidement de sa lumière, et aux décibels dissonants de la guerre avaient succédé les plaintes feutrées des blessés, les raclements et tintements mélancoliques de la pelle et de la pioche. Liberty examina la physionomie rayonnante de ses sauveurs, visiblement de corvée de fossoyage, et demanda : « Qui a gagné ? »

Le courtaud poussa un hennissement méprisant : « La Faucheuse. »

Tant bien que mal, avec l'aide délicate de ses nouveaux amis, le sergent Weeks et le soldat Klinefelter, Liberty parvint à se mettre debout et, soutenu par leurs bras, à quitter le champ en claudiquant péniblement.

Dans une grange qu'emplissaient, des stalles au grenier, les blessés, leurs plaintes et leurs effluves, on lui nettoya et pansa la tête. Allongé sur une table d'opération de fortune – une porte posée sur deux tréteaux –, un malheureux endurait une amputation de la jambe gauche sans anesthésie. Ignorant ses jurons angoissés mais inventifs, le chirurgien procédait rapidement : il trancha et détacha la viande d'un seul mouvement de scalpel, puis scia l'os, le tout en moins d'une minute. « Hé, Fish ! » cria l'homme tandis qu'on lui recousait et bandait son moignon. C'était le soldat McGee. « Je t'ai cherché toute la journée, et regarde ce qui m'arrive.

— Je suis désolé, dit Liberty.

— Ne crois pas une seconde que ce petit inconvénient change quoi que ce soit entre nous. Où que tu ailles, quoi que tu fasses, McGee Jambe-de-Bois finira par te retrouver. Alors fais gaffe.

— Adieu, monsieur McGee. Je te souhaite bonne chance. »

Il sortit et s'assit sur un banc, en proie à une hébétude bourdonnante qu'interrompit son voisin quand il ouvrit la bouche pour dire, à personne en particulier, et en regardant

droit devant lui : « Non seulement j'ai vu l'éléphant, mais je l'ai nourri, arrosé, j'ai astiqué ses défenses, ramassé ses crottes, et pourtant, malgré toutes mes attentions, dès que j'ai eu le dos tourné, ce foutu animal essaie de me piétiner, de m'écraser. » Il leva l'aile tronquée à laquelle se réduisait son bras gauche.

« Peut-être que maintenant, dit Liberty plein d'espoir, après ce bain de sang, ça va enfin finir.

— Et peut-être aussi que mon bras va repousser. »

C'est alors qu'un médecin qui passait, remarquant que Liberty était à peu près en état de marche, lui ordonna sèchement de rejoindre son régiment.

« Mais où est-il ? demanda Liberty.

— Et comment je le saurais, bordel ? C'est votre unité, pas la mienne. »

À contrecœur, il se leva et, maintenant délicatement sa tête bourdonnante comme s'il s'agissait d'un panier de mets rares, et la vue encore un peu brouillée, il erra dans la nuit, avant de se laisser tomber, accablé par la futilité de ses efforts – comment retrouver son régiment dans ces ténèbres chaotiques ? –, sous un pommier décharné, dont tous les fruits avaient été cueillis par des mains de fer.

À l'aube, il se remit à parcourir le champ désolé jusqu'à ce qu'il n'en puisse plus. En quelques heures, ce paysage naguère pastoral s'était métamorphosé, pour ressembler à une boucherie après le grand abattage d'automne. Les corps commençaient déjà à enfler et à noircir au soleil levant. Un commandant, tête nue, assis à même le sol, pleurait : « Mes garçons, oh, mes jolis garçons. » Liberty songea aux milliers d'âmes, la plupart encore inaccomplies, qui avaient quitté le monde à jamais en ce lieu désormais hanté et sacré, et il se demanda si Dieu était vraiment aussi sourd-muet qu'il en donnait l'impression. Dans un coin du champ, un cochon tacheté fourrageait énergiquement sous les côtes d'un soldat abattu, dont les restes ensanglantés tremblaient comme une cosse vide entre les mâchoires souillées de l'animal.

C'est une semaine plus tard, alors que l'armée était toujours cantonnée, en un gigantesque campement, sur les rives du Potomac, que la lettre arriva. Liberty n'oublierait jamais,

jusqu'au jour où il mourrait à son tour, l'odeur de bacon frit, les rires des joueurs de cartes, la vision des mains sales et balafrées agrippant la feuille, l'ombre de sa tête sur le papier lorsqu'il lut :

*Mon cher fils,*

*C'est la lettre la plus douloureuse que j'aie jamais eu le pénible devoir de rédiger. Je ne sais comment ni par où commencer...*

Alors son œil parcourut fiévreusement la suite, absorbant la nouvelle en quelques bouts de phrase qui l'entaillèrent comme un rasoir : « ... les tourments de ta mère n'ont cessé d'empirer... une missive de Caroline qui lui imputait cette guerre... traître à sa patrie, traître à sa famille... reniée à jamais... bouleversée, ta mère est sortie faire un tour... retrouvé la calèche sous le pont... nuque brisée... morte sur le coup... »

Liberty resta assis sur la caisse à biscuits devant sa tente jusqu'à ce que le soleil disparaisse, et il y était encore lorsque le soleil se leva le lendemain matin. Tout autour de lui, l'armée s'éveillait pour une nouvelle journée morne d'exercice et d'oisiveté : la vie, étrangement, continuait, mais il n'en faisait plus partie. Il traversait les jours comme un automate, accomplissant ses tâches sans s'en rendre compte, sans réfléchir.

La semaine suivante, il demanda au commandant Hudson, le cartographe, une carte de la Caroline du Sud.

La route était rouge, le ciel était bleu, et cela faisait des heures qu'ils marchaient laborieusement dans la campagne vide de Géorgie ; les nuages tourbillonnants de fine poussière cuivrée leur piquaient les yeux, leur asséchaient la gorge, leur doraient le visage en sueur, et leur donnaient l'aspect de démons épuisés et mal embouchés. À chaque halte, ils s'affalaient sur le sol tapissé d'aiguilles à l'ombre mentholée des pins au tronc épais, et y suffoquaient comme des poissons échoués jusqu'à ce que résonne l'ordre de se relever et de reprendre la marche. Un trio d'officiers à cheval passa au galop, dans un nouveau nuage de poussière : les flancs des bêtes étaient couverts d'une croûte de poudre rouge.

« Regardez, dit l'un des hommes allongés, c'est Oncle Billy en personne.

— Qu'est-ce qu'on en a à foutre ? rétorqua un autre sans se donner la peine d'ouvrir les yeux.

— Je donnerais toute ma fortune contre son cheval, soupira un troisième, l'absurdité foncière de cette offre suscitant quelques discrets gloussements.

— Moi, dit un autre, je donnerais ma couille gauche pour être chez moi, dans mon lit bien frais. »

C'est alors que le sergent Ainsworth passa parmi eux en distribuant des coups de pied dans les bottes, et ils se relevèrent lourdement pour continuer leur route. La poussière soulevée par la longue colonne semblait, même à des kilomètres, un nuage bas de fumée rouge.

En fin d'après-midi, il se mit à pleuvoir, et il plut toute la nuit et encore le lendemain. La route fondit en une pâte grasse qui engloutissait les roues des chariots jusqu'au moyeu et s'agrippait aux jambes lourdes des soldats. Lorsque enfin ils atteignirent le fleuve, l'eau avait tellement monté qu'elle menaçait les berges. Le pont était encore utilisable, et l'armée se

réduisit à une file indienne qui négociait lentement, prudemment, les planches humides et glissantes. Au milieu du pont, le chariot personnel du commandant Pickles faillit basculer, une roue dans le vide, et le cercueil métallique qu'il contenait menaça de plonger. Plusieurs hommes se précipitèrent pour remettre le chariot d'aplomb, en jurant et en grognant, et la colonne put reprendre sa marche. Enfin la pluie cessa, et ils installaient leur campement pour la nuit lorsque le commandant ordonna un rassemblement.

« Je vous suis très reconnaissant de vos efforts, les gars, dit-il en tapotant le couvercle du cercueil. Vous savez ce que cette boîte représente pour moi. Je suis conscient que c'est une putain de corvée pour tout le régiment de trimbaler ce truc encombrant, mais ma famille et moi-même n'oublierons jamais votre assistance. Aussi, en modeste témoignage de ma gratitude, je vous demande d'apporter vos gourdes, vos timbales, vos casquettes, et de vous servir une bonne rasade. » Il dévissa le couvercle du cercueil cent pour cent aluminium, imperméable, inoxydable, garanti pour l'éternité, qu'il avait apporté de chez lui et traîné pendant cinq campagnes au cas où il tomberait en héros, pour que sa dépouille terrestre puisse être rapatriée à Elmira dans le meilleur état de fraîcheur possible, mais qui en attendant ce jour tragique constituait un tonneau de premier choix pour son stock personnel de whiskey, où ses hommes puisaient à présent avec enthousiasme.

« Dépêchez-vous, les gars, avertit le commandant. L'exposition à l'air altère la qualité de l'alcool. »

L'heure fut donc à l'ivresse cette nuit-là. Une bagarre éclata entre les cuistots, qui se disputaient le droit de griller un poulet égaré ; dans la mêlée qui s'ensuivit, un poêle fut renversé, et une grande marmite de soupe fut absorbée par le sol poreux et sablonneux. On entendit des chansons sentimentales ou paillardes jusqu'après l'aube grise. Au matin, on retrouva le soldat Duffie noyé, le nez dans une mare d'eau rougeâtre profonde de cinq centimètres.

Liberty resta éveillé presque toute la nuit, à écouter l'eau qui gouttait des arbres sur la toile de tente. Il repensait à ses nuits d'enfance, couché dans sa mansarde, au bruit réconfortant de la

pluie sur le toit, et il pensa à son père, à sa tante, à Euclid, se demandant comment ils allaient, ce qu'ils faisaient. Et puis il pensa à cet autre foyer, celui qu'il n'avait jamais visité ni même vu, sinon en rêve. La Géorgie, se dit-il, je suis en Géorgie. Il était plus près de cet endroit qu'il ne l'avait jamais été. Il sortit ses cartes de sa poche, où il les conservait dans une enveloppe étanche, et traça au crayon les kilomètres parcourus dans la journée. Sa carte de Caroline du Sud était immaculée, hormis un minuscule X noir marquant un emplacement sur les rives de la Stono. Il replia les cartes et les remit dans sa poche avec le crayon.

Otis Dodds, un gars sympathique et un compatriote, allongé à côté de lui, lisait un roman à quatre sous à couverture jaune intitulé *Le Démon de l'or*, et s'interrompait régulièrement pour déclamer ses passages favoris. Il l'avait déjà lu deux fois, et se plaisait à en recommander les charmes innombrables à qui voulait l'entendre. « “Je m'avançai à pas de loup vers la porte close, commença-t-il, et, me penchant, j'appliquai mon œil curieux à la serrure, et ce que je vis dans la pièce défie...”

— Otis, fit Liberty d'une voix traînante, si tu me lis encore un extrait de ce maudit bouquin, je vais arracher les pages et les jeter au feu.

— Du calme, Liberty, calme-toi, mon gars. Il fait trop mauvais, et je suis trop fatigué pour me relever et te foutre une nouvelle raclée.

— Comme si tu m'avais déjà foutu une raclée !

— Tu ne te rappelles pas ? C'était il y a un an, je crois. En Pennsylvanie, ou peut-être en Virginie. Je les confonds tous, maintenant, ces foutus États. Je crois bien que c'était le jour de la grande bagarre du régiment. Tu m'as balancé un caillou dans la gueule.

— C'était un accident. Je visais Beetclaw.

— Ça, c'est toi qui le dis.

— Oui, et je suis prêt à le redire, si tu veux.

— Ne me parle pas sur ce ton, sinon il va falloir reprendre la bagarre ici, sous la tente.

— Pas de problème », répondit Liberty en tournant le dos à son ami.



Finalement, sans un mot, chacun sombra séparément dans le sommeil. Les rêves de Liberty, ou plutôt le seul qu'il se rappelait depuis son incorporation, paraissaient immuables. Il marche sur une route de campagne déserte, encadrée de champs verdoyants ; au loin, une ferme, un bouquet d'arbres. Sur le seuil, une jolie jeune femme lui fait signe. Mais lorsqu'il atteint la maison, la femme a disparu, et toutes les pièces sont vides. Cependant la table est dressée, un seul couvert, un plat regorgeant de poulet, de jambon, de dinde, de pommes de terre bouillies, un grand verre de lait froid ; dès qu'il s'attable, le repas disparaît. Soudain, il est en haut, dans une chambre, la brise agite les rideaux de dentelle blanche. Il se sent inexplicablement triste, et très fatigué, et il s'étend sur le grand lit propre et s'endort et rêve qu'il est éveillé et que tout son corps est couvert de reptiles.

« Hé, tête de chien, réveille-toi ! » La trogne enroulaquettée du sergent Ainsworth pointait sous la tente. « Le capitaine vous demande, tous les deux, et que ça saute, espèces de busards ! »

Ils s'arrachèrent à leur lit de camp et clignèrent des yeux, hébétés, dans l'aube embrumée : ils échangèrent un regard en coin et décidèrent que, non, pas encore, trop tôt pour parler.

Le capitaine Roe était juché sur un tonneau sous un chêne dégoulinant. Autour de lui, le lieutenant Wills, et les soldats Strickling et Vail. Le capitaine leva les yeux, haussa un sourcil. « Messieurs, je suis heureux que vous ayez pu vous joindre à nous pour le petit déjeuner. » Liberty et Otis gardèrent le silence. « En fait, il n'y a pas de petit déjeuner, et c'est justement de cela que je veux vous parler. Le général a promulgué un ordre nous autorisant à envoyer des détachements en mission de réquisition, et puisque aucun de vous, à l'exception peut-être de Wills, n'a montré une grande aptitude aux autres aspects de l'art de la guerre, j'ai pensé vous offrir la possibilité de vous essayer à la rapine officielle. Qu'en dites-vous ? »

Vague chœur d'approbation marmonnée.

« Je me disais bien que cette tâche vous siérait. Je ne crois pas avoir besoin de vous rappeler nos besoins. Le lieutenant Wills supervisera l'opération. Ne prenez que ce que vous pouvez

rapporter, et ne touchez ni aux civils ni aux propriétés privées. Compris ? »

Nouveaux marmonnements.

« Je compte faire un somptueux dîner, les gars. Ne me décevez pas. Et ouvrez l'œil, la cavalerie de Wheeler rôde dans les parages. J'ai pas envie de vous retrouver égorgés dans un fossé. »

Tous convinrent qu'ils feraient leur possible pour éviter un tel destin.

C'était une journée fraîche et agréable, et ils sortirent du camp en suivant la route. Une terre plate, vide et étrangement silencieuse.

La première ferme qu'ils trouvèrent était déserte. Un chien mort gisait sur la pelouse ; la plaie béante à son flanc était noire de mouches. Un plateau et un saladier d'argent avaient été cloués à un arbre et criblés de balles. Toutes les pièces avaient été mises à sac, les meubles brisés, les murs troués.

« Y a rien pour nous ici », fit observer Wills, un petit homme maigre qui avait des lunettes hexagonales et l'air distrait d'un érudit surmené. Les hommes l'appelaient le Professeur.

« J'abandonne pas si facilement », dit Strickling, qui fila à l'étage, d'où on put entendre le martèlement de ses bottes et un bruit d'objets violemment déplacés.

« Cette maison a été nettoyée, dit Vail en fourrageant dans une pile de vêtements déchirés, à moins d'être intéressé par un bonnet de bébé bleu flambant neuf. » Et il planta ledit article sur sa tête hirsute.

Sur la cheminée, dans un cadre brisé, il y avait le daguerréotype d'une jeune femme aux cheveux bouclés, au regard intelligent, à la bouche grave. Liberty, se demandant qui elle était, où elle était, si même elle était encore vivante, retira la photographie et l'empocha.

« Tu t'es trouvé une bonne amie ? » demanda Otis.

Il ne daigna pas répondre.

« Sûrement une cousine, plaisanta Vail. T'as bien des parents dans tout ce putain de Sud rebelle ?

— Suffisamment pour t'apprendre les bonnes manières avant que tu repartes la queue basse pour Buffalo.

— Économisez vos munitions, conseilla Wills. Dieu sait ce qui nous attend d'ici que le soleil se couche.

— Pas de problème, dit Vail en exhibant son sourire édenté. Je l'aime bien, ce p'tit rebelle, on est copains.

— Moi aussi, je t'aime bien, dit Liberty, espèce de salopard bigleux et cagneux. »

Vail exultait. On aurait dit qu'il aimait se faire insulter, et qu'une bonne blague à ses dépens était pour lui une façon comme une autre de mettre fin à une dispute.

Strickling dégringola les marches avec une plume de paon à son chapeau. « Quelqu'un a versé de la mélasse sur le lit.

— T'es sûr que c'est de la mélasse ? demanda Otis.

— Et merde, conclut Vail, y a plus rien à tirer de cette bicoque.

— Oui, renchérit Wills. On repart. »

Lorsqu'ils quittèrent la maison d'un pas traînant, Strickling se retourna, dégaina son revolver et tira sur une vitre de l'étage. Il éclata de rire. Les autres le regardèrent, mais personne ne dit mot.

Au bout d'un ou deux kilomètres, ils croisèrent un vieux Noir aux cheveux blancs qui portait un manteau et un pantalon en lambeaux, et des chiffons en guise de chaussures. Il avançait d'un pas vif et chantait d'une voix tonnante. Dès qu'il repéra les soldats nordistes, il fit un grand sourire et agita la main.

« Un de tes amis, Liberty ? demanda Vail.

— Hé, l'oncle ! cria Wills. Y a des rebelles dans les parages ?

— Non, Maître, déclara l'homme d'un ton péremptoire. Ils ont décampé dès qu'on a su que vous arriviez. » Il ne pouvait s'empêcher de sourire. « Des Yankees », dit-il, et il laissa échapper un rire, comme si ce simple mot lui chatouillait la bouche. « J'aurais jamais cru vivre assez longtemps pour voir ça. Ils avaient faim de vous voir, mes yeux fatigués.

— Y a des grandes plantations dans les parages ? demanda Wills.

— Oh oui, Maître. Si vous continuez, vous arriverez directement chez Maîtresse Sarah.

— Les tuniques bleues sont déjà passées par là-bas ?

— Non, Maître, mais la maîtresse, elle et les enfants, ils vous attendent.

— Ella a à manger pour nous ?

— Oh oui, Maître, tout est enterré sous les arbres, derrière. On dirait une tombe, mais c'est fait exprès : c'est là que toute la nourriture est cachée.

— Vous n'avez plus besoin de dire "Maître" à qui que ce soit, intervint Liberty.

— Ah, oui, m'sieur, vous avez sacrément raison, mais j'ai ça planté dans la bouche comme une dent, et ça va être dur à arracher.

— Qu'est-ce que tu fais ici tout seul ? demanda Otis.

— Eh bien, m'sieur, je vous cherchais, vous les Yankees. Je veux m'engager ; jusqu'à la fin de la guerre, je suis partant.

— On n'a pas besoin de ton aide, aboya Vail. C'est pas tes affaires, tout ça.

— Oh, j'crois bien que si, Maître.

— On se bat pour défendre l'Union, dit Strickling, pas pour défendre ton cul.

— Oui, Maître, mais j'ai médité longuement tout ça, et moi il me semble que cette guerre a à voir avec l'esclavage.

— Foutaises, dit Vail. Vous, les noirs, vous croyez toujours que tout ce qui se passe dans ce pays a un rapport avec vous.

— C'est pourtant bien le cas, intervint Liberty.

— Oh, nom de Dieu ! s'écria Vail en levant son fusil. Ne recommence pas à me chercher ou je t'éclate la rate, et je vous envoie tous les deux en enfer dans les bras l'un de l'autre. Ça te plairait, hein, négrophile ! »

Liberty se rua sur Vail, le désarma, et parvint à lui enserrer le cou à deux mains tandis qu'ils basculaient dans la poussière. Liberty serrait, la tête de Vail rougissait et enflait. « Allez, lâche-le », dit Otis en tirant Liberty par les épaules. Vail se redressa, suffoquant et toussant. « Si jamais tu me touches encore, gronda-t-il, je t'ouvre en deux, petit merdeux, des oreilles jusqu'aux couilles.

— Si tu surveilles ton langage et tes manières, répondit Liberty, ça ne sera pas nécessaire.

— Si l'un de vous remet ça, promet Wills, je finirai le boulot à votre place. On a assez d'ennemis en face, pas besoin de se taper dessus entre nous. »

Au loin, on voyait le vieil homme claudiquer d'un pas fiévreux, vers les lignes nordistes et l'espoir de devenir soldat.

Le détachement reprit sa marche dans un silence tendu. Vail se massait le cou.

« Tu veux mon bandana pour te faire un pansement ? » lança Strickling. Pour lui, l'incident n'était qu'une vaste blague hilarante.

« T'es le prochain sur la liste, espèce de cafard plein de merde », grommela Vail.

Cinq kilomètres plus loin, ils arrivèrent à une belle maison blanche à étage entourée de chênes et de magnolias. Une femme émaciée, aux traits pâles et sévères, se tenait sur la véranda, flanquée de plusieurs enfants, garçons et filles, d'âges divers, tous jetant sur l'ennemi en marche le regard d'une famille endeuillée attendant sur un quai de gare un train en retard. Deux servantes traînaient nerveusement sur le seuil.

Wills s'avança et, portant la main à son chapeau, dit : « Madame Sarah, je présume ? »

Rien ne bougea sur la veranda, sinon les lèvres de la femme. « Oui, dit-elle. Je n'en attendais pas moins d'un goujat de Yankee : oser appeler une dame par son prénom sans lui avoir été présenté. C'est le comble de la présomption.

— Dans ce cas, je vous fais mes excuses, madame. Vous comprenez, nous avons rencontré un Noir tout à l'heure sur la route, et c'est le seul nom qu'il nous a donné.

— Les cheveux blancs, une veste crasseuse, une oreille mutilée ?

— Voilà qui me paraît une description assez juste.

— Hiram, ce bâtard noir ! Si vous l'aviez fouillé, vous auriez trouvé sous ses vêtements l'essentiel de mon argenterie, noué dans des sacs.

— Et merde ! lâcha Strickling. J'ai bien cru entendre quelque chose tinter quand il a mis les voiles.

— Oui, reprit la femme. Vous autres, les Yankees, vous allez avoir une belle surprise quand vous aurez libéré tous ces gens,

et que vous serez obligés de vivre et de travailler avec eux. Bien fait pour vous ! C'est tout ce que vous méritez.

— Si vous permettez, s'enquit Wills poliment, à qui ai-je l'honneur de m'adresser ?

— Je suis M<sup>me</sup> Sarah Popper, et voici mes enfants, Brett, Wade, Thomas et Liza. » Là encore, il n'y eut pas un mouvement. Les enfants ressemblaient à des statues peintes, groupées sur la veranda à des fins ornementales.

« Ravi de faire votre connaissance, madame Popper. Je suis le lieutenant Wills, et, avec mes gars, nous sommes venus vous demander, sauf votre respect, si vous avez de la nourriture disponible dans votre propriété. Nous sommes autorisés à réquisitionner tout comestible que nous jugerons approprié. Nous venons de loin, vous comprenez, et on a sacrément faim.

— Et qui vous a donné cette autorisation ?

— Le général Sherman, madame.

— Je ne reconnais ni cet homme ni son autorité, et je souhaite que vous partiez immédiatement.

— Je suis navré que vous pensiez ainsi, madame Popper, car franchement, sauf votre respect, votre avis sur la question n'a aucune importance.

— Si j'étais un homme, jamais vous n'oseriez me parler ainsi.

— Non, madame, car si vous étiez un homme je vous aurais sans doute déjà collé une balle. » Il se retourna. « Allez, les gars, fouillez la propriété. »

Vail et Strickling se dirigèrent aussitôt vers la maison, Liberty et Otis vers la grange et les dépendances.

« Êtes-vous toujours mariée, madame Popper ? » demanda Wills tandis que Vail et Strickling grimpaient bruyamment les marches, avant de bousculer les esclaves effrayées blotties sur le pas de la porte. En passant, Vail grogna : « Pousse-toi, négresse, salope ! »

« Oui, lieutenant Wills, je suis mariée, admit M<sup>me</sup> Popper en serrant contre elle sa fille en larmes.

— Et où se trouve votre mari ?

— Il n'est pas là. Il se bat héroïquement pour sa patrie.

— Il y a d'autres hommes ici ?

— Seulement les serviteurs, ceux qui sont restés, et je ne saurais vous dire combien il y en a. Chut, fit-elle à sa fille en lui tapotant tendrement le dos. Je suppose que vous avez atteint votre objectif, lieutenant Wills, en terrorisant des femmes sans défense et en faisant pleurer des enfants. Nous savions bien qu'il n'y avait rien d'autre à attendre de Yankees sans cœur et sans âme.

— Allons, ne soyez pas si modeste. Je suis sûr que vous attendiez de nous bien autre chose encore, mais espérons que tout se passera bien, dans la joie et la bonne humeur, pour vous épargner ce spectacle. Je vous souhaite une bonne journée, madame. » Et, effleurant son chapeau, il la contourna pour pénétrer dans la maison.

Dans la grange, Liberty et Otis trouvèrent une vache malade aux côtes saillantes, avec au ventre une grande plaie suppurante.

« Je ne suis pas sûr que j'aurais envie de manger de ce bœuf, dit Otis, même si je mourais de faim.

— Je suis sûr qu'on a déjà bouffé pire.

— Mais je ne crois pas que ce soit ça que le capitaine avait en tête quand il a parlé d'un "sommptueux dîner".

— Non, et apparemment c'est tout ce qu'il leur reste, à ces pauvres gens. C'est une bonne raison de les laisser tranquilles. »

Otis pivota, le fusil dressé, en entendant un bruissement derrière un tas de foin. « C'est bon, lança-t-il, sortez de là tout de suite. » Deux fillettes noires émergèrent de l'obscurité en clignant des yeux, des brins de paille dans les cheveux, avec en guise de vêtements des sacs de toile percés de trous pour la tête et les bras.

« Tiens, tiens, fit Otis, qu'est-ce qu'on a là ? Des espionnes sudistes ? »

Les enfants écarquillèrent les yeux.

« Comment vous vous appelez ? demanda Liberty.

— Posey, répondit la plus grande. Et elle, c'est ma petite sœur, Bowzer.

— En voilà, un nom, pour une petite fille. Qui a appelé ta sœur comme ça ?

— Eh bien, le Maître, monsieur. C'est lui qui donne les noms.

— Et il est où, le Maître ?

— À la guerre. Il tue des Yankees. Ça fait presque trois ans qu'il les tue. »

Otis éclata de rire. « Eh bien, faut croire qu'il ne les a pas tous eus.

— Et vous, vous êtes des Yankees ?

— En tout cas, c'est ce qu'on était quand on s'est réveillés ce matin. Pourquoi, tu croyais qu'on était qui ?

— Vous allez nous faire bouillir et nous manger ?

— Non, certainement pas, dit Liberty. Qui t'a mis ces bêtises dans la tête ?

— Maîtresse Sarah, elle a dit que vous autres, vous aimez bien la viande de Noir, parce qu'elle est bonne et tendre, parce qu'on nous élève bien.

— Il me semble, dit Otis, que la Maîtresse aurait bien besoin de refaire son éducation, à la yankee, et à la dure.

— On ne va pas vous faire de mal, dit Liberty. À personne. On est venus vous libérer, pas vous manger.

— On est libres, alors ? demanda Posey.

— Oui. »

Elles échangèrent un regard incrédule. « Faut qu'on aille le dire à Maman ! » s'écria Posey, et elles se ruèrent pieds nus hors de la grange.

Lorsque Liberty et Otis en sortirent à leur tour, ils virent des nuages de fumée noire bouillonner aux fenêtres à l'arrière de la maison, M<sup>me</sup> Popper et ses enfants regarder sans un mot, à distance, la destruction de leur foyer, Vail et Strickling enfoncer leurs baïonnettes dans le sol à coups répétés au milieu d'un bouquet d'arbres, et le lieutenant Wills, calmement assis dans un fauteuil sur la pelouse, contempler les flammes en mâchonnant une entame de jambon. « Venez, les gars ! cria-t-il. On a réquisitionné quelques provisions dans la réserve. » À ses pieds, une dinde morte, un sac de pêches séchées, une botte de carottes, quelques oignons, un pot de miel et une bouteille d'alcool de pêche dont il s'abreuvait généreusement. « C'est pas grand-chose, avoua-t-il, mais Vail et Strickling sont partis prospecter. Il a fallu l'amadouer, mais M<sup>me</sup> Popper a gentiment



accepté de partager ses trésors avec nous. Vous avez dégotté quelque chose dans la grange ?

— Rien qu'une vache mal en point, répondit Otis.

— C'est pas grave. Je suis sûr que Vail et Strickling ne vont pas tarder à trouver le filon. » Il tendit la bouteille. « Ça vous dit, une bonne rasade de jus de Géorgie ?

— Non merci, mon lieutenant, répondit Liberty.

— Moi, je dis pas non, s'écria Otis en s'avançant.

— Pourquoi on a mis le feu à la maison ? demanda Liberty. Je croyais qu'on avait pour ordre de respecter toute propriété civile.

— Eh bien, soldat Fish, normalement ce serait le cas, mais M<sup>me</sup> Popper, voyez-vous, a quelque chose d'une rebelle invétérée, et tend un peu trop à manquer de respect envers l'uniforme des représentants du gouvernement des États-Unis. Et dans le feu de la discussion, quelqu'un a laissé tomber une allumette par accident. De toute façon, il n'y avait aucun objet de valeur dans cette malheureuse bicoque. Ces bouffeurs de terre, ils prennent des grands airs, mais quand on y regarde de près c'est que du bluff et de la gueule, et tout ce système repose sur du sable et du vent. On s'est fait couillonner, messieurs, et on n'a plus qu'à s'asseoir et à regarder le spectacle.

— Lieutenant Wills, appela M<sup>me</sup> Popper, rassemblant autour d'elle ses enfants effrayés comme si elle posait pour une allégorie du sacrifice maternel, où suggérez-vous que nous passions la nuit, ma famille et moi-même ?

— Essayez donc les quartiers des esclaves, ricana Wills. Je n'ai pas touché à une seule de ces cahutes, et je ne compte pas le faire. Je ne sais pas ce que ça vous fait de partager un lit avec l'Oncle Tom et Mama Bamboula, mais je suppose que votre mari y était habitué, lui, et je ne doute pas que, vous aussi, vous saurez vous adapter. » Il éclata de rire et but une nouvelle gorgée.

« J'espère, lieutenant Wills, que vous et vos sbires irez brûler en enfer, comme vous le méritez.

— Je ne vous contredirai pas, madame Popper, mais, où que je finisse mes jours, le feu y sera toujours moins chaud que celui qui vous attend. »

La maison, simple squelette dans le corps ondulant des flammes, semblait sur le point de faire un pas en avant quand soudain l'édifice s'effondra d'un coup, dans un grand soupir et une éruption d'étincelles. Tous les enfants Popper se blottissaient autour de leur mère, et tous étaient en pleurs.

Un cri de joie retentit dans le bosquet de pacaniers, et Vail confirma qu'ils avaient touché le gros lot : une paire de porcelets bien gras, une dinde, deux poulets, une caisse de whiskey, un tonneau de mélasse, un picotin de pommes de terre, un sac de farine et, Dieu du ciel, un sac de pièces d'or.

« Ce soir, dîner somptueux, hein, messieurs ? »

— Je vous supplie, lieutenant, implora M<sup>me</sup> Popper, de nous laisser quelque chose à manger. C'est tout ce qui reste dans la plantation.

— Il fallait y penser avant de faire sécession.

— Vous n'avez donc pas de cœur, vous les Yankees ?

— Il s'est endurci, madame, dans la forge de la guerre. Et si vous trouvez ça cruel, attendez de voir ce qui se passera quand on arrivera en Caroline. »

Liberty rejoignit M<sup>me</sup> Popper qui, debout, tremblait de rage et de chagrin, se pencha, déposa un baiser sur son front et, sans regarder en arrière, continua sa marche jusqu'à la route.

« Soldat Fish, cria le lieutenant, sacré nom de Dieu, vous allez où comme ça ? »

Pas de réponse.

« Dodds, demanda le lieutenant, où est-ce qu'il va, le soldat Fish ? »

— Je ne sais pas, répondit Otis.

— Eh bien, on aura vraiment tout vu ! »

Ils regardèrent Liberty poursuivre son chemin d'un pas régulier, jusqu'à ce qu'enfin il se perde dans les nuages de fumée qui émanaient de la maison en flammes.

C'était étrange, après des années à piétiner dans la campagne en compagnie d'une horde d'hommes armés et braillards, de se retrouver seul sur une route déserte, à parcourir un paysage apparemment vidé de tout être vivant. Pas de vaches au pâturage, pas de poulets à la ferme, pas de porcs à l'auge, pas même un seul insecte pour chanter dans l'herbe. Des colonnes branlantes de fumée noire s'élevaient imprévisibles à l'horizon, et une fois il crut voir un groupe de cavaliers traverser une clairière lointaine – ou n'était-ce que l'ombre changeante des nuages, puisque tout mouvement en ces lieux prenait spontanément l'apparence de la guerre ? Il n'avait ni eau ni nourriture, et, vêtu de l'uniforme bleu de son armée, il errait solitaire sur le territoire de... de qui ? l'ennemi ? l'adversaire ? le cousin renié et déshérité ? il n'y avait pas de terme approprié. Car au plus profond de lui-même persistait la certitude irrationnelle que sur ce sol il ne pouvait rien lui arriver. Il n'était pas un envahisseur, même pas un intrus, il était un fils de cette terre qui rentrait au pays en une odyssée singulière inscrite dans son destin bien avant sa naissance.

Il se reposa un moment à l'ombre, dans le lit d'une rivière asséchée, sous un pont de bois délabré, dépliant soigneusement et consultant de nouveau sa carte en charpie. Il allait globalement, comme il s'en doutait, dans la bonne direction, mais il ne savait absolument pas combien de temps lui prendrait le voyage. Il n'avait rien planifié. Il laisserait simplement les choses arriver. Il ne voyait en cette excursion – qui, il s'en rendait bien compte, pouvait être interprétée comme une désertion, un crime passible de la peine de mort – qu'une parenthèse dans l'accomplissement de son devoir militaire ; mais tous les déserteurs avaient de bonnes raisons.

Au printemps, près de Chattanooga, il avait été convoqué sous la pluie, avec toute la brigade, pour assister à l'exécution

d'un autre esprit libre, un garçon encore plus jeune que lui qui, s'apercevant que la guerre n'était pas à son goût, avait décidé tout seul d'abandonner son poste et de repartir vers le nord, où les arbres n'explosaient pas, où le métal ne tombait pas du ciel. Il était tellement réservé que la plupart des hommes ignoraient comment il s'appelait, et a fortiori que son père, sans consulter sa famille, l'avait sommairement enrôlé malgré sa myopie, sa maladresse et sa peau si pâle que, refusant de bronzer, elle n'avait cessé de rougir douloureusement durant tout l'été précédent. C'était lui qui, typiquement, pleurait tous les soirs avant de s'endormir, et ses sanglots, quoique étouffés, étaient audibles pour tous les insomniaques, même séparés par plusieurs rangées de tentes. Lors de son baptême du feu, une brève escarmouche en prélude au déluge de plomb de Chickamauga, il se jeta derrière une branche abattue, recroquevillé comme une larve, et refusa d'en bouger – position qu'il adoptait à chaque coup de feu, à chaque coup de foudre, et même à chaque juron sonore et inattendu proféré dans l'excitation d'une partie de cartes. Et puis, par un beau matin froid, on découvrit qu'il avait disparu ; il s'était éclipsé discrètement pendant la nuit. Une patrouille de cavalerie (les hommes de Kilpatrick) le retrouva le jour même, baignant son corps nu dans l'intimité d'un étang, près d'un moulin à eau. Tombant sur une ruche, affamé de miel, il avait voulu se servir malgré les protestations furieuses des abeilles. Quand les soldats le ramenèrent au camp, il avait le visage enflé comme une pastèque, et il ne voyait que d'un œil. Il passa en cour martiale le lendemain, pour être fusillé le surlendemain.

Quand le peloton tira, Liberty ferma les yeux. Et il les garda baissés tout au long du repas, autour d'un feu, avec ses camarades non moins pensifs et abattus : cette leçon de justice militaire quelque peu ostentatoire assombrit l'atmosphère pendant des jours. Il ne pouvait même pas imaginer le destin qui l'attendait pour une transgression similaire. Tout ce qu'il savait, avec une certitude de granit, c'est que ce projet insensé, qui mettait sa propre vie en danger, lui paraissait une nécessité divine, car après tout quel choix avait-il ? Sinon suivre la piste des larmes de sa mère.

Il parvint à une coquille de ville, où épicerie et rhumerie, église et tonnellerie, encore épargnées par la main des vandales, se dressaient, mutiques et abandonnées, au soleil brumeux de Géorgie. Vautré dans un fauteuil devant le saloon (F.T. Wade & Fils, Whiskey 5 cents le verre), il médita sur la tristesse désolée du lieu. Privés de leur animation humaine, les bâtiments paraissaient retombés naturellement dans leur être originel, comme s'ils avaient été construits dans un tout autre but et qu'ils attendaient patiemment leurs occupants légitimes. Enfant déjà, Liberty avait su, sans pouvoir dire comment, que ce monde n'était pas ce qu'il semblait, et que, tapie derrière les trivialités du quotidien, palpait en strates secrètes une étrangeté absolue, dont la « normalité » n'était que l'enveloppe protectrice, la peau d'une bête si gigantesque et si vivante qu'on ne pouvait la distinguer dans sa totalité. Et cette ville évidée la lui laissait entrevoir.

Tandis qu'il ruminait ces pensées, un chien galeux et efflanqué, avec un pelage en patchwork, émergea de sous les planches du magasin général (T. Worth, Lingerie fine, Tissus, Joaillerie), lui jeta un regard en coin et s'éloigna d'un trot d'ivrogne sur ses pattes graciles. Ranimé par ce premier signe de vie, Liberty se hissa hors de son fauteuil, traversa la rue déserte et entra dans le magasin. À l'intérieur, les rayons avaient été méthodiquement vidés, des rouleaux de tissu se déployaient au sol, et la grande caisse enregistreuse de cuivre était renversée dans une mare de mélasse noire qui continuait de s'étendre. Dans l'arrière-boutique, il dénicha une demi-cruche d'alcool de pêche et en renifla prudemment le goulot : après des mois de terrain, son nez avait appris à détecter tout aliment suspect. Le liquide amer réussit brillamment le test olfactif et se déversa sans fin dans une gorge parcheminée et palpitante. Sa soif étanchée, Liberty toussa une fois et cracha par terre. Par la fenêtre poussiéreuse, il aperçut une silhouette sombre qui fila dans le jardin pour disparaître par la porte béante d'une grange dépenaillée, puis une autre qui avançait au ras du sol ; mais, le temps qu'il s'aventure à pas de loup jusqu'à la grange, prêt à tirer, les deux hommes – si c'étaient des

hommes – avaient disparu. Commençaient-ils donc, naufragés esseulés dans une contrée de solitude, à perdre la raison, à voir des choses qui n'existaient pas, comme Crenshaw après avoir englouti une boîte d'huîtres avariées ?

Il erra jusqu'en bordure de la ville, où, sur une pelouse bien entretenue, s'élevait une grande maison de bois blanc, fort avenante, avec un écriteau joliment peint fixé à la balustrade : Pension de famille de M<sup>me</sup> Porter, Tous les pensionnaires sont les bienvenus. Il monta les marches usées et gagna discrètement la porte d'entrée, qui s'ouvrit dès qu'il l'effleura. L'intérieur était sombre et presque luxueux : pas un vase, pas un tableau, pas un coussin à franges n'avait été dérangé. Une vague et improbable odeur de pain d'épices flottait telle une guirlande aromatique sur le silence ombreux de chaque pièce. Dans le couloir, sur une table d'acajou verni, trônait une plante exotique d'une espèce inconnue de lui, dont la tige épaisse et velue s'affaissait en un triste U renversé. Faisant craquer doucement le plancher sous ses lourds brodequins de soldat, il explora la maison, n'attendant rien, ne trouvant rien, jusqu'à ce que, à l'étage, derrière une porte entrouverte, il découvre un homme âgé étendu sur un lit étroit et défait, enveloppé d'un drapeau confédéré couvert de sang, une carabine négligemment posée sur sa poitrine inerte ; au-dessus de sa barbe blanche, il n'avait plus de visage. Une légion affairée de guêpes et de mouches allait et venait dans la cavité noire de son crâne, dévorant avidement l'exquis festin.

« Repose-toi bien, papy », murmura Liberty en refermant doucement la porte.

Les autres pièces étaient vides, les lits aussi, et, appréhendant un peu de dormir dans une maison où la mort faisait déjà la sieste, il passa la nuit sur un tas de paille malodorante dans une étable abandonnée, aux deux portes grandes ouvertes. Si c'est le sommeil qui le visita dans son nid ammoniac, il vint sous la forme d'un esprit hirsute à l'haleine brûlante et fétide, aux yeux de charbon ardent, qui murmurait dans le labyrinthe de son âme les leçons chantonnées d'un abécédaire infernal qu'il ne parvenait jamais à mémoriser : A

comme Abolition, le chemin de la perdition... *N* comme Noir, qui noie les chats blancs au lavoir.

Aux premières lueurs de l'aube, il se leva, les muscles et les jointures raides et courbatus, et sortit en titubant dans la brume du matin où on ne voyait nul soleil, où on n'entendait nul oiseau, le pays tout entier enveloppé d'un linceul de brouillard et de silence lugubre, comme s'il s'était réveillé sur un haut plateau nu, au milieu des nuages. Autour de lui, l'univers visible se réduisait à un cercle mouvant de vingt mètres de diamètre. La route venait vers lui, émergeant magiquement de la gaze, pour mieux s'y fondre derrière lui. Il se sentait rapetissé, comme s'il n'était qu'un charançon forant méthodiquement la plus grosse graine de coton de toute la création. Des sons l'assaillaient périodiquement, surgis du lointain boueux : tintement de métal entrechoqué, craquement de cuir d'une selle, toux étouffée – des bruits sans origine, sans importance.

Lorsque, après plusieurs heures, l'enveloppe de ténèbres fut enfin consumée, il marchait nonchalamment entre les solides piliers d'une vaste pinède, dont l'ombre parfumée l'abritait un moment de la chaleur croissante. Et puis, comme par hasard, il distingua, enfouie dans l'enchevêtrement des bois, l'inimitable géométrie d'une demeure humaine. Prudemment, le fusil pointé, il s'approcha de ce qui se révéla, sous un camouflage maladroit de feuilles et de branches, une minuscule cabane, dont le toit penchait dangereusement comme sous la pression d'une main de géant.

« Arrête, ordonna une voix flûtée dans son dos. Jette ton arme et tourne-toi, que je puisse te zyeuter. »

Liberty lâcha bruyamment son fusil, leva les mains et pivota lentement. À une vingtaine de mètres surgit, de derrière un rocher moussu, un homme aux favoris roux pas plus grand qu'un gosse. Il portait une casquette cabossée, une chemise de flanelle et un pantalon qui s'arrêtait à mi-mollet : sa peau glabre était d'un jaune malsain, ses yeux pâles comme des copeaux de bois. Le vénérable Enfield qu'il tenait dans ses mains d'enfant était pointé sur la poitrine de Liberty.

« Que Dieu me rende chèvre ! s'exclama-t-il, les deux lunes de ses yeux scintillant soudain de mille points lumineux. Un

Yankee, un vrai ! Dis quelque chose, je veux entendre à quoi ça ressemble, une voix de Yankee.

— Baissez votre arme, répliqua Liberty d'une voix si étonnamment calme qu'il eut du mal à la reconnaître. Il y a toute une armée derrière moi, et vous ne tarderez pas à en entendre, des Yankees.

— T'as un drôle d'accent. Boston ou New York ? demanda l'inconnu, son fusil toujours braqué sur Liberty.

— Fish. Ça ne vous dérangerait pas de baisser votre arme ?

— Fish ? Jamais entendu parler de cette ville. C'est où, au juste ?

— C'est mon nom.

— Ah ouais ? J'ai connu un Fish à Atkins Bend. Il s'est pendu avec une chaîne d'esclave quand sa femme est partie avec le fils du colporteur. T'es de la famille ? »

Liberty haussa les épaules. « Je crois qu'il y a des Fish dans toutes les mers du globe.

— Elle est bien bonne, mon petit gars, répliqua l'inconnu en gloussant dans sa barbe. J'ai toujours su que vous étiez des malins, vous les Yankees. » Il abaissa son arme et s'avança, la main tendue. « Ellsberry Simms, pour vous servir.

— Liberty Fish. »

Sa poignée de main était étonnamment ferme et vigoureuse.

« Avec ce blaze, y a de quoi étouffer un tyran. Allez, entre. J'ai quèq'chose à te montrer.

— Est-ce que j'ai le droit de reprendre mon fusil ?

— Laisse-le là où il est. Personne va y toucher. Aucun risque, par ici. »

Liberty prit un air sceptique. « C'est la propriété de l'armée des États-Unis. J'en suis responsable.

— Dans ce cas, dit Simms en se penchant pour le ramasser, je voudrais surtout pas que le général Sherman te fasse des problèmes à cause de moi ! M'est avis que t'as déjà bien assez de problèmes comme ça... Viens, suis-moi. » Et il disparut, par une porte excessivement basse, dans l'intérieur pittoresque de sa cabane rudimentaire.

La pièce unique, si étroite qu'un homme aurait pu effleurer deux murs en tendant les bras, était d'une propreté aussi



impeccable qu'inattendue, les murs chaulés d'une blancheur aveuglante, le plancher soigneusement balayé et verni, et la cheminée briquée surplombée d'un drapeau américain immaculé et d'une lithographie sous cadre du président Lincoln. Au centre de la pièce, il y avait une table nue et deux chaises où ils s'assirent solennellement face à face.

« T'as du café ? » demanda Simms.

Liberty secoua la tête. « Désolé.

— Je m'en doutais, mais ça coûte rien de demander, pas vrai ?

— La dernière fois que j'ai goûté du vrai café, ça remonte à deux ou trois semaines.

— Je croyais que vous autres, les Yankees, vous vous déplaciez avec tout votre barda, les sacs de café en grains *et* le moulin à café ; mais vous, mon cher monsieur Fish, vous m'avez l'air de même pas avoir une croûte de pain planquée sous le chapeau.

— Je crains fort qu'on ne vous ait mal informé sur la prodigalité de notre intendance. En fait, dans notre armée, on ne transporte guère plus que ses effets personnels. Nous sommes censés vivre sur le pays, conformément aux instructions du général Sherman. »

Simms haussa un sourcil. « C'est vrai ? Dans ce cas, j' imagine que vous n'avez guère trouvé de quoi paître dans ce pays désolé.

— Vous seriez surpris.

— Oui, je serais surpris. Pendant quatre longues années et plus, j'ai essayé de tirer ma subsistance de ce sol amer, et tu contemples à présent le fruit de ce vain labeur. » Sur une desserte à portée de main, il prit une boîte de fer-blanc qu'il ouvrit et tendit à Liberty ; « Ça te dirait, un beignet ? »

Liberty prit l'une des boules pâteuses et la renifla.

« Elles sont irréprochables, dit Simms. C'est ma fille qui m'les apporte, toutes les semaines ou à peu près. Elle veut pas que son vieux père crève de faim dans son gourbi au milieu de nulle part.

— À ce propos, je peux vous demander ce que vous faites ici, tout seul dans les bois ? »

Simms ne put réprimer un sourire. « Moi-même, parfois, je me pose la question. La vérité, c'est que j'ai fait sécession.

— Sécession ?

— Oui, monsieur, j'ai fait sécession de la Sécession. En 60, quand on est sortis de l'Union, j'ai décidé de quitter la Géorgie. Toute cette histoire, ça me rendait malade. Ça m'écœurait à l'époque, ça m'écœure encore plus maintenant. Mais ce modeste lopin de terre que tu occupes à présentée l'ai reconquis à jamais au nom de la République et de l'Union. Ici, tu foules un sol libre et sans esclaves, et il demeurera libre tant qu'il me restera un souffle de vie.

— Ça a dû être difficile d'arriver à cette décision.

— Terriblement difficile. J'y ai perdu ma famille, j'y ai perdu ma ferme. On m'en a chassé, monsieur, on m'a chassé de ma propre maison.

— Mais comment a-t-on pu faire ça ?

— Avec des fusils et des torches, mon ami, voilà comment. On me soupçonnait d'armer les nègres. J'ai eu de la chance de m'en tirer vivant.

— C'est incroyable, cette histoire.

— Oh, y a plein de gens comme moi dans tous les coins de cet État. Mais la plupart ont appris très vite à fermer leur clapet. Moi ? J'ai jamais été doué pour tenir ma langue. Je ne supportais pas le silence. » Soudain, il leva la main, pencha la tête. « Chut, tais-toi, souffla-t-il, l'oreille aux aguets. Y a des chevaux qui arrivent. Tu ferais mieux de descendre là-dedans. » Il repoussa fébrilement la table, ouvrit une trappe dans le sol et fit signe à Liberty de sauter dans le trou. La trappe se rabattit, et Liberty, désarmé, se retrouva plongé dans une obscurité si totale que cela ne changeait rien qu'il ait les yeux ouverts ou fermés. Il crut entendre, venue de très loin, la rumeur de voix d'hommes, au son étouffé, aux paroles indéchiffrables. Le temps s'écoula. Il s'interrogea sur la quantité d'air disponible dans ce caveau ; combien de temps pourrait-il supporter de rester ainsi accroupi dans les ténèbres humides, avant que la sensation d'étouffement et sa claustrophobie naturelle ne le poussent, paniqué, à s'échapper d'un bond, tel un aliéné fuyant sa cellule ? Il leva doucement une épaule pour tester la trappe. Elle était

verrouillée. Que faire ? Il décida d'attendre encore cinq minutes environ avant de tenter une évasion mieux planifiée. Tandis qu'il égrenait mentalement les secondes, il s'aperçut que l'obscurité environnante n'était pas un bloc dense et massif d'obsidienne comme il l'avait cru au départ, mais un panorama changeant d'ombres et de formes d'épaisseur et de complexité variables, et que, dans cette poix subtile, grouillaient des créatures sinistrement vivantes. Curieusement, le fait de fermer les yeux n'altérait aucunement cet effet : la nature intérieure ne se différenciait en rien de la nature extérieure, tandis que la conscience, cet instrument faiblard, ne semblait plus qu'un pivot ténu en équilibre instable entre deux mondes également menaçants. Lorsque des hordes terribles de bestioles blanches se mirent à fourmiller autour de lui, il caressa l'idée qu'il serait peut-être prudent d'écourter cette séquestration souterraine, tant une balle en plein soleil lui paraissait éminemment préférable à cette hideuse confrontation avec les créatures plutoniennes, sans nom et sans nombre, de la folie. Dans son accès de panique, il crut entendre un cri, qui émanait sûrement de lui ; mais quand le cri se répéta, suivi bientôt du craquement sec d'un coup de feu, il décida de s'attarder encore un peu. Après un intervalle raisonnable, où le seul bruit audible était le halètement canin de sa propre respiration, il se redressa, appuya le dos contre la trappe de bois dur ; après quelques vigoureuses poussées, elle s'ouvrit d'un coup, il se retrouva libre, et il remonta à la lumière feutrée de la cabane vide.

Dehors, il découvrit son bon Samaritain étendu dans la poussière rougeâtre de la route déserte. Il y avait du sang sur sa chemise et ses mains, mais les soufflets de sa poitrine s'activaient encore, tentant vainement d'entretenir le feu en lui. Une salive rouge faisait des bulles au coin de sa bouche, dégoulinant sur ses joues barbues. Quand Liberty voulut palper ses blessures, Simms le repoussa violemment, ses mains battant l'air.

« Du calme, du calme, dit Liberty en lui tapotant l'épaule. Je suis un ami. »

Le regard de Simms recouvra un instant sa netteté. « Je suis un homme mort, murmura-t-il. C'est fini pour moi.

— Ça, je n'en suis pas sûr, répondit Liberty. Si vous me laissez examiner... » Il se pencha, et de nouveau fut repoussé.

« Non, non, j'aperçois déjà l'autre rive.

— Et qu'est-ce que vous voyez ? » demanda Liberty : non seulement il était tout indiqué de faire parler un blessé, mais lui-même était franchement intrigué par la nature de cette vision.

« Pas grand-chose, mon ami. Des rochers, des arbres, des tas de sable. Ça m'a l'air bien désolé. Pas du tout ce que j'escomptais.

— Moi non plus », dit Liberty en scrutant la route à l'est comme à l'ouest, guettant des cavaliers armés.

Simms toussa, grimaçant de douleur, dans une explosion de sang frais qui vint épaissir sa barbe. « Non, parvint-il à dire, ce n'est pas du tout ce que j'imaginais. » Il voulut se lever, mais put à peine redresser la tête. « Donne-moi une prise, fiston », dit-il à Liberty, dont il agrippa la main pour la serrer contre sa poitrine haletante. « Si tu suis cette route sur une dizaine de kilomètres, tu devrais arriver à une ferme dans un bosquet de chênes. Tu y trouveras ma fille. Elle s'appelle Olivia. Tu veux bien l'informer que son père est mort en défendant l'Union qu'il aimait tant ?

— Oui, dit Liberty. C'est promis.

— Ces salopards ont attendu leur heure pendant toutes ces années. Ils ont senti que la fin était proche, et... » Sa poigne vigoureuse ne se relâcha pas, mais Simms laissa échapper un profond soupir et ses yeux cessèrent de ciller, soudain immobiles comme des billes mouillées. Délicatement, Liberty dégagea sa main et resta un moment à contempler, l'esprit vide, ce corps fraîchement éteint, un objet qui d'ordinaire lui aurait inspiré des réflexions essentielles si ses précédentes expériences n'avaient pas cruellement entamé son aptitude au raisonnement métaphysique. Il envisagea de laisser le corps là où il était, mais se dit qu'il n'aimerait pas que ses restes soient ainsi abandonnés négligemment à la poussière d'une route publique ; alors, prenant Simms par les chevilles, il traîna le cadavre à l'ombre des arbres, derrière la cabane solitaire, et le recouvrit au mieux de fraîches poignées d'aiguilles de pin.

La fille de Simms, et Liberty en fut légèrement surpris, n'était pas une campagnarde endurcie et usée, au teint jaunâtre et la pipe au bec, mais une femme instruite et courtoise, mariée et mère de famille, accablée par les soucis liés à la ferme paternelle, et par une progéniture kaléidoscopique si nombreuse, si bruyante et si agitée qu'il avait du mal à différencier ces agiles garnements, ou même à les dénombrer. Olivia Simms accueillit la nouvelle du décès de son père avec un calme et une dignité nourris par le manque d'espoir, après toutes ces années où le pire arrivait avec une régularité si affolante que le cœur se blindait contre les coups du sort. Elle s'affaissa en silence dans un fauteuil, sans lâcher le long fusil à écureuils qu'elle avait empoigné à l'arrivée de Liberty. Puis, sans un bruit, les larmes emplirent lentement ses yeux, débordèrent, et coulèrent sur ses joues en traînées sinueuses. Il resta debout au milieu de la pièce, mal à l'aise, dansant d'un pied sur l'autre, pétrissant sa casquette entre ses mains moites et évitant de piétiner l'un des nombreux marmots qui rampaient autour de lui. Quand l'un d'eux se mit à tirer sur sa robe, Olivia le prit sur ses genoux, ouvrit son corsage et guida son téton entre les lèvres pincées du bébé.

« Peut-être, dit Liberty en s'éclaircissant la gorge, peut-être que je ferais mieux de m'en aller. »

Elle se tourna et regarda longuement par la fenêtre. Puis elle dit, d'une voix ferme et claire : « Toute ma vie je me suis demandé pourquoi le ciel était si bleu, mais je n'ai jamais trouvé personne pour répondre à cette question. Et vous, vous avez la réponse ?

— Non, madame, répondit Liberty en tentant d'échapper à ses yeux noirs et pénétrants. Je crains que non.

— C'est pas plus mal. Il faut croire qu'on n'est pas censés le savoir. » Elle tapota la joue du nourrisson. « Ne mords pas,

trésor, s'il te plaît. Alors, ajouta-t-elle en s'adressant à Liberty, est-ce que c'est votre M. Lincoln qui a décidé de vous habiller tout en bleu et de nous effrayer, nous les gens du Sud, en nous faisant croire que vous étiez des costauds tout-puissants ? » L'enfant interrompit sa succion avide, comme si lui aussi attendait la réponse.

Liberty, qui s'efforçait de détourner son regard indocile de la direction qu'il prenait obstinément, parvint à bredouiller : « Mon Dieu, il doit vous venir des pensées bien curieuses, à force de rester toute seule à la ferme.

— Pas plus curieuses, je crois, que celles qui doivent vous ronger à faire cette guerre si glorieuse.

— Je crois qu'on y apprend surtout à penser le moins possible », répondit-il, sans savoir comment poursuivre, submergé par le regret d'avoir été contraint, par le hasard ou quelque autre force mystérieuse, de jouer les messagers du malheur, dans une scène qui au même instant se répétait dans d'innombrables foyers au nord comme au sud, aucune frontière n'étant assez solide ou étanche pour tenir à distance la Vedette Masquée qui triomphait sur toutes les planches américaines.

« Je vous offrirais volontiers du café, si j'en avais, dit-elle, balayant vaguement la pièce nue d'un regard inconsolable. Voulez-vous une tisane de glands ?

— Avec plaisir. »

Il la regarda déposer le bébé par terre, où il (ou elle) fut aussitôt agressé par un autre il (ou elle), émettant une succession de cris d'un volume et d'une durée presque insoutenables. « Taisez-vous, les enfants ! cria-t-elle en posant la bouilloire sur le feu. On a de la visite. » Mais pas un des petits démons braillards, rigolards ou chantonnants ne semblait avoir remarqué la présence parmi eux de cet étranger.

Quand la tisane eut infusé, elle en offrit une timbale fumante à Liberty en le prévenant : « Attention, c'est brûlant. »

Il goûta prudemment la décoction fétide, dont la saveur évoquait irrésistiblement de l'eau stagnante bouillie. « Excellent, proclama-t-il. C'est bien meilleur que tout ce que John le Voleur-de-Chiens nous a jamais servi au mess. » Il avait vu ses mains rougies trembler légèrement quand elle lui avait

tendu la tisane. L'ennemi dans sa maison ? Un homme dans sa maison ? Les deux ? Il attendit, les yeux baissés sur ses propres mains crasseuses : cette fois, c'était entre ses doigts que la timbale tremblait, tandis que la jeune femme se rasseyait sur sa chaise dans un craquement de bois.

« Ça va, madame ? » demanda-t-il, croyant percevoir un soupir.

Elle se pencha en avant et lui effleura le genou. « Je vous en prie, ne m'appellez pas madame. Je m'appelle Olivia. » Ses grands yeux marron parurent gagner en taille et en éclat.

« D'accord, euh... Olivia. Je peux faire quelque chose pour vous ? »

Elle se tourna pour le regarder dans les yeux. « Vous attendez que je me remette à pleurer. Eh bien, je ne peux pas. Je suis tout asséchée. Comme la terre. » Nouveau soupir. « Bon, j'imagine que vous voulez en savoir plus. » Son poing aux phalanges exsangues agrippa l'étoffe grossière de sa robe, sur laquelle ses doigts se crispèrent et se décrispèrent comme s'ils pétrissaient de la pâte. « Bien sûr que je l'ai mis en garde, à en perdre la voix. Je savais que ça arriverait un jour, et lui aussi sans doute, mais les jours passaient, et puis les mois et les années, et comme ça n'arrivait toujours pas on s'est mis à croire, tous les deux, que peut-être ça n'arriverait jamais. Apparemment, on a eu tort. » Relevant la tête, elle lui fit voir l'expression la plus désolée qu'il ait jamais vue sur un visage. « Cette guerre, reprit-elle, cette guerre horrible et malfaisante, elle ne finira jamais. Vous vous en rendez compte, n'est-ce pas ? Même quand elle sera terminée, elle continuera sans les drapeaux, sans les trompettes, sans les armées, vous comprenez ? »

— Oui, murmura Liberty. C'est ce que ma mère pensait aussi.

— Eh bien, je suis contente de savoir que même dans le Nord il y a des gens qui comprennent.

— Elle était du Sud.

— Ah.

— Oui, née dans la plantation de Redemption Hall, en Caroline du Sud. »

Son regard pénétrant traversa celui de Liberty, comme si elle cherchait quelque chose qu'elle n'espérait pas trouver. « Je ne comprendrai jamais ce monde, dit-elle.

— C'est peut-être comme le ciel, suggéra-t-il. Peut-être qu'on n'est pas censés le comprendre.

— Alors à quoi bon tout ça ? » s'écria-t-elle brusquement, avant de se ruer hors de la pièce en claquant la porte derrière elle.

Liberty la trouva derrière la maison, en train de plumer rageusement un poulet ; sur la souche devant elle reposaient la tête coupée du volatile et une hachette sanglante.

« Je gardais cette poule pour une grande occasion, ou pour le jour où je ne supporterais plus de ne pas la tuer. Faut croire que ce jour est venu. Vous aimez le poulet frit ?

— Bien sûr, dit Liberty. Mais, madame, vous n'avez pas à cuisiner pour moi.

— Je sais, mais peut-être bien que j'en ai envie. »

Étrangement ému par le spectacle de ses mains ensanglantées, et par ce sacrifice qu'elle disait avoir fait exclusivement pour lui, Liberty, quoique impatient de reprendre la route, fut pris d'un élan d'affection pour cette femme courageuse et autonome qui de plus, en cet instant, avait terriblement besoin de compagnie adulte. « Vous êtes sûre, madame, que je ne ferais pas mieux de repartir ? »

Elle s'interrompit dans sa tâche et essuya son visage couvert de plumes. « Je vous ai déjà dit de ne pas m'appeler madame, c'est ridicule, et vous n'irez nulle part tant que vous ne vous serez pas rempli la panse.

— Comme vous voudrez... Olivia. »

Ils s'installèrent à une table de pin branlante : Liberty mastiquait consciencieusement la volaille, dure comme de la semelle, et grignotait les miettes grises d'une pomme de terre flétrie qu'Olivia avait dénichée Dieu sait où. De son côté, elle coupa sa part en morceaux minuscules qu'elle déposa un par un dans les bouches béantes des enfants qui s'étaient rassemblés autour d'elle au premier effluve de viande cuite. Au milieu du repas, un Noir voûté d'âge vénérable apparut à la porte et, sans vergogne, les regarda manger.



Liberty, gêné d'être ainsi observé, finit par demander :  
« Vous ne voulez pas aller voir ce qu'il veut ? »

— Je sais ce qu'il veut, répondit Olivia. Jasper ! cria-t-elle d'un ton plutôt sec. Va-t'en d'ici. Tu sais bien que tu ne dois pas rester planté là. »

Il ne bougea pas d'un pouce : son doux regard marron ne trahissait rien de qui se passait en lui.

« Allez hop ! déguerpis, rentre chez toi.

— Madame...

— Je ne te parle pas, Jasper. Tu peux dire ce que tu veux, je ne répondrai pas. Je n'écoute même pas. »

Et lorsque Liberty releva les yeux, le seuil vide n'encadrait plus qu'un carré de sol sablonneux sous le clair de lune désolé.

« Celui-là, il a un flair de chien de chasse. Il s'est traîné jusqu'ici pour voir s'il ne pouvait pas me soutirer quelque chose. Ces gens-là, je vous jure, ils flaireraient un œuf cru dans un tas de fumier. » Elle lécha lentement ses doigts graisseux. « Je ne sais pas... Je n'ai plus la volonté ou la patience de m'occuper d'eux. Ils sont libres à présent, libres de crever de faim comme nous. » Puis, remarquant l'expression de Liberty, elle ajouta : « Je ferai porter les restes aux quartiers. On peut faire une bonne soupe avec les os bouillis. »

Après dîner, ils s'installèrent sur la véranda et regardèrent les enfants se battre. Olivia offrit à Liberty une pipe bourrée d'un tabac âcre mais pas désagréable, et assez puissant pour plonger son cerveau dans un vertige plaisant.

« Peyton Camp m'en apporte de temps en temps. Il habite un peu plus haut, à une dizaine de kilomètres. Je suppose que vous passerez à côté de chez lui, dans votre mystérieux voyage », conclut-elle en regardant du coin de l'œil son jeune visiteur.

Liberty éclata de rire. « J'apprécie votre discrétion : vous avez attendu longtemps avant d'aborder le sujet.

— Eh bien, je ne suis qu'une compagne, et je ne connais pas grand-chose aux affaires militaires, mais j'en sais assez pour comprendre qu'un soldat isolé comme vous, qui s'aventure seul en terrain dangereux, n'a pas envie qu'on lui pose trop de questions sur ses motifs ou sa destination. »

Liberty lui fit un léger signe de tête. « Là encore, je rends hommage à votre délicatesse.

— Il n'empêche que je suis curieuse, à titre purement personnel, de connaître la nature de votre mission dans notre bel État de Géorgie.

— Ma mission, madame, c'est de quitter votre bel État de Géorgie le plus vite possible. Est-ce que je vais dans la bonne direction ?

— Prenez n'importe quelle route : si vous allez assez loin, elle vous mènera hors de Géorgie.

— Au temps pour moi ! Inutile de jouer au plus fin avec une femme comme vous.

— Une femme qui vit seule, et qui ose avoir des pensées incongrues ?

— On ne peut rien vous cacher : vous lisez en moi, et je suis écrit gros.

— Et les dames du Nord, elles ne pensent donc pas ? »

Il sourit. « Oh, si, elles pensent. Beaucoup de pensées, chez beaucoup de femmes.

— Et je parie que vous en connaissez pas mal.

— Non, pas tant que ça », et il se sentit rougir. C'était sa mère avant tout qu'il avait en tête ; et il oscilla un temps au bord du gouffre : tout avouer à cette presque inconnue. Mais quelque chose le retint de se laisser tomber dans les bras de sa compassion.

« Pourquoi êtes-vous si impatient d'arriver en Caroline avant les autres ? Vous comptez libérer cet État tout seul ? »

Alors, après une phase préparatoire où il s'éclaircit nerveusement la gorge – il avait l'impression d'être transparent sous son regard intense –, il relata les faits essentiels de la pittoresque saga des Fish, en offrant maints exemples du tissu emmêlé d'accidents et de mésaventures qui l'avait conduit de son Nord bucolique jusqu'au seuil hospitalier de cette demeure, mais sans lui révéler l'événement crucial qui avait provoqué cette odyssée vers l'antique domaine maternel dans les marais de Caroline, se contentant de dire qu'il souhaitait rencontrer les grands-parents qu'il n'avait jamais vus.

« J'espère que vous les trouverez en bonne santé, dit Olivia, qui manifestement avait la tête ailleurs.

— Oui », fut tout ce qu'il put répondre.

Il s'ensuivit un silence interminable et gêné, que finit par briser Liberty. « Je suis navré, pour votre père. »

Olivia frotta son visage las. « Moi aussi. Mais qu'est-ce qu'on peut y faire ? Surtout quand on est une femme usée comme moi... » Elle parut s'absenter d'elle-même. Lorsqu'elle reprit la parole, ce fut d'une voix si douce qu'il dut se pencher pour l'entendre. « Il va me manquer.

— Il m'a fait l'effet d'un homme remarquable, dit Liberty en se contorsionnant sur son siège.

— Il adorait les gâteaux, dit Olivia dans un petit sourire triste. Et les pêches. Il adorait manger et il adorait contredire. Parfois, c'était à se demander si son esprit de contradiction n'était pas un rôle, une pantalonnade pour amuser la galerie, et pour l'amuser, lui. Le soleil se couche, observa-t-elle face à la tache noire qui maculait le ciel de l'est. Vous pouvez dormir ici, si vous voulez.

— À vrai dire...

— C'est toujours mieux qu'une flaque de boue sur le bas-côté de la route.

— Certes, madame... je veux dire : Olivia.

— Et il vous faut des vêtements. Vous ne pouvez pas crapahuter dans le pays dans cette satanée tunique bleue.

— Mais si je suis en civil, on risque de me fusiller comme espion.

— Tel que vous êtes, vous vous ferez abattre comme soldat ennemi. »

Elle lui dénicha quelques vieux habits de son mari, une chemise rapiécée trop grande de plusieurs tailles et un pantalon qu'il ne pourrait faire tenir qu'avec une ficelle, puis elle lui raconta que son cher Peter s'était précipité au premier coup de clairon, qu'elle n'avait plus reçu de lettres depuis des mois, sans savoir si c'était dû à des perturbations du courrier, fort compréhensibles en temps de guerre, ou à une raison plus grave. La vaste et perpétuelle incertitude des temps avait érodé son cœur jusqu'au noyau. La dernière fois qu'elle l'avait vu

remontait à plus de deux ans, et elle craignait que ses traits ne s'effacent bientôt de sa mémoire. Ils se tenaient dans une chambre de l'étage ; les cris et les rires des enfants se déversaient par les fenêtres ouvertes et filtraient à travers le plancher. Manifestement, Olivia avait quelque chose à lui demander, mais elle ne trouvait pas le courage ou les mots appropriés, et Liberty attendit, plein d'espoir et d'impatience. Enfin elle parla. « Monsieur Fish, commença-t-elle, c'est avec une extrême réticence que je vous présente cette requête, mais je constate néanmoins que je ne puis m'en empêcher : m'autoriseriez-vous à apercevoir, fût-ce brièvement, votre nudité virile ? » Ignorant la stupéfaction pudique qui s'inscrivait sur son visage, elle poursuivit : « Je ne dis pas cela par désir impérieux de la toucher, je crois que j'en ai fini avec tout ça » – elle balaya du bras la fenêtre, les cris, les rires, les disputes – « mais simplement parce que cela fait si longtemps que je n'ai pas contemplé cet organe que je me sens, à mon grand embarras, troublée par le besoin de le revoir une fois. » Elle dévisagea Liberty d'un air parfaitement détaché, presque clinique, dont la sévérité était atténuée par le teint légèrement rosi de son visage plein d'attente.

« C'est tout ? demanda Liberty. Je croyais que vous alliez me demander de tuer quelqu'un. Cela m'aurait peut-être gêné avant de m'enrôler dans cette guerre insensée, mais, franchement, où qu'on aille, au Nord comme au Sud, chaque fois qu'on faisait halte pour se baigner dans une rivière ou un étang, les berges se remplissaient très vite d'une foule de demoiselles, pour à peu près les mêmes raisons que vous. Et les garçons feraient pareil face à une armée de filles en train de faire trempette. Faut croire qu'on aime se regarder mutuellement. Alors, où est-ce que vous voulez que ça se passe au juste, cette séance de zyeutage ? »

Elle traversa la pièce et ferma discrètement la porte. « Ici, ce serait parfait, dit-elle d'une voix tremblant de hâte nerveuse.

— C'est la requête la plus étrange qu'on m'ait jamais soumise », dit Liberty en se débattant avec ses boutons de culotte. Son pantalon lui tomba aux chevilles et il se retrouva nu au-dessous de la ceinture. Olivia ne dit pas un mot, se contenta de regarder, et il sentit que jamais auparavant on ne l'avait

regardé aussi intensément, et il crut rapetisser sous cet examen inflexible.

Quand elle eut terminé, elle eut un bref hochement de tête ; son visage était aussi neutre et indéchiffrable qu'un masque de bal. « Merci, dit-elle. Tout le monde n'accepterait pas de rendre un tel service à une femme de planteur esseulée.

— C'est moi qui vous remercie, madame, d'apprécier autant.

— Profitez-en pour mettre les vêtements de mon mari. Vous êtes déjà à moitié déshabillé. » Et elle quitta la pièce en refermant la porte derrière elle.

Cette nuit-là, seul dans la chambre qu'elle avait tenu à lui céder tandis qu'elle dormirait avec l'une de ses aînées, s'agitant dans le lit même qu'avaient partagé naguère Olivia et son mari disparu, Liberty fut en proie à des visions importunes de nature nettement salace jusqu'à ce que, après des heures de combat intérieur, il entende, à travers les murs trop minces, le son reconnaissable d'une femme qui sanglotait ; et tant qu'il fut éveillé, ce bruit ne cessa pas.

Au matin, elle remercia Liberty de sa gentillesse et de sa générosité, ajouta qu'elle comptait demander à Jasper et à son fils de venir avec le chariot pour l'aider à transporter le corps de son père, rejeta fermement toute offre d'assistance, disant qu'il avait déjà assez de soucis, et lui souhaita bonne chance. Elle déposa un baiser sur sa joue, ils se firent leurs adieux, et Liberty reprit la route. Quand il s'arrêta pour regarder en arrière, elle avait disparu.

Enfant, puis adolescent, Liberty avait si souvent visité en imagination le vieux domaine – inspectant le parc immense, saluant les serviteurs, dérivant au long des couloirs ornés de tapis, caressant les meubles auxquels l'usure donnait des contours intimes, familiers, familiaux, goûtant l'atmosphère spécifique de chaque pièce – que c'était parfois un choc de se rappeler qu'en réalité il n'avait jamais mis les pieds dans cette maison, oubliant que tout ce glorieux édifice était bâti de mots, du bois lumineux des souvenirs d'une mère.

À présent, en remontant la route sablonneuse le long d'une rivière qui sinuait paresseusement dans ces basses terres exotiques, les pieds enflés et couverts d'ampoules, irrités par ses bottes mal adaptées, accablé par la démangeaison tenace d'innombrables piqûres d'insectes qui apparaissaient mystérieusement sur sa peau, exposée ou non, il était frappé du caractère inimaginable (du moins pour lui) de l'endroit. Il n'aurait jamais pu prévoir l'impénétrabilité maussade de la forêt environnante, les alligators qui somnolaient çà et là dans la boue odorante, l'œil criard d'un héron bleu fixé droit sur lui parmi les roseaux claquant au vent, ou le vieil homme blanc osseux dans un chariot bringuebalant qui, quelques kilomètres plus tôt, l'avait fièrement informé qu'il avait perdu sa mirette droite dans un concours d'arrachage d'œil, du temps où Andrew Jackson était président, quand il y avait encore des vrais hommes dans ce pays. Au fond du cratère de l'orbite, la peau affaissée était plissée, pincée comme une petite bouche flétrie. Derrière le chariot, auquel il était attaché par une corde effilochée nouée à son cou, trottait un garçonnet noir d'une dizaine d'années.

« Vous n'avez jamais entendu parler de la Proclamation d'émancipation ? » demanda Liberty.

Non, jamais, admit le vieil homme.

Liberty lui expliqua.

« On ne reconnaît pas les Républicains noirs dans cet État, maugréa le vieillard. Le président de ce pays, c'est Jefferson Davis, et, que je sache, il n'a pas affranchi un seul nègre. Et ça risque pas d'arriver.

— Les Fédéraux auront peut-être leur mot à dire.

— Qu'ils y viennent ! Je suis trop près de la tombe pour avoir peur des Yankees. »

Il ajouta qu'il était né et qu'il avait grandi dans ce comté, qu'il n'en était sorti qu'une ou deux fois dans toute sa vie terrestre, que ce nom de Redemption Hall lui disait quelque chose mais qu'il ne pouvait pas dire pour sûr si Liberty allait dans la bonne direction vu qu'il ne savait pas où était la bonne direction. Quand Liberty prit congé, il réprimandait le garçonnet, debout dans la poussière, pour avoir osé mouiller « son beau pantalon » – un sac de toile dix fois trop grand pour lui, et maladroitement resserré par une ficelle sur ses hanches faméliques.

Une heure plus tard, au détour d'une courbe gracieuse de la rivière (finalement, c'était le bon chemin), Liberty se vit brusquement offrir une première révélation du domaine ancestral tel qu'il était non en songe, mais dans la réalité âpre et implacable. Il aperçut d'abord l'embarcadère, ou ce qu'il en restait – une triste asymétrie de piliers penchés, où nichaient à leurs risques et périls des mouettes aventureuses ; l'un des piliers était surmonté d'un ananas en bois sculpté, symbole d'hospitalité –, puis, en une succession rapide de visions irrévocables, entre d'épaisses colonnes de chênes écaillés, la Grande Maison elle-même : elle en imposait physiquement, par sa taille, mais la façade austère et dénuée de peinture n'évoquait nullement un univers intimidant d'opulence sans nom et de langueur romantique. Perchée sur quatre robustes pilotis pour favoriser l'aération et décourager les insectes, la « demeure » procurait du même coup un refuge ombragé pour une famille de porcs somnolents et une troupe de poulets efflanqués qui picoraient furieusement plusieurs petits tas d'ordures non identifiées. L'endroit avait un caractère un peu minable, de seconde main, comme si tout l'édifice avait été hâtivement

bricolé avec des planches et des rondins au rebut. Même la végétation environnante paraissait complètement épuisée : les feuilles de myrte pendaient, ternes et dolentes, les branches du chêne semblaient frêles et cassantes, les magnolias et les cyprès coiffés de perruques crépues de mousse espagnole trop grandes pour eux, la nature même n'était qu'une construction hasardeuse de matériaux d'occasion.

Une clôture délabrée, effondrée sur plusieurs tronçons, délimitait le domaine, et devant, appuyés à ses barres dans des postures d'une nonchalance étudiée, se tenaient deux hommes noirs de taille moyenne et d'âge indéterminé, dont l'un arborait une tenue au style frappant : sa chemise et son pantalon étaient entièrement composés de pièces d'étoffe disparates et mal assorties cousues les unes sur les autres et elles-mêmes rapiécées. Son compagnon, un barbu aux grands yeux marron, était habillé de la toile à sac habituelle, et tous deux exhibaient sur leurs mains et leur visage un réseau moucheté de plaies ouvertes comme Liberty n'en avait jamais vu.

« Bonjour-bonjour, Maître ! s'écria le rapiécé d'un ton jovial et mielleux plein de sous-entendus.

— Bonjour à vous, messieurs », répondit Liberty, salutation qui déclencha une explosion de rires sonores. Lui aussi amusé, Liberty s'avança pour leur serrer poliment la main : elles étaient rudes et calleuses. « Comment ça va ? demanda-t-il.

— Eh bien, monsieur, répliqua Rapiécé, somme toute, ça pourrait aller mieux, ça pourrait aller pire, mais ce qui est sûr, c'est que chaque jour le soleil » — et il leva ostensiblement vers le ciel ses yeux plissés — « est de plus en plus brillant.

— Il éclaire le pays comme la lanterne de Dieu, renchérit le barbu. J'vois des choses aujourd'hui que j'ai jamais vues avant.

— Je suis heureux de l'entendre. J'imagine que dans cette plantation le grand jour est déjà arrivé ?

— Pas tout à fait, Maître, dit Rapiécé, mais ce qui est sûr, c'est qu'on n'en a jamais été aussi près.

— Je vous en prie, demanda Liberty, si vous voulez bien, évitez de m'appeler "maître". Je ne suis le maître de personne. Je suis à peine maître de moi-même. »



Les deux hommes échangèrent un regard lourd de sens. « Monsieur, interrogea Rapiécé, en lorgnant hardiment Liberty de la tête aux pieds, z'êtes pas des Carolines, pas vrai ?

— Sûrement pas, approuva le barbu.

— En fait, vous devez être d'un endroit tellement loin qu'y z-ont jamais entendu le mot "esclavage".

— C'est sûr, lui fit écho le barbu.

— Eh bien, je ne vois vraiment pas où pourrait se trouver cet endroit mythique, mais effectivement, reconnut Liberty, j'ai bravé des distances périlleuses pour parvenir enfin aux portes effondrées du légendaire Redemption Hall, si c'est bien là que je me trouve à présent.

— Oh, déclara Rapiécé, vous êtes bien à Redemption Hall, mais, comme nous tous, c'est plus c'que c'était.

— "Y a de l'herbe dans le coton, susurra le barbu, des orties dans le maïs."

— M. Maury est dans le coin ?

— Oh oui, il est dans le coin, rétorqua Rapiécé, mais ce qu'il fricote dans les coins, vaut mieux pas savoir. » Nouveaux rires déchaînés.

« Et, si je puis me permettre, d'où vous viennent au juste ces terribles plaies ?

— Ça ? demanda Rapiécé en indiquant les ulcères à vif et suppurants sur son avant-bras. Eh bien, c'est pas des plaies, c'est des taches expérimentales.

— Des taches expérimentales ?

— Oui, expliqua le barbu, c'est encore Maître Asa et sa sorcellerie du démon. Il s'est toujours vanté de pouvoir réveiller les morts, décrocher la lune, changer la peau du léopard, mais moi, tout ce que j'ai vu comme résultat, c'est cette vérole.

— Et ça fait mal ? demanda Liberty, épouvanté par l'aspect malveillant et toxique de leurs stigmates, divers et variés.

— Pas trop, répondit Rapiécé. Des fois, ça démange méchamment juste avant l'orage, mais ça m'a jamais trop gêné, sauf quand le Maître y a mis sa foutue pommade. Là, ça brûlait comme une piqûre d'abeille.

— Et dans quel but, si je ne suis pas indiscret, appliquait-il cette soi-disant pommade ?

— Mais, pour nous rendre blancs, bien sûr ! Le Maître essaie de tout blanchir ici depuis le jour où Mam'zelle Roxy s'est enfuie.

— Et où est-il à présent ?

— Là où il est toujours, j'imagine, dans son expérimentatoire derrière la grande maison.

— Vous voulez bien me montrer le chemin ?

— J' préfère pas. Le Maître aime pas être dérangé quand il est là-bas, en train de faire sa magie.

— Je suppose que je trouverai tout seul.

— Alors bonne chance à vous, monsieur, l'avertit Rapiécé. Mais faites gaffe qu'il vous verse pas quelque chose dessus. Sous la poussière et les coups de soleil, vous m'avez déjà l'air plus blanc qu'un pot de lait bouilli. »

Dans ses bottes qui glissaient et couinaient, Liberty gravit le long chemin de coquilles d'huîtres écrasées jusqu'à la maison qui l'attendait, où il reconnut aussitôt l'oranger maigrelet aux branches duquel sa mère, se penchant par la fenêtre de sa chambre, avait si souvent cueilli son fruit du matin. Par-dessus le fameux rebord gauchi, et de sa propre main. Était-ce possible, se demanda-t-il, d'être envahi, même pour un instant heureusement bref, par la nostalgie poignante d'un passé qu'on n'avait pas vécu soi-même ? Sous une forme quelconque, il était déjà venu ici. De cela, il était certain.

La véranda était déserte à l'exception d'un chien endormi, d'un rocking-chair vert d'eau au dossier brisé, dont les montants branlants étaient précairement maintenus en place par une ficelle grossièrement nouée, et, sur le plancher, d'une lourde tasse de terre cuite qui, lorsque Liberty la porta à ses narines alertes, se révéla avoir contenu récemment un spiritueux enivrant d'une puissance non négligeable. Prudemment, il s'approcha de l'animal étrangement inerte. Détectant un frémissement léger mais régulier des côtes, il effleura de la pointe de sa botte le dos osseux du molosse roux. « Ohé, fit-il doucement. Ohé, toutou. » Le chien leva la tête, le gratifia d'un long regard souffreteux et enfouit de nouveau son muflé aux moustaches grises entre ses pattes déplumées.

Une fenêtre ouverte offrait une vue parfaitement cadrée du salon, une pièce Spartiate et spartiatement meublée, organisée autour d'un divan de crin défoncé, étayé à un bout par une pile de manuels de droit jaunissants ; au sol, un tapis aux couleurs passées, sur un mur, pour unique ornement, une série de six tableaux curieusement troubles, n'excédant pas chacun vingt centimètres carrés, chacun plus sombre que le précédent, et sans le moindre contour d'image identifiable. Il s'avança jusqu'à la porte, également ouverte, frappa discrètement au jambage et, faute de réponse, cria quelques bonjours timides. Il entra, traversa les pièces désertes tel un spectre effarouché, brusquement ramené dans un monde oublié et pourtant étrangement familier. C'étaient donc là les murs sur lesquels s'étaient projetés jadis les purs rêves de la jeunesse, le fauteuil préféré dont l'étreinte rigide renfermait l'idée réconfortante d'un foyer, la coupe des plaisirs laiteux dont le bord avait été mémorisé par des lèvres de chair. Chéris le passé, si amer soit-il, entendait-il sa mère proclamer, car il ouvre la porte d'une liberté future.

De l'arrière de la maison, il aperçut un lambeau de fumée grise qui se déployait paresseusement de la cheminée des cuisines, et crut percevoir à l'intérieur une ombre de mouvement qui le poussa à explorer. Il y trouva une vieille femme édentée, aux grandes mains osseuses, qui ne parut aucunement surprise de voir surgir un inconnu dans sa cuisine. Debout à une table, elle rasait un singe.

« Qui êtes-vous ? demanda-t-elle en lui accordant à peine un coup d'œil.

— Un ami. »

Un sourcil sceptique se dressa. « Nous n'avons pas d'amis ici », répliqua-t-elle sèchement en soulevant le bras droit du singe étonnamment docile pour passer le coupe-chou d'une main experte sur son aisselle enduite de mousse.

« Je ne suis pas d'ici.

— C'est bien ce qui me semblait. » À présent, elle rasait le ventre, et Liberty remarqua intrigué l'extrême blancheur de l'animal.

« M. Maury est là ?

— Ça dépend de quel M. Maury vous parlez.

— Asa, répondit-il en enjambant agilement son hésita-don initiale – le nom, prononcé à voix haute, lui laissait un goût de gibier sur la langue.

— Ah, lui ! Oh, ça, pour sûr, il est bien là. »

Liberty attendit, le silence s'étira, *scratch scratch*, faisait le rasoir, j'ai beaucoup souffert, disaient les yeux dolents du singe, et quand il fut clair qu'il ne pouvait espérer aucun complément d'information, Liberty s'enquit poliment : « Et où puis-je trouver ce M. Maury ? »

Elle poussa un soupir prolongé. « J'imagine que le docteur est à son poste habituel, derrière, à s'occuper de ses affaires.

— Le docteur ? balbutia Liberty, étonné de ce titre jusque-là étranger à toute cette branche de la famille, du moins à sa connaissance. Docteur en quoi, si je puis me permettre ? »

La question suscita un chaos incohérent de gloussements lugubres et de syllabes avalées.

« Excusez-moi, je n'ai pas saisi...

— J'ai dit : le mieux, c'est d'aller l'interroger vous-même, et vous verrez bien qu'il se proclame le plus balèze des Professeurs en Négrologie de toute la création.

— Vous n'allez quand même pas me dire qu'on délivre des diplômes dans cette discipline absurde ?

— C'est pourtant ce que disent les Blancs. Et ils ont pas peur de professer. D'ailleurs, y en a toute une brochette. Ils ont un professeur de soleil, un professeur de chats, un professeur de misère, tout un tas de professeurs distingués, et à eux tous ils ne savent rien. »

Elle lui indiqua la piste à suivre : à partir du potager, longer le bouquet de poiriers flétris, passer entre le fumoir et le poulailler, traverser les quartiers des esclaves, le cimetière, et continuer tout droit jusqu'au vallon et à la cabane de bois isolée qu'elle désigna avec emphase comme « le cabinet du Dr Maury », lui conseillant en outre de faire du raffut à son approche, car le docteur n'appréciait guère qu'on l'interrompe inopinément dans son travail.

« Et de quel travail s'agit-il au juste ?

— Je préfère ne pas le savoir, maugréa-t-elle en essuyant le rasoir sur une serviette sale. Et si vous êtes aussi malin que vous en avez l'air, vous devriez faire comme moi.

— Je suis d'un naturel curieux », expliqua Liberty en lui adressant un sourire penaud.

Elle braqua sur lui un regard rompu à la pitié, et la clairvoyance de ses yeux chassieux le réduisit un instant à l'enfant ignorant qu'il croyait ne plus être depuis longtemps ; dans cet intervalle de distraction, la main de la femme dérapa, le singe hurla et, laissant un sillage luisant de sang qui jaillissait de sa coupure à la cuisse, il bondit hors des bras fiévreux de sa maîtresse pour escalader agilement une armoire : de ce perchoir, il fusilla du regard les deux humains désespérés, en découvrant ses canines.

« Bien affûté, ce rasoir », commenta Liberty.

L'instrument tomba bruyamment dans le bol de porcelaine et le bol valsa par la porte ouverte tandis que la femme déversait un torrent d'obscénités hautes en couleur comme Liberty en avait rarement entendu, même dans la bouche jaunie de tabac du plus aguerri des vétérans. Du haut de son refuge, le singe émit une série de caquètements où perçait une indubitable moquerie, assaisonnant ses insultes d'une généreuse pluie de salive simiesque. Furieuse, consumée par une rage aveugle, la femme réagit en le bombardant allègrement de tout ce qui lui tombait sous la main, poêles, casseroles, assiettes, tasses, légumes en tout genre, un maillet de bois, et même une de ses chaussures, un lourd brodequin d'homme, autant de projectiles que l'animal esquivait habilement.

« Eh bien, madame, dit Liberty en portant la main à sa casquette, je vous souhaite bonne chance.

— De la *chance* ? cria-t-elle en se préparant à escalader l'armoire. Accablez-moi plutôt de vos malédictions ! C'est votre chance qui me porte malheur ! »

Sitôt dehors, Liberty fut confronté à deux énormes molosses assortis, qui manifestement n'avaient aucun lien avec le toutou galeux qui somnolait sous la véranda. Ils étaient assis telles des statues inertes au milieu du chemin, et leurs yeux froids couleur olive l'étudiaient comme s'il était un lapin prêt à décamper.

« Du calme, mes jolis », dit-il de sa voix la plus joviale, tendant la main dans un geste de paix. Alors, brusquement et sans cérémonie, comme si c'était prévu depuis le début, l'un des chiens se leva, trotta jusqu'à Liberty et lécha sa main tremblante. C'est parce que je suis de la famille, se dit-il : ils flairent en moi une odeur de famille.

Dans la brume lointaine d'un champ fraîchement labouré, un homme solitaire frappait une mule à coups de bâton : il y allait de bon cœur, comme si le flanc de la bête était une enclume, et le bout de bois un marteau de forgeron. Apercevant Liberty, il interrompit son effort pour lui crier quelque chose d'incompréhensible. Liberty agita la main et se remit en marche. Le soleil malicieux, qui avait usé la matinée dans une joyeuse partie de cache-cache avec d'épais nuages, perça brièvement, inondant la sombre plantation d'une lumière si soudaine et si pure qu'elle semblait une authentique bénédiction. Et puis un nuage s'interposa, le soleil s'éteignit, et tout retourna à sa déchéance naturelle.

Le sentier, comme promis, le conduisit par-delà les quartiers des esclaves (où sa marche fut surveillée depuis les seuils par les yeux ronds et omniscients d'enfants à demi nus), le cimetière populeux aux tombes décorées de bouteilles, de calebasses, de morceaux de verre coloré, jusqu'à un vallon d'un charme inattendu où se nichait, dans l'ombre bienvenue, une cabane anonyme de tôle rouillée et de bois moisi. Liberty frappa hardiment à la porte érodée, recula d'un pas et attendit. Il allait réessayer lorsqu'une voix peu amène, comme surgie d'une caverne souterraine, cria un mot qui ressemblait vaguement à : « Ouais ! » Et puis, un instant plus tard : « Eh bien, ouvrez la porte, bon Dieu, si vous voulez entrer ! » Liberty obtempéra et pénétra dans un espace étriqué, sentant le renfermé, et noir comme du charbon.

« Et vous êtes qui, au juste, bordel de Dieu ? demanda la même voix dans les ténèbres.

— Monsieur, je m'appelle Liberty Fish, répondit-il en s'avancant à tâtons.

— Arrêtez ! » ordonna la voix, et une allumette fut grattée et appliquée à la mèche d'une lanterne, faisant émerger de

l'obscurité odorante les contours d'une pièce, un bureau encombré et, derrière, comme flottant dans les airs, une grande tête ridée couronnée d'une masse désordonnée de cheveux d'un blanc lumineux, avec, en guise d'yeux, deux pierres d'obsidienne polie où s'assemblait farouche tout un ciel de nuit. Une fois son œil accoutumé à la lumière sourde de la flamme vacillante, Liberty remarqua que cette tête était rattachée à un corps d'une sveltesse juvénile, ce corps à un bras musclé, et ce bras à un revolver imposant, du modèle réglementaire en usage dans la marine.

« Moi, je vous lorgne très bien d'ici. La lampe, c'est pour vous. Je pourrais m'en passer.

— Vous êtes doté d'une vue exceptionnelle.

— Ne dites pas de bêtises. N'importe quel imbécile pourrait en faire autant. C'est juste une question d'entraînement. » Il se pencha vers la lumière, et ses traits se réorganisèrent en une image plausible de bon vieillard. « Ça ne vous arrive jamais, rien que pour le plaisir, de rester seul dans le noir pour ruminer ?

— Ruminer ?

— Ce monde absurde et sens dessus dessous regorge de problèmes qui gagneraient à être illuminés par les réflexions d'un esprit supérieur.

— Je crois que je préfère goûter la chaleur d'un bon feu en bonne compagnie.

— Ça ne m'étonne pas. J'ai remarqué vos bosses, vos organes crâniens. Ils témoignent d'un caractère essentiellement amatif et vitatif. Asseyez-vous, ajouta-t-il en pointant le pistolet vers un fauteuil où s'empilaient de gros volumes anciens. Balancez ces saloperies par terre. J'en ai fini avec ça. Comme vous avez pu le remarquer, mes quartiers, forcément hermétiques, sont aussi un tantinet confinés, de façon inversement proportionnelle à l'ampleur de la tâche que j'y accomplis. Mais bon, les esprits originaux ont souvent été privés du cadre et de l'équipement qu'ils méritaient. »

Liberty souleva la lourde pile de livres, dont les titres insolites dansèrent vertigineusement devant ses yeux perplexes : *Les Origines orientales des peuples celtiques*,

*Histoire des Anglo-Saxons, Antiquités nordiques, Traité des origines et de l'évolution des Scythes ou Goths, Les Principes authentiques de la morphologie saxonne ou anglaise, Récit de la progression naturelle de l'homme.*

« Il faut suivre la ligne teutonique, mon garçon, voilà le conseil que je vous donne. C'est là qu'est le progrès, là qu'est l'évolution. »

Une fois installé dans le fauteuil, Liberty se retrouva dans une proximité un peu trop intime avec le revolver. « Excusez-moi, cette arme est-elle vraiment nécessaire ?

— Sans doute pas. » Il posa le pistolet sur le bureau avec une délicatesse exagérée. « En raison d'un contact amoindri avec l'influence modératrice de la société, mes manières semblent avoir subi une fâcheuse dégénérescence ; mais je vais vous dire une chose : j'évolue en ce monde depuis sept décennies et j'ai appris, sur le tas et à la dure, que ce superbe produit des arts métallurgiques » — il désigna le Colt — « est plus fiable, plus digne de confiance que nos plus proches parents.

— Êtes-vous Asa Maury ?

— Qu'est-ce que ça représente, un nom ? » Il dévisagea son visiteur avec une perplexité détachée, amusée. Sur une étagère au-dessus de sa tête, rangés par ordre de taille, s'alignaient en bon ordre des crânes luisants d'espèces et de dimensions variées, en contrepoint muet à l'agitation persistante des nombreuses cages en fil de fer éparpillées dans cette tanière surchargée, où grognait, criait, trottinait et s'ébattait une extraordinaire collection de créatures exotiques à plumes, à poil et à écailles.

« Aurais-je donc parcouru des centaines de kilomètres, au risque d'être blessé, emprisonné ou pis encore, pour me contenter d'une joute verbale ?

— Et à supposer que je sois le gentleman que vous dites, qu'attendez-vous de moi ?

— J'ai pensé, peut-être naïvement, que la plus élémentaire courtoisie exigeait que je vous rende visite, tout autant qu'une simple curiosité bien humaine, et le besoin pressant qu'a l'âme de comprendre ses origines. Je comptais, après toute une vie à absorber des anecdotes légendaires sur cet homme prodigieux,



rencontrer enfin face à face cette légende, mon grand-père maternel. Et franchement, monsieur, je m'attendais à un accueil un peu plus enthousiaste que celui que je reçois.

— Vous êtes bien éloquent, pour quelqu'un de si juvénile. »

Liberty s'autorisa un léger sourire. « Je descends d'une longue lignée de beaux parleurs.

— Ah, médita-t-il, faisant craquer son fauteuil, il s'agit donc d'une assemblée des clans, d'un rattachement des deux branches sectionnées, celle du Nord et celle du Sud. D'une paix anticipée. » Il lança un regard interrogateur à Liberty.

« C'est du moins ce que j'avais espéré.

— Ah, l'espoir, denrée rare et précieuse ! Sans lui, il est difficile de supporter les épreuves de chaque jour. » Il tripota la masse pourrissante de livres, revues, plaquettes et papiers empilés pêle-mêle sur le bureau. « Avez-vous eu l'occasion de parcourir le *Crania Americana* de Morton, une monographie qui a fait date sur un sujet fascinant et inépuisable ? Je vous le recommande chaudement, et j'en cautionne personnellement chaque phrase. » Il fourra dans la main tendue de Liberty un volume gondolé qui exhalait une odeur de moisi et poursuivit d'un ton affable : « Dites-moi, avez-vous déjà, dans votre existence certes brève, accordé quelque réflexion au sujet de la race ? Je parle d'une réflexion sérieuse, bien sûr, pas du babil futile des politicards et des gratte-papier de la presse. J'ai consacré toute une vie d'efforts à cette question lancinante, et je suis parvenu à des conclusions quelque peu provocantes. » Du capharnaüm qui couvrait le bureau, il extirpa une boîte de maroquin ouvragé. « Un cigare, peut-être ? »

Liberty déclina. À cet instant, il ne se sentait guère d'humeur joviale, encore moins enclin à jouer les gentlemen, et ne désirait nullement s'abandonner à l'aimable causerie postprandiale (comme on les affectionne dans les clubs) que son « grand-père » (car qui d'autre ce ridicule vieillard pouvait-il être ?) tentait si obstinément de lancer.

« Difficile de s'en procurer en ces temps de pingrerie, dit-il en humant un long cigarillo épais. Cubain, naturellement. Vous seriez étonné d'apprendre tout ce qui parvient à franchir le blocus. Vous permettez ? » Et il se pencha vers la lampe pour

enflammer le tabac, évaluant silencieusement Liberty d'un regard en coin, à travers les nuages de fumée qui ajoutèrent une note toxique à la cacophonie olfactive qui lui agressait déjà les narines.

« Comme je le disais, reprit le vieil homme, en me fondant sur des recherches érudites, poussées et exhaustives, j'ai conclu, quoique à contrecœur, que la prétendue race noire constitue en fait une branche distincte et autonome de l'arbre de l'évolution : une branche délaissée, en friche, jamais élaguée, complètement flétrie. Mais *quid* alors de la Genèse, me direz-vous, et du récit, qui tend à faire autorité, de l'origine adamique de toute l'humanité ? Là encore, comme d'autres spécialistes éminents de ce domaine, j'ai établi – à regret, monsieur, à regret – que le récit biblique est tout simplement erroné. Si vous étudiez attentivement les Écritures, vous y découvrirez un texte truffé d'incohérences troublantes. Vite, donnez-moi les noms des filles d'Adam et d'Ève. Non ? Vous ne savez pas ? C'est normal. Elles ne sont jamais mentionnées ; pourtant, elles ont forcément existé. De même, lorsque Caïn est banni, il emmène son épouse qui lui enfante un fils. Qui est cette mystérieuse inconnue, et d'où sort-elle ? Les Écritures, curieusement, n'en disent rien. La solution évidente à ces problèmes épineux, c'est qu'il y a eu d'autres peuples façonnés par Dieu lors de la Création. S'ils passent inaperçus, c'est que le Livre ne chronique que les types humains supérieurs. Ce qui entraîne bien sûr une autre question, des plus dérangeantes : pourquoi la Divinité aurait-elle pris la peine de créer une tribu ténébreuse aussi obtuse par nature, aussi barbare dans ses coutumes, aussi dépourvue de beauté physique, aussi incapable du plus infime progrès ? Vous avez la réponse ? » Il s'exprimait avec une excitation dans la voix et dans le regard que Liberty n'avait connue qu'une fois : chez une malheureuse victime de la « fièvre des campements », peu avant sa mort.

« Éclairez ma lanterne.

— Serait-ce un soupçon de sarcasme que je crois percevoir, fourbement tapi dans votre voix soyeuse et complaisante ?

— Oh non ! Non, je ne voulais certainement pas insinuer... »

Le vieil homme leva une paume apaisante. « Je vous en prie, allez-y, accablez-moi de votre scepticisme, couvrez-moi de ridicule, flagellez-moi allègrement. Je suis parfaitement habitué à me défendre contre toute objection honnête, si équivoque soit sa forme.

— Vous êtes bien chatouilleux dès que l'on évoque vos théories.

— Il s'agit de science, jeune homme, et non de conjectures sans fondement. Que savez-vous de l'histoire naturelle, de l'anatomie comparative, des capacités crâniennes, des angles faciaux ?

— Sans doute moins que je ne devrais.

— Vous n'avez jamais répondu à ma question.

— Laquelle ?

— Pourquoi la race noire ?

— Parce qu'ils étaient au fond de la marmite et qu'ils ont brûlé ? répondit-il en hâte, percevant brusquement un grattement de minuscules griffes aux confins obscurs de la pièce.

— Parce que l'Infini, dans Son incommensurable sagesse, a décidé de nous gratifier d'un cadeau somptueux, d'une bénédiction. L'Éthiopien, c'est l'ombre qui obscurcit notre chemin, l'obstacle qui nous déroute et empêche l'âme d'accéder au bien et à l'harmonie. Il nous fallait une telle épreuve pour développer pleinement nos facultés. Mais la voie, bien sûr, est malaisée et tortueuse, semée d'embûches et de graves périls, et je crains que nous ne nous soyons égarés. L'issue est incertaine, comme il se doit, sans quoi il n'y aurait aucun mérite à endurer ces tribulations. Par bonheur, le remède à notre supplice m'est apparu un soir, il y a bien des années, longtemps avant l'aurore de cette horrible guerre, après une journée aux champs particulièrement pénible, où j'avais dû superviser personnellement la pendaison de Jed le Fier, l'un de mes esclaves les plus fiables, pour un comportement insolent que je ne pouvais tolérer et qu'il est inutile de détailler. C'était une nuit parfaitement claire et limpide. Je me détendais sous la véranda, en méditant sur le miracle glacé et solennel des cieux constellés, tant de ténèbre indissoluble, si peu de lumière, lorsque les

étoiles m'ont parlé. Et elles m'ont donné la recette pour guérir tous nos maux.

— À savoir ?

— Mais enfin, la transformation du noir en blanc, bien sûr !

— Et cette délivrance s'accomplirait par... ?

— Un processus chimique subtil, trop compliqué pour le profane.

— Je crois avoir déjà aperçu les fruits de votre savoir-faire, dit Liberty sèchement. Deux messieurs à l'entrée de la plantation, horriblement défigurés. »

Le vieil homme balaya ce commentaire d'un geste dédaigneux. « Simple caprice de la biologie. Sans conséquences durables. Ces plaies devraient complètement guérir en un rien de temps. C'est ainsi que progresse la science, vous savez. Il y a toujours des pertes, des blessés qu'on laisse claudiquer à l'arrière.

— Et pourquoi ne pas transformer le blanc en noir ?

— Impossible. Ce serait une violation grossière des lois de la nature. Autant ordonner au léopard de se changer en limace. Pas possible. Nos amis d'ébène, voyez-vous, sont une espèce intermédiaire, la barre que notre Père a placée entre l'homme et la bête, et sous laquelle l'humanité ne peut pas tomber. Tout aspire à s'élever, vers la lumière. Et nous serons la première génération de l'Histoire à assister à cette glorieuse métamorphose, à l'ultime défaite de la pigmentation.

— De ce que j'ai pu voir, je dirais que ça risque d'attendre un peu plus longtemps.

— C'étaient là mes premières tentatives rudimentaires ; j'ai largement avancé depuis. Mais surtout, au cours des années, j'ai mis au point une méthode parallèle, non médicinale, laquelle, comme le voulait sans doute le Seigneur, s'est révélée la plus fructueuse. Le résultat vous intéresse ?

— Je ne voudrais surtout pas manquer le clou de la visite.

— Qu'il en soit donc ainsi. » Il se leva en ahanant de son fauteuil, et s'adressa à Liberty, pour la première fois, d'un ton calme et mesuré, presque raisonnable, presque une confidence. « Je crois avoir atteint un âge qui m'oblige à bouger régulièrement, sinon mon corps se raidit et s'ankylose. Un de

ces jours, je le crains, je vais m'endormir dans un fauteuil et il faudra m'enterrer dedans. Votre bras, je vous prie. »

Liberty se hâta de lui offrir son aide, et guida le vieillard chancelant autour du bureau et jusqu'à la porte : chacun de ses pas, d'abord timides, était plus assuré que le précédent, et lorsqu'ils furent dehors, clignant des yeux en chœur au soleil brutal de l'après-midi, il semblait avoir retrouvé toute sa vigueur première. Il mena Liberty à une autre cabane, pas plus grande que des latrines, dont la porte fragile était fermée par un énorme cadenas de fer où le vieil homme introduisit une clef non moins énorme, prélevée dans le lourd trousseau de cuivre qui tintinnabulait à sa ceinture.

L'intérieur puait comme une étable, comme si une matière jadis vivante y avait fermenté et pourri : la seule lumière, fragmentaire, provenait des minces rayons filtrant entre les planches. Quand ses yeux se furent accoutumés à l'obscurité, Liberty put distinguer une forme vaguement humaine effondrée dans un coin sur un tas de paille.

« Voici Bridget, annonça le vieil homme.

— Bonjour », dit doucement Liberty.

Aucune réaction.

« Et comment ça va aujourd'hui, Bridget ? » tonna le vieillard, comme s'il rencontrait un associé sur un trottoir urbain.

Silence.

« Je t'ai posé une question, mon enfant, et j'attends une réponse immédiate. »

Silence.

« Alors ? »

La femme s'agita sur la paille. « Je crois pas avoir de réponse, finit-elle par dire.

— Tu as faim ? Est-ce que tu as eu tes aliments ce midi ? »

Silence.

« Où est l'assiette, bon Dieu ? Je vais te dire, si Luther a encore oublié aujourd'hui...

— Là, dit Liberty en désignant, sur le sol de terre battue, un bol de métal où un quignon de pain intact baignait dans une mare de fayots non moins intacts.

— Bridget, Bridget, ma chérie, se lamenta le vieil homme, ça ne va pas, ça ne va pas du tout. Qu'est-ce que je t'ai déjà dit, encore et encore ? Il faut que tu manges, il faut que tu restes en bonne santé, pour donner du bon lait à ton petit nourrisson. » Il se tourna vers Liberty. « Vous voyez de vos propres yeux ce qu'il nous faut surmonter. Même les adultes ne sont que des enfants grandis trop vite. Bridget, approche-toi une minute, que notre visiteur puisse voir le beau spécimen que tu es. »

Après un silence prolongé, la jeune femme s'arracha à sa paillasse sordide et s'avança vers eux d'un pas traînant, dans le cliquètement des chaînes qui enserraient ses pieds nus. Le vieil homme lui prit le menton et lui tordit la tête vers un rayon de lumière mince comme une fente du bois. « Regardez, s'exclama-t-il, cette remarquable peau d'ivoire. Appétissante, n'est-ce pas ?

— Une albinos ? » À en juger par le regard éteint de ses yeux bruns fragiles, elle avait depuis longtemps déserté le présent, à titre sans doute définitif, pour s'installer dans un endroit à part, lointain et rien qu'à elle.

« Mais non, pas du tout. Examinez attentivement ses traits, et remarquez l'absence quasi totale de caractéristiques négroïdes. » Il caressait du poing sa joue tremblante. « Non, ce que vous voyez devant vous n'est pas une anomalie de la nature, mais un type inédit de mulâtresse. Et cette couleur, n'est-elle pas extraordinaire ? Une goutte de café dans un bol de crème. Et encore, attendez de voir le bébé. Bridget, où est Wellington ? »

Elle se baissa pour ramasser, dans son nid fétide, un tas de chiffons qu'elle tendit sans commentaire à son maître.

« Et maintenant, préparez-vous à contempler un prodige absolu », plastronna-t-il en déroulant précautionneusement les bandelettes de linge souillé pour dévoiler un visage mou de nain, d'une teinte crayeuse, aux paupières violacées obstinément fermées, aux doigts minuscules recroquevillés en boules translucides tels des fœtus grotesques prématurément éclos. « Attendez ! Qu'est-ce que c'est que ça ? » Il pinça fébrilement chacune des joues blafardes et flasques du bébé. « Cet enfant ne respire plus ! » Il fusilla du regard la jeune

femme, qui étudiait attentivement ses pieds nerveux. « Ne crois pas t'en tirer en baissant les yeux, misérable insolente ! Qu'est-ce que tu as fait à ton bébé ? » Il balança contre le mur la chose emmaillotée, qui fit floc, puis tomba sur le sol de terre comme un ballon dégonflé. « Réponds-moi ! Et tout de suite ! »

Elle leva les yeux vers lui ; un treillis de larmes quadrillait déjà son visage accablé. « Rien, Maître, balbutia-t-elle fébrilement, j'ai rien fait. Le bébé était né mal en point. »

La main jaillit, vive comme un serpent d'eau : la gifle frappa de plein fouet la joue et la tempe gauches et la projeta en arrière sur le sol dur, le claquement résonna dans l'air confiné comme une odeur tenace.

« Est-ce que tu es médecin ? cria-t-il en dominant d'un air menaçant son corps recroquevillé. Est-ce que tu es qualifiée pour établir un tel diagnostic ? Pourquoi tu n'as pas demandé de l'aide ? Tu devais bien savoir que le bébé était malade. » Il toisa froidement son dos secoué de soubresauts. « C'est ça, c'est ça, vas-y, arrose la terre avec tes larmes. Ce que je devrais faire, à la prochaine sécheresse, c'est vous aligner tous à la bordure des champs et vous faire passer entre les sillons, bande de pleurnichards. Ça doublerait la récolte. Y a rien que la terre apprécie plus qu'une bonne pluie pénitentielle. »

Un calme relatif le saisit aussi brusquement que sa colère s'était enflammée. « Je suis désolé que ayez dû assister à cette scène pénible, s'excusa-t-il auprès de Liberty, mais vous y aurez peut-être gagné une meilleure compréhension de mon dilemme chronique. Les obstacles qui se dressent sur mon chemin sont quasi insurmontables. Que j'aie réussi malgré tout à obtenir quelques modestes succès, c'est là un miracle que seul le Seigneur peut expliquer.

— Vous êtes fou. »

Il réagit par un rire franc et spontané. « Bien sûr que je suis fou. Tout le monde est fou, le pays tout entier est fou. Qu'est-ce que la guerre, sinon une folie collective, la manifestation extérieure d'un dérangement insondable et tenace ? Et pendant ce temps la maladie de la différence raciale, qui nous infecte tous depuis d'innombrables générations, poursuit son cours inexorable. Le temps est compté. J'appréhende l'issue, car il est

fort probable, à mon sens, que même cette terrible saignée ne suffira pas à purger notre cœur de ce pus insidieux. Et que par la suite la maladie persistera, sous des étiquettes flambant neuves, habilement affublée d'oripeaux à la mode, mais poursuivant sous la surface son lent travail de sape. Non, ce fléau de notre société ne sera pas guéri par le fer et la poudre. Ce qu'il nous faut, c'est une nouvelle physique, audacieuse et inventive. Comme j'ai essayé si patiemment de vous l'expliquer – mais m'avez-vous seulement écouté, mon cher enfant ? –, nous pouvons lever la malédiction de la couleur en éradiquant complètement toute couleur. Et ce malheureux bébé constituait à ce jour le triomphe le plus éclatant de ce dessein glorieux. À ce propos, j'ai scrupule à vous le demander, monsieur Fish, mais cela vous dérangerait-il de ramasser Wellington pour moi ? Mon lumbago, vous comprenez... J'ai déjà du mal à me pencher le matin pour enfiler mes bottes. Ça ne vous dégoûte pas trop, j'espère ? Je suis sûr que vous avez manipulé des objets moins ragoûtants encore sur le champ de bataille. Car c'est bien de cette arène sanglante que vous venez de prendre votre retraite, n'est-ce pas ?

— Oui, répondit froidement Liberty, et je me permets de vous rappeler que ces “objets” furent des êtres humains.

— “Furent”, mon garçon, “furent” : c'est le mot-clef. Lorsqu'on a basculé physiquement, et définitivement, dans la conjugaison au passé, est-ce vraiment important, ce qu'on peut dire de vous ?

— La plupart des gens diraient oui.

— La plupart des gens sont des sots. Merci, ajouta-t-il en accueillant dans ses bras le cadavre miniature. Je vais disséquer cette petite chose dans mon bureau. Voir ce qui s'est détraqué. Et toi, reprit-il en tournant son attention et son humeur vers la mère éplorée qui se tordait au sol, je veux que tu médites sur l'énormité de ton crime, que tu te demandes comment tu as pu être si dépravée, et que tu décides toi-même quel doit être ton juste châtiment. Je reviendrai plus tard exécuter la peine que tu auras choisie. Venez, mon garçon, cet endroit étouffant commence à m'oppresser. »



De retour dans le chaos de sa tanière, il jeta le bébé mort sur le bureau et se mit à fourrager dans le désordre environnant. « Il existe un superbe article du grand Louis Agassiz sur la diversité des origines, que vous devez absolument assimiler. Un professeur de zoologie à Harvard, excusez du peu. J'ai eu l'honneur, il y a bien des années, d'assister à sa série de conférences au Club littéraire de Charleston. Quel frémissement dans l'auditoire, tandis qu'il lançait sur nos genoux, l'une après l'autre, ses pépites brûlantes de sagesse ! Cette expérience fut une révélation qui altéra à jamais notre firmament intellectuel ! Saviez-vous, par exemple, que le cerveau du Noir adulte est équivalent à celui d'un fœtus de sept mois dans le ventre d'une femme blanche ? Ou que chaque espèce, qu'elle soit animale ou humaine, est la traduction d'une pensée spécifique dans l'esprit du Créateur ? Il devait être d'humeur bien mélancolique et languissante le jour où la race noire a surgi du néant. » Une pile de papiers s'effondra et glissa au sol, et il leva les mains en signe de défaite. « Qu'importe, il finira par réapparaître et je vous le ferai lire aussitôt. Passons. Vous devez brûler de me poser mille questions, après notre visite quelque peu mouvementée à la charmante Miss Bridget. Ne vous en privez pas, je serai ravi de satisfaire votre curiosité.

— Où est Grand-mère ?

— Je suppose, poursuivit-il en faisant la sourde oreille à cette question précise, que vous devez être dans le noir complet quant à l'identité du père. Eh bien, je vais vous dire. C'était moi. Et ce fut une effroyable corvée de partager la couche d'une femme si froide. Elle manquait cruellement – comment dire ? – de l'enthousiasme scientifique requis pour cette tâche. Mais je savais ce qu'il fallait faire, et je l'ai fait.

« À présent, vous vous demandez peut-être qui est au juste le géniteur de Bridget ? Eh bien, je serai contraint de vous faire la même réponse. Que dites-vous de cela ? » L'éclair qui illuminait son œil était si prononcé qu'il menaçait d'échapper au champ de gravité du globe oculaire.

« J'en dis que votre âme court un péril mortel. Tout comme votre existence ici-bas.

— Et qu'est-ce qui vous fait dire ça ?

— Vous plaisantez, j'espère. Je ne suis pas théologien, mais il me semble déceler ici la présence de nombreux péchés, dont l'inceste n'est pas le moindre, sans parler de toutes les lois civiles et pénales que vous avez transgressées. »

Le vieillard eut un grognement de mépris. « J'enjambe les lois comme des manches à balai.

— Manifestement.

— Mon œuvre est trop importante pour se laisser enchaîner par les orthodoxies triviales d'une autorité bornée. Je ne suis pas sûr que vous ayez pleinement saisi la portée historique, que dis-je ? épique de ce que vous avez vu aujourd'hui. Si cette misérable crevette avait survécu et grandi jusqu'à atteindre l'âge nubile, je lui aurais également offert une progéniture. Pouvez-vous seulement imaginer la carnation, la texture de la peau de ces enfants ? » Sa voix se perdit dans une séduisante rêverie accessible à lui seul, posant en homme d'État au sommet d'une montagne, sur fond limpide de ciel saphir strié de nuages théâtraux, d'une pureté incontestée et flamboyante. « L'iniquité du monde, médita-t-il d'une voix feutrée, lavée dans le sang de ma chair. Pouvez-vous imaginer une telle bénédiction ?

— Mais le bébé est mort.

— Oui, c'est regrettable. Une contrariété mineure, qui ne saurait me détourner de mon projet voulu par Dieu.

— Mais Wellington, n'est-ce pas un nom de garçon ? Comment auriez-vous pu poursuivre ce projet si l'enfant était mâle ?

— Je baptise ces bâtards comme je veux, bordel ! Et maintenant, retirons-nous dans la maison pour nous reposer à l'ombre de la véranda. La journée a été rude. »

Liberty trouva tout aussi éprouvant de gravir laborieusement la colline en compagnie de son grand-père que de la dévaler en solitaire comme il l'avait fait plus tôt. Le vieil homme continuait de pérorer, à sa manière exaltée et décousue : selon lui, le taux de démence parmi les Noirs augmentait régulièrement en remontant de la Pennsylvanie au Maine, mais diminuait de moitié dans le Delaware, et ne cessait de décliner à mesure qu'on redescendait vers la Floride : la ligne Mason-Dixon traçait non seulement une frontière réelle entre le Nord et le Sud, mais

une frontière virtuelle entre la démence et la raison. Quelle extraordinaire statistique ! Et saviez-vous qu'un écart permanent et sacré de dix-sept centimètres cubes de volume crânien constituait un Grand Canyon intellectuel que jamais nos inférieurs prognathes ne pourraient franchir ? Béni soit le nom du Seigneur ! Et que ce n'était pas un serpent mais Nachash, un jardinier noir résidant au pays de Nod avec ses frères de charbon, qui avait présenté à Ève la pomme tentatrice ? Contemplons Ses prodiges innombrables !

Ce pot-pourri venimeux d'absurdités, de fantasmes pathologiques et d'ethnologie dévoyée était débité d'un ton assez jovial, comme s'il se contentait d'échanger les derniers potins locaux. Liberty, déprimé, découragé, les rouages de son cerveau noyés dans un brouillard mucilagineux, gardait bouche cousue – que rétorquer à tant de convictions délirantes ? –, éprouvant un étonnement croissant à l'idée non que sa mère ait eu l'audace de se rebeller et enfin de s'enfuir, mais qu'elle ait supporté si longtemps de vivre sous le même toit que ce fou. Et il ne put s'empêcher, pendant quelques instants qui le laissèrent pensif, d'évaluer la probabilité qu'une portion – mais de quelle taille ? – de folie ancestrale, à laquelle, consciemment du moins, il n'avait pas encore goûté, ait été mise de côté pour lui par le destin.

Sans cesser de jacasser comme un perroquet hystérique, le vieil homme l'avait fait entrer dans la maison par la porte de service : il le conduisit dans le couloir qu'il avait déjà exploré, puis en haut d'un escalier imposant d'acajou verni, sous le regard accusateur d'une galerie de portraits de Maury mâles remarquablement compassés, et enfin à une porte close tout au bout d'un long couloir dénué d'ornements. Tout était sombre, étrangement silencieux. Il tapa timidement à la porte, puis inclina la tête comme s'il guettait un son provenant d'une galerie de mine. Il toqua encore, guetta encore. « Ne bougez pas », ordonna-t-il, et il ouvrit précautionneusement la porte, se glissa à l'intérieur. Liberty perçut bientôt un rapide échange de consonnes sifflantes, puis un cri étouffé, puis plus rien. La porte se rouvrit dans un craquement. « Vous pouvez entrer », annonça le vieil homme.

La pièce était pratiquement hermétique, les volets baissés, les fenêtres complètement masquées par plusieurs couches de lourdes tentures vertes, l'air fétide et excessivement chaud. Sur une table de nuit se dressait une bougie solitaire dont la flamme crachotante mendiait de l'oxygène, mais sa lumière douteuse suffisait à révéler un éléphantique lit à baldaquin aux rideaux tirés sur trois côtés, où était allongée, sous un amas impressionnant de lourdes couvertures, une minuscule vieille femme, dont la minuscule tête grise était appuyée sur une pile d'oreillers de plume. On aurait pu la croire morte, n'étaient ses yeux, durs, bleus, étonnamment vifs et animés, et si rayonnants qu'ils paraissaient magiquement éclairés de l'intérieur. « Est-ce lui ? demanda-t-elle d'une voix également incongrue par sa clarté et sa vigueur. Approchez, que je puisse voir. » Sur ses gardes, Liberty se dirigea vers le lit. « Vous paraissez effectivement jeune, jugea-t-elle, bien jeune », et s'adressant au vieil homme : « Vous voyez, il a le front des Maury, et la fossette au menton. Mon Dieu, je n'aurais jamais cru vivre assez longtemps pour voir l'un des nôtres revenir yankee. Mais il est vrai que je n'aurais jamais cru non plus voir ma propre fille... » Sa voix singulière se perdit dans un silence écrasant.

« Il a des airs de Langdon, vous ne trouvez pas ? suggéra le vieillard, se hâtant de combler le vide.

— Un peu autour des yeux, peut-être le nez, répondit-elle en examinant les traits de Liberty comme s'il s'agissait d'un portrait peint sur commande. Vous ne croyez quand même pas qu'il a du sang nègre ? Il y a quelque chose d'un peu douteux dans la bouche, vous ne trouvez pas ?

— Elle a écrit que son mari était new-yorkais.

— Justement, renchérit-elle, comme si ce fait expliquait tout. Mais peu importe. Toute ma vie, je me suis efforcée d'aimer Noir et Blanc d'un amour égal. Viens ici, mon garçon, que Grand-mère te donne un baiser. »

Liberty se rapprocha timidement.

« Mais enfin, baisse-toi, bon Dieu ! ordonna-t-elle sèchement. Tu veux qu'une vieille femme ratatinée comme moi s'arrache à son lit de mort pour toi ? »

Il se pencha, inclina son visage jusqu'à une distance qu'il espérait respectueuse, et sursauta à la sensation inattendue de ces lèvres minces de papier pressées presque indécemment contre les siennes. Il n'y avait rien de comparable à cette expérience. Comme s'il s'envoyait en l'air avec sa mémé.

« Il sent. » Verdict sans appel.

« Oh, bredouilla Liberty encore décontenancé par l'intimité de ce contact matriarcal, je suis vraiment désolé, ça fait des semaines que je crapahute en pleine nature, et les occasions de me rafraîchir ont été, vous le comprendrez, fort rares.

— Je n'ai pas dit que ça me gênait. Dieu sait quel bouquet mêlé d'homme et de bête j'ai enduré dans cette maudite plantation. Ton fumet n'est pas déplaisant, à vrai dire, il m'évoque du poivre noir. » Et, se tournant vers son mari : « Vous vous rappelez le ragoût de lapin de Mama Dell ? L'odeur qu'il avait après être resté une nuit dans la marmite ?

— C'est parce que, après le dîner, vous crachiez dedans pour empêcher Dell et sa progéniture d'y goûter. »

Elle poussa un ricanement méprisant. « C'étaient tous des voleurs invétérés. Que pouvais-je faire d'autre ?

— Allons, allons, dit-il d'un ton apaisant, ces temps sont révolus.

— Oui, lança-t-elle, et ceux-ci sont pires encore.

— Allons, ne vous mettez pas dans des états pareils. Vous savez le mal que ça vous fait. »

Ses doigts pâles et osseux trituraient nerveusement les couvertures. « Grands dieux ! s'exclama-t-elle en remarquant Liberty resté poliment debout devant elle. Ce garçon doit mourir de faim ! Emmenez-le à la cuisine et ordonnez à Nicey de lui préparer à dîner. »

Le vieil homme soupira. « Vous savez bien que Nicey a disparu depuis deux jours.

— Je n'en savais absolument rien.

— Nous en avons parlé encore ce matin.

— Je n'ai aucun souvenir que l'on m'ait avisée d'une fuite depuis que Horace a filé dans le marais avec un jambon.

— Horace ? répéta Maury d'une voix patiente. Cela remonte à plus de vingt-cinq ans.

— Ridicule ! Absurde ! D'ailleurs, vous n'avez jamais été doué pour les dates. Et si Nicey a disparu, qui donc me fait à manger ?

— La vieille Portia.

— La vieille Portia ? s'écria-t-elle. Vous laissez une folle me préparer mes repas ? Quelle stupidité, quelle négligence ! C'est un miracle que nous n'ayons pas tous été empoisonnés. Bannissez-la de la cuisine immédiatement, et je veux que sa remplaçante, sous votre surveillance personnelle, goûte chaque portion dans mon assiette avant qu'on me la serve. C'est compris ?

— Oui, très chère.

— Et je crois que vous feriez bien de faire goûter aussi votre part. Je n'ai jamais compris qu'on ne m'ait pas portée en terre depuis des décennies, accablée que je suis par le cruel fardeau de devoir superviser toute seule ce capharnaüm.

— Allons, Ida, une fois de plus, je crois que vous exagérez.

— Comment osez-vous ? Je n'exagère jamais. Si vous n'aviez pas gaspillé votre vie à trafiquer dans votre maudite cabane pour apprendre à un singe à tenir un crayon, et Dieu sait encore quelles autres folies stériles, vous sauriez que je dis la vérité. La situation de ce domaine est si monstrueuse, et ce depuis le jour où je vous ai dit oui devant Dieu, qu'un simple exposé des faits ressemblerait à un mélodrame à deux sous.

— Je ne vous permettrai pas de noircir la valeur de mon travail.

— Dans ce cas, montrez-moi le résultat.

— Je n'ai pas l'intention d'en discuter avec vous, Ida.

— Soit ! » Elle s'installa majestueusement dans la blancheur immaculée de ses oreillers rebondis et, les yeux ostensiblement fermés, donna ses instructions : « À présent, sortez. Donnez à manger à ce garçon. Même si tout le reste est parti à vau-l'eau, nous pouvons encore prouver au monde que l'hospitalité sudiste continue de prévaloir jusque dans la fumée et la poussière.

— Bien dit.

— Couchez mes mots sur le papier, afin que je puisse les relire plus tard. »

Ils se retirèrent en hâte, et Liberty n'en crut pas ses oreilles d'entendre Grand-mère marmonner d'une voix somnolente, déjà presque endormie, un unique mot, indélébile – et ce mot était : « Merde. »

Une fois dans le couloir, tandis que son grand-père se débattait avec le loquet, bricolé à la diable avec de la ficelle et des clous tordus, Liberty se surprenait à caresser l'idée d'abattre ses deux poings sur la nuque si blanche de ce vieillard voûté, lorsque Maury lui décocha un regard amusé et dit : « Elle nous enterrera tous. »

Ce soir-là, après un plat tout à fait satisfaisant de beignets et de poulet concocté à partir de rien par la taciturne femme au singe, qui apparemment n'était pas la vieille Portia tant redoutée, et une resucée, irriguée de mint-julep, des opinions monomaniaques de Maury sur l'histoire, la nature, la politique et la religion – arrogant amalgame de faits, de fantasmes et de folies qui aurait été risible s'il n'avait pas eu des implications aussi mortelles –, Liberty fut conduit sans un mot par son grand-père à une chambre de l'étage en laquelle il crut reconnaître celle de sa mère. Il eut l'impression d'accéder au saint des saints d'un grand musée, où seraient entreposées d'incalculables raretés interdites au public. Mais après une longue, méthodique et respectueuse exploration de la pièce, il ne trouva pas grand-chose qui ait pu sans équivoque appartenir à Roxana. Le secrétaire et la malle au pied du lit étaient désespérément vides, ainsi que le placard, même s'il parvint à y localiser la latte descellée sous laquelle, jadis, elle avait dissimulé son précieux journal. Il n'y restait plus que des crottes de souris séchées. C'était une pièce d'où toute trace d'une ancienne présence avait été systématiquement éradiquée.

Et puis il y avait le lit, le meuble principal. Il tourna autour plusieurs fois, envisagea même de coucher sur le plancher, mais la simple lassitude de ses os et de son cœur finit par le pousser vers les séductions du matelas, où il resta gisant, telle une figure peinte sur le couvercle d'un sarcophage, à méditer les insondables mystères du temps et de la famille. Les fantasmes de vengeance qui brûlaient en lui, son grand projet d'infliger personnellement une justice sublime et rigoureusement

millimétrée telle qu'on n'en voit généralement que dans les pages consolantes de mélodrames échevelés ou dans les visions de comparutions posthumes au tribunal de Dieu, lui semblaient à présent terriblement puérils et vains. Ces gens horribles qui avaient acquis dans ses rêveries juvéniles, au fil d'années passées à rabâcher les contes de leurs hauts faits légendaires, une aura d'invincibilité digne d'un ogre ou d'un croquemitaine, n'étaient plus, à présent qu'il les voyait en chair parcheminée et en os rouillés, que des créatures malingres et captives, vieilles, démentes, égarées. Perdues. Et que pouvait-on y faire ?

S'il dormit, lors de cette première nuit fébrile au domaine ancestral, ce fut d'une torpeur indigne du nom de sommeil, roulant nerveusement entre les draps, tentant en vain d'esquiver les visions importunes surgies d'un passé toujours présent, des souvenirs de sa mère essentiellement, mais ses souvenirs à elle, pas à lui, et que pourtant quelque force occulte lui avait transmis, nets et abondants, scènes de la vie d'une jeune fille évoluant dans le monde enchanté de l'aristocratie sudiste ; et, étrangement, les plus poignants élans du cœur se reflétaient d'abord dans le plus cruellement banal : le mur emblasonné de l'entrepôt à l'aube ; l'intelligence troublante des yeux marron humides de son épagneul ; M<sup>me</sup> Maury mère au piano, à la lumière des bougies, et chaque note aussi pure, aussi mélancolique, aussi éphémère que le ciel de l'ouest déclinant ; le frisson de sentir les lèvres de Baylor, derrière un vieux chêne, au bal masqué de Charleston ; une chaîne rouillée d'esclave laissée pendant des mois à l'ombre de la grande maison... toute une cargaison mouvante de souvenirs dangereux, capable de saborder le plus robuste vaisseau, provoquant souvent des épisodes convulsifs tels que « le mois des larmes », comme l'avait qualifié un Thatcher sardonique, où Mère (sa mère à lui) avait à peine quitté sa chambre, sanglotant pendant des heures d'affilée, tandis que Liberty, effrayé, désarmé, jurait, avec la farouche détermination de ses huit ans, que, quand il serait grand, il retrouverait et châtierait les méchants responsables, quels qu'ils fussent.

À présent, alors qu'il se débattait dans l'ancre de la bête, ruminant obsessionnellement les complications imprévues de



sa visite, pour conclure tristement qu'il était aussi prisonnier que ses aïeux des épines vénéneuses du grand arbre généalogique, il perçut une altération de l'atmosphère, un son d'abord ténu mais gagnant rapidement en volume, le bruit d'une dispute où le ton montait, deux voix querelleuses et, quoique atténuées par les murs, capables de transmettre à ses oreilles dressées la sensation vivace d'un duel au couteau. C'est à propos de moi qu'ils s'affrontent, comprit-il aussitôt : lui, incarnation tangible de l'inexpiable trahison d'une fille bien-aimée, tumeur maligne infectant la généalogie, furoncle suppurant méritant l'ablation, parasite à extraire, à tronçonner froidement et à réduire en poudre. C'est Grand-mère, supposait-il, qui veut me voir disparaître, renvoyé à un exil encore trop bon pour moi et mes semblables. Mais peut-être Grand-père, amusé par son audace juvénile, se prenait-il d'affection pour lui ; peut-être, après un jour ou deux de mise à l'épreuve, et un sermon d'homme à homme sur les paradoxes hypocrites de la vie dans les États dits libres, tenterait-il de satisfaire en privé une curiosité parentale bien naturelle quant au sort de sa fille, une femme qu'il n'avait pas revue depuis plus de vingt ans. Et si Grand-père lui posait la question, que répondrait-il ? Elle est morte, monsieur, expliquerait-il, d'abord rendue à moitié folle puis poussée dans la tombe par les Furies que Grand-mère et vous-même avez couvées et nourries pour vous venger mesquinement de sa revendication courageuse d'un devoir moral, en laquelle, dans votre aveuglement à tous deux, vous n'avez su voir que désobéissance capricieuse. Des Furies que je vois encore ici même ricaner sur le papier peint, hanter les arbres, se percher sur chaque poteau, des Furies qui s'assemblent, je le crains, pour la dernière chasse, et cette fois, Grand-père, les proies, ce sera vous et votre invalide de femme. Oserait-il réellement tenir un langage aussi incriminant à cet homme qui, pour être son parent, n'en restait pas moins un étranger ? Eh bien, n'oubliez pas que Liberty était un pirate : il savait ronger son frein en attendant que l'heure vienne de hisser le pavillon noir.

Maury vint dès l'aube lui apporter une tasse fumante de ce qui faisait office de café dans ces contrées éprouvées ; Liberty,

encore groggy, sursauta en voyant par la fenêtre un spectacle postdiluvien d'herbe aplatie, de feuilles dégoulinantes et d'innombrables flaques d'eau à l'éclat métallique disséminées sur la pelouse, comme si la terre elle-même était entrée en éruption, une éruption de larmes.

« Mon rhumatisme se réveille avec l'humidité, se plaint Maury, qui se cramponnait à l'épaule de son petit-fils pour descendre laborieusement de la véranda. Bien dormi ?

— Apparemment, concéda Liberty, qui n'avait pas entendu tomber une seule goutte.

— La pluie sur le toit : un réconfort, un élixir de vie pour le voyageur las ! Combien de fois, vanné et courbatu, n'ai-je pas piqué du nez, même dans un logement étranger et tragiquement indigne de moi, en entendant la douce berceuse d'une ondée vespérale ! J'imagine que cela nous rappelle le ventre maternel, ou quelque chose du même tonneau.

— Comment va Grand-mère aujourd'hui ?

— Je n'en sais rien. C'est Elsie qui s'occupe d'elle, et elle fait un boulot impeccable. Je n'ai pas dormi dans la même chambre que ma femme depuis le débat fiscal de 1832. Attention où vous marchez ! » Il le tira brusquement pour lui éviter un tas impressionnant de crotte de chien. « Une bonne saucée, et cet endroit se transforme en une usine à merde. De tous types et de toutes formes. En voilà un filon ! La récolte est assurée... » Il éclata d'un rire sans joie. « Je réussirais sans doute mieux là-dedans que dans ce foutu coton. Le champ là-bas est infesté de rouille, ajouta-t-il en désignant un point entre les arbres. Et celui-là, de chenilles. Et je viens d'apprendre qu'une des égreneuses est encore tombée en panne, donc il n'y en a que deux qui marchent aujourd'hui. Si je n'étais pas déjà fou, mes efforts futiles pour tirer un profit minimal de ces fainéants et de cette terre exsangue m'auraient conduit à l'asile depuis des années. Vous voyez ces plants ? » Il indiqua au loin plusieurs arpents désherbés où ondulaient des rangées de terre et de paille. « Ce sont mes pommes de terre. Hautement comestibles. Les meilleures patates de toute la Caroline. Comme vous pourrez le constater à table. Ah, nous y voici. » Il avait conduit Liberty, à travers la boue et la brume, à une longue cabane

étroite et érodée, dont émanaient des effluves malodorants et tous les sons insoutenables que peuvent produire des êtres humains souffrants. « L'infirmier », annonça-t-il avec l'emphase d'un majordome.

« Qu'est-ce que c'est que ce raffut ? » tonna-t-il en franchissant un rideau crasseux de lin élimé.

Une femme épuisée, à l'œil laiteux, à la joue marquée au fer rouge des lettres *A M*, se précipita. « C'est Goldie, Maître, elle a les boyaux qui la torturent et ça lui fait un mal terrible.

— Et alors, qu'est-ce que tu veux que j'y fasse ? Fais bouillir des racines ou des herbes à purger et verse-lui dans son gosier geignard.

— C'est déjà fait, Maître, mais elle empire.

— C'est ce qu'on va voir. Goldie, où es-tu ? Goldie ! »

De la masse de femmes, d'enfants, de bébés hurlants et gémissants, tous uniformément tartinés, de la plante des pieds au sommet du crâne, d'une telle croûte de matière biologique et minérale qu'il était flagrant que, depuis des semaines voire des mois, leur peau n'avait pas vu l'ombre d'un bout de savon, émergea une timide jeune femme dans un calicot taché et fendu dans le dos.

« Alors, demanda Maury sans méchanceté, où est-ce que tu as mal ? »

Elle désigna craintivement son ventre.

« Relève ta robe. »

Il retira une longue clef du trousseau à sa ceinture et lui en appuya fermement le bout sur divers points de son estomac et de son abdomen en demandant chaque fois : « Là, ça fait mal ? Et là ? » ; et chaque fois elle secouait la tête.

« Elle n'a rien, conclut-il. Je veux qu'elle soit aux champs à midi au plus tard.

— Mais, Maître, plaida la guérisseuse, elle peut à peine marcher.

— Tu es sourde ? Tu n'as pas entendu ce que j'ai dit ? Je devrais peut-être faire venir le Dr Cooper, hein ? Demander au vieux Coop de vous examiner toutes, bande de fumistes ! Qu'est-ce que tu en dis ?

— Allons, allons, Maître, on n'a pas besoin que ce vieux fou vienne traîner ici. Ma médecine vaut bien la sienne. Je vais peut-être faire à Goldie un cataplasme de térébenthine et de graine de châtaigne. J'ai pas encore essayé ça.

— Oh, vraiment ? Je pensais bien que ta cervelle de cacahuète finirait par avoir une idée. Et je suis sûr, Goldie, que bientôt tu arrêteras tes bêtises et que tu seras de retour au champ, à cueillir le coton aussi vite qu'une machine. »

Plusieurs enfants s'étaient collés à Liberty dès son arrivée et s'accrochaient à son pantalon. Il se sentait immobilisé, physiquement et mentalement.

« Comment va Bridget ? demanda Maury. C'est elle que je suis venu voir. »

La matrone détourna les yeux et désigna sans un mot une masse sous une couverture miteuse. À côté, deux femmes nues se débattaient de conserve sur le sol de terre : elles semblaient au dernier stade de l'accouchement.

« Morte, hein ?

— Elle a essayé, Maître, elle a fait de son mieux pour ne pas vous décevoir, mais ces plaies, c'en était trop pour son petit corps.

— Eh bien, enterre-la, dans ce cas, et je ne veux pas que ça te prenne la journée, compris ? Enfouis-la et retourne au travail. Et d'ici demain, je veux que la moitié au moins de ces misérables fumistes aient foutu le camp. J'ai plus d'esclaves ici que dans les champs. Venez, dit-il à Liberty qui détachait délicatement de son pantalon, doigt par doigt, les mains insistantes des enfants. Si je dois encore avaler une goulée de cet air irrespirable, c'est moi qui aurai besoin d'une infusion d'écorce. »

Pataugeant dans la boue, ils remontèrent vers la Grande Maison dans un silence pensif. Les nuages avaient éclaté en morceaux filandreux que le léger vent d'ouest dispersait soigneusement. Le ciel est le même où qu'on aille, songea Liberty. Un sacré réconfort pour traverser la vie.

Sur la véranda, attendant leur retour, se tenait le régisseur, Clement C. Malone, un Yankee transplanté qui s'était aventuré

dans le Vieux Sud avant la guerre, en quête d'un travail adapté à ses talents et son tempérament. Apparemment, il l'avait trouvé.

« Mon petit-fils, déclara Maury, reconnaissant pour la première fois, à la stupéfaction de Liberty, leur lien de parenté. Il a fait tout le chemin depuis l'État de New York. »

Malone examina Liberty d'un œil fasciné, comme s'il n'avait jamais vu d'être humain de cet âge ou de ce sexe. « Ah ouais ? Moi-même, je suis natif de Brattleboro, dans le Vermont. Là-bas, j'étais maître d'école. » Sa poignée de main évoquait une botte de brindilles dans un vieux gant.

« J'y suis passé une fois.

— Pour affaires ? Par plaisir ?

— Je crois me souvenir que je fuguais. »

Le régisseur jeta un regard à Maury et émit un petit rire sec. « La bougeotte, c'est de famille, visiblement. Et c'est contagieux : ça a contaminé la plupart des esclaves.

— Attention ! prévint Maury. Je ne vous paie pas pour salir mon nom et insulter ma famille.

— Ni pour rien d'autre, d'ailleurs, répliqua Malone, baissant les yeux et feignant de chercher dans ses poches quelque chose qui n'y était pas.

— Allons, Clement, il me semble que vous êtes nourri, logé, blanchi.

— Il existe d'autres besoins.

— Oui, mais aucun que vous ayez à satisfaire. Comme je l'ai déjà expliqué, avec beaucoup de persévérance je dois dire, cette plantation est une entreprise d'intérêt commun. Nous réussirons ensemble ou nous sombrerons ensemble. Quand j'aurai de l'argent, alors vous aurez de l'argent. Si tout le monde avait compris ce principe simple dès le début, avait eu l'esprit d'équipe et fait des efforts, nous ne serions peut-être pas dans cette triste situation.

— Sauf votre respect, monsieur, je me permettrai de suggérer que, compte tenu des événements imprévus et catastrophiques qui nous accablent, nos efforts n'auraient pas changé grand-chose, nous n'aurions pas réussi à contenir le déferlement des tuniques bleues. D'ailleurs, ajouta-t-il en lançant vers Liberty

un regard narquois, j'ai l'impression que l'avant-garde est déjà arrivée.

— Monsieur Malone, le pays tout entier peut sombrer, cela m'est égal, mais ici, à Redemption Hall, nous devons rester debout, compris ? Il est hors de question de sombrer.

— Allez dire ça aux esclaves. Il y en a encore deux qui ont décampé ce matin.

— Qui ça ?

— Moses et Ella.

— Les perfides salopards ! Enfin, qu'ils partent ! Je ne veux garder autour de moi que les fidèles. Au bon vieux temps des traqueurs de nègres, on les aurait crucifiés et pendus au même arbre. J'aurais dû les fouetter plus souvent, ces deux-là, quand ils étaient petits. C'est comme ça qu'on retient sa leçon d'amour et de dévouement : au bout du fouet.

— Horace a encore arrêté de sarcler aujourd'hui, après une heure, et il dit que demain il n'essaiera peut-être même pas.

— Eh bien, corrigez-le, mon brave, corrigez-le un bon coup.

— J'en serais ravi, monsieur Maury, mais je voulais d'abord voir ça avec vous car, comme vous le savez, l'administration des châtiments dans les circonstances présentes risque de provoquer des problèmes supplémentaires et pour le moins inopportuns.

— Occupez-vous du châtimement, je m'occupe des conséquences.

— Très bien, monsieur. » Et, portant une main à son chapeau, il s'éclipsa brusquement.

« Cet imbécile a perdu ce qu'il pouvait avoir de tripes », marmonna Maury. Puis, comme frappé par un spectacle indécent, invisible aux yeux de Liberty, qui aurait souillé l'immuable perfection de l'horizon limpide, il se pétrifia, scrutant le vide comme s'il était en transe, son visage impassible dominé par ce que la mère de Liberty appelait ses « yeux lointains », lesquels chez lui préludaient invariablement à des heures de rumination lugubre dans son bureau ou, pire encore, à un quadrillage de son domaine, en pleine possession de ce que la famille intimidée appelait sa « colère virile » pour agresser indifféremment ses gens et ses proches. Mais cette humeur

parut prompt à se dissiper, et une minute plus tard il invitait poliment, voire cordialement Liberty à se préparer pour le déjeuner, événement spécial entre tous, puisqu'en ce jour béni Grand-mère avait décidé, contre l'avis de son mari, de s'aventurer hors de sa chambre de malade pour prendre son repas avec son dernier petit-fils.

Deux esclaves ahanants et désespérément inadaptés à cette tâche, un pour chacun de ses bras frêles, extirpèrent tant bien que mal de son lit la vieille dame blanche, la portèrent, comme s'ils se débattaient avec un ballot de petit bois, au bas de l'escalier grinçant et à travers le vestibule nu jusqu'à la salle à manger, où ils déposèrent sans cérémonie l'inférieure impotente dans son fauteuil roulant rembourré, fait sur mesure. Une fois installée, elle les congédia d'un geste impatient de ses doigts squelettiques et s'adressa à l'auditoire : « Je vous jure, jamais je ne m'habituerai à ce que des mains noires indécates me touchent là où aucune dame ne devrait être touchée. » Elle foudroya d'un regard accusateur les esclaves alignés respectueusement contre le mur, les bras solennellement croisés dans une pose de déférence patiente.

« Allons, allons, dit son mari d'un ton apaisant.

— Oseriez-vous insinuer, monsieur Maury, que j'invente ces gestes indécentes ?

— Je n'ai pas dit ça, Ida.

— Je vous sais enclin à ne voir en moi qu'une folle gâteuse, si diminuée dans ses perceptions qu'elle ne voit plus la différence entre assistance et agression.

— Le jour où vous serez folle, madame Maury, je serai le premier à vous en informer.

— Et comment le sauriez-vous, vous qui passez votre temps à faire joujou dans votre précieux refuge comme un ermite débile ? D'ailleurs, je vous le demande, que nous ont rapporté tous vos projets impies, hormis des tombes fraîches au cimetière et une masse de nègres estropiés ? »

Ignorant la question, Maury se renfonça sur sa chaise et cria sèchement en direction de la cuisine : « Ditey ! Nous attendons les pommes de terre !

— Jonah, dit M<sup>me</sup> Maury à l'un des domestiques de service sans cesser de tripoter ses couverts, toi et les autres, attendez dehors jusqu'à ce qu'on vous appelle. Je ne supporte pas de manger sous les yeux de tous ces démons.

— Vous avez vos nerfs, aujourd'hui ? demanda son mari. Nous pourrions augmenter la dose de gouttes ce soir.

— À ce stade, Asa, qu'est-ce que ça change ? Que je veille ou que je dorme, c'est la même vie maudite que j'endure, la même mort. Et toi, mon garçon... » Elle fit pivoter son fauteuil dans la direction de Liberty. « Excuse-moi de ne pas t'appeler par ton nom de baptême, mais je constate que ma langue refuse absolument de prononcer ce mot. Tu apportes quelque fraîcheur dans ce monde mité et moisi. Que penses-tu de notre Redemption Hall ?

— Sauf votre respect, il est un peu tôt pour le dire : j'ai du mal à tout assimiler en un seul jour. »

Son nez émit un horrible renâclement qui aurait pu préluder à un rire – mais ce n'était pas le cas. « Moi, cela fait un demi-siècle que je suis ici, et je n'ai toujours rien assimilé.

— Ditey ! cria Maury derechef. Où sont les pommes de terre ? J'ai promis à ce garçon des pommes de terre !

— Mais j'ai une question, dit Liberty non sans hésitation. Redemption Hall. De quoi voulez-vous au juste vous rédimer ?

— De nous-mêmes, ricana Grand-mère.

— Il y a peut-être plus de vrai dans votre remarque que vous ne le pensez, glissa Maury avec un sourire indulgent mais sinistre. C'est mon grand-père, Samuel Maury, qui a défriché la terre et baptisé la plantation. C'était un exalté de la pire espèce, un peu trop sensible au clair de lune, si vous voyez ce que je veux dire : il voyait cette plantation comme une sorte d'école pour l'homme naturel, où les âmes seraient instruites dans les voies de Dieu et, par une métamorphose magique que je n'ai jamais entièrement saisie, accéderaient à un paradis non seulement spirituel mais également matériel. Vous vous trouvez au cœur de ce qui fut conçu comme un nouvel Éden, un paradis sur terre.

— Mais que s'est-il passé ?



— À votre avis ? Il a fait faillite. S'il n'y avait pas eu Whitney et son égreneuse — et qui oserait prétendre que ce n'était pas le Seigneur qui œuvrait à travers l'inventeur inspiré ? —, tout le domaine aurait échappé à la famille. En l'espèce, quand on a su séparer les graines de la fibre de façon efficace et expéditive, les Maury les plus rationnels ont pu relancer l'entreprise sur des bases financières saines.

— Dont nous recueillons aujourd'hui les fruits en abondance, interrompit Grand-mère.

— Trop de gens se sont fourvoyés dans l'erreur spirituelle, reprit Maury. Nous ne serions pas plongés dans la guerre et la désolation si nous ne nous étions pas éloignés ainsi des enseignements des Écritures, où les principes d'une vie juste sont énoncés de façon claire et précise. Toute cette confusion sur la question de l'esclavage est nulle et non avenue. La servitude est le fondement de toute grande civilisation depuis les Anciens. C'est l'axe même du dessein divin. Il suffit de lire la Genèse, chapitre IX, versets 25-27, la Genèse, chapitre XXIV, versets 35-36, le Lévitique, chapitre XXV, versets 44-46, et j'en passe.

— Et l'épître aux Hébreux, chapitre XIII, verset 3 ? intervint Liberty. « Souvenez-vous des enchaînés, comme si vous étiez enchaînés avec eux. » »

— Je reconnais que de temps en temps Satan pointe son nez entre les barreaux du texte sacré, mais cela ne l'empêche pas d'être en cage. »

Grand-mère réagit par un nouveau hennissement dédaigneux. « Comment ai-je pu accepter de vous épouser et de m'installer dans ce bout de nulle part, ce néant épuisé ? Voilà un mystère que seuls les anges comprennent. Ou peut-être les démons. » Sa petite tête ronde, entourée d'un halo de cheveux gris clairsemés, pivota pour s'adresser à Liberty. « J'ai gâché ma vie, enchaînée à un imbécile, et je prie pour que tu aies davantage de bon sens. Ta mère était la plus futée de la famille, et tout ce qu'on peut espérer, c'est que tu auras hérité un peu de sa cervelle, qu'elle tenait forcément de moi puisque... eh bien, tu viens d'entendre une version édulcorée de la folie qui règne du côté paternel. Quand je pense que j'aurais pu m'enfuir avec le

filis Franklin et filer en Europe et finir mes jours dans une villa romaine, loin de toute cette désolation... » Elle guetta chez Liberty une marque de compassion. N'en trouvant pas, elle détourna vivement la tête avec un soupir théâtral.

« Ditey ! beugla Grand-père, sincèrement énervé. Apportez-nous ces putains de patates, et tout de suite !

— Ta mère... poursuivit distraitement M<sup>me</sup> Maury. Quelle beauté c'était !

— Pas aussi belle qu'Aurore, commenta Grand-père.

— Non, pas aussi belle, mais aucun homme ne lui aurait résisté dans toute la Caroline. Nous avons été si navrés d'apprendre l'accident. Nous avons même accordé aux nègres une journée de deuil. Honnêtement, je crois que la plantation ne s'en est jamais remise.

— Non, confirma Maury, en fixant d'un air sombre son reflet dans l'assiette vide. Et nous non plus.

— Certes, nous la considérons déjà comme morte depuis longtemps, mais la nouvelle que cette mort était devenue une réalité a été un terrible choc.

— Nous avons fait une erreur avec elle, intervint Maury d'un ton inhabituellement humble.

— Nous avons fait une erreur avec tous nos enfants, répliqua-t-elle sèchement. Mais c'est toujours comme ça. Et qu'est-ce qu'on peut y faire, maintenant ? Cinq ont déjà disparu, et le sixième, c'est tout comme ! Il est parti courir la gloire et la fortune, et une vie de rêve qui n'a jamais existé, ni pour lui ni pour personne. Un rêve puéril et destructeur, rien de plus. Un rêve voué à l'échec, comme cette famille a échoué. À présent, c'est notre tour de disparaître, et franchement je m'en réjouis. J'ai hâte d'y être. Le feu et la glace de l'enfer ne doivent pas être tellement pires que ce que j'ai eu le privilège d'endurer, une fois enrôlée de force dans ce clan de dégénérés.

— Arrêtez vos bêtises, et tout de suite ! tonna Maury. Vous êtes fatiguée, vous avez faim, et vous ne savez plus ce que vous dites.

— Mais ce garçon, il sait, lui. Il comprend. Je le vois dans ses yeux. » Elle tendit la main pour tapoter celle de Liberty. « Je suis si contente que tu aies pu nous rendre visite. Tu pourras

dire aux autres ce qu'il est advenu de nous. Le monde a explosé, et il a entraîné avec lui Ida et Asa. Dis-leur. Voilà ce que je veux qu'ils retiennent. »

En entendant un bruit de pas, aussi lourd et arythmique que si des briques étaient jetées l'une après l'autre sur le plancher, les convives se tournèrent en chœur vers une femme vénérable, vêtue d'une robe multicolore et portant un énorme saladier ébréché plein de légumes fumants. Son nez déformé avait dû être fracturé dans un passé lointain et jamais correctement soigné, et son oreille gauche se réduisait à un nœud de cartilage tordu plaqué contre son crâne grisonnant et presque chauve.

« Au nom de Jésus martyr, qu'est-ce que c'est que ça ? s'écria M<sup>me</sup> Maury d'une voix indignée en examinant le plat posé sur la table. Ce ne sont pas des pommes de terre, ce sont de misérables navets !

— Y a plus de patates, répondit Ditey en se tordant les mains et en les essuyant sur sa robe. C'est tout ce qu'y a.

— Hier, il y avait des pommes de terre, insista M<sup>me</sup> Maury en piquant un navet sur sa fourchette. Où est-ce qu'elles sont passées ?

— Elles ont toutes été bouffées, j'imagine.

— Oui, et je suis sûre que c'est vous, bande d'ingrats voleurs, qui vous êtes régalez avec ! Et nous, on doit se contenter de cette saleté tout juste bonne pour les cochons. Et ils ne sont même pas cuits correctement. Ils sont durs comme des pierres.

— J'ai fait de mon mieux, Maîtresse.

— Et le mieux est l'ennemi du bien. Et tu ne fais jamais assez bien, espèce de misérable salope. » Grand-mère brandit son couteau comme si elle s'apprêtait à découper une volaille. « Donne ta main. » Et d'un seul geste vif elle lui ouvrit la paume jusqu'à l'os. L'instant d'après, dans un cri sauvage, Ditey se jeta sur elle, le fauteuil se renversa, les deux femmes basculèrent sur le tapis, et les mains de Ditey, dont l'une laissait jaillir un déluge de sang, se refermèrent comme un collier de fer sur le cou maigre de sa maîtresse ; Liberty, abasourdi, s'était à peine levé de son siège que Grand-père, avec une célérité incroyable, contourna la table au pas de charge, empoigna une chaise et l'abattit sur la tête de Ditey dans une gerbe d'éclats de bois et de

crâne. Puis, dégageant la cuisinière inconsciente du corps de sa femme, il s'agenouilla auprès de celle-ci et essuya le sang sur son cou et son visage avec la serviette que Liberty, faute de savoir quoi faire, lui tendait. « Allez chercher de l'eau », ordonna-t-il.

Dans la cuisine, que les autres serviteurs avaient promptement désertée, Liberty ne trouva qu'une fillette affolée tapie sous la table. « Qu'est-ce qui va se passer ? criait-elle, hystérique. Qu'est-ce qui va se passer ?

— Je ne sais pas, répondit-il calmement en saisissant sur l'évier un seau à demi rempli d'eau. Tu ferais mieux de filer. »

Dans la salle à manger, Maury avait réussi à adosser au mur sa femme à demi consciente et, à genoux, tamponnait tendrement ses joues blafardes.

Le gémissement qui s'échappa de sa minuscule bouche de poisson fut tellement sourd et tellement long qu'il paraissait émaner de la cave.

« Vous n'avez rien, répétait Maury. Vous n'avez rien, ça va aller. »

Les yeux de Grand-mère cillèrent, s'ouvrirent. « Non, murmura-t-elle d'une voix dolente et diminuée, ça ne va pas aller. Je ne vais pas bien.

— Vous n'avez même pas de bleu, remarqua Maury en lui examinant soigneusement le cou.

— Est-ce qu'elle est morte ? » fit la voix, plus faible encore.

Maury jeta un coup d'œil à Ditey, qui gisait dans son sang, face contre terre ; la flaque ne cessait de grandir, mais elle semblait respirer encore. « Je crois.

— Tant mieux. » Les yeux se refermèrent. « Est-ce qu'on va enfin me donner un peu d'eau ? »

Sur un signe de tête de Maury, Liberty plongea une tasse dans le seau et la porta aux lèvres tremblantes de sa grand-mère.

« Est-ce que vous pouvez marcher ? » demanda Maury.

Irritée, elle repoussa la main de Liberty. « Non, je ne peux pas marcher. Comment pouvez-vous poser une question aussi ridicule ? Je viens de me faire assassiner.

— Je crois que vous vous sentirez mieux une fois couchée.

— Apparemment, je n'ai pas le choix.

— On va vous aider. » Liberty et lui la relevèrent tant bien que mal et, sans plus de grâce ni d'adresse que les esclaves qui l'avaient amenée, ils la reconduisirent, tantôt en la portant, tantôt en la traînant, dans le vestibule, puis en haut de l'escalier branlant, puis dans le couloir moisi et enfin dans son lit où son corps de petite fille fut solennellement installé sous les couvertures ; seule sa tête dépassait, appuyée contre l'oreiller tel un buste sculpté de grande valeur, les yeux noirs et inflexibles comme des pierres.

« C'est la fin, murmura-t-elle. La fin de tout.

— Bonne nuit, Ida.

— Bonne nuit », renchérit Liberty ; le mot « Grand-mère » ne fut pas prononcé, mais résonna à ses oreilles.

« Bonne nuit ? ricana-t-elle. Il est deux heures de l'après-midi.

— Quand on ferme les yeux, remarqua Maury, qu'est-ce que ça change ?

— Sortez, ordonna-t-elle d'une voix lasse, tous les deux. »

Tandis qu'ils redescendaient l'escalier, et que le visage de Maury atteignait à chaque marche un nouveau stade de pétrification, Liberty fut de plus en plus troublé par la proportion alarmante de traits familiers – les siens, essentiellement – qu'il détectait dans les portraits ancestraux accrochés au mur en une parfaite symétrie. Comme si le chaos impie d'un passé familial problématique pouvait être compensé, voire effacé, par une simple touche d'harmonie décorative.

Au pied de l'escalier, Maury s'arrêta. « Comme vous l'avez peut-être compris, informa-t-il Liberty, il me reste quelques affaires à régler avec nos gens, lesquelles réclament mon attention immédiate. La bibliothèque est par là. Faites comme chez vous. Je vous retrouverai ce soir. J'ai une surprise pour vous.

— Je veux vous accompagner.

— Non, ne vous donnez pas cette peine. Je réglais déjà ces affaires bien avant votre naissance, et je suis sûr de régler celle-ci en un tour de main. En attendant, lisez un livre, faites une sieste. » Et il s'éclipsa par la porte de service, laissant Liberty,

seul dans le vestibule, assimiler les bruits intimes de la maison. Il régnait un tel silence qu'il distinguait même les infimes cadences métalliques de la pendule du bureau : chaque tic-tac, distinct et régulier, était aussi net et coupant que le crissement d'un ciseau sur du marbre.

La bibliothèque était une pièce de dimensions modestes ne comportant qu'un fauteuil, un sofa de velours rouge usé jusqu'à la corde et un unique meuble aux rayonnages dépeuplés ; les volumes restants étaient moisissés, piqués, infestés d'insectes et, hormis un avant-poste de culture esseulé, constitué d'une dizaine de romans de Walter Scott et de Dickens, tous les titres chantaient la même rengaine sinistre qu'il avait déjà entendue dans le « cabinet médical », pleine de crânes et de Saxons, de genèse et de généalogie. Il se rabattit sur un exemplaire des *Grandes Espérances*, dont il manquait mystérieusement les vingt premières pages, et se retira dans sa chambre.

Étendu sur le lit, incapable de lire comme de penser, il se laissa glisser miséricordieusement dans le cocon nuageux de l'épais matelas de plume, jusqu'au néant.

Il émergea dans une obscurité déroutante, réveillé par des coups si violents et si insistants – la porte en tremblait sur ses gonds – qu'ils semblaient surgis d'un rêve et matérialisés par la seule force de leur volonté. Liberty parvint à se redresser et à croasser un faible : « Oui ? »

— C'est Asa.

— Entrez. » Il s'aperçut qu'il s'était couché sur les draps encore tout habillé, sans enlever ses bottes crottées. « Je vous en prie, monsieur, veuillez m'excuser. Dans mon épuisement, je crois que j'ai sali les draps sans le faire exprès.

— Ne vous en faites pas pour ces conneries, répliqua Maury. Tout à l'heure, je vous ai promis une surprise, et je viens tenir parole. »

Liberty pivota, posa les pieds par terre. « Comment va Ditey ? »

— Comme elle doit aller, ni plus ni moins. À présent, taisez-vous et suivez-moi. »

Il le conduisit à une porte anonyme au bout du couloir, du côté opposé à la chambre de Grand-mère ; la porte était

verrouillée de l'extérieur. « Elle contient des objets précieux », expliqua-t-il dans un aparté alcoolisé : c'était la première fois qu'un véritable enthousiasme colorait ses manières depuis ses laïus pompeux sur le cerveau humain. Il poussa la porte, s'inclina devant Liberty d'un geste théâtral et insista : « Après vous. »

La chambre tout entière avait été transformée en un cube aveuglant de blanc pur : chaque surface visible, du sol au plafond, d'un mur à l'autre, était généreusement recouverte de plusieurs couches de chaux, effet spectaculaire renforcé par les dizaines de bougies éparpillées sur le plancher au hasard, à l'exception d'une double rangée impeccable qui formait un chemin de lumière du seuil jusqu'au lit d'acajou, seul meuble de la pièce, orné de draps frais et tendu d'une infinie voilure de mousseline bouillonnante. Devant ce monstrueux objet, ce vaisseau pour lequel, malgré les apparences, le temps idéal ne serait jamais clément, posait une jeune fille, plus jeune encore que Liberty, également drapée de mousseline immaculée, quoique en quantité insuffisante pour dissimuler complètement sa nudité. Elle portait sur la tête une couronne improvisée de boules de coton, et sa main droite tenait une houe rouillée en guise de sceptre. Son visage lisse et luisant était parfaitement vide, ses yeux deux gouffres insondables.

« Liberty, proclama Grand-père avec une solennité presque intimidée, et en appelant pour la première fois son petit-fils par son prénom, je vous présente Servitude. » Il eut un geste d'impatience, auquel la jeune fille réagit aussitôt par une légère révérence : du même coup, elle laissa tomber la houe, qui tomba bruyamment par terre en renversant plusieurs bougies.

« Par le Christ empalé ! s'écria Maury en se précipitant pour réparer les dégâts. Tu n'as donc pas de cervelle, petite conne ? Mettre le feu à la maison, baiser sur le tapis du salon, chier dans le puits, tout ça, pour toi, c'est du pareil au même, hein ? Oh, je devrais te... » Elle se recroquevilla en prévision du coup. « Tu aimerais bien que je te frappe, n'est-ce pas ? Pour prouver à cet inconnu que ton maître n'est qu'un ogre cruel. Eh bien, cet inconnu est déjà au courant, et il n'a pas de leçons à recevoir de...

— Je vous en prie, intervint Liberty. Voulez-vous bien cesser de harceler cette jeune fille ?

— C'est *ma* fille, annonça aimablement Maury. Et je la traiterai comme je le juge bon. Le voilà, le secret de la soirée : et ce n'est pas exactement le morceau de bravoure que je vous avais fait miroiter.

— Allez-vous enfin me dire, demanda Liberty exaspéré, ce que signifie cette mascarade fastidieuse ?

— C'est pourtant évident ! Je veux que vous y plantiez votre graine.

— Pour étudier le résultat ?

— Oui, pour étudier le résultat. Vous savez, j'ai déjà eu un aperçu mental du fruit d'une si noble union. Je prévois un rejeton gâté par la nature, aux proportions impeccables, à l'intelligence vigoureuse, au caractère exemplaire, et, faut-il le préciser ? d'une carnation immaculée : l'héritier de notre avenir, le fruit ultime de mes rêves, l'orgueil d'une nation.

— Votre folie excède la mesure et l'entendement.

— Mais j'ai déjà, librement et même joyeusement, reconnu ma démente flamboyante. Et à l'échelle cosmique de l'éternité, que vaut un aveu aussi audacieux ? Je vais vous le dire. Une pièce jaune trouée, voilà ce que ça vaut. Car il est bien possible que l'univers lui-même soit dérangé, et que la présence de la folie chez un humain ordinaire signifie simplement que l'individu s'y est adapté comme à un costume mal taillé, dans le but louable d'être mieux aligné avec les étoiles.

— Je capitule. Je me couche.

— Fort bien. Et maintenant, donnez-vous du bon temps. Je vous reverrai au petit déjeuner. » Il se dirigea vers la porte.

« Attendez. Je ne puis m'empêcher de souligner l'ironie de la situation : dans le secret de vos travaux, vous, l'antiabolitionniste farouche, le voleur d'âmes invétéré, vous avez surpassé tous les autres membres de cette famille torturée, y compris nous autres agitateurs nordistes, dans la promotion du métissage. Non seulement vous prônez les relations intimes entre les races, mais vous les pratiquez activement.

— La vision prophétique est un don sans pitié.

— Et la pitié elle-même une plus grande bénédiction.



— Je ne souhaite pas croiser le fer avec vous plus longtemps sur ce sujet. Vous avez un devoir pressant à accomplir, et je vous conseille de ne pas perdre de temps. N'oubliez pas que j'ai en vous la foi du charbonnier : la tâche a beau être éminemment déplaisante, vous êtes un Maury, et vous saurez vous en acquitter. » La porte se referma derrière lui, le verrou claqua ostensiblement.

Quand Liberty se retourna, la fille s'était libérée de son cocon de mousseline et se révélait à lui dans sa jeunesse nubile : mais sa séduction potentielle était complètement annihilée par un air de soumission si misérable qu'il dut détourner les yeux.

« Avez-vous des habits dignes de ce nom ? demanda-t-il en regardant le tas de gaze à ses pieds.

— Non, monsieur. La plupart du temps, le Maître me garde enfermée ici, avec juste un peu de dentelle pour me couvrir le minou.

— Eh bien, tenez, dit-il en empoignant un drap. Enveloppez-vous là-dedans. Je ne suis pas le maître.

— Vous n'allez pas faire un bébé avec moi ? demanda-t-elle, manifestement stupéfaite.

— Non, se hâta-t-il de répondre, il n'y aura pas de bébé ce soir. Compte tenu de l'anarchie généalogique qui prévaut dans cette maison, je crois comprendre, si mes calculs sont exacts, que vous êtes ma tante. » Il donna un coup d'épaule à la porte ; elle resta inébranlable. « Comment vous appelez-vous ? demanda-t-il en zigzaguant entre les chandelles pour atteindre la fenêtre ouverte.

— Servitude, martela-t-elle.

— Je parle de votre vrai nom, de votre nom de baptême. » Devant la fenêtre, il n'y avait pas d'arbre opportunément situé le long duquel se laisser glisser. Rien qu'un à-pic jusqu'au sol.

« Mon vrai nom, c'est Servitude.

— Et on ne vous a jamais appelée autrement depuis votre naissance ? demanda-t-il incrédule.

— Vous parlez de mon nom blanc ou de mon nom nègre ?

— Je vous en prie, n'employez pas ce mot. Il me fait mal aux oreilles. Dites-moi, comment vous appelait votre mère ?

— Je ne me rappelle pas.

— Bien sûr que si. Comment elle vous appelait ? »

Cette question innocente plongeait la jeune fille dans un dilemme cruel : on lisait sur sa figure son combat intérieur. Elle dut conclure que pour ce jeune Blanc les règles du lieu n'étaient que des panneaux, placardés uniquement pour être transgressés. « Tempie, répondit-elle timidement.

— Tempie ? Parfait. Vous voyez ? Ce n'était pas si difficile.

— Le Maître parlait de vous tout le temps, osa-t-elle poursuivre, depuis que j'étais toute petite. Il disait toujours que vous finiriez par venir.

— Ah oui ? » La nudité décolorée de cette pièce claustrophobique commençait à l'oppresser. Il avait l'impression d'être pris dans une coulée de neige.

« Le Maître disait que vous aviez une vocation puissante et que vous auriez beau vouloir y échapper, elle vous collerait à la peau comme du goudron.

— C'est Grand-père tout craché : un vrai devin ! Écoutez, je crois qu'on peut confectionner une corde solide avec les draps restants, et sortir par la fenêtre sans trop de risques. »

Elle le considéra d'un regard détaché. « Pourquoi ? demanda-t-elle platement.

— Pourquoi ? Mais pour s'enfuir, bien sûr.

— S'enfuir où ?

— Où vous voudrez. Le temps des fouets et des chaînes est révolu.

— Le Maître dit que le monde entier est un navire négrier qui vogue vers les champs de feu de la plantation de Satan.

— Oui, et il s'y connaît. Dites-moi, depuis combien de temps êtes-vous enfermée ainsi ?

— Depuis avant la guerre.

— Eh bien, Tempie, je suis venu vous informer que la maison de l'esclavage est en flammes de la cave au grenier. Le vieux manoir hanté va enfin s'écrouler. » Il la surprit à regarder anxieusement le plafond, comme si elle s'attendait à voir de la fumée. « Non, non, tenta-t-il de clarifier, je ne parle pas de cette maison-ci. Celle dont je parle n'est qu'une représentation verbale, une image mentale faite de mots, qui ne sont pas réels mais qui symbolisent quelque chose de réel, en l'occurrence tout

le système de l'esclavage institutionnalisé, qui certes n'est pas exactement une maison, mais... » Cette plongée maladroite et interminable dans le labyrinthe de la métaphore fut heureusement interrompue par un claquement frénétique de sabots dans l'allée : depuis son poste d'observation, Liberty vit les cavaliers, une dizaine environ, portant chapeaux, capes et fusils, piétiner devant la maison dans une excitation désordonnée où tout le monde proférait très fort des mots incohérents, quand soudain Grand-père apparut au milieu d'eux, sa majestueuse tête blanche brillant d'un éclat irréel dans les ténèbres humides. Il y eut une minute ou deux de conciliabules fiévreux, puis les cavaliers firent demi-tour et repartirent au galop, un seul mot intelligible résonnant comme une formule magique aux oreilles de Liberty : « Yankees ! »

« C'est la guerre, expliqua-t-il à Tempie – toujours assise, presque pudiquement, sur le bord du lit, et fermement ancrée à une permanence intérieure indifférente et imperméable à tout événement public –, la guerre venue en personne vous libérer de cette maudite chambre. »

Les mots s'étaient à peine échappés de sa bouche que le verrou fut tiré et que Maury se rua dans la pièce, plus sombre que jamais, son imposant pistolet de marine fixé à la ceinture. « Je vois que vous êtes encore habillé, remarqua-t-il d'un air méprisant.

— Qu'est-ce qui se passe ?

— Une patrouille fédérale. Elle vient de franchir la frontière du comté, et j'imagine que les légions des démons ne vont pas tarder. C'est vous qu'ils cherchent, hein ? demanda-t-il d'une voix acide à laquelle Liberty opposa un silence de diplomate. En tout cas, on ne va pas les attendre ni leur jouer un petit air de bienvenue. On met les voiles ce soir. » Il lança vers Tempie une robe roulée en boule et lui ordonna sèchement de s'habiller. « Et vous, dit-il à Liberty, je veux que vous m'aidiez à descendre Ida dans le chariot. »

Mais Grand-mère, réfugiée dans sa forteresse de couettes et de couvertures, refusait qu'on la déplace. Elle paraissait d'ailleurs ne pas avoir bougé d'un pouce. Les mains croisées sur le ventre comme deux bibelots ouvragés, elle écouta sans

commentaire son mari analyser la situation, exposant des arguments convaincants pour conclure qu'après mure réflexion ils devaient tous fuir le domaine aussi vite que possible pour devancer prudemment la marée montante des Nordistes.

« Non, se contenta-t-elle de répondre.

— Ida, implora-t-il.

— Vous m'avez entendue. Alors n'insistez pas.

— Mais vous avez toujours affirmé que vous préféreriez mourir plutôt que voir un seul Yankee mettre les pieds dans cette maison.

— C'est déjà fait, répliqua-t-elle en refusant d'accorder le moindre regard à Liberty. À présent, apportez-moi mes pistolets. Je devrais me débrouiller très bien toute seule. Je suis venue au monde toute seule, et je me sens parfaitement capable de quitter cette vallée de larmes sans m'encombrer de compagnie.

— Si vous croyez un seul instant que j'envisagerais d'abandonner mon épouse aux ignobles dépravations de...

— Oh, Asa, je vous en prie. Taisez-vous.

— Monday est en train de vous préparer un lit dans le chariot, vous serez bien installée. La route est bonne, le trajet court, et je ne tolérerai pas d'autre objection, c'est compris ?

— Apportez-moi mes pistolets.

— Je n'ai pas l'intention de discuter avec vous, Ida.

— Moi non plus. » Elle tendit la main. « Mes pistolets.

— Vous m'éprouvez, Ida, vous m'éprouvez terriblement. » Il se dirigea vers le secrétaire, et sortit du premier tiroir un coffret d'acajou rouge verni qu'il porta docilement jusqu'au lit. Sa femme l'ouvrit, en retira l'un des deux pistolets en argent et le brandit en disant, sans s'adresser à personne : « Mon père a tué un homme en duel avec ça. Ils sont jolis, n'est-ce pas ? » Elle disposa les pistolets sur la couverture, l'un à sa droite l'autre à sa gauche, à portée de main. « Aucun abolitionniste de malheur n'oserait lever le petit doigt contre une vieille femme malade. » Et puis, remarquant chez son mari une ombre de détresse inhabituelle, elle s'adoucit légèrement. « Je suis désolée, Asa, je ne peux vraiment pas partir avec vous, je suis fatiguée, si

fatiguée. Quelle bénédiction ce sera d'accéder enfin à ce lieu "où les méchants cessent de nuire et les affligés de souffrir".

— Vous ne pesez pas plus qu'un enfant. Je pourrais très bien vous soulever de force et vous porter jusqu'au chariot.

— Ne faites pas ça. » Une main papillonnante effleura l'un des pistolets. « Je vous en prie, ne faites pas ça.

— J'en ai assez de me battre avec toi, femme. Cinquante ans de douleur, d'inquiétude et de lutte répudiés sur un caprice ridicule !

— De la confiture de mûre, murmura-t-elle. Je donnerais cher pour un peu de confiture de mûre.

— Ça suffit ! » s'écria Maury, qui ajouta sèchement en se tournant vers Liberty : « Dites adieu à votre grand-mère. Je vous retrouve dehors.

— Viens, fit-elle en tendant ses bras flétris. Approche. » Liberty se pencha, et il fut pris dans une étreinte d'une férocité inattendue qui l'entraînait inexorablement vers ce visage antique et ridé. Dans cette proximité intime, elle sentait le camphre, la poudre et les dents gâtées. Elle lui souffla à l'oreille : « Roxana a toujours été ma préférée », et déposa un baiser délicat sur sa joue.

« Adieu, Grand-mère, répondit-il en serrant contre lui ce tas d'os desséchés. Vous savez, nous autres les Yankees, nous ne sommes pas des mangeurs d'enfants et des démons lubriques comme on le prétend.

— Oui, oui, je sais, je ne m'inquiète pas. Mais toi, prends bien soin d'Asa. Il n'est pas aussi jeune qu'il le croit. »

Sa dernière vision d'elle fut celle d'une tête désincarnée sur un oreiller, aux yeux sombres furieusement embrasés, comme dévorés à jamais par les flammes infernales d'un feu noir.

Devant la maison, le chariot attendait. Monday, un vieux monsieur d'une compétence discutable mais d'une loyauté de fer, du moins à en croire Maury, était perché sur le siège, l'air inquiet, les rênes à la main, Tempie recroquevillée comme un chat sauvage sur une paillasse à l'arrière dans un chaos de malles, de valises, de caisses, de piles de livres, de crânes, de cages et de dizaines d'épais manuscrits enveloppés dans du linge. Monté sur un superbe étalon bai, Maury tenait par la

bride une seconde monture beaucoup moins imposante. « La dernière jument valide du comté, claironna-t-il. Je l'avais cachée dans le marais en prévision d'une telle urgence.

— Je crois que je devrais rester, dit Liberty. Pour veiller sur Grand-mère jusqu'à l'arrivée des gars, et peut-être demander au chirurgien de l'examiner.

— Hors de question, mon garçon. Vous savez aussi bien que moi que rien de fâcheux ne peut lui arriver ; il n'y a pas de raison de s'inquiéter. C'est de vous que j'ai besoin. Notre projet demeure cruellement inachevé. Vous êtes devenu un rouage crucial de l'engrenage du progrès scientifique, et franchement, je suis bien placé pour le savoir, toute connaissance digne de ce nom exige des sacrifices. Allez, montez sur ce cheval.

— Je crois que je vais rester. »

À contrecœur, Maury dégaina son revolver et le pointa sur le visage de son petit-fils. « Montez.

— Tout le monde dans cette famille a l'air d'avoir la gâchette facile, remarqua Liberty pince-sans-rire en se hissant sur la selle.

— C'est pour se protéger, ricana Maury, pour une fois sincèrement amusé. Se protéger les uns des autres.

— Et où allons-nous exactement ?

— Là où l'on respecte encore les droits de l'individu, et où l'on est conscient qu'il ne faut pas piétiner l'institution divine, sacrée et nécessaire que constitue l'esclavage.

— Et où peut bien se trouver ce paradis terrestre ?

— Au Brésil », répondit Grand-père.

Il fit pivoter l'étalon et guida chariot et cavalier jusqu'au bout de l'allée, pour s'élancer dans la nuit pesante.

La marée était haute, le ciel était bas, le vent un simple murmure, lorsque Asa Maury et sa compagnie maussade – qui n’avaient pas échangé un mot durant tout le trajet ballotté – atteignirent, échauffés et épuisés, la géométrie bizarrement délabrée des docks de Charleston. « Un temps idéal pour s’évader, approuva Maury en considérant l’eau silencieuse et noir pétrole, les nuages sombres et troubles.

— Balivernes ! rétorqua un Liberty avide d’en découdre. Même sans lune, quel vaisseau, fût-il habilement piloté, oserait défier le blocus à ce stade de la guerre ? Le port est bouché comme une bouteille de vin français depuis la chute de Morris Island.

— Tout à fait exact, répondit Maury avec un sourire rusé. Je constate que vous autres, les gars du Nord, outre vos merveilleuses réalisations dans le domaine de l’art et de l’industrie, êtes également capables de lire le journal. Mais entendez-moi bien : “impossible” est un mot réservé à la populace. Je ne m’intéresse qu’au singulier, à l’“unique”, car il y a toujours un individu “unique”, quelqu’un qui dit non au non, et pour qui le grand jeu grisant du lièvre et de la meute avec la flotte fédérale est loin d’être terminé. Voilà l’homme que je cherche, et que je trouverai. Tenez, regardez-le, invoqué par mes seules pensées ! » Il pointa un doigt osseux vers un quai à une centaine de mètres, où les lueurs changeantes de quelques lanternes dévoilaient les longues lignes basses d’un vapeur étroit comme une lame de couteau, et une activité ténébreuse inhabituelle à pareille heure. « Les signes croissent et se multiplient. Que dit le sceptique en vous, jeune freluquet ? Méditez comme la Providence favorise toujours mes desseins. Ma tête auréolée d’argent est la couronne de l’ élu. Venez, allons trouver le capitaine. »

Laissant leurs montures et leur butin entre les mains de Monday, Maury conduisit son petit-fils et l'épouse putative de ce dernier vers le bateau, le CSS *Cavalier* à en croire les enjolivures de la plaque gravée à la proue : sur chaque pont s'entassaient déjà des balles de coton de trois cents livres. Il bouscula sans vergogne l'équipe renfrognée et suante d'esclaves à demi nus qui transportaient laborieusement d'autres balles sur la passerelle grinçante, mais qui s'interrompirent dans leur labeur pour contempler ce curieux spectacle : un vieux Blanc bizarre qui escortait à bord un jeune Blanc à l'air sombre et une gamine noire éplorée avec toute l'assurance impérieuse d'un armateur effectuant une inspection surprise.

Sur les indications d'un matelot revêche qui n'avait qu'un œil et une dent et qui, sitôt éloignés ces inconnus, se pencha, cracha soigneusement à l'endroit même où s'était tenu Maury, puis entreprit de frotter la salive tiède pour que le bois l'absorbe, ils trouvèrent le capitaine, un dénommé Wilbur Wallace, seul dans la cabine de pilotage, mâchonnant un cigare éteint et lisant un numéro du *London Times* vieux d'un mois. « Ça se présente mal pour notre camp, messieurs, annonça-t-il tout joyeux en repliant le journal pour le jeter négligemment sur la table de navigation. Je crois même que nous avons capitulé la semaine dernière. »

Son rire retentit comme une explosion de bouteilles de champagne. Ce bruit contagieux contenait une promesse d'allégresse éternelle.

Après les présentations et poignées de main obligées, durant lesquelles le regard perçant de Wallace s'attarda brièvement sur la timide Tempie, dont l'attention demeurerait fixée, comme toujours, sur ses pieds nus, Maury passa promptement aux choses sérieuses. « J'ai besoin, monsieur, que vous preniez immédiatement à votre bord quatre passagers pour les conduire jusqu'à votre destination, quelle qu'elle soit.

— Tiens donc ? » Les sourcils de Wallace, comme le reste de ses traits étonnamment mobiles, semblaient spécialement conçus pour produire un effet théâtral maximal : ils glissèrent brusquement vers le haut, puis redescendirent en un déclic presque audible.



« Je suis disposé à payer, et à payer grassement, cette faveur. J'ai de l'argent. Des dollars. Par baluchons entiers.

— Moi aussi, monsieur Maury, moi aussi.

— Mais on n'en a jamais trop.

— Monsieur Maury, laissez-moi vous faire comprendre un fait essentiel. Votre misérable petite algarade entre États a été pour moi, comme pour une foule alarmante d'hommes sans scrupules, ce que vos snobs appellent un "ticket gagnant". Remédier à vos privations a fait de moi un multimillionnaire. Je n'ai pas besoin de vos dollars et, je le crains, je n'ai pas besoin de vous. » Son attention se reporta sur les deux jeunes gens. « Vous voyagez en compagnie bigarrée, dites-moi. C'est votre fils ?

— Mon petit-fils.

— Étonnant. Ils pourraient presque être frère et sœur, n'était la différence évidente de, euh... de couleur de peau, naturellement.

— Votre prix sera le mien.

— Le *Cavalier*, monsieur Maury, comme vous avez certainement dû le remarquer, n'a rien d'un bateau de croisière. Dans quelques heures, nous allons mettre le cap sur Nassau, dans les pires conditions imaginables, en emportant ce qui sera sans doute la dernière cargaison de coton à quitter cette malheureuse ville. Mais pourquoi elle tremble, cette pauvre fille ?

— Elle est d'une nature inquiète. Écoutez, capitaine, si c'est une question de place, je serai ravi de vous payer toute somme qui vous paraîtra raisonnable pour occuper ne serait-ce qu'un espace sur le pont, mais il est impératif que mes accompagnateurs et moi-même quittions Charleston le plus vite possible. »

Le regard audacieux et intense de Wallace, même quand il s'adressait à Maury, voletait dans la cabine tel un oiseau captif, sans trouver de meilleur perchoir que la personne à peine vêtue de Tempie, qu'il explorait dans tous ses charmants détails. La sentant mal à l'aise, Liberty s'avança pour lui faire un rempart de son corps. Le charme rompu, Wallace revint à la requête de Maury. « Par les temps qui courent, les impératifs sont aussi

nombreux que les palmiers nains dans les marais. Et à peu près aussi utiles. Mais il se trouve effectivement qu'il me reste une unique cabine, à mon grand regret, car elle était réservée pour une certaine jeune dame. Seul un amoureux ou un fou oserait défier ces eaux infestées de patrouilles, et je relève, hélas, des deux catégories. C'est elle qui m'a fait signe, qui m'a attiré sous le feu des canons. Et on l'a échappé belle, d'ailleurs. Le tir d'un croiseur yankee a balayé le subrécargue et cinq barils de clous de cercueil, denrée dont notre Confédération assiégée a cruellement besoin, ai-je cru comprendre. » Il semblait perpétuellement cligner de l'œil, même quand ce n'était pas le cas.

« Et c'est quoi, au juste, un "subrécargue" ? demanda Liberty.

— Pas "quoi", mais "qui". M. Perkins était le représentant à notre bord de l'armateur, le bras droit de Fraser Trenholm. Un homme maniaque et pédant, mais incontestablement courageux. Il avait survécu à une dizaine de traversées, deux naufrages, et un arraisonnement qui avait culminé par un séjour bref mais plaisant entre les murs de la prison de Ludlow Street, à New York. Malgré tout, je n'ai jamais eu beaucoup de sympathie pour lui. Un monsieur très amer, de l'écorce à la pulpe. Et il désapprouvait qu'il y ait des dames à bord. Il n'en voyait pas l'intérêt. Nous avons failli en venir aux mains lors de ce voyage, vous savez. Mais peut-être a-t-il senti l'aile du destin, une prémonition ou quelque chose du même tonneau. Nous autres, vieux loups de mer, sommes sujets aux messages divins, aux annonces angéliques et autres rêves prophétiques.

— Les soldats aussi, intervint Liberty.

— Oui, les soldats aussi. À force de se tenir au bord du précipice, même un aveugle finit par avoir un aperçu de l'horizon. Peut-être que Perky, dans son lit à Liverpool, a vu venir la balle qui lui était destinée. Je n'en sais rien. Triste histoire, tout ça. De terribles pertes dans les deux camps. Du moins mon Ellen compte encore parmi les vivants, même si, je l'admets, elle n'est pas sous mes latitudes.

— Capitaine, si je puis me permettre, l'interrompt Maury qui s'impatientait. Mon majordome attend, et à cette heure les docks ne sont pas sûrs.

— Êtes-vous donc sourd, mon brave ? Je vous ai promis la cabine, mais si vous osez encore m'interrompre vous allez devoir barboter à la nage jusqu'aux Bahamas. Je vous livre un récit d'une immense portée sur l'amour et ses tendres paradoxes. Comme je vous l'expliquais, au cours de mes absences fréquentes et prolongées, ma chère Ellen a été présentée et a donné son cœur à un autre, dont les absences, quoique nombreuses, n'étaient pas aussi fréquentes ni aussi prolongées que les miennes. Un jeune capitaine de cavalerie, m'informe-t-elle, qui, à l'heure qu'il est, picote les flancs de l'armée de Grant à Petersburg comme un moucheron harcèle le cul d'un éléphant. Je ne lui suis plus d'aucune utilité. Elle attend le retour de son héros.

— Oui, oui, l'inconstance du cœur, proclama Maury de toute son emphase. Un sujet éternel, oui, oui. L'obsession pitoyable de tout écrivain à qui on a jamais confié une plume.

— Je crois que je préférerais composer des odes sur le sujet dans une thébaïde apaisée qu'en goûter les plaisirs singuliers dans ma chair torturée. Mais foin de mes griefs ! ajouta brusquement Wallace en agitant devant sa figure une main irritée comme pour chasser le susnommé moucheron. Ma triste histoire est effectivement une vieille histoire, certainement rejouée, à l'heure où nous parlons, par d'innombrables acteurs dans d'innombrables foyers sur tout ce continent éclaté. Toutefois le dénouement, regrettable pour moi, constitue pour vous une aubaine inespérée, messieurs, et madame » — il fit une révérence en direction de Tempie. « Dans cette rencontre, je sens la main du destin. Peut-être avez-vous été guidés ici pour m'instruire de quelque affaire dont je suis encore bienheureusement ignorant. Ou peut-être me porterez-vous chance, bénissant cette traversée. À tout le moins, nous aurons le plaisir de votre compagnie, et cela sera déjà une chance. Autant de questions intéressantes que nous aurons amplement l'occasion d'approfondir. En attendant, nous embarquons dans l'heure. Je veux que d'ici là vos personnes et vos biens soient

solidement arrimés. Flynn ! » cria-t-il, provoquant l'apparition immédiate sur le seuil d'un matelot remarquablement jeune et remarquablement soigné, n'était l'ancre renversée grossièrement tatouée sur sa joue gauche. « M. Flynn vous aidera à monter vos bagages, et vous conduira dans vos quartiers. Vous constaterez que la cabine est étroite mais acceptable. Bienvenue à bord du *Cavalier* », conclut-il brusquement, serrant la main des deux hommes avant de gratifier Tempie d'une nouvelle révérence appuyée. Puis, prenant sa main svelte et menue dans la sienne, il y déposa un baiser galant et délicat.

À l'heure dite, Monday relâcha les chevaux, Maury leva les bras pour bénir comme un prophète fou les bêtes effrayées qui détalait sur les pavés sombres et s'écria : « Plaise à Dieu qu'ils puissent servir la Cause, où que la Cause les rattrape ! », et, après avoir hissé les livres, caisses, cages et autres effets de Maury sur le pont, dans des coursives étroites rendues plus étroites encore par les balles de coton empilées contre les cloisons, et jusqu'à une modeste cabine dont le caractère confiné et oppressant était renforcé par une balle de coton pachydermique qui occupait presque tout le plancher, les voyageurs exténués se retrouvèrent dans l'obscurité totale, avec ordre strict du capitaine de ne pas dire un mot ni faire un geste avant qu'on ne vienne les chercher. Les écoutilles avaient été couvertes de toile goudronnée, les lanternes et les bougies éteintes, lorsque le *Cavalier* s'éloigna doucement de la jetée : on n'entendait que le bourdonnement sourd des moteurs, le clapotis discret et régulier des roues à aubes, et leurs corps ne sentaient le mouvement qu'à une succession constante d'ondes vibratoires. Comme s'ils étaient des figurines précieuses enfermées dans un coffret de ténèbres et transportées en secret d'une cachette à une autre. La chaleur était étouffante, la tension presque insoutenable. Ce fut Maury qui craqua le premier.

« Le baisemain à une négresse ! gronda-t-il furieusement. Comme si c'était une princesse.

— Je vous en prie », l'adjura Liberty dans un accès d'émotion qui le surprit lui-même, après tant de temps à ne rien dire, à ne

rien faire. « Je vous demande de ne plus jamais employer ce mot haïssable en ma présence. Il souille jusqu'à l'air que nous respirons.

— Puis-je vous rappeler, monsieur Fish, mon jeune ami, que je détiens encore une arme, qui à l'instant où je vous parle est braquée droit sur votre cœur ?

— Vous n'oseriez pas me tuer, même si vous pouviez voir la cible.

— Et pourquoi cela, je vous prie ?

— Parce que cela gâcherait votre grande expérience d'élevage humain.

— Mais je n'ai peut-être pas toute ma raison, comme vous l'avez vous-même suggéré plus d'une fois, et quelque débordement du cœur pourrait fort bien faire vaciller les derniers piliers branlants, auquel cas mon doigt risque d'agir en toute indépendance, hors de tout contrôle de mon cerveau.

— Alors priez pour viser juste. »

Le rire étouffé de Maury résonna dans l'espace clos comme un vilain hoquet. « Je vous taquine, mon garçon. Jamais je ne toucherais à un cheveu de votre précieuse tête de métisseur. D'ailleurs, votre crâne a des bosses prometteuses. Mais, s'il vous plaît, abstenez-vous de me répondre sur ce ton. L'insolence vous sied mal, et elle m'irrite le sang.

— Vous pourriez tout de même montrer un semblant de considération pour la sensibilité de vos compagnons.

— Vous êtes aussi fougueux que votre mère. »

Le sol tremblait, le navire avançait, et une rumeur de sanglots étouffés parvint du recoin où se blottissait Tempie.

« Qu'est-ce qu'elle a encore, celle-là ? gronda Maury.

— Elle veut sa maman, répondit Monday d'une voix sourde et funèbre.

— Comme tout le monde ! murmura Maury d'un ton méprisant. Tout le monde veut sa maman. Mais la vie est une épreuve.

— Dont vous fixez les règles, glissa Liberty.

— Il n'y a pas beaucoup d'hommes, dans cette satanée existence, qui comprennent pleinement la distinction entre le bien et le mal.

— Vous ne comprenez rien.

— Et c'est un pied-tendre comme vous qui prétend me montrer le droit chemin en ce monde ?

— Votre monde, Dieu merci, est à présent défunt.

— Chut ! fit sèchement Maury. Taisez-vous ! Qu'est-ce que c'est que ça ? »

Personne n'osait bouger ni parler, tendant l'oreille aux sons ténus et incongrus qui leur parvenaient sur les flots : un chœur de voix d'hommes chantant à l'unisson, avec accompagnement à la flûte et au violon ; l'air gagna peu à peu en volume pour être bientôt reconnaissable : l'inusable et joyeuse comptine *Il court, il court, le furet*.

« Des marins fédéraux, murmura Liberty. Et ils sont près, tout près.

— Si quelqu'un ose ne serait-ce que couiner, avertit Maury, il sentira mes doigts autour de sa gorge. »

Les moteurs ralentirent ; la musique cessa. Dans l'intervalle de silence, Liberty crut entendre des rires, des conversations même, mais les mots demeuraient hors de portée, indéchiffrables. Quelque part derrière cette coque terriblement fine – « un tiers de pouce d'acier trempé de Birmingham », s'était vanté le capitaine – rôdait une frégate nordiste, et tout son potentiel de mort. Feignant un calme imperturbable, il attendit stoïquement le premier obus. Après tous ces mois où il s'était préparé à accueillir la mort dans une plaisante clairière ensoleillée, il était quelque peu dérouté à l'idée qu'elle le trouve dans une boîte métallique flottant sur la mer à minuit.

Soudain, du recoin où se tenait Tempie surgit un trémolo perçant, un cri d'animal solitaire tel qu'on en entend dans les forêts de l'Ouest au cœur de l'hiver, quand la température chute et que la nourriture est rare, et qui monta rapidement en volume jusqu'à ce qu'une brève mêlée et un hoquet étranglé y mettent fin brusquement, sur quoi le silence fut troué par la voix reconnaissable de Maury, rauque, menaçante : « Arrête de chialer, misérable donzelle, ou je t'arrache la langue sur-le-champ, avec la lame dont je me servais pour donner une bonne leçon à ta mère. Et maintenant, hoche la tête si tu es d'accord, et

je te lâcherai. Hoche la tête. C'est ça, oui, très bien, respire, voilà, ça va, tout va bien.

— Ce n'est pas exactement l'expression que j'emploierais pour décrire notre situation, remarqua Liberty.

— Et quelle expression voudriez-vous employer, monsieur le lexicographe ?

— Oh, je ne sais pas... "l'enfer" ? »

Et puis, tout d'un coup, la nuit s'abattit, un bruit de déchirure enfla et éclata, et alors commencèrent les rugissements sourds du fer qu'on éjacule. Les moteurs du *Cavalier* revinrent à la vie. L'eau explosa.

« Ils nous ont vus, cria Maury, excité comme un gamin au cirque. On nous tire dessus.

— Je connais les symptômes, maugréa Liberty.

— Eh bien, il me semble que notre séquestration n'a plus grand sens à présent. Que diriez-vous d'aller flâner sur le pont, jeter un coup d'œil ?

— Est-ce que les Yankees vont nous exterminer ? demanda Monday.

— Mais non, pas du tout. Toi, ils te mettront en cage pour t'exposer à la Maison-Blanche. Qu'est-ce qu'ils essayent de faire, d'après toi, vieil imbécile, nous baiser la joue ? » Un sifflement sinistre fondit sur la poupe, changeant de tonalité au fil de son sillage, avant de s'évanouir.

« Vous avez entendu ? insista Maury. On les distance déjà.

— Je ne veux pas mourir, gémit Monday.

— Nous non plus, confirma Liberty.

— Monday, je te confie cette petite peste. Si elle pose de nouveaux problèmes, tu as ma permission expresse de lui administrer la correction appropriée.

— Et comment ?

— À coups de gifles, sombre crétin.

— Et si elle recommence à pleurnicher ?

— Tu te rappelles Octavia ?

— Oui, m'sieur.

— Tu fais pareil.

— Mais, Maître, Octavia était une mule.

— Et sacrement impertinente ! Fais ce que je te dis, et Dieu ajoutera une pièce d'or au butin qui t'attend au ciel.

— J'aimerais bien en tâter de temps en temps, une de ces pièces. Je suis le riche le plus pauvre que je connaisse.

— Je n'ai pas le temps de discuter de détails théologiques avec un âne. Sache qu'au jour du Jugement nous toucherons tous notre salaire.

— C'est vrai, mon révérend ? s'écria Liberty. Voilà un spectacle que j'aimerais bien voir. Je pense qu'on me doit un pactole pour cette équipée.

— Allez, dehors, ordonna son grand-père en lui assenant une bourrade sur l'épaule. Vous et vos frères impies, vous serez payés en crochets acérés et en braises brûlantes. »

L'imperturbable capitaine Wallace arpentait nonchalamment le pont en pantoufles, s'arrêtant à chaque demi-tour pour scruter l'horizon à la poupe à travers des jumelles de marque française. Le ciel s'illuminait à intervalles réguliers d'une bordée de fusées, et dans leur lueur crachotante on apercevait les silhouettes sombres et peu engageantes de deux vaisseaux fédéraux qui filaient à toute vapeur vers le *Cavalier* ; dans son sillage écumant explosaient des obus inoffensifs en grands geysers d'eau blanche.

« Ah ! proclama Wallace avec un geste majestueux, comme s'il accueillait des retardataires à un banquet dominical. Je crains fort que notre petite bulle d'excitation n'ait déjà éclaté. Regardez comment ils peinent à nous poursuivre. Il n'y a pas un croiseur dans leur flotte qui puisse nous rattraper. » Un nouvel obus plongea en ululant dans les vagues cent mètres en arrière. « Vous voyez ? Nous sommes déjà hors de portée, et l'écart va se creuser. J'allais vous envoyer chercher, messieurs, surtout vous, monsieur Maury, pensant que l'ancien militaire que vous êtes aurait plaisir à retrouver le goût de la poudre – avec l'avantage de la distance, bien entendu. » L'effervescence de sa voix était presque contagieuse.

« Je n'ai jamais parlé de mes campagnes.

— Vraiment ? Comme c'est étrange ! Mais enfin, monsieur, votre posture est éloquente, sans parler de votre âge. Vous êtes certainement assez chenu pour avoir pris part à l'une au moins



des controverses armées dont votre pays est si friand. Vous les Américains, qui aimez tant la paix, quand vous n'êtes pas occupés à vous entretuer, vous semblez toujours aux prises avec des étrangers d'un genre ou d'un autre.

— Et de préférence avec vous. »

Wallace réagit par un éclat de rire. « Bien vu, monsieur. J'apprécie une langue acérée.

— Alors écoutez ça, l'Anglais. Quand j'étais tout jeunot, en l'an 1812, j'ai eu l'honneur de porter le mousquet de l'héroïque George Croghan à Fort Stephenson, et je suis fier de rapporter que j'ai expédié plusieurs rosbifs mal cuits dans une infamie éternelle.

— Certes, mais à présent, nous portons tous l'uniforme gris, n'est-ce pas ? Oh, regardez comme c'est joli ! » Un obus, explosant prématurément, projeta dans la mer une gerbe d'étincelles. « Je ne doute pas, monsieur Maury, que vous avez enduré les épreuves, les privations, etc., etc., du fantassin ordinaire, mais dites-moi, honnêtement, y a-t-il plus grisant dans les annales de la guerre moderne qu'une percée intrépide sous les mufles de fer d'une force ennemie supérieure en nombre et prête à vous encercler ? Cette excitation me manquera terriblement. La paix, je le crains, risque d'être d'un mortel ennui.

— Et d'un ennui même pas rentable », intervint un nouveau venu, essoufflé d'avoir hissé son ample carcasse sur les divers escaliers et échelles qui reliaient le pont aux cabines. Malgré la pingrerie désespérée des temps, cet homme dodu, couleur de bœuf cru, arborait un costume de lin non seulement de bonne coupe mais propre, avec gilet et chapeau assortis. Derrière lui trottaient une minuscule femme aux yeux de chien, aussi étroite de corps que son compagnon était large ; sa silhouette gracile était engloutie par une énorme robe émeraude, épinglée de dizaines de rubans célébrant ses prouesses en équitation, tir, orthographe et tarte aux pommes.

« Les Fripp ! s'exclama le capitaine Wallace comme s'il retrouvait des parents qu'il croyait perdus. Bienvenue ! Notre cercle est au complet. Permettez-moi de vous présenter M. Asa Maury et son petit-fils, M. Fish.

— Les Maury de Redemption Hall ? demanda M. Fripp tout excité.

— Eux-mêmes, répondit Maury avec un bref hochement de tête.

— Eh bien, ça c'est fort ! Je nous soupçonne d'être cousins, vous et moi. Tous mes papiers sont au fond des malles, mais, dès que nous arriverons à Nassau, je vous promets de consulter mes arbres généalogiques. Regardez, Phoebe, ajouta-t-il en se tournant vers sa femme impassible, nous sommes du même sang.

— Mais dans le pays, demanda Maury, ne sommes-nous pas tous plus ou moins apparentés ?

— Je sais que l'on peut avoir cette impression, mais, si je ne m'abuse, il me semble qu'une des sœurs de votre grand-mère avait épousé l'un de mes grands-oncles, ou quelque chose comme ça, et qu'ils s'étaient installés à Fib's Head, avant l'Indépendance.

— Le lien me paraît assez ténu, tout de même.

— C'est ce que je pourrai établir dès que j'exhumerai ma documentation, mais je me trompe rarement en la matière, n'est-ce pas, Phoebe ? L'Histoire, c'est ma marotte.

— Moi, je ne me mêle pas de ces bêtises, répliqua M<sup>me</sup> Fripp.

— Comme je le disais, intervint le capitaine pour meubler habilement le silence gêné, j'espérais que vous auriez tous l'occasion d'apercevoir le feu d'artifice, mais à treize nœuds nous nous éloignons rapidement de la fête.

— Eh bien, nous serions montés plus tôt, mais vous savez, les femmes... expliqua M. Fripp en lançant à sa moitié un sourire indulgent. Même au plus fort de la bataille, ce sont les apparences qui priment.

— Taisez-vous ! rétorqua M<sup>me</sup> Fripp.

— Oh, regardez ! » Wallace désigna le ciel de noroît, où une boule pétillante de lumière blanche décrivait un arc gracieux avant de s'éteindre sous les vagues. « Ils aimeraient bien nous assaisonner !

— Magnifique ! » décréta M. Fripp, ou plutôt M. G. D. Fripp, comme il aimait à se faire appeler. Il essuya son grand front luisant avec un bandana impeccablement repassé. « J'ai

toujours apprécié une bonne canonnade nocturne. Ça doit me rappeler le 4 Juillet. Certes, le jour où ces batteries infernales ont commencé à viser directement Charleston, nous avons dû évacuer la ville. M<sup>me</sup> Fripp a les nerfs fragiles comme du verre. Vous savez, elle peut entendre une aiguille tomber sur le tapis sans même être dans la pièce.

— Oui », confirma l'intéressée, qui s'était discrètement postée aussi près du capitaine que la politesse le lui permettait, comme si elle cherchait refuge dans l'ombre de sa présence imposante. « Et cette exacerbation pathologique de la délicatesse féminine naturelle est pour moi, j'ose le dire, un fardeau ingrat, une véritable malédiction.

— Allons, Phoebe, intervint son mari, ne vous mettez pas dans des états pareils ! Nous devons rationner nos médicaments jusqu'à l'arrivée aux Bahamas.

— Dites-moi, madame, demanda le capitaine, quand nous sommes passés à portée de voix de ce cuirassé nordiste, qu'avez-vous perçu de l'activité à bord ? À vos sens aiguisés, rien n'a dû échapper.

— J'ai entendu des gens chanter terriblement faux.

— Nous aussi, remarqua Maury.

— Et les éternelles grossièretés, parties de cartes et autres crachats bruyants qui surviennent inévitablement dès que des hommes sont réunis en nombre.

— Avez-vous réussi à voir, demanda Maury poliment, si l'un des joueurs avait un carré d'as ? »

Tendant de réprimer son rire, Wallace laissa échapper un hennissement qui lui valut un regard assassin des Fripp, mari et femme.

« J'espère, monsieur Maury, que cette remarque déplacée ne témoigne pas d'un manque de respect envers mon épouse.

— Non, non, pas du tout, G. D. Je suis simplement impressionné par les talents singuliers de M<sup>me</sup> Fripp. J'aimerais tant posséder de telles capacités sensorielles.

— C'est facile à dire, commenta-t-elle d'une voix acide, quand on n'a pas enduré soi-même les souffrances dont s'accompagnent ces "dons".

— Dans ce cas, je vous présente mes excuses, madame. Je n'ai aucune malveillance envers vous ou votre mari. Nous sommes tous dans la même galère, si j'ose dire.

— Excellent ! Bien trouvé ! » s'exclama le capitaine en se frottant les mains, grandes et calleuses. « Et à présent, je suggère que nous nous retirions dans le carré, où mon chef personnel, le célèbre Joe Cox, qui officiait auparavant au Delmonico's, à Gotham City, du moins à ce qu'il prétend, a préparé une fabuleuse "table d'hôte" dont la variété et l'ampleur vont nous époustoufler. J'ai constaté que rien n'aiguise l'appétit comme une percée réussie à travers un blocus, surtout si l'on a essuyé les tirs ennemis. Ce soir, nous allons festoyer au bonheur d'être en vie. »

Une longue table avait été dressée avec la même précision, la même ferveur qu'un autel, sur une nappe de damas d'une pureté immaculée jamais vue depuis l'avant-guerre, et encore ; les couverts étaient d'argent massif, la porcelaine de Boston, et la nourriture elle-même d'une abondance habituellement réservée à un dîner familial de Thanksgiving : soupe d'huîtres, tête de mouton au four, rôti de dinde à la sauce aux œufs, rosbif, huîtres dans leurs coquilles, rognons en daube, patates douces, aubergines, navets, panais, betteraves, tomates à l'étouffée, tarte aux pommes, raisins secs, chocolat et, disposées à intervalles réguliers parmi les plats fumants, d'innombrables bouteilles de bordeaux, bourgogne, sherry, catawba et, bien sûr, champagne.

« Capitaine Wallace, tonna Maury, vous dépassez les bornes de l'extravagance. Ça me rappelle les repas de Noël à Redemption Hall, au temps jadis, quand Père présidait encore le clan.

— Pas de demi-mesures sur ce vaisseau, répondit fièrement Wallace. Je vous en prie, prenez place. Je suis sûr que vous connaissez cette théorie lassante selon laquelle la terre est une prison, et nous des condamnés à mort ignorant quand l'homme encagoulé va venir frapper à la porte. Eh bien, si tel est le cas, pourquoi gaspiller notre bref séjour en bouderies et en colères ? Mangeons ! Buons ! Festoyons ! » Il leva son verre de vin français, le premier d'une longue série.

« Je vois que vous êtes un gentilhomme de bonne race, commenta Maury. De quelle lignée descendez-vous ?

— Je suis aussi britannique que le pudding, monsieur Maury. Je viens apparemment d'une tribu fatalement encline – pour reprendre votre charmante expression sudiste – à la “bougeotte”. En conséquence, mon pedigree est un habit d'Arlequin, un patchwork d'Irlandais, de Gallois, d'Écossais, avec une pincée de Hollandais pour donner du goût.

— Intéressant. À en juger par votre port et vos manières, on s'attendrait à une hérédité plus... » – il s'interrompt, par délicatesse – « ... plus saine.

— Est-ce que vous me trouvez maladif, monsieur Maury ? » À la lueur doucement oscillante de la lanterne, ses yeux brillaient d'un amusement alerte et insatiable.

« Enfin, capitaine, vous n'êtes pas sans savoir que certains traits bénéfiques tendent à se diluer sans retour quand on les plonge dans des eaux étrangères.

— À vrai dire, je n'y avais jamais réfléchi.

— C'est un sujet d'une profondeur inépuisable, que je me ferai un plaisir de développer.

— Pourquoi ne pas nous consacrer d'abord aux plaisirs de ce banquet phénoménal ? suggéra fébrilement Liberty, en un écho gênant de sa tante Aroline. Nous avons... combien ? trois jours au moins à passer sur ce navire, ce qui nous laisse amplement le temps d'explorer les complexités de toutes les sciences majeures, de l'alchimie à la phrénologie.

— Brillante idée ! approuva le capitaine, qui leva de nouveau son verre en balayant la table d'un regard canaille. « Je porte donc un toast à l'Union, éternelle et indissoluble. »

Solennellement, Maury reposa son verre de cristal. « Même pas pour plaisanter, monsieur, même pas pour plaisanter.

— Mais ne conviendrez-vous pas, monsieur Maury, que la vie serait insupportablement lugubre si nous ne nous laissions pas aller de temps en temps à un peu de fantaisie ?

— Les temps que nous vivons ne prêtent pas à rire.

— C'est exact. Mais j'ai découvert, au fil d'une existence exceptionnellement mouvementée, que pour conserver son équilibre mental il est préférable d'apprendre à apprécier la

fêlure des choses, les juxtapositions incongrues, la cocasserie et le désordre qui se nichent au cœur du monde, bref, monsieur Maury, d'apprendre à en rire. Je vais vous donner un exemple pertinent : en 61, quand j'ai mis mon navire au service de cette Confédération visiblement maudite, alors que j'étais plus maigre, plus bête et plus arrogant que je ne suis aujourd'hui, j'ai reçu le titre officiel de corsaire, sous la forme d'une lettre de marque signée par le vieux Jefferson Davis en personne. Lors de notre première expédition, à cinquante milles à l'est de Nantucket, nous avons croisé par hasard le USS *Giza*, un joli petit trois-mâts qui, au premier coup de canon sur sa proue, a fort judicieusement montré ses couleurs. C'était notre première prise, et dans notre surexcitation nous avons grimpé à bord et tenté d'ouvrir la cargaison à mains nues. Et savez-vous ce que nous avons trouvé dans ces précieux tonneaux ? Du parfum, mon bon monsieur, un véritable lac d'eau de Cologne bas de gamme que l'équipage s'est mis à engloutir comme du rhum avant de s'apercevoir de son erreur. L'odeur m'est restée dans les narines pendant des semaines. Mais j'aime autant vous dire que ce fiasco m'a bien fait rire et que, d'ailleurs, j'en ai tiré des bénéfices princiers. Il y a toujours un marché pour les produits de luxe et les articles pour dames, même dans la fumée et les cris, n'est-ce pas, messieurs ? N'est-ce pas, madame ? ajouta-t-il en effleurant gracieusement sa casquette.

— Je ne vois pas pourquoi l'on devrait s'interdire les modestes réconforts que le hasard peut nous fournir, quelles que soient les circonstances », répondit M<sup>me</sup> Fripp, qui comme son mari avait ostensiblement ignoré la conversation, préférant attaquer de front les forteresses alimentaires qui s'élevaient devant eux. Elle rechargeait déjà son assiette pour une nouvelle offensive.

« Mais de telles gratifications, remarqua Wallace, ne sont disponibles que s'il y a des gens comme moi prêts à risquer leur vie et leur santé pour s'en saisir.

— Du vent, tout ça ! ricana un Maury sarcastique. Vous avez l'impudence de présenter votre flibusterie éhontée comme un sacrifice héroïque, alors qu'en réalité vous n'agissez que pour votre profit personnel. Je n' imagine pas un opportuniste

rouquin comme vous montrer le moindre intérêt pour la Cause s'il n'avait pas la perspective de se remplir les poches.

— Au moins, je m'engage à sombrer avec mon navire.

— Si vous insinuez, monsieur, que je serais un lâche...

— Non, pas du tout. Je suggère simplement que votre dévouement à votre drapeau bien-aimé est peut-être une motivation plus mince que vous ne l'imaginez, plus mince que l'appât du gain, par exemple.

— Pour l'heure, capitaine Wallace, je suis lancé dans une recherche scientifique cruciale, indissociable des idéaux sudistes, et qui ne saurait être interrompue. En outre, je le crains, ma constitution me rend absolument incapable de survivre à un éventuel avenir yankee.

— Pourquoi ? interrogea Wallace. Est-ce qu'ils vont nous forcer à mettre des chaussures et à manger avec une fourchette ?

— Si Lincoln l'emporte, capitaine Wallace, si ses commis et ses boutiquiers triomphent, nous ne serons plus que des soldats de plomb dans une ère de ferraille, nous vivrons dans des maisons de ferraille, nous aurons des familles de ferraille. Nous serons crucifiés sur les aiguilles de l'horloge et ressuscités sous forme de machines. Le monde sera un lieu sans passion, dépourvu d'honneur, de gloire et, par-dessus tout, de romantisme. Et nous serons les serfs de l'État, de l'Église et de l'Usine, tous les jours innombrables et anonymes de notre vie jouée d'avance.

— Tout le pays ne serait donc plus qu'une grande plantation ? remarqua Wallace, qui examinait ce passager susceptible avec un intérêt accru. L'esclavage, mais sans l'amour, c'est ça ?

— Asticotez-moi autant que vous voudrez, capitaine, mais écoutez-moi bien : le dollar est forgé d'une substance plus indestructible que tous les métaux. Les chaînes peuvent prendre bien des formes. Et voilà pourquoi nous combattons, monsieur : pour la liberté, et seulement pour la liberté. »

Wallace se renfonça sur sa chaise avec un plissement d'yeux nautique, comme s'il essayait de distinguer des repères à l'horizon. « Vous me stupéfiez, monsieur Maury. Je suis étonné

que vous ayez réussi à vivre si longtemps en apprenant si peu. Soumettons la question à notre jeune ami. À la clarté honnête d'un regard ingénu. Dites-moi, monsieur Fish, quel est au juste, selon vous, le sens de ce cauchemar que rêve actuellement votre pays ?

— Je préfère garder pour moi mon avis sur la question, si vous n'y voyez pas d'inconvénient.

— C'est un Yankee, s'étrangla Maury. Qu'est-ce qu'on peut attendre de lui ? Ils mâchonnent tous les mêmes idées, encore et encore. Elles sont fabriquées à la demande par une bande de Juifs aveugles dans une tanière sans fenêtres en plein cœur flétri de New York.

— Délicieux, déclara Wallace. Je vois que vos idées à vous tendent à être partiales et apocryphes.

— Mais j'ai entendu exactement la même histoire, intervint M. Fripp en posant l'os de jambon qu'il rongeait. Mais dans ma version, les Juifs étaient également noirs.

— Et c'étaient eux, les armateurs des navires négriers, confirma M<sup>me</sup> Fripp. Peu leur importe quels services ils procurent, et à qui, tant qu'on leur graisse la patte.

— Et à présent, reprit Maury, ils nous concoctent cet avenir que je décrivais à l'instant.

— Bien, annonça Liberty d'un ton étonnamment impérieux tout en s'essuyant les lèvres sur une serviette qui, quoique fraîchement lavée, avait un étrange goût de sel, ces spéculations enthousiastes sur les questions d'actualité tendent à avoir sur mon cerveau un effet soporifique, et, franchement, ce fut une longue et éprouvante journée. Sur ce, capitaine Wallace, je vous remercie donc de votre généreuse hospitalité. Monsieur Fripp, madame Fripp.

— Si ce garçon se retire, je vais devoir l'imiter, déclara Maury. Il a toujours eu du mal à dormir seul, depuis qu'il est bébé.

— Mais nous n'avons pas pris de café, protesta le capitaine. Ni de dessert.

— Je me réjouis d'avance de leur faire honneur au petit déjeuner, répondit Maury en se levant de sa chaise.



— Mais il y a de la tarte aux pommes, cria Wallace à ses hôtes en partance. De la tarte au citron, de la tarte aux pêches, de la tarte aux airelles, des noix, des dattes, des figues, des raisins secs, des oranges, des bananes... »

Le matin arriva, dans un flot de chaleur exagérée et de lumière brutale et exhaustive qui rendait toute contemplation prolongée, fût-ce d'un objet proche et ombragé, une tâche d'avance épuisante. La journée semblait se réduire à une succession d'heures que rien ni personne à bord ne pouvait correctement remplir. Comme s'il cuvait encore la convivialité étincelante et l'alcoolémie galopante de la veille, le capitaine Wallace, ou l'ombre de lui-même, passa son quart drapé dans une mélancolie pratiquement inaccessible à laquelle l'arrachait momentanément la vision, à l'horizon, d'un mât de hune ou d'un plumet de fumée noire, dont aucun, au grand soulagement des passagers, ne se matérialisa en croiseur agressif ou en frégate furieuse. M. G. D. Fripp annonça d'une voix attristée que M<sup>me</sup> Fripp, à son grand regret, et en raison du tangage et d'un regain de dyspepsie, resterait confinée dans ses quartiers jusqu'à nouvel ordre. Monday, qui s'était convaincu malgré tous les arguments contraires que le *Cavalier* avait pour véritable destination l'un des ports négriers d'Afrique, traita le navire d'engin diabolique au dessein non moins diabolique et fit vœu de silence pour tout le reste de la traversée, ne répondant aux ordres ou aux questions que par grognements et gestes exaspérés. Et Tempie, dès qu'on lui parlait ou qu'on la touchait, éclatait en sanglots convulsifs et hystériques, sauf bien sûr quand elle sanglotait déjà.

« Il semble bien, mon garçon, que nous soyons les seuls de notre petit groupe à conserver un semblant de dignité physique et de civilité, fit remarquer Maury à son petit-fils boudeur tandis qu'ils poursuivaient leur promenade matinale sur le pont, slalomant entre des murailles entoilées de coton. Vous savez, M. Fripp m'apprend qu'une bonne partie de ce chargement représente sa dernière récolte, et que lui et Madame ont l'intention de s'installer sur l'île de New Providence, dans un étonnant bungalow rose qu'ils ont déjà acheté. Il en brosse un tableau tout à fait attrayant, entre le sable, les palmiers, la vue

sur l'Atlantique, le temps éternellement clément. » Il s'interrompit pour s'appuyer au bastingage et contempler la houle nerveuse.

« Il sera d'autant plus surpris, répondit Liberty, en ouvrant les mirettes à l'issue de cette plaisante excursion, de reconnaître le port de Rio de Janeiro. »

Empoignant son petit-fils par le bras, Maury l'attira à lui. « Pas un mot là-dessus, chuchota-t-il dans un sifflement humide. Je vous jure, chaque fois que vous ouvrez la bouche, ma main se porte instinctivement vers mon revolver.

— Je n'ai pas peur de vous.

— Vous l'avez déjà dit. De façon répétée et monotone. Et si tel est effectivement le cas, alors vous êtes moins sage qu'il n'y paraît. Je sais que vous vous considérez comme intouchable car prétendument indispensable à mon travail, mais je m'empresse de préciser que je ne laisserai rien – rien, m'entendez-vous ? – faire obstacle à la réussite de ce projet. Et s'il se produit quelque événement imprévisible qui m'oblige à apporter des modifications à mon plan, eh bien, qu'il en soit ainsi. »

Leurs méandres les avaient conduits à leur insu dans un espace, large comme un placard, au centre du labyrinthe de coton, que le capitaine Wallace avait fait aménager comme abri pour M<sup>me</sup> Fripp au cas où le *Cavalier* essuierait une canonnade ; c'est là qu'ils se faisaient face à présent, à un mètre de distance. « Eh bien, commenta Liberty, je crois que la Confédération a commis une lourde erreur en ne vous nommant pas immédiatement général. Je vous imagine très bien sur votre monture, les jumelles à la main, envoyer des braves pioupious au casse-pipe, vague après vague, sur Seminary Ridge, sans plus d'états d'âme que si vous rajoutiez une bûche dans le feu.

— On fait allégeance à son devoir, enfin, à condition d'avoir un tant soit peu fréquenté une notion aussi obsolète.

— Je n'en attendais pas moins de quelqu'un d'aussi enseveli dans ses idiosyncrasies maléfiques : vous êtes absolument aveugle à toute vertu chez autrui. Et je refuse d'être acculé à défendre ma moralité devant un individu dont le sens moral avoisine le néant.

— J’ai élevé six enfants dans les voies du Seigneur, et j’ai fait de ces graines des fleurs épanouies.

— Oui, et on voit le résultat de votre jardinage !

— Tous ont appris auprès de moi leur devoir, et tous sont partis l’accomplir.

— Même ma mère ?

— Une élève douée. Elle a retenu la leçon, et puis elle a appris à la renverser. Si je disais “blanc”, invariablement elle répondait “noir”.

— Connaissez-vous les circonstances de sa mort ?

— Un accident de calèche. »

Alors Liberty entreprit de lui donner tous les détails : la lettre, les larmes, le bouleversement, le galop effréné, le pont, la chute, la roue tournant sans fin dans l’air effarouché.

« Vous me jugez donc responsable de son décès.

— Vous et Grand-mère.

— Mais nous n’étions même pas présents.

— Si, vous étiez là. Vous êtes toujours restés à ses côtés, où qu’elle aille, quoi qu’elle fasse.

— C’était une forte tête, vous savez. Impossible de la retenir.

— Elle était déjà enchaînée bien avant de vous quitter.

— Elle a fait de son mieux pour briser ses chaînes.

— Mais pas toutes, Grand-père, pas toutes. »

Maury s’autorisa un long soupir audible, comme si un plein soufflet d’air frais ventilait les cavités de son crâne ; lentement, son regard chemina vers le haut, feignant d’inspecter les murs renflés de ce puits qui les encerclait, puis montant jusqu’au rectangle de ciel bleu immaculé au-dessus de sa tête, où son attention s’attarda comme s’il attendait l’apparition de quelque objet, n’importe lequel, un nuage, une mouette, un boulet de canon, qui troublerait la perfection inerte de tout ce vide incalculable. « Je ne saurais vous dire, finit-il par dire, combien elle m’a cruellement manqué durant toutes ces tristes années perdues. Quelle fille merveilleuse et vivante elle était !

— Pourquoi n’êtes-vous jamais venu lui rendre visite ?

— J’étais en colère. Elle m’avait trahi.

— Peut-être simplement s'accrochait-elle au sens profond des vertus que vous lui aviez inculquées. Peut-être se contentait-elle d'obéir à son cœur. »

Maury réagit par un grognement sceptique. « Le cœur ne peut conduire qu'à la catastrophe, dans les fragments coupants de ce monde éclaté. C'était une enfant, qui n'avait aucune idée des vents dominants en cette vie.

— Mais son idée était peut-être plus juste que la vôtre, que toutes celles que vous pourriez nourrir.

— Il suffit ! décréta Maury en levant la paume. Je n'aborderai plus ce sujet avec vous. Vous-même n'êtes qu'un enfant.

— Ah ! mugit le jovial M. G. D. Fripp surgissant du coton, apparemment remis des sarcasmes et affronts qu'il avait pu endurer au dîner. C'est donc là que vous étiez cachés, tous les deux. Quand je ne vous ai pas trouvés dans votre cabine, j'ai su que je n'aurais qu'à suivre le son de voix discordantes. Je vois que le Grand Débat se poursuit.

— En quelque sorte, répliqua sèchement Maury.

— Acceptez donc un soupçon de conseil d'un orateur de banc public un peu obsolète : moi-même, de temps en temps, j'apprécie une bonne engueulade métaphysique autant que n'importe quel corniaud, mais pourquoi toujours passer la charrue dans le même sillon épuisé, au risque d'attraper des coups de soleil et des ampoules, et tout ça pour rien ? En ce qui concerne la controverse du jour, il semble bien, que cela vous plaise ou non – et personne n'abhorre ce dénouement plus que moi –, que messieurs Grant et Sherman aient présenté leurs arguments de manière concluante et définitive.

— Ils n'ont rien conclu du tout, gronda Maury.

— Oh, j'aimerais tant que vous disiez vrai, monsieur Maury, sincèrement ! Mais quel résultat, quand, dans la plénitude de l'âge, la tête à peine posée sur l'oreiller, vous risquez une nuit interminable de sueurs froides, de convulsions, de cauchemars fondant comme des vautours pour se repaître de souvenirs que je préférerais voir enterrés à jamais !

— C'est charmant, répondit Maury en cherchant un moyen poli de contourner l'embonpoint de Fripp. Mais mon petit-fils et

moi-même devons regagner notre cabine. Les serviteurs sont seuls depuis trop longtemps.

— Non, ne partez pas, je vous en prie. Je suis resté cloîtré des heures avec une femme malade qui ne supporte plus le son de ma voix. Et cette nuit, j'ai encore été visité » — il se pencha pour murmurer en confidence — « par un de ces rêves.

— Nous serions ravis de l'entendre, suggéra Liberty en évitant le regard caustique de son grand-père.

— Merci, monsieur Fish. J'ai constaté que, si on ne purge pas régulièrement le cerveau de son excès de rêves, certains symptômes inquiétants, de nature franchement incontrôlable, tendent à proliférer comme des parasites dans le coton. Voici donc quel est mon rêve, qui veille à mon chevet depuis déjà bien trop d'années. La scène est toujours la même. Je suis enfant, à Arcadia, il y a quarante, voire cinquante étés de cela, et c'est toujours le matin, le jour n'a pas encore commencé à se flétrir, Père et Lomax sellent leurs chevaux pour se rendre à une vente aux enchères, Mère est au salon et lit *Robinson Crusoé* à la petite Lucy, et moi, je suis en haut, et je n'ose pas bouger de mon lit de peur de troubler un moment d'extase absolument parfait dans sa construction et dans tous ses détails, quand peu à peu je prends conscience d'une suspension étrange de l'ordre des choses. Les oiseaux continuent de gazouiller dans les cyprès, une grosse mouche bourdonne contre le plafond, les chiens aboient dans les collines, mais les sons les plus vifs sont ceux que je n'entends pas : pas de cliquètement de chaînes sous ma fenêtre, pas de chant psalmodié dans les champs de coton, pas de cris dans les quartiers, de criailleries dans la cuisine, de coups de fouet dans la cour, et un frisson me transperce comme un éclat de glace quand je comprends enfin que je vais mourir, et puis je m'éveille au présent, dans une confusion perplexe et apeurée, et pendant quelque temps mon esprit n'est pas vraiment à moi, c'est un curieux objet temporairement emprunté à un autre. Et cette sensation, je puis vous l'assurer, messieurs, n'est pas de celles dont on a envie pour accueillir le jour nouveau, ni de fréquenter plus avant, si brièvement que ce soit. Comme vous pouvez en juger, j'ai les méninges un peu de traveguinois ces temps-ci.

— Comment y échapper ? s'interrogea Maury. Mais je compte sur ces douces brises bahaméennes pour chasser de nos têtes la brume des marais.

— C'est mon espoir le plus fervent. »

Liberty dévisagea son grand-père, le souffle coupé, incapable de dissimuler une expression complexe d'amère incrédulité.

« On a du mal à croire, médita M. Fripp en cueillant distraitement un lambeau de coton d'une balle toute proche, que ce néant végétal si léger puisse provoquer tant de douleur et de désolation. Voici tout ce qui reste d'Arcadia, ajouta-t-il en roulant le coton entre ses doigts. Les Yankees, j'imagine, raseront l'endroit jusqu'à ses fondations, et une fois que j'aurai vendu ce chargement à un grossiste, tous les liens matériels avec le domaine familial seront à jamais rompus. » Ses yeux soudain humides menaçaient de déborder. « Et franchement, messieurs, je ne suis pas sûr que ma chère épouse puisse supporter une heure de plus d'être confinée dans ce tub de métal cahotant. J'ai interrogé le capitaine à maintes reprises pour obtenir au moins une estimation de notre date d'arrivée, mais chaque fois il m'a donné un jour et une heure différents.

— Ne vous préoccupez plus de cet insupportable Wallace, conseilla Maury. S'il n'y prête pas garde, il va bientôt se retrouver à piloter une péniche sur le Styx. Vous avez ma parole : nous atteindrons la destination promise plus tôt que prévu, et ce sera pour tous une heureuse surprise.

— Merci, monsieur ! s'exclama M. Fripp en lui secouant vigoureusement la main. Vos paroles m'allègent d'un poids oppressant et sans cesse renouvelé. D'ailleurs, permettez-moi d'ajouter que votre simple présence à bord nous donne de la force à tous.

— Le destin, monsieur Fripp, n'est pas toujours contraire. La Divinité, dans sa munificence obscure, m'a guidé jusqu'à ce navire, et je ne doute pas que le Seigneur conduira à bon port chacune de nos âmes bénies.

— Je suis sûr que vous dites vrai, monsieur Maury. Veuillez excuser mes doléances et mes angoisses puériles. Il n'est pas fréquent de tomber sur un chrétien aux convictions aussi granitiques. Votre exemple fait de nous tous des infidèles.

— Je ne suis qu'un pion entre les doigts bienveillants d'une Main supérieure.

— Autant vous l'avouer, monsieur Maury : dès notre première rencontre, M<sup>me</sup> Fripp a su déceler l'éclat de piété qui rayonnait de votre physionomie, et M<sup>me</sup> Fripp est une femme extrêmement dévote dont l'aptitude à détecter le divin chez autrui est proprement sans pareille.

— Une dame aux multiples talents, commenta Maury.

— Tout à fait. Et elle sera ravie d'entendre votre estimation si rassurante de notre position présente et de notre probable avenir. En fait, je ne serais pas du tout surpris qu'elle délaisse aussitôt son lit et son seau pour nous rejoindre à déjeuner.

— Je ne voudrais pas qu'à cause de moi la pauvre femme se croie en meilleure santé qu'elle ne l'est effectivement.

— N'ayez crainte, répondit Fripp, visiblement impatient d'aller transmettre la bonne nouvelle. Quand Phoebe veut, elle peut. C'est un commandement inviolable. À présent, messieurs, si vous voulez bien m'excuser, je dois aller voir ma patiente. » Il fila comme un joueur qui veut placer un pari de dernière minute.

« Drôle de pistolet, dit Maury d'un ton pensif. À première vue, on le croirait compétent et solide, mais on finit par conclure que c'est du rembourrage : des plumes et du vent.

— Je ne serais guère surpris que vous voyiez en tout inconnu un imposteur potentiel, répondit Liberty.

— À la cale, moussaillon ! aboya Maury en poussant maladroitement Liberty devant lui. Il est temps d'assister au prochain numéro. »

Sous le pont, tout en se débattant avec ses clefs et en marmonnant des jurons décousus, Maury se tourna vers son petit-fils pour avouer : « Outre mes nombreuses autres afflictions bourgeonnantes, ma vue paraît décliner. Il fut un temps où je pouvais abattre à cent mètres un écureuil dans un arbre d'un coup de carabine. Aujourd'hui, je ne le verrais sans doute même pas, l'animal.

— Pas de chance, remarqua Liberty. Imaginez, si vous perdiez la capacité de percevoir la couleur de peau. Tout votre château de cartes s'envolerait aux quatre vents. »

Mais avant que Maury ne puisse concocter une réponse suffisamment cinglante, la bonne clef avait été trouvée, introduite dans la serrure, et la porte ouverte sur une leçon de physique fort instructive quant aux concepts de masse et de gravité : Monday, comme à son habitude, dormait en boule sur le sol d'acier, dans un ronflement flegmatique synchrone avec – et presque aussi assourdissant que – les moteurs déchaînés du *Cavalier*, tandis que, suspendu à un tuyau, le corps nu et juvénile de Tempie se balançait comme un pendule au rythme du roulis, sa robe tachée et déchirée étroitement serrée, dans un réseau complexe et implacable de nœuds, autour de son cou grotesquement allongé.

« Par les feux de l'enfer ! » s'écria Maury, qui se précipita, un couteau déjà à la main, pour décrocher, avec l'aide de Liberty, sa fille, avant de déposer le corps inerte sur la balle de coton qui lui avait certainement servi de plongeoir pour son ultime saut dans le vide. Maury se pencha anxieusement sur elle, colla son oreille à la bouche béante et pétrifiée, se figea comme s'il guettait un bruit émanant d'un puits sans fond. « Morte », dit-il, crachant le verdict tel un noyau importun dans une tarte. Liberty perdit brusquement tous repères, comme si ses entrailles avaient été décrochées et disséquées, comme si la vie se révélait être un tournoiement incontrôlable dans le noir absolu.

« Espèce de bon à rien, sale moricaud ! » hurla Maury en assenant un violent coup de pied dans les côtes vulnérables d'un Monday hébété, lequel, encore à moitié endormi, regarda autour de lui, perplexe et inexpressif, ce lieu étranger et contrariant qu'il ne se rappelait pas avoir jamais vu et qu'il ne souhaitait pas revoir. « Sois maudit ! » Nouveau coup de pied, que Monday tenta en vain d'esquiver. « Lève un peu ton misérable cul ! » Maury se pencha, saisit par le col le vieil homme tremblant et le traîna de force jusqu'à la couchette. « Mais comment ai-je pu penser un seul instant qu'un garde-bagages périmé pouvait surveiller une enfant ne serait-ce qu'une demi-heure ? C'est un mystère que Son Omnipotence devra m'expliquer dans l'au-delà. Alors, par les cornes du Diable, qu'est-ce qui s'est passé ici ? »



Avec une lenteur douloureuse, les yeux de Monday flottèrent de Maury au corps sans vie de Tempie puis à Liberty, qui refusa de croiser son regard, puis de nouveau à Maury, avant de se fixer sur le sol.

« Écoute-moi, espèce de fils de pute. Je me fous que tu aies pu faire treize fois vœu de silence et qu'un sorcier ait agité un os de crapaud au-dessus de ton crâne crépu. Je veux qu'on m'explique, en termes clairs et compréhensibles, pourquoi il y a un cadavre encore chaud dans ma cabine. »

Monday ne bougea ni ne parla.

« J'attends la réponse de Votre Seigneurie », dit Maury d'un ton méprisant ; et puis, trop rapide pour l'œil, sa paume ouverte vint fouetter la joue grisonnante de Monday. « Et j'aurai ma réponse, par Dieu, avant que quiconque, vivant ou mort, ne quitte cette pièce. » Et son bras, qui s'apprêtait à frapper encore, fut brusquement immobilisé en plein vol par la poigne de Liberty.

« Ça suffit, dit ce dernier en fixant sans frémir le cœur ranci de rage de son Grand-père. Combien de violence nous faudra-t-il encore endurer ? N'est-il pas évident que ce malheureux dormait quand s'est produite cette horrible tragédie ?

— Monsieur Fish, l'avertit Maury en lui saisissant le poignet, si vous n'avez pas l'obligeance de retirer votre main de ma personne, je vais devoir la retirer moi-même.

— Écoutez, faisons comme si l'œuvre de la civilisation avait effectivement eu une influence bénéfique sur notre culture barbare, et retirons nos mains de leurs cibles, qu'elles soient noires ou blanches, d'accord ? »

D'un air méfiant, sans rompre la ligne de mire qui les liait l'un à l'autre, grand-père et petit-fils se dissocièrent physiquement et reculèrent d'un pas prudent.

« Faut-il vous rappeler, dit Maury, que cet homme est ma propriété et que je ferai de lui ce qu'il me plaît ?

— Non, vous n'en ferez rien, répondit Liberty, le muscle de sa langue fortifiant chaque syllabe.

— Ne me parlez pas comme à un cueilleur demeuré. La dernière personne qui a osé me parler sur ce ton a passé un mois au lit, à dorloter ses fractures et à cracher ses dents.

— Je ne veux pas me battre avec vous, Grand-père.

— J'aurais dû savoir que, toi aussi, tu me trahirais. Entre ta mère et ce maudit sang yankee qui coule dans tes veines... » Son œil restait obstinément fixé sur l'anatomie de la jeune fille négligemment couchée, et parcourait méthodiquement collines et vallons de sa chair bientôt froide, comme s'il cherchait quelque introuvable réconfort à l'extinction de ce spécimen rare, dernière de son espèce, perdue à jamais. « Le monde entier est corrompu », finit-il par proclamer. Puis, sans même un regard, il ordonna à Liberty de se présenter au capitaine Wallace pour l'informer de « l'incident survenu dans cette cellule de fer ».

À l'aube, le capitaine Wallace et les membres disponibles de l'équipage organisèrent une brève cérémonie pour Tempie, dont la dépouille avait été cousue dans un sac à farine pour être solennellement confiée à la mer. Liberty parla d'une jeune fille qu'il ne connaissait pas bien, mais qu'il comprenait assez pour savoir que dès sa naissance elle avait été injustement condamnée à une vie si étriquée que, littéralement, elle ne pouvait faire un mouvement sans s'écorcher les membres, sans s'égratigner l'âme, et peut-être après tout était-il approprié que, lorsque enfin elle chercha la mort, celle-ci fût conviée à apparaître en pleine mer, où, dans le flot sans limites de ciel et d'eau, il n'y avait plus d'obstacle visible, mais assez de clarté et d'espace pour que cet esprit troublé retrouve sa demeure.

Ranimée de son lit de souffrances par la perspective de funérailles, M<sup>me</sup> Fripp se diagnostiqua suffisamment remise pour s'aventurer sur le pont et se lancer avec enthousiasme dans une interprétation légèrement discordante mais néanmoins vigoureuse du cantique préféré de son enfance, que lui avait enseigné personnellement sa Mama Silvey quand elle n'avait que cinq ans : « Adieu, jusqu'à nos retrouvailles au royaume des cieux ».

Maury, naturellement, refusa d'assister au service religieux, préférant ruminer dans sa cabine avec pour compagnie un Monday contusionné et mutique ; au retour de Liberty, sans raison ni préambule, il ouvrit la bouche et se mit à parler,

comme si un torrent souterrain de mots le parcourait depuis quelque temps déjà et se trouvait, par hasard, à cet instant, jaillir au grand jour. « Tout est parti en cendres, tout, toi, moi, Ida, Redemption Hall, toutes les belles images, disparu, tout ça, et peut-être que notre splendeur n'a jamais été que cela, un cortège de belles images que nous avons prises, pauvres fous abusés, pour la réalité qu'elles dépeignaient.

« Je suis resté ancré ici toute la matinée, mon garçon, à méditer, à réfléchir sur cette balle de coton, pendant tellement d'heures que j'ai fini par saisir que cet objet précis, en fait, n'est pas du tout une "balle", mais tout autre chose. C'est un... c'est... Je ne sais pas ce que c'est. » Il s'interrompit pour pousser un soupir bégayant, et son corps parut se dégonfler. « C'est une chose. Je ne peux pas mieux dire. C'est une chose. Ceci est une chose, dit-il en désignant son sac de voyage ; cela est une chose » – son alliance ternie ; « toi et moi, nous sommes des choses. Et nous devrions tous nous contenter de la certitude absolue de cette perception. » Il releva la tête, rencontra le regard compatissant de Liberty. « Est-ce que cela a un sens, ce que je dis ?

— Tempie n'est plus.

— Je sais, je sais. Mais malgré sa défection et ce malencontreux revers pour ma dialectique, mon œuvre peut se poursuivre. Mon œuvre doit se poursuivre. Je ne me laisserai pas entraver. L'univers doit m'offrir de meilleures conditions. Nous recommencerons, tout simplement, en espérant » – l'ébauche d'un timide sourire lui chatouilla les lèvres – « que ce sera sous un climat plus favorable. Bien ! » Il fit claquer ses mains sur ses genoux et se leva. « L'heure est venue, je crois, de rendre visite au capitaine. » D'une malle de voyage en acajou, il extirpa une paire de pistolets d'argent et en tendit un à Liberty. « Je m'occupe de Wallace. Toi, ouvre l'œil sur l'équipage. L'affaire risque d'être un peu alambiqueuse et dangereositesque. »

Liberty soupesa l'arme, en examina les nervures. « Vous ne pensez tout de même pas que je vais vous aider à détourner illégalement ce navire ?

— Bien sûr que si. Pourquoi donc sommes-nous à bord ? N'oublie pas que, malgré la confusion génétique qui fait rage en ton sein, une moitié de toi est du pur Maury.

— La moitié supérieure et non souillée ?

— Tu as envers cette branche négligée de la famille des devoirs et des obligations dont tu ne t'es pas encore acquitté.

— Et vous, vous avez accumulé toute une vie de dettes en compassion et en sens moral.

— Tu es un gaillard bien pugnace, tout feu tout flamme – qualité, note-le bien, que j'admire hautement. Ça me rappelle moi. Quel soldat estimable tu as dû être ! Dis-moi, as-tu jamais tué un seul... – je récite, naturellement, le terme d'«ennemi», alors disons «adversaire» –... as-tu jamais tué un seul «adversaire» ?

— C'est une question qui ne regarde que moi, ma conscience et mon Dieu.

— Si c'était le cas, tu sais, le macchabée rebelle était peut-être bien ton oncle.

— Et cet oncle hypothétique aurait tout aussi bien pu tuer un hypothétique neveu.

— Alors, je vais te poser une autre question. Tu as déserté ta propre armée quand les circonstances t'arrangeaient, alors que tu n'as jamais tenté une seule fois de fuir ma compagnie, laquelle pourtant, je l'admets à regret, manque souvent d'une certaine qualité tactile et calorifique. Pourquoi ?

— Même le plus borné des rustauds conclurait aussitôt qu'un prodige tel que vous a sacrément besoin qu'on garde un œil dessus.

— Dans ce cas », répondit Maury, gloussant comme un perroquet – la première marque d'amusement authentique que Liberty eût jamais entendue dans sa bouche –, « nous avons trouvé un terrain d'entente. Liberty, je t'aime bien. Oh, je sais qu'un tel sentiment, exprimé si tard par la langue fourchue d'un vieux dépravé cornu tel que moi, alors même qu'une fois de plus il brandit une arme sous ton nez, pourrait être taxé d'hypocrisie, voire d'imposture, mais rappelle-toi qu'à notre première rencontre nous étions l'un pour l'autre des étrangers, séparés

par une barrière. Il nous fallait du temps et de l'espace pour nous jauger, nous flairer mutuellement.

— J'ai donc réussi le test ?

— Aussi brillamment qu'un avocat de Philadelphie. Ce qui te donne le droit absolu de pratiquer toutes sortes de magie noire et de folies héroïques. Voici l'occasion pour toi d'agir en vrai Confédéré, de satisfaire ton côté rebelle. Je sais qu'il existe. J'ai vu notre cher drapeau sudiste claquer au vent derrière ton regard bleu furieux. Tu es prêt, je suis prêt, l'instant est prêt. Wallace sera sur la passerelle. Si tu empêches les matelots d'entrer...

— Non, Grand-père, je suis désolé, mais je ne peux pas, dit Liberty en lui rendant le pistolet. À vrai dire, je compte avertir le capitaine de votre complot insensé.

— Tu me déçois, Liberty, tu me déçois grandement. »

Il sentit fugitivement que Maury s'avavançait brusquement avec la célérité d'un ours enragé, mais non le canon luisant de son revolver cisillant l'air pour lui froisser la tempe gauche. Un instant il était pleinement conscient du présent, et l'instant d'après il ne l'était plus. Plus tard (quoi que pût vouloir dire cette étrange expression), quand la conscience revint, s'infiltrant lentement, de son lieu d'exil, il se surprit à contempler avec un détachement clinique un alignement parfait de champignons uniformément gris et absolument identiques, dont aucun, constata-t-il avec un affolement croissant, n'avait de pied. Son cerveau embrumé tentait de jongler avec ces données visuelles quelque peu troublantes pour leur donner un sens rationnel lorsqu'il comprit soudain que ce phénomène géométrique qu'il examinait avec un émerveillement labyrinthe depuis, semblait-il, des jours entiers n'était pas une forme nouvelle de vie végétale mais une rangée industrielle de rivets d'acier fixés au sol contre lequel était plaquée sa joue sanglante. Il se releva en titubant et remarqua, impassible, par le prisme encore fuyant de sa vision, que Maury et Monday avaient disparu. La tête battant comme une cloche, dans un monde devenu mou et flexible, où chaque objet se couvrait d'une étrange barbe frisée, Liberty se fraya un chemin endolori dans les entrailles mouvantes du navire pour gravir l'échelle

caoutchouteuse qui menait à la passerelle, où il tomba sur un tableau vivant plein de tension contenue qui aurait pu s'intituler « Le Renversement de situation ». Maury, chaque main lestée d'un revolver chargé, flanqué à sa gauche d'un Monday sinistre, maintenait le capitaine Wallace et deux matelots nerveux dans une captivité inquiète que le capitaine imperturbable ne semblait pas prendre très au sérieux.

« Je constate que tu n'es pas excessivement endommagé », remarqua Maury après un rapide coup d'œil à son petit-fils. Il agita l'un des revolvers. « Va prendre place là-bas avec les autres apostats.

— Déposez vos armes, ordonna Liberty d'un ton habituellement réservé aux chiens enragés. Vous ne savez plus ce que vous faites.

— Ne sois pas condescendant, mon garçon. Je n'ai jamais agi plus lucidement.

— Votre grand-père, commença Wallace d'une voix plus traînante et plus sardonique que jamais, est un homme aux mille facettes, dont toutes, hélas, ne sont pas également sensées. Il tente de nous convaincre, avec, je dois le dire, une efficacité limitée, de modifier notre cap pour faire voile vers la destination ô combien exotique de... » — il regarda poliment vers Maury — « ... je crois que vous avez mentionné Rio de Janeiro, c'est bien cela ? Et franchement, je me suis senti tenu de l'aviser, à mon grand regret, qu'un tel détour est hors de question, malgré les indéniables charmes latins dudit port, lesquels, je puis vous l'assurer, ne sont pas négligeables.

— Si vous préférez, l'avertit Maury, je peux, d'un simple frémissement de mon index, vous expulser dans l'instant vers un séjour plus chaud et plus vivant.

— Mais faites donc, rétorqua le jovial capitaine, et une fois là-bas je promets de vous garder une place à table. À présent, poursuivit-il tandis que sa légèreté s'évaporait aussi brusquement qu'elle était survenue, donnez-nous ces armes ridicules avant de faire du mal à quelqu'un, probablement à vous-même. » Il risqua un pas en avant.

« Arrêtez ! menaça Maury en agitant frénétiquement les pistolets. Vous ne voudriez pas avoir un vilain trou dans votre bel habit, n'est-ce pas ?

— Grand-père, implora Liberty, rendez-vous. Vous n'avez aucune chance ! Vous êtes seul contre tous.

— C'est l'histoire de ma vie, mon garçon. Mais on apprend à se tailler un chemin dans la jungle avec les moyens du bord.

— Je vous en prie. Nous sommes tous déjà assez éprouvés comme ça.

— Oui, renchérit le capitaine. Laissez la raison l'emporter.

— Capitaine Wallace, j'ai renié les contraintes de la raison dès mon âge tendre, car tout jeune déjà j'avais constaté la totale impuissance de la logique face au fonctionnement réel de ce monde arrogant, et je ne me laisserai pas sermonner par un marmot à peine sevré, ni dicter ma conduite par un cabot troglodyte buveur de gin. Monday, ordonna-t-il d'un ton sec, va chercher cette corde » — il désigna un enchevêtrement de cordages entassés dans un coin — « et ficelle-moi ces volailles pour les cuire à la broche. Je suis à présent aux commandes de ce vaisseau, et j'entends que tous mes ordres soient exécutés avec promptitude et efficacité.

— Vous vous trompez lourdement, affirma Wallace, si vous croyez qu'un seul membre de mon équipage obéira à un seul de vos ordres.

— Tu crois ça, l'Angliche, espèce de bâtard noir ? Peut-être que le spectacle de leur maître bien-aimé ligoté et bâillonné, avec un pistolet sur la tempe, provoquera chez eux un changement d'allégeance tout à fait salutaire. Monday, sale crétin, cria-t-il au vieil homme qui bataillait en vain contre le cordage, ose me dire que tu ne sais pas manipuler une corde !

— Mais, monsieur, regardez-moi toute cette diablerie, gémit Monday en exhibant un nœud gordien de chanvre.

— Liberty, va aider ce bourricot sans cervelle. Jésus Marie Joseph, le jour où je rencontrerai un homme qui connaît son boulot et l'exécute sans faute, ce jour-là je tomberai à genoux et je prierai pour être délivré de cette vie, car il ne me restera aucun prodige à contempler sur cette planète de ténèbres.

— Si vous n'étiez pas aussi occupé à insulter ceux qui vous entourent, suggéra Wallace, peut-être que ce pauvre bougre arriverait à satisfaire vos exigences exaspérantes. Peut-être que cette charmante jeune fille serait encore parmi nous au lieu de grossir les rangs des innombrables.

— Liberty, fais-le taire, ce salaud de rosbif. Tu peux commencer par lui fourrer sa casquette dans la bouche et la ficeler bien serré. »

S'accompagnant d'un répertoire complet (celui du parfait oisif) de tics faciaux, d'effets vocaux et de contorsions corporelles destiné à exprimer toutes les nuances possibles de l'agacement, du ressentiment et de l'injustice subie, Liberty parvint enfin à démêler le cordage goudronneux en une série de boucles impeccables qui pendaient à son poing. « Il va me falloir un couteau.

— Est-ce que quelqu'un, n'importe qui, pourrait faire simplement ce qu'on lui demande ? s'écria Maury exaspéré. Contente-toi de le ligoter comme le despote déchu qu'il est, et quand tu auras fini je couperai l'excédent de corde. Je sais que j'aurais dû vous fournir des instructions écrites, à Monday et à toi, mais il ne sait pas lire et tu ne sais pas penser, ce qui explique pourquoi cette tâche triviale et élémentaire prend deux fois plus de temps qu'elle ne devrait. Allez, Liberty, active-toi. Tu sais, c'est censé être une mutinerie.

— Bien missié. » Docilement, il s'approcha d'un pas traînant, puis pivota et, sans prévenir, déploya le bras et fouetta le visage stupéfait de Maury avec le rouleau de cordage. Un coup de feu partit, la balle siffla menaçante à l'oreille de Liberty qui, de conserve avec Wallace et les deux matelots, se précipitait pour plaquer Maury au sol dans un craquement écoeurant, sur quoi le capitaine, vautré de tout son long sur le vieux planteur, roua de coups sa tête vulnérable avec une sauvagerie inattendue. « Ne lui faites pas de mal ! » supplia Liberty, tentant de libérer son grand-père des corps convulsifs. S'emparant des revolvers, Wallace se releva en criant : « Mon navire ! Comment ose-t-il prétendre s'emparer de mon navire ? » Les matelots redressèrent Maury sans ménagement et, entre eux deux, le maintinrent captif. Monday, qui s'était sagement abstenu de



jouer le moindre rôle dans ce raffut entre Blancs, étudiait le résultat, à l'abri derrière la roue du gouvernail : ses yeux jaunis, tombant le masque comme rarement, brûlaient d'une flamme révélant ce qu'il pensait de ces créatures creuses et criardes parmi lesquelles il avait été condamné à passer son existence.

« Il y a encore quelques minutes, déclara Maury essoufflé par l'effort, je persistais à nourrir de grands espoirs pour toi, Liberty ; mais quand un Maury se met à frapper un Maury, quelle qu'en soit la cause, c'est la nature qui est violée, nos vertus sabordées. C'est ton infernal esprit de contradiction qui empoisonne systématiquement tous les plats, et je ne peux pas le digérer.

— Ça ne vous arrive donc jamais d'arrêter votre moulin à paroles ? s'énerva le capitaine. Beau parleur comme vous êtes, vous seriez capable de faire entrer un pasteur dans un bordel. » Puis, s'adressant au matelot trapu et barbu à bâbord de Maury, il ordonna sèchement : « Va chercher les chaînes ! » À l'instant où l'emprise se relâcha, Maury se dégagea sans peine, se précipita vers l'écoutille avec une agilité juvénile et disparut. « Il est sacrément ingambe, pour son âge et son état », remarqua Wallace, tandis que tous se ruaient en désordre à sa poursuite.

Ils trouvèrent bientôt le sécessionniste invétéré en équilibre précaire sur le bastingage de tribord : une parenthèse surnaturelle l'avait saisi, métamorphosant ses traits hagards – même le réseau de rides s'était miraculeusement effacé – en une version plus jeune et plus douce de son visage implacable et érodé. Ses cheveux et sa barbe, qui flottaient bibliquement dans le vent salé, paraissaient plus blancs que d'ordinaire, magiquement illuminés de l'intérieur, comme si la ferveur qui couvait depuis longtemps en lui, et nourrissait tendrement chaque méchanceté, chaque indignité, chaque tumeur maligne de sa vie obtuse, avait fini par s'embraser.

« Monsieur Maury, je vous en conjure, implora le capitaine Wallace. Reprenez vos esprits. Est-ce donc ainsi que vous souhaitez mourir ? Le triste souvenir que vous voulez laisser ?

— Personne ne m'enchaînera sur cette misérable boule de glaise.

— Grand-père, commença Liberty d'une voix étonnamment calme, si vous ne vous souciez pas de vous-même, pensez au moins à votre famille.

— Quelle famille ? J'ai sacrifié trois fils à cette déplaisante affaire, et le quatrième ne m'a pas donné signe de vie depuis six mois. Mes deux filles ne sont plus, et Ida, pauvre femme, a perdu l'esprit sinon la vie. Tout ce qu'il me reste, hélas, c'est toi. Pourquoi ai-je vécu si vieux, si c'est pour voir une lignée noble et fière dégénérer misérablement et sombrer dans le yankeeisme, la négrophilie et la lâcheté ?

— Mais votre pays ? Il va falloir rebâtir le Sud. Et les hommes valides seront rares.

— Mon pays est un cirque ambulant de nains et de bâtards.

— Monsieur Maury, intervint le capitaine Wallace, une fois de plus, je dois vous demander de descendre immédiatement de ce bastingage.

— Libre je suis né, libre je mourrai », proclama Maury d'un air de défi. Alors, dardant un dernier regard quichottesque au cœur de cette douleur perpétuelle que Liberty en était venu à considérer comme son âme, Maury leva ses mains suppliantes au ciel immaculé et se jeta brusquement en arrière dans la clémence des vagues. Aussitôt, on mit les canots à la mer et on inspecta les parages jusqu'au crépuscule, mais en vain.

« Un sacré bonhomme, votre papy », médita le capitaine Wallace en examinant le contenu d'un verre bien tassé de bourbon millésimé issu de sa réserve personnelle, rarement partagée, mais où cette fois il avait volontiers puisé, y voyant « le remède le plus efficace contre le deuil, le chagrin et le marasme général ». Il s'était enfermé avec Liberty dans sa cabine, dans le but d'atteindre un stade d'ébriété maximal en un temps minimal. « Un peu illuminé, peut-être, mais dans le Vieux Sud ces personnages pullulent comme des lapins. Ça m'a toujours un peu rappelé le pays, vous savez : la culture intensive de l'excentricité est pratiquement un passe-temps national dans notre bonne Angleterre. » Remarquant le regard distrait de Liberty, il se hâta d'ajouter : « Mais voilà que je bavasse comme une poissonnière ! Est-ce que ce breuvage vous convient ?

— Comment ? Qu'est-ce que c'est ? sursauta Liberty, tout juste conscient qu'à cet instant le contenu de son esprit était exactement égal à zéro. Oh, oui, bien sûr, c'est le meilleur que j'aie jamais bu. » Mais il n'avait guère touché à son verre.

« Cette bouteille-là m'a été offerte dans un coffret scellé par un membre un peu collet monté de l'aristocratie de Wilmington pour me remercier de quelques services délicats que j'avais rendus à son épouse. J'ai entendu dire qu'il était mort dans une épidémie, et qu'il avait passé ses trois derniers jours à suer comme un porc. » Faute de réaction à ses commentaires éclairants, Wallace s'affaira à passer l'ongle de son pouce dans un gigantesque *T* calligraphié, gravé au couteau dans la surface défigurée de la table à laquelle ils étaient installés, plutôt mal à l'aise. Ni l'un ni l'autre n'aurait su évaluer avec exactitude la durée du silence. « Drôle de façon de perdre un parent, finit par remarquer Wallace, même quand on ne le connaît que depuis quelques jours.

— Il avait l'air tellement serein sur ce bastingage, murmura Liberty presque émerveillé, si loin du monde, comme s'il venait de s'éveiller d'une longue sieste.

— Est-ce que je me trompe, ou est-ce que toute cette tragédie malavisée vient du fait que ce vieux fou appréhendait d'être transformé en une sorte de moulin à café yankee ?

— Eh bien, Grand-père chevauchait plusieurs dadas à la fois, mais effectivement, il avait cette hantise.

— L'esclavage salarié contre l'esclavage forcé. À chaque traversée, j'ai entendu ce débat faire rage de la poupe à la proue. Et devinez quel argument finit par l'emporter ?

— La question, me semble-t-il, est indissociable du type et du degré de contrainte qu'implique l'accomplissement d'une tâche.

— Donc c'est un choix entre le fric et le fouet, hein ? » Ses sourcils se haussèrent jusqu'au milieu du front.

« Non. Je reste convaincu qu'il existe une autre motivation, beaucoup plus impérieuse et puissante.

— Tiens donc, s'enquit le capitaine sceptique, et quelle serait au juste cette carotte ?

— L'amour.

— L'amour ? » répéta-t-il d'un ton neutre, tandis que les prémices d'un sourire échouaient à se fixer complètement sur ses lèvres pâles. Il but une gorgée de bourbon. « Malgré votre sentimentalisme naïf, je n'arrive pas à croire que vous soyez sérieux.

— Mais je suis sérieux !

— Vous suggérez donc que les ouvriers agricoles pourraient se laisser convaincre de passer douze heures par jour courbés en deux dans les champs, à cueillir le coton sous un soleil de plomb, rien que par amour ?

— Oui, si la terre est à eux.

— Ça alors ! » Wallace balaya la pièce du regard comme s'il cherchait du secours. « Je suis démâté, chaviré, échoué. Il me faut un autre verre. Sacrés Américains ! Vous êtes un éternel prodige. En grattant un peu, sous le mécanicien, on trouvera toujours un rêveur. Quelle combinaison impensable et fascinante ! Est-ce le climat, quelque élément vivifiant dans l'air, qui vous pousse ainsi à parcourir les bois en perpétuelle extase, à traquer Dieu dans chaque arbre, le paradis sous chaque pierre ? Face à tant de dynamisme, je me sens tout petit. Eh bien... » — il leva son verre — « ... je bois à vous, monsieur Fish : à vous, et à votre Amérique. S'il y a le moindre soupçon d'utopie réalisable encore inaperçu dans un recoin obscur de ce monde, je compte sur votre peuple pour le débusquer. »

Ils trinquèrent et burent. Et burent encore.

Une heure plus tard, Liberty, un peu échauffé, et torse nu, pérorait d'une voix aiguë et emphatique sur cette lancinante controverse théâtrale : Othello était-il brun ou noir ? Il défendait inlassablement la seconde hypothèse, soutenant en outre, à grand renfort de vers cités de mémoire, que le véritable esclave était Iago. Plus tard, en s'entendant accompagner Wallace dans un unisson chaotique de la célèbre complainte *Mère, juste avant la bataille*, il se dit qu'il était temps de s'éclipser discrètement ; et c'est ainsi qu'il se saisit d'une bouteille de rhum inentamée — cadeau du généreux capitaine à Monday — et, s'appuyant régulièrement aux cloisons qui tanguaient, qu'il regagna sa cabine d'un pas prudent et titubant. Monday était toujours là où il l'avait laissé, à scruter un hublot

de mer et de ciel d'une obscurité de mauvais aloi, où il s'attendait toujours, malgré des affirmations contraires répétées jusqu'à l'exaspération, à voir se matérialiser la vision redoutée qu'il baptisait « la Nasse », alias Nassau, le plus fourbe port négrier de toute l'histoire de la fourberie. La mort de l'homme qui durant quarante ans avait été son maître semblait l'affecter aussi peu que le passage d'une pluie d'été car, expliquait-il patiemment, en désignant sa tête balafrée et difforme : « Il est encore vivant ici. Il faut qu'il meure là-dedans aussi. »

Monday examina sa bouteille de rhum, puis reprit son poste de vigie.

« Vous savez, n'est-ce pas, demanda Liberty d'un ton aussi sobre que possible, que maintenant vous êtes libre ?

— C'est vous qui le dites », répondit Monday, le visage toujours pressé contre la vitre ; avec Liberty, il faisait exception à son vœu de silence.

« Mais je ne me contente pas de proférer des paroles vides ; j'essaie de vous informer, sans grand succès peut-être, d'une révolution cataclysmique qui devrait métamorphoser votre existence à jamais et vous restituer votre vie. »

Après un silence conséquent, durant lequel il examina sous tous les angles ce morceau qu'il lui fallait digérer, Monday se tourna d'un air grave et dit : « J'entends parler de cette histoire de liberté depuis que les lapins ont des oreilles, et j'ai une question pour vous, monsieur Liberty : de quel genre de liberté il s'agit, au juste ?

— Comment ça, de quel genre ?

— Eh bien, la liberté de l'oiseau, ou la liberté de la mule ?

— Vous préférez laquelle ? »

Alors, sur le visage de Monday, s'épanouit lentement le premier vrai sourire qu'il s'autorisait depuis l'embarquement : « Depuis que je suis haut comme trois pommes, j'ai toujours rêvé de voler. »

« Ça me rappelle Charleston », remarqua M<sup>me</sup> Fripp, absolument fascinée par l'horizon du sud qui se déployait et s'épaississait peu à peu pour devenir la vision tant espérée de collines, de terre ferme et de verdure luxuriante. Quoique

suffisamment remise pour s'autoriser à prendre l'air sur le pont, son état demeurerait fragile, et un G. D. attentionné ne s'éloignait pas d'elle, son fidèle seau à la main.

« New Providence, annonça le capitaine Wallace en balayant le paysage d'un geste possessif. Cela dit, vous l'avez peut-être remarqué, madame Fripp, les choses vues de près ne correspondent pas toujours à l'apparence qu'elles revêtent de loin. Et si un port reste un port partout dans le monde, les Bahamas, madame, n'ont pas grand-chose à voir avec les Carolines. Nassau est un port qui a, disons, une histoire haute en couleur, une tradition permissive qui a traversé les siècles, quoique peut-être un peu moins libertine qu'à la grande époque de Barbe-Noire et consorts ; mais chaque fois que des marins croisent la route de grosses sommes en liquide, on peut s'attendre que la débauche éclate au voisinage. Sans compter que les personnages qui prospèrent aux marges du commerce maritime sont forcément d'une espèce joviale, divertissante et bigarrée : arnaqueurs, sodomites, déserteurs, esclaves en fuite, coupe-jarrets, tricheurs et illuminés. Des gens hospitaliers, tous autant qu'ils sont. Évitez simplement de montrer votre bourse en public.

— Oserons-nous seulement débarquer ? demanda M. Fripp, chez qui le tableau que brossait le capitaine excitait déjà certains fantasmes qu'il préférerait refouler.

— J'ai négligé de mentionner les courtisanes, ajouta Wallace en évaluant froidement M<sup>me</sup> Fripp de la tête aux pieds, d'un œil expert. Des femmes coquines, aux grands yeux audacieux, aux doigts fins et agiles. Une corne d'abondance pour toute dame qui a la malchance de se retrouver impécunieuse.

— Au nom de Satan et de ses légions hurlantes, qu'insinuez-vous au juste, capitaine Wallace ? tonna M. Fripp en fouillant fiévreusement ses poches, cherchant soit une arme, soit son portefeuille.

— Rengainez votre épée, monsieur Fripp. Je plaisantais, voilà tout. C'était une boutade.

— Qui est cet homme incroyable ? » demanda Liberty, dont l'attention était happée par les acrobaties d'un matelot escaladant les haubans avec une agilité et une grâce étonnantes

pour quelqu'un dont le bras gauche se terminait au coude en un moignon flétri.

« Un vrai singe, n'est-ce pas ? » répondit Wallace. C'est le frère d'une dame que je connais à Savannah. » Son sourcil se haussa d'un cran. « Il a perdu son aile à Antietam, ou dans quelque autre bataille horrible. Il ne supportait pas de traîner chez lui comme une houe rouillée alors que la grande flambée continuait autour de lui. Alors, par bonté pour Fanny, je l'ai pris à mon bord. Et je m'en suis bien trouvé, comme vous pouvez le voir.

— Il faut que je lui parle. »

Le marin converti, un certain Zachariah Dobbins, fut aussitôt convoqué et présenté à Liberty par le capitaine rayonnant, qui visiblement se délectait de voir deux anciens adversaires, qui s'étaient rencontrés sur le champ de bataille, réunis par le hasard sur les planches mêmes de son navire.

« C'était toi, dans le maïs ? » demanda Dobbins. Un petit bonhomme nerveux, qui avait un tic à la joue droite et pas de sourcils.

« On se serait cru en pleine moisson, oui. J'y serais resté si je n'avais pas été aussi empoté. J'ai trébuché sur mon fusil juste au moment où passait un de vos obus. Il a coupé la tête du type à côté de moi.

— C'est ballot !

— On aurait cru que vous sortiez tout droit de la terre !

— Notre colonel a piqué une crise. Il a arraché ses galons, balancé son poing dans la figure du lieutenant Berry, il lui a volé son cheval et il est parti au galop dans la fumée. Je me demande souvent ce qu'il est advenu de ce fou.

— Je suis désolé, pour ton bras. »

Dobbins haussa les épaules. « Comme tu dis, j'aurais pu y rester. Il y a une tripotée de braves gars qui sont encore là-bas. À croire que tout le pays est devenu un cimetière.

— Espérons au moins que le sol en sera sanctifié.

— En tout cas, on a réveillé les serpents, pas vrai ? Je croyais qu'on allait s'en tirer avec une médaille, mais vous, les diables bleus, vous étiez toujours plus nombreux, encore et encore, comme si c'était la nature tout entière qui nous harcelait. Vous êtes combien, d'ailleurs ?

— Chaque jour, ils en fabriquent en masse dans leurs foutues usines », plaisanta le capitaine.

Dobbins secoua sa tête aux cheveux ras sur un rythme spasmodique, puis s'interrompit, l'air vague et distrait, comme s'il entendait quelque chose s'agiter en dedans. « On s'est bien bagarrés, nom d'un chien, mais je vais te dire, je suis drôlement content d'en être sorti. Cet éléphant-là, je suis pas pressé de le revoir, oh non !

— Moi non plus », confirma Liberty. Dans le silence gêné qui suivit, il tendit spontanément le bras, et après une poignée de main solennelle les deux vétérans s'étreignirent.

« Je suis bien content de ne pas t'avoir tué à Sharpsburg, dit Dobbins en lui tapotant affectueusement le dos.

— Et vice versa.

— Mes prières sont déjà tellement pleines que je ne suis pas sûr d'avoir de la place pour un Yankee, même un gentil.

— Tu ne dors pas beaucoup, hein ?

— Au mieux, je ferme un œil.

— Pareil pour moi.

— Je me dis que quand le bon Dieu en aura marre de me montrer ces images toutes les nuits, Il les rangera dans une boîte en fer qu'il mettra dans un trou au fond d'un autre trou au plus profond de l'océan.

— Le train a pris du retard, mais la paix arrive enfin, dit Liberty. Pour nous tous.

— Je me demande à quoi ça va ressembler.

— Ce sera doux, je crois, très doux. M. Lincoln y veillera.

— Un sang-mêlé à cervelle d'oie, décréta M. Fripp sitôt que Dobbins eut salué le capitaine et repris son poste. Allons, monsieur Fish, vous ne pensez pas que la politique la plus sage pour résoudre cet insupportable embarras, ce serait chasser de Washington ce vulgaire singe des bois comme il est venu, à cheval sur un rail plein de merde ?

— Gabriel ! s'écria M<sup>me</sup> Fripp, feignant l'indignation. Surveillez votre langage !

— Nous avons peut-être perdu la guerre, ma douce fleur, mais le droit de dire ce qu'on pense court toujours, à ma connaissance.



— Pas si vous persistez à employer des gros mots.

— J’emploierai les mots qui me plaisent pour exprimer mon opinion, femme ! Merde alors !

— Allons, allons, avertit le capitaine. Ne m’obligez pas à intervenir. Vous savez que je suis très doué pour régler les disputes.

— Capitaine Wallace ! protesta M. Fripp. Voilà vingt-cinq ans que nous nous occupons très bien de nos affaires, mon épouse et moi-même, et nous sommes parfaitement capables de nous en occuper pendant encore un quart de siècle sans que vous y fourriez votre nez.

— Dans ce cas, je vous prie d’accepter mes excuses. Je ne voulais pas vous offenser. Mais je ne puis m’empêcher de remarquer que vous vous hérissez aussi facilement qu’un chat sauvage dans une baignoire.

— J’imagine donc, intervint M<sup>me</sup> Fripp d’un ton quelque peu acerbe, que vos yeux de fouine attentive ont également remarqué l’état de mes nerfs, que l’on peut je crois décrire charitablement comme étant “à vif”. Faut-il s’en étonner ? Les atroces péripéties de ce voyage me donneront des cauchemars jusqu’à la tombe, sans parler de cette horrible guerre qui a consumé implacablement ma terre, mon foyer, ma famille, mon fils... » Et elle éclata en sanglots poliment étouffés.

« Phoebe, je vous en prie, reprenez-vous, l’implora M. Fripp. Pensez à votre état. » Il lui tendit le seau.

« Je suis une femme sans patrie, gémit-elle.

— Mais pas sans mari, se hâta de la rassurer ce dernier, en appliquant sur son dos tremblant une série de caresses maladroitement, sans résultat apparent.

— “Solitude et tristesse, En vain, crainte et espoir”, récita le capitaine Wallace d’une voix douce et chantonnante, “Si un jour la guerre cesse, Je prie pour te revoir.” De toutes les chansons, entraînantes ou mélancoliques, que votre peuple ingénieux a su tirer des décombres de ce conflit, en voilà une qui me demande quelques bonnes rasades de brut si je veux en atténuer l’effet.

— Mais vous, un homme du monde sophistiqué, glissa Liberty, vous devez bien comprendre que, même si les canons se sont tus, le combat continue.

— Tiens donc ! s'exclama M. Fripp, se détournant un instant de sa femme, dont la crise s'apaisait. Et de quel combat s'agit-il ?

— De l'œuvre à laquelle se consacre ma famille depuis bien avant ma naissance.

— La folie et la piraterie ?

— Non, monsieur. La liberté et l'égalité.

— Quoi ? Entre les races ? Quelle absurdité !

— Il fait partie de ces exaltés un peu fêlés, expliqua aimablement le capitaine Wallace.

— Eh bien, je ne partage pas son exaltation.

— C'est pour cela que nous nous exilons, confirma M<sup>me</sup> Fripp en se tamponnant les joues avec une serviette de table.

— Et on a bien fait de partir, si l'avenir ressemble un tant soit peu à la vision de M. Fish. Imaginez-vous obligé de dîner à côté d'un sauvage comme Monday, en train de laper sa soupe. Vous avez envie de passer la soirée à regarder l'Oncle Tom ronger un os, et de subir ses opinions d'Éthiopien sur les affaires du jour ? On frémit rien que d'y penser.

— Êtes-vous bien sûr que cela ne vous est pas déjà arrivé ? demanda Liberty d'un ton accusateur.

— Que voulez-vous dire ?

— Que vous n'avez pas déjà dîné avec un membre de cette race, enduré ses mauvaises manières, sa langue exotique ?

— Vous ne suggérez pas...

— Mais si ! Et avant moi, combien d'autres, dont vous avez peut-être apprécié la compagnie impure, sans vous en rendre compte ?

— Monsieur Fish, j'ignore si vous vous payez ma tête ou non, mais voilà précisément le genre de propos inconvenants qui de mon temps vous garantissait un pistolet, une balle et une distance de vingt pas. Je ne tolérerai pas plus longtemps vos chicaneries. Nous sommes des gens hautement respectables. Venez, Phoebe, ajouta-t-il en offrant à sa femme la protection de son bras. Je crois que nous serons plus à l'aise si nous attendons le débarquement dans l'intimité de notre cabine. Messieurs, je vous souhaite le bonjour. » Et le couple se retira sans un regard,

M. Fripp, tout raide, escortant son épouse pour la mettre à l'abri de toute contamination.

« Est-ce que c'est vrai ? demanda Wallace, hautement amusé par cette vigoureuse polémique.

— Quoi donc ?

— Vous avez paru insinuer que vous étiez plus ou moins métis. »

Liberty haussa les épaules. « Je n'en sais rien. »

Le capitaine considéra très longuement son jeune passager insondable, puis éclata de son rire caquetant, reconnaissable entre mille.

« Comment savoir ? insista Liberty. Le sang coule à travers le temps comme l'eau des fleuves, il va où il veut, quand il veut, sans se soucier des frontières, qu'elles soient géographiques, physiques ou sociales. Les affluents convergent, divergent, convergent encore, en un réseau peut-être moins aléatoire qu'il n'y paraît. C'est la vie, j'imagine. Et au bout du compte, la vie fait de nous tous des bâtards.

— Ah, les bâtards... dit le capitaine d'un air songeur avant de s'illuminer brusquement. C'est la meilleure race qui soit.

— Oui, approuva Liberty avec le sourire rusé et elliptique de son grand-père. C'est la meilleure race. »

La neige tombait à gros flocons dodus, douce comme une pluie de duvet, quand le *Léopard*, quelque peu éclopé, et propulsé laborieusement par une seule chaudière, se glissa, sans un bruit ou presque, dans le goulet des Narrows, parmi le va-et-vient incessant des péniches, et poursuivit sa route vers Governors Island et Battery. Une malencontreuse collision avec une bourrasque hivernale tardive, à quatre-vingts milles des côtes de Caroline, avait failli faire chavirer le vaisseau surchargé, endommageant gravement la cargaison incongrue de sucre et d'allumettes, et condamnant les soutiers à demi nus à maudire leur sort et à patauger jusqu'aux genoux dans l'eau glacée.

Stationnée à la proue, le visage buriné levé vers la tempête, se tenait une figure solitaire et tragiquement peu couverte, dans une pose résolue qui aurait pu sembler héroïque à un observateur lointain, faute de distinguer les membres tremblants, le nez rouge enrhumé, les yeux battus et larmoyants grouillant encore d'images accumulées que son esprit rétif refusait toujours d'assimiler.

La neige tombait, pour fondre en silence dans la houle grise, et le navire avançait obstinément. En face, dans le ciel vide, apparurent les premiers contours crayonnés d'une ville, qui se formèrent brièvement, puis s'évanouirent, avant de se reformer, telle une silhouette vaguement reconnaissable aperçue derrière des plis de mousseline ondulante : l'idée d'une métropole, qui flottait lancinante, hors de portée, au bord de l'incarnation. Liberty (car c'était lui) se détourna un instant du blizzard pour essuyer du dos de la main les flocons accumulés sur ses cils et ses sourcils. Trop agité pour rester douillettement au chaud, il avait décidé de vivre ce retour imminent dans sa ville préférée de toute la plénitude de son être intérieur, de s'exposer complètement aux pièges et chausse-trapes que New York

pouvait lui tendre dans son cœur innocent. Mais à présent que le *Léopard* touchait au but, que la ville se solidifiait devant lui dans son ampleur agressive, il s'aperçut, à son immense surprise, qu'il ne ressentait rien, absolument rien, sinon le froid mordant.

Ce retour des Bahamas avait été particulièrement éprouvant : il s'était trouvé confiné sur un navire boiteux, avec un capitaine ridiculement tyrannique et un équipage au bout du rouleau ; bien peu de matelots lui adressaient la parole, sinon pour aboyer des insultes hautes en couleur visant sa nationalité, son patriotisme, son ascendance. Il avait obtenu une couchette sur ce malheureux vaisseau grâce au capitaine Wallace qui, une heure à peine après l'amarrage du *Cavalier* dans le port de Nassau, avait reconnu les lignes familières d'un vapeur britannique qui se ravitaillait en charbon ; avec une allusion mystérieuse à quelque service inavouable rendu naguère au volcanique patron du *Léopard*, il avait persuadé son vieux compagnon de laisser Liberty rentrer gratis en Amérique. Monday avait déjà annoncé, avec une solennité peinée mais inflexible, qu'il en avait plus qu'assez de tous les États américains, du Nord comme du Sud, de leur fourberie, de leur impiété, de leurs querelles incessantes, et qu'il allait tenter sa chance sur ces îles anglaises parfumées.

Les Fripp, bien entendu, ignorèrent tous leurs semblables, hormis le grossiste en coton et les porteurs qui se débattaient avec leurs imposants bagages ; ils sautèrent dans une calèche qui les attendait pour se ruer au palais du gouverneur royal, qui se trouvait être, fort opportunément, un ancien associé en affaires ; cette façon ostentatoire et puérile de snober leurs compagnons de voyage n'eut aucun effet sur Liberty : pour lui, grosses légumes ou petits pois, c'était du pareil au même.

En débarquant sur sa terre natale, ce prodige étrange et hivernal, il fut brutalement accosté par un indigent fougueux dont les vêtements provenaient au moins de trois costumes différents, et qui fonça vers lui en claudiquant sur les pavés gelés, s'aidant d'une seule béquille rudimentaire. Il semblait s'être posté à cet endroit pour attendre spécifiquement, et de toute éternité, l'arrivée de Liberty.

« Allez, allez, ne me raconte pas de bobards, beugla l'inconnu en tendant une main si crasseuse qu'elle paraissait gantée. On a partagé une gourde à l'ombre de l'église de Piney Branch, quand on était à Spotsylvania. Je me rappelle tes joues rouges aussi clairement que le portrait de ma chère mère.

— Mais je ne suis jamais allé à Spotsylvania, protesta Liberty avec la prudence timide qu'on réserve aux aliénés, aux voyous et autres libres-penseurs.

— Bien sûr que si, insista l'inconnu. Enfin, c'est avec toi et Bobby Stones l'Indien qu'on a porté l'Oncle John en personne jusque dans l'ambulance ! J'oublierai jamais ce petit sourire collé à ses lèvres, et le trou noir bien net sous son œil gauche.

— Je n'ai jamais vu de ma vie le général Sedgwick, vivant ou mort. Ni d'ailleurs, comme je l'ai déjà indiqué, la moindre pierre du tribunal de Spotsylvania, ni ses environs.

— Je vendrais ma petite sœur bien-aimée pour parader dans le monde sur une paire de guibolles comme les tiennes, poursuivit distraitement l'inconnu, qui admirait ouvertement la longueur et la solidité des jeunes membres de Liberty. La mienne, elle est même pas bonne à corriger un chien. Tiens, prends ma béquille une minute. » Il crispa le poing en une pépîte bien dure et se mit à cogner, avec une violence théâtrale, sur le jarret maigre de sa jambe droite, qui flottait inutilement. « Cette bidoche est aussi morte qu'une souche d'arbre à partir de la hanche. » Il regarda Liberty dans les yeux et marmonna d'une voix atone : « Ça, je l'ai gagné à Spooner's Mill. » Il s'interrompit. « T'en as entendu parler ? »

Liberty admit que non.

« Eh non ! Comme tout le monde. Et ça sera toujours comme ça. Mais moi, je risque pas d'oublier. Je peux te le garantir. Et toi, alors ? On dirait que t'as réussi à traverser tout ce bazar sans une égratignure. »

La neige tombait entre eux comme un rideau minable en voie d'effritement.

« J'ai eu de la chance », concéda Liberty, qui tenta de masquer sa gêne sous un pâle sourire.

« Oh non, c'est pas de la chance. C'était écrit dans le livre bien avant que tu sois né, ou que quiconque soit né. C'est

comme ça que tu étais écrit depuis le début, c'est le personnage qu'on t'a dicté d'incarner au fil des jours tant que tourneront les pages.

— Apparemment, il y a un métaphysicien qui sommeille en vous.

— Et qu'est-ce que je pourrais faire de mes heures inutiles, à part torturer cette vieille tête cabossée ? demanda-t-il avec une moue soudaine.

— Peut-être que dans la prochaine histoire vous aurez un meilleur rôle, suggéra délicatement Liberty.

— Calembredaines ! J'en ai marre des histoires. J'espère finir dans un endroit où il n'y aura plus d'histoires parce qu'il n'y aura plus de conflits humains.

— Je crois avoir moi-même rêvé d'un tel endroit.

— Il ne se trouve pas dans le livre.

— Comme tous les bons endroits.

— Oui », répondit l'inconnu. Puis, brusquement distrait, il regarda anxieusement autour de lui comme s'il avait momentanément oublié où il se trouvait. « Écoute, mon gars, reprit-il fiévreusement, je m'excuse de te harceler comme ça, mais si par hasard tu avais, planqué sur toi, un peu de surnuméraire, et que tu sois prêt à faire une modeste donation au pauvre Chester Cribbs pour qu'il se paye une jambe flambant neuve, je te rendrais grâce éternellement – et le Seigneur aussi.

— Allons, répondez-moi franchement, monsieur Cribbs, est-ce que j'ai l'air d'un individu susceptible de posséder ne serait qu'une piécette en trop ?

— Non, répliqua-t-il aussitôt, franchement non, mais j'ai constaté d'expérience, en observant le trafic interlope sur ces docks, qu'on ne peut jamais savoir qui a ou non en poche de quoi jongler. D'ailleurs, ça coûte rien de demander, pas vrai ? Je ne sais pas où un pauvre vétéran diminué comme moi trouvera jamais tous les cinq et les dix nécessaires pour ressusciter ma jambe.

— Qu'est-ce que vous vous proposez de faire ? » demanda Liberty, calculant mentalement la somme maximale qu'il pourrait soustraire du modeste pactole que le capitaine Wallace

lui avait généreusement prodigué pour son long voyage de retour.

« Eh bien, j'ai entendu parler d'un type, vers Philadelphie, un professeur de je ne sais quoi, un ancien fabricant de poupées, qui s'occupe maintenant de réparer les corps cassés. On dit qu'il a inventé un système, un genre d'attelle en fil de fer qu'on met autour du genou, on y fixe un truc comme un moteur, et on peut lever et baisser la jambe, ça coulisse mieux qu'une pompe de puits. Si j'en avais une comme ça, je dévalerais Broadway dans les deux sens comme un écolier en goguette.

— Voilà une vision que cette ville mérite de contempler, convint Liberty, qui lui tendit une pièce de vingt-cinq cents en argent dont il estimait pouvoir se passer.

— Soyez béni, monsieur ! s'exclama Cribbs en examinant la pièce dans sa paume comme s'il s'agissait d'un fragment de la Vraie Croix. Que les anges vous mènent sain et sauf jusqu'au dernier bivouac.

— J'y suis déjà », répondit Liberty, en honorant Cribbs d'un salut impeccable.

Le retour vers le nord (malle jusqu'à Albany, train jusqu'à Rome, diligence Concord-Delphi) se déroula dans un brouillard revivifiant et étrangement plaisant. Il ne parlait que quand on lui parlait. Les gens, les villages, les paysages d'albâtre traversaient son regard sans s'y imprimer et, lorsque enfin il descendit de l'ultime véhicule, il reconnut à peine les contours de sa ville natale. En son absence, les boutiques, les bureaux, les maisons, jadis familiers, absurdement épargnés par balles et obus, semblaient avoir subi une subtile altération : les bâtiments avaient manifestement rapetissé, les rues rétréci.

Seul, frigorifié, les pieds si engourdis qu'il aurait pu aussi bien claudiquer sur des prothèses de bois, sentant les premières plumes d'un catarrhe, de la fièvre ou d'un mal pire encore lui chatouiller cruellement le fond de la gorge, Liberty s'engagea sur la route presque infranchissable qui menait chez lui. Empruntant soigneusement les ornières tracées par les roues de chariots, il pénétra bientôt dans le bois enchanté où, enfant, il avait joué avec une intensité presque démente ; à présent, les arbres aux branches noires se dressaient, tondus, arachnéens,



sur fond de ciel pâle, tel un message indéchiffrable griffonné d'une main tremblante. La tempête s'était éloignée, et déjà perçaient agressivement sous le doux manteau uniforme les strates souillées d'affleurements granitiques, de branches tombées, de rochers difformes, toute la dureté du monde réaffirmant sa présence. Liberty continua de cheminer bravement.

En grimpant l'allée enfouie, attiré comme par un aimant, vers la maison de pain d'épices qui l'avait vu naître et grandir, il repéra près de la grange une silhouette voûtée et anguleuse qui débitait du bois avec une rage méthodique : le son mordant de la hache résonnait nettement dans l'air raréfié comme une suite régulière de coups de carabine. Même de loin, son père semblait assurément vieilli, nimbé d'un halo grisonnant. Lui aussi paraissait brutalement rapetissé.

À la vue de cet étranger dépenaillé qui avançait laborieusement vers lui, sans être attendu ni annoncé, Thatcher s'interrompt. Puis, jetant la hache, il se précipita, impatient d'étreindre le fils qu'il n'avait pas vu depuis trois années interminables.

« Tu as maigri, remarqua-t-il en examinant Liberty d'un œil critique, à bout de bras.

— Toi aussi.

— Alors... » Thatcher scrutait le visage de son fils avec une concentration si intense que Liberty dut détourner les yeux. « Alors... répéta-t-il.

— Je suppose que je suis un déserteur », confessa Liberty.

Thatcher sourit. « Je suis sûr que le grand Léviathan bleu n'a plus besoin de ton assistance.

— Il ne sera peut-être pas de cet avis.

— Honnêtement, j'en doute. Cela paraît incroyable que le jour tant attendu soit enfin arrivé, mais apparemment, c'est le cas. Il suffit, ajouta-t-il en passant un bras ferme sur les épaules nouvellement musclées de son fils. Nous pourrions discuter de ces questions essentielles plus tard. Rentrons. Tu dois être épuisé au-delà de toute mesure. »

En entendant dans le vestibule la voix élastique de son neveu, reconnaissable entre toutes, Tante Aroline jaillit de la

cuisine en hurlant son nom encore et encore ; puis, l'agrippant par les oreilles, elle entreprit de couvrir de baisers humides chaque centimètre carré de son visage effarouché.

« Aroline, je t'en prie, supplia son frère cadet, laisse-le reprendre son souffle.

— C'est un jour glorieux, Thatcher, l'irruption du divin dans nos vies. Nos requêtes célestes ont été exaucées. »

Même si elle ne pouvait s'empêcher de lui sourire béatement comme une démente, Liberty remarqua qu'elle était devenue, ou qu'elle avait toujours été, un étrange oiseau aux os graciles et à la peau parcheminée, dont la transparence croissante laissait filtrer un rayonnement spirituel d'une incontestable autorité.

« Tu m'as l'air terriblement squelettique, observa-t-elle. Mais quelle bouillie infâme t'ont-ils donc servie dans cette maudite armée ? Je vais te dire, Liberty chéri, le semblant de potage que j'ai préparé toute la journée restera un semblant de potage, parce que je vais te concocter ton menu favori : du rôti, et une tarte Marlborough. Qu'en dis-tu ?

— C'est parfait comme la pluie sur le toit en juillet », répliqua-t-il, citant affectueusement une expression désuète de sa tante, dont le répertoire apparemment inépuisable avait assaisonné son enfance, et le monde par-delà l'enfance, de richesse et de mystère.

« Et maintenant, allez au salon, vous deux », ordonna-t-elle en poussant devant elle son frère et son neveu hilares, tandis que les larmes enflaient dans ses yeux nerveux et fanés. « On vient de faire du feu. Tu sais, Liberty, ton vieux fauteuil poilu » – allusion à un rocking-chair tapissé de crin qu'il affectionnait enfant – « a failli partir en pâture, à force d'attendre un cavalier fringant comme toi. » Sa voix était à bout de souffle et elle s'éclipsa brusquement, sans doute pour aspirer une bonne infusion d'air dans une pièce inoccupée.

« Telle qu'en elle-même, remarqua Liberty, attendri.

— Quand tu te seras réhabitué, commenta Thatcher, tu constateras, je le crains, que ses... dérapages sont de plus en plus fréquents. »

Le fauteuil légendaire se révéla trop grinçant et instable pour les nerfs adultes de Liberty, et père et fils s'installèrent

confortablement dans des fauteuils Windsor assortis, devant le feu crépitant. Au-dessus de la cheminée, l'antique horloge familiale continuait, comme elle l'avait toujours fait, à sectionner les minutes avec une précision fiable et audible.

« Je suis allé à Redemption Hall, révéla Liberty d'un ton neutre.

— Je m'en doutais, répondit son père. La nuit où tu t'es enfui avec le fils Fowler, j'ai fait un cauchemar qui allait me hanter bien des nuits. Je te voyais marcher d'un pas vif, presque sautillant, comme pour une promenade de santé : non seulement tu étais indifférent aux hordes de reptiles qui t'environnaient, attendant leur heure, mais tu t'ébattais sans peur parmi ces créatures venimeuses. Je t'ai vu chevaucher un alligator au sourire grimaçant, et conduire toute une flottille de ces amphibiens dentus vers un dénouement incertain. Et quand j'ai remarqué, tardivement, que tu souriais aussi, cela m'a beaucoup troublé. Tu étais l'autocrate des alligators.

— Eh bien, tu as toujours affirmé que j'avais une fascination malsaine, et franchement indigne d'un Fish, pour toutes choses monarchiques et ecclésiastiques.

— Je savais que cette maudite guerre trouverait le moyen, si retors et labyrinthique fût-il, de te déposer en ce lieu maléfique.

— Il fallait que j'y aille.

— Je sais. »

Liberty offrit alors, du ton le plus modéré et le plus objectif possible, le récit complet et sordide de ce qu'il avait découvert en Caroline, des événements mélodramatiques survenus à bord du *Cavalier*, du destin ultime de Grand-père Maury. À mesure qu'il parlait, Thatcher semblait s'affaïsser dans son siège. « C'est encore pire que tout ce que je pouvais imaginer, murmura-t-il.

— Sa tête est remontée une fois à la surface avant le plongeon final : je suppose que sa volonté arrogante l'a maintenu à flot, le temps qu'il me décoche un dernier trait de malveillance en plein cœur.

— Un telle haine constitue une force presque insatiable.

— Il a fallu un océan pour l'étancher. »

Thatcher soupira. La pendule ticquait aigrement. « Allons rendre visite à ta mère. »

Elle avait été enterrée dans le jardin d'agrément dont elle prenait si grand soin, sous un tapis de couleurs, expliqua Thatcher, presque insoutenable en été ; à présent, le seul vestige d'une vie naguère florissante résidait dans les herbes brunes et cassantes qui perçaient le lugubre monochrome de l'hiver comme une volée de flèches abattues. Un sentier souvent fréquenté s'était ouvert dans la neige entre maison et tombe. Sur la pierre toute simple, surmontée d'une épaisse croûte blanche, on lisait :

ROXANA MAURY FISH

1822-1862

Épouse et Mère Chérie  
Combattante de la Liberté

« Je regrette tellement de ne pas avoir été là, avoua Liberty.

— Tu n'aurais rien pu faire.

— Sauf, peut-être, *la* chose qui...

— Oui, je sais. Toi et ces maudites lettres. On aurait dit que tu essayais de la protéger des tirs ennemis. »

Ils restèrent côte à côte, dans une solitude partagée, feignant d'examiner le sol aride tandis qu'autour d'eux les branches flétries crissaient au vent glacial.

« Elle aurait été tellement fière de toi, déclara Thatcher.

— Je n'ai rien fait de plus que les autres, dans les deux camps.

— Mais tu étais son fils. »

Liberty ne dit rien.

« Reste aussi longtemps que tu voudras, lui glissa doucement Thatcher. Je serai à l'intérieur. »

Un peu plus tard, Liberty leva brusquement les yeux, se demandant où était passé son père. Il remarqua à peine les bois ruisselants, le ciel bouillonnant, la biche solitaire, dans la clairière d'une colline lointaine, qui se frayait délicatement un chemin parmi les congères, mais il entendait la voix de sa mère, la voix ferme qu'elle avait à la tribune, aussi clairement que le

babyl agressif des écureuils dans les arbres tout proches : « Telles des fleurs inclinées vers le soleil, nous penchons toujours, tous autant que nous sommes, noirs ou blancs, malgré les obstacles en légion, vers les vertus, les exigences et, oui, les plaisirs absolus de notre 4 Juillet personnel, physiquement, mentalement, spirituellement. C'est là l'empreinte du Créateur sur notre nature. » Alors Liberty s'agenouilla dans la neige, déposa un baiser sur sa paume et la pressa contre le marbre froid.

En se relevant, alors qu'il se préparait à partir, il vit, debout, respectueux, parmi les ombres du seuil à l'arrière de la maison, un petit homme ratatiné, lourdement appuyé sur une canne.

« Euclid ! » cria Liberty, et il fila sans réfléchir à travers la pelouse gelée pour soulever son vieil ami et l'étouffer dans une étreinte spectaculaire et vibrante.

« Ça suffit, mon garçon, ça suffit, le réprimanda Euclid en lui tapotant le dos avec sa canne.

— Non mais regarde-moi ça ! Tu n'as pas du tout changé !

— Liberty, tu n'arrivais déjà pas à me faire avaler tes bobards quand tu avais six ans, alors il est trop tard pour essayer.

— Bon, d'accord : c'est vrai que tu t'es rasé la tête. »

Euclid passa les doigts sur la merveille phrénologique de son crâne nu. « C'est l'Esprit qui m'a dit de le faire. Je devrais partir très bientôt, et voyager léger c'est voyager aisé.

— Partir pour où ?

— Mais pour la Terre de Canaan, bien sûr !

— Il n'est pas un tout petit peu tôt pour faire ce voyage ?

— C'est pas moi qui fixe les horaires. » Il tendit la main et saisit le menton râpeux de Liberty. « Je vois que le petit garçon a disparu de ton visage.

— Je suis un vieillard, Euclid, rempli de pensées de vieillard.

— J'ai toujours suspicionné que tu t'en sortirais.

— J'aurais aimé en dire autant.

— Maintenant, viens », lui ordonna-t-il d'un geste brusque. Et il le conduisit, avec une lenteur douloureuse, dans l'escalier précaire et inégal qui menait au cellier et à ses quartiers où, sur la terre battue au fond de la pièce, sous une carte détaillée du canal de l'Érié, avait été construite une maquette miniature

mais exhaustive de la voie d'eau, d'Albany à Buffalo. Tout y était : écluses en état de marche, auberges, relais, granges, ponts et chemins de halage, même les bittes d'amarrage ; et les principaux villages du parcours étaient représentés par des grappes de petites maisons émaillées.

« J'en suis tout ébaubi, s'extasia Liberty. Le temps nécessaire, la persévérance, le simple fait d'entreprendre un tel projet dépassent l'entendement.

— Tout ça ne compte pas, expliqua Euclid. Je m'essayais à un sortilège. J'étais habité par l'idée extravagante que, si je m'y mettais sérieusement sans jamais fléchir, chaque heure où j'y travaillerais serait pour toi une heure de vie, où aucune balle ne pourrait t'atteindre.

— Il y en a quelques-unes qui ne sont pas passées loin, mais comme tu sais, Euclid, je suis le roi de l'esquive.

— Et ça, déclara fièrement Euclid, c'est pour toi », extirpant de sa poche la réplique sculptée d'un authentique bateau à aubes, admirablement exécutée et exacte dans le moindre détail, bordée d'or et de bleu vif : sur la poupe, en lettres dorées calligraphiées, on lisait le nom « ROXANA ».

« Euclid, je t'en prie, tu ajoutes à mon supplice », protesta Liberty, tournant et retournant cet objet exquis dans ses mains tremblantes.

« Et maintenant, tu sais quoi, poussin ? On va baptiser l'arche. » Il prit un pichet d'eau posé sur l'établi, se pencha en grognant et emplît soigneusement sa modeste création jusqu'à l'accotement. « Tu sais, ta mère disait souvent qu'elle avait terriblement envie de voir les chutes du Niagara. C'est tout près de Buffalo, hein ?

— Pas loin. »

Alors tous deux s'agenouillèrent de part et d'autre du « Grand Canal de l'Ouest » et se relayèrent poliment pour pousser le petit paquebot, qui s'arrêtait dûment à chaque écluse le temps qu'Euclid manœuvre les portes, puis repartait de plus belle, passait sous d'innombrables ponts – tandis que Liberty lançait le rituel : « Pont en vue ! Baissez-vous ! », et qu'Euclid, s'aidant d'une des figurines qu'il avait façonnées pour peupler son pays imaginaire, jouait le plongeur burlesque d'un

capitaine éméché – et voguait rêveusement au long de ces villes de légende, de Schenectady à Herkimer, puis, par-delà le long tronçon plat, de Rome à Syracuse et, via les marais de Montezuma, de Rochester à Lockport, jusqu'à ce qu'enfin, étourdis et trempés, ils parviennent au terminus noir de monde.

« Gagné ! s'exclama Euclid avec une satisfaction postprandiale. On est bien arrivés à Buffalo.

— Et le Niagara est à portée de diligence. »

Sur ce, les deux hommes se penchèrent par-dessus le canal et, malgré leurs doigts boueux, se prirent les mains.

« Ta gentillesse démesurée, je dois l'avouer, m'embarrasse terriblement, dit Liberty, incapable de soutenir le regard d'Euclid, ses yeux noirs pénétrants.

— Cette vertu que ta tante appelle tactilité n'a pas besoin d'être bridée ou entravée, expliqua Euclid. C'est une bête très douce, qui ne s'enfuit pas et ne fait pas de mal.

— Une vertu qui a brillé par son absence dans ma portion congelée du monde.

— Alors, Liberty, mon lapin, ne te gêne pas pour te resservir. »

Cette nuit-là, bien au chaud dans son lit de plume, sous le seul toit qui ait jamais été sien, il fut sans transition plongé tête la première dans des rêves d'une violence inouïe qui finirent par le réveiller, des heures plus tard, tremblant, dans une obscurité vibrante et des draps trempés de sueur, sans savoir au juste où ni même qui il était. Et puis il se rappela. C'est l'Amérique, songea-t-il, et toi, qui que tu sois, tu ne risques rien. C'est l'Amérique, et tout finirait bien.

FIN

## NOTE DU TRADUCTEUR

Les noms de personnages et de lieux du *Voyage du pèlerin* s'inspirent de la traduction de Charles-Albert Reichen (Paris, Éditions « Je sers », 1947).

Tous mes remerciements à Marie-Hélène Massardier.